

Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
Research Library, The Getty Research Institute

# L'ESPRIT

D E S

## JOURNAUX,

FRANÇOIS ET ÉTRANGERS.

*Dédié à Son A. R. Mgr. le Duc CHARLES  
de Lorraine & de Bar, &c. &c. &c.*

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS-DE-LETTRES.

---

S E P T E M B R E, 1777.

---

T O M E I X.



A P A R I S,

Chez VALADE, Libraire, rue Saint-Jacques,  
vis-à-vis celle des Mathurins.

*Pour les Pays étrangers, à LIEGE,*

Chez JEAN-JACQUES TUTOT, Imprimeur.

---

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

---

## Conditions pour l'Abonnement.

On s'adressera , pour toute la France , à Paris , chez *Valade* , Libraire , rue Saint-Jacques , vis-à-vis celle des Mathurins , aux conditions suivantes ; savoir : le prix de la Souscription est de 27 liv. pour Paris , & de 33 pour la Province , rendu franc de port par-tout le Royaume.

A Liege , pour les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur - Libraire , & à M. *Mauff* , Officier au Bureau des Postes Impériales , pour toute l'Allemagne.

A Bruxelles , à M. *Horgnies* , Expéditeur des Gazettes étrangères , pour tous les Pays-Bas Autrichiens.

A Amsterdam , chez *Van-Harrevelt* , Libraire , dans le Kalvestraat , pour toute la Hollande.

Les Libraires , & autres personnes qui voudront faire annoncer des Livres , Estampes , Musique , & autres objets , dans l'*Esprit des Journaux* , sont priés de les adresser au Directeur du Journal , chez *Valade*. Et pour les mêmes objets , pour tous les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur-Libraire , place St. Barthelemi , à Liege.





# L'ESPRIT

D E S

# JOURNAUX.

---

*LA France illustre , ou le Plutarque François , contenant l'Histoire des Généraux , des Ministres & des Magistrats ; par M. TURPIN. No. VI, VII, VIII, IX, X. In-4to. A Paris , chez l'Auteur , rue Saint-Jacques , près de l'Estrapade ; chez Lacombe , Libraire , près le Luxembourg , 1776. 1777.*

**N**ous rendîmes compte , l'année dernière , (\*) des cinq premiers Nos. de l'ouvrage entrepris par M. Turpin , avec autant de zèle que de talent. Encouragé par le succès , cet Ecrivain estimable a publié , depuis cette époque , les cahiers que nous nous proposons de faire

---

(\*) *Espriu des Journaux* pour le mois d'Août 1776 , pag. 3---47.

#### 4 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

connoître aujourd'hui. De grandes beautés frappent dans le style & dans les réflexions de l'Auteur ; mais on ne peut disconvenir qu'il ne mérite encore quelques-uns des reproches qui lui ont été faits par les Journalistes, & que nous avons exposés dans le tems avec l'impartialité que le Public est en droit d'exiger de notre part. Nous en userons de même dans le cours de cet Extrait. *Le vrai talent profite d'une critique juste & modérée, de quelque part qu'elle vienne, tandis que la médiocrité la méprise, & se rend par-là méprisable elle-même.*

#### Nº. VI. DUGAY-TROUIN.

Les Bienfaiteurs des Nations, dit M. Turpin, n'ont point seulement travaillé pour leur siècle ; les générations suivantes ont recueilli les fruits de leurs sacrifices : Condé, Turenne, Catinat, Duquêne & Tourville, *de l'ombre du tombeau*, instruisent encore nos guerriers. L'Hôpital, Molé, Lamoignon, d'Aguesseau & Voisins ne président plus aux délibérations du Sénat ; mais leurs exemples & leurs maximes sont un riche héritage laissé aux familles Patriciennes. Il est donc juste que la postérité, qui jouit de leurs bienfaits, soit reconnoissante envers leurs neveux, & se charge d'acquitter une dette honorable, que tous les enfans de la patrie contractent en naissant.

Mais si l'équité demande, continue l'Orateur, que l'héritier des Héros le soit de leurs distinctions & de leurs dignités, n'a-t-on pas

droit d'exiger qu'il fasse revivre leurs talens & leurs vertus ? Il n'y a plus de succession de gloire , quand il y a extinction de mérite. Pré-tendre régler les destinées publiques , sans avoir d'autres titres que les actions de ses ancêtres , c'est invoquer des témoins dont il ne reste plus qu'une vile poussière. Il est plus beau de laisser un héritage de gloire à ses descendans , que de le recevoir de ses ancêtres.

Telle fut la destinée de l'homme illustre dont M. Turpin donne ici l'Histoire. Grand par lui-même , il ne fut rien par ses aïeux. Artisan de sa gloire & de sa fortune , il fut un de ces hommes extraordinaires & privilégiés , qui commencent une race nouvelle , & dont on se glorifie d'être descendu. Il naquit à Saint-Malo , le 10 Juin 1673 , d'une famille honorable ; ses ancêtres , blanchis dans des emplois pacifiques , étoient exclus des honneurs dans un pays où l'on ne se prosterne que devant le bouclier & l'épée. Le Consulat de la Nation Françoisé à Malaga , étoit depuis deux cens ans dans sa famille. Son pere , après en avoir rempli les fonctions avec honneur , arma des vaisseaux , tantôt en guerre , & tantôt pour le commerce : ses succès jettèrent dans l'ame du fils une semence d'héroïsme : il l'envoya dans l'Université de Caën , où des Maîtres habiles formoient la jeunesse dans les Sciences & dans la Discipline militaire. Duguay-Trouin ne se distingua que dans les exercices du corps & par sa dextérité à tirer des armes ; plusieurs combats particuliers , dont il sortit toujours vainqueur , lui

## 6 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

inspirerent une confiance qui fortifia son intrépidité naturelle , & lui méritèrent la réputation de brave , la seule qu'ambitionne la jeunesse. Dès qu'il fut en âge de faire choix d'un état , il consulta ses penchans , qui l'entraînèrent vers le service de mer ; les exemples domestiques exciterent son émulation ; sa famille opulente & respectée en étoit redevable aux succès de ses armemens. La Marine marchande ouvre une vaste carrière à la gloire & à la valeur personnelle. Les Armateurs , maîtres de leurs opérations , ne sont point enchaînés par des ordres supérieurs ; libres dans le choix des moyens , ils peuvent toujours profiter de la faveur du moment. Les Aventuriers de toutes les Nations se rangent volontairement sous leurs drapeaux ; & ces Guerriers mercenaires , animés par l'avidité du butin , n'ont d'autre espoir que de vaincre pour vivre riches , ou de mourir pour être délivrés du fardeau de leur misère. La Marine de l'Etat , quoique plus glorieuse , n'offre pas les mêmes avantages. On est forcé de s'assujettir à des systèmes sagement combinés dans le cabinet , mais qui deviennent souvent impossibles ou dangereux au moment de l'exécution. Duguay-Trouin , ennemi de la contrainte , choisit l'état où il pouvoit jouir de toute son indépendance. La guerre étoit allumée dans les deux hémisphères. Ce fut contre les Anglois & les Hollandois qu'il fit son apprentissage d'armes , en qualité de volontaire , sur une frégate de 18 canons. Les fonds de cet armement avoient été faits par les plus riches Négocians

de St. Malo, ses compatriotes. Son début fut laborieux. Peu familier avec le nouvel élément, il fut pendant cette première campagne sans cesse tourmenté du mal de mer.

L'Histoire de ce grand Homme, dit M. Turpin, ne va plus être qu'un récit monotone de combats, d'abordages & de tempêtes. Le ton simple & familier de l'éloge historique n'a point permis à cet Orateur les beautés d'un ordre supérieur, dont M. Thomas a relevé ce fond trop uniforme, & nous nous bornerons dans cet Extrait à mettre sous les yeux du Lecteur les traits les plus remarquables de la vie de Duguay-Trouin.

Les témoignages de valeur qu'il avoit donnés dans différentes occasions, & le crédit de son frere, qui jouissoit auprès des Ministres d'une considération méritée par ses services, lui obtinrent le commandement d'une Flûte du Roi, avec laquelle il s'empara d'un navire Espagnol chargé de sucre. L'année suivante, il commanda la frégate du Roi l'*Hercule*, avec laquelle il prit huit vaisseaux ennemis, où il trouva de grandes richesses. Après avoir tout fait pour la fortune, il eut l'audace de tout tenter pour la gloire. Deux vaisseaux de guerre, percés de 48 canons, fondirent sur lui à toutes voiles. Son équipage effrayé de leur supériorité, étoit sans ardeur pour le combat. Il communiqua sa confiance aux plus pusillanimes, en leur promettant le pillage; & ayant reviré de bord, il les attaqua avec tant d'impétuosité, qu'il s'en rendit maître, après avoir éprouvé

## 8 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

une résistance opiniâtre. Le butin fut immense ; il n'en réserva rien pour lui , & ce défintéressément décora encore sa victoire. Dès que son vaisseau fut carené , il retourna en croisière. La prise de deux vaisseaux , l'un Anglois , l'autre Hollandois , couronna cette campagne. Prisonnier la campagne suivante , après un combat terrible , il fut conduit à Plymouth , où ses vainqueurs ennoblirent leur triomphe par les honneurs même qu'ils lui rendirent : il eut la Ville pour prison ; mais , à leur départ , un Capitaine d'une autre flotte lui intenta un procès , pour lui avoir tiré autrefois à boulet sans pavillon ennemi ; ce qui étoit une infraction des loix de la guerre. L'Amirauté le fit arrêter & conduire dans une chambre grillée , avec une Sentinelle à sa porte. L'amour brisa ses fers. Une marchande , jeune & jolie , à qui il avoit inspiré les sentimens qu'il avoit pour elle , alloit le consoler des ennuis de sa prison. Ce fut par son moyen qu'il acheta secrètement d'un Capitaine Suédois une chaloupe équipée d'une voile , de six avirons , de six fusils , d'autant de sabres , avec du biscuit , de la bière , un compas de route , & des provisions. Ayant eu le secret de tromper ses gardes & d'escalader le mur , six braves Suédois le conduisirent au rendez-vous indiqué , où il s'embarqua avec quatre autres François , compagnons de sa captivité & de son évasion.

Le bruit d'un combat livré contre un des plus grands hommes de mer de l'Angleterre ,

parvint à la Cour de Louis XIV , qui fit présent à Duguay-Trouin d'une épée , & de nouveaux exploits lui attirerent , l'année suivante , un accueil très-honorable du Roi , auquel il fut présenté. Ce Prince , sans être sollicité , le prit dans sa marine , & l'éleva au grade de Capitaine de frégate légère. Duguay-Trouin profita du calme de l'Europe pour dévoiler les mystères de la guerre , dont la connoissance n'assure pas toujours les succès ; mais le plus heureux Général ne peut les ignorer , sans s'exposer à une juste censure , lorsqu'il éprouve quelques revers. Rendu à lui-même , & maître de son loisir , il se prescrivit de nouveaux devoirs. Sa vie n'en fut que plus active & plus laborieuse. Ses méditations & son expérience lui firent appercevoir plusieurs vices dans la construction des vaisseaux ; il indiqua de nouveaux moyens qui rectifierent ce qu'il y avoit de défectueux. La discipline militaire fut rétablie dans toute sa vigueur : les soldats & les matelots , arrivés dans le port , se dédommageoient de la contrainte où la mer réduisoit leurs penchans , en se livrant à une licence brutale , ils étoient souvent plus craints des bourgeois pacifiques que des ennemis de l'Etat. Il les assujettit à une discipline exacte ; & , en leur imposant des occupations , il adoucit les ennuis & le poids accablant de leurs loisirs. Inexorable dans le commandement , il infligeoit des peines avec autant de sévérité qu'il étoit magnifique dans la distribution des récompenses ; il ne quittoit son cabinet que

## 10 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

pour aller visiter les vaisseaux , ou pour faire faire à ses troupes de nouveaux exercices ; son principal soin étoit de les exercer pour les descentes , qu'il regardoit comme les opérations maritimes qui demandoient le plus de circonspection & de fécondité de moyens. Quoiqu'on lui reprochât d'exiger trop du soldat , il en étoit chéri & respecté.

Chaque année étoit marquée par des combats & des succès , qui portèrent le nom de Duguay-Trouin dans toutes les parties du monde ; mais la prise de Rio-Janeiro mit le comble à sa célébrité. Sa flotte , composée de 7 vaisseaux de guerre & de 9 frégates , se présenta le 11 Septembre à l'entrée de la Baye de Rio-Janeiro. Les Portugais , menacés d'un siège , avoient rassemblé 13000 hommes de troupes réglées , & 4000 noirs exercés à la guerre. Avant de former le siège , il lui parut nécessaire de se rendre maître de l'entrée du Port , défendue par une redoutable artillerie & par 4 vaisseaux de guerre. L'impétuosité Française triompha de tous les obstacles. Les vaisseaux ennemis couperent leurs cables , & allerent échouer sous les murs de la Ville. Ce premier succès facilita la descente d'un corps de trois mille hommes , dont la contenance étonna les Portugais , qui ignoroient le nombre & les ressources de leur ennemi.

Duguay-Trouin , après avoir , par sa prudence , échappé à un piège où il auroit péri avec son armée , se précautionna contre les stratagèmes des ennemis ; & , au-lieu de s'ex-



poser dans des routes inconnues, il resta campé sur les hauteurs, d'où ses soldats descendoient impunément dans la plaine pour en enlever le bétail. Les Portugais, que sa position respectable contenoit dans leurs forêts, ne pouvoient être que les spectateurs oisifs de la prise de leur Ville. Duguay-Trouin les ayant réduits à l'impuissance de lui nuire, somma le Gouverneur, qui répondit avec autant de fierté que s'il eût été résolu de faire une vigoureuse résistance. Tout fut disposé pour l'attaque. La vivacité du feu de l'artillerie jeta la consternation parmi les habitans. Ce premier succès fut encore favorisé par le bruit des tonnerres & le feu des éclairs. Tout étoit prêt pour l'assaut, lorsqu'on apprit que la Ville n'étoit plus qu'un désert. La populace & les milices, également épouvantées, l'avoient abandonnée, & sauvé leurs effets les plus précieux. Dès que les Portugais s'étoient vus menacés du siège, ils avoient emporté leur or dans les bois, coulé à fond leurs meilleurs vaisseaux, & mis le feu à leurs plus riches magasins. Le reste fut la proie du soldat : le Gouverneur offrit 600000 cruzades pour le rachat de la Ville, qu'il sentoît bien que les François ne pouvoient garder, mais qu'ils étoient résolus de réduire en cendres, si on ne leur payoit avec usure les frais de leur armement. Cette offre parut insuffisante, & fut rejetée avec mépris. Il fallut cependant se contenter de cette somme, à laquelle le Gouverneur ajouta 10 mille autres cruzades de sa propre bourse, avec 500 caisses de sucre,

## 12 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

& tout le bétail nécessaire pour la subsistance de la flotte. Dès que le dernier paiement eût été achevé, Duguay-Trouin fit ses dispositions pour retourner en France, où il arriva le 6 Février 1712. Il se rendit à Versailles, où les envieux de sa gloire calomnièrent les plus belles actions de sa vie ; le Monarque fit taire ses détracteurs, en promettant de le faire Chef d'Escadre à la première promotion.

Ce fut au retour de cette campagne qu'il goûta cette joie innocente que les ames vertueuses préfèrent à toutes les décorations de la gloire. Les suffrages de la patrie sont la plus noble récompense du citoyen. Quand Duguay-Trouin reparut à St. Malo, la multitude s'empressa sur son passage. Ses concitoyens, en contemplant un héros né dans leurs murs, se croyoient une race noble & privilégiée. Les meres, en le montrant à leurs enfans, leur apprenoient à l'admirer. Le comble de sa félicité fut de voir sa famille associée à sa gloire, en jouir comme d'un héritage anticipé. Les mêmes applaudissemens le suivirent à Versailles. La foule qui l'environnoit, excita la curiosité d'une Dame du premier rang, qui, fendait la presse, lui dit, *je suis bien aise de voir un Héros en vie.* Louis XIV, qui reçut & mérita tant d'éloges, favoit aussi en donner. Duguay-Trouin, lui faisant le récit d'un combat dit : *j'ordonnai à la Gloire de me suivre.* Le Monarque l'interrompit pour lui dire : *vous l'avez toujours trouvée obéissante & fidelle.* Ce Prince ajouta à cette louange une pension de 2000 livres.

Le titre de Chef d'Escadre , dont il fut décoré en 1715 , fut le dernier bienfait qu'il reçut de Louis XIV. La mort de ce Monarque transmit l'exercice du pouvoir suprême au Duc d'Orléans , qui , né avec tous les dons du génie , étoit assez modeste pour sentir le besoin d'emprunter les lumières d'autrui. Duguay-Trouin fut consulté pour réparer les pertes de la guerre. On créa des conseils dans chaque partie de l'administration , & il eut une place honorable dans celui des Indes. Il fut nommé , en 1728 , Commandeur de l'Ordre du St. Esprit , & Lieutenant-Général des armées navales.

Le Ministre qui présidoit alors à la Marine , quoique jeune & dans l'âge des passions , développoit une maturité de raison qui tenoit tous ses sens affervis. M. de Maurepas , instruit par des leçons & des exemples domestiques , consolait la France de la perte de Colbert. Une autorité limitée empêcha son génie créateur de prendre son essor. Son principal mérite fut de connoître les hommes , & de les mettre dans l'exercice de leur talent. Duguay-Trouin n'eut pas besoin de recommandation auprès d'un pareil Ministre ; on lui confia le commandement d'une escadre destinée à réprimer les brigandages de ce peuple de Pirates , qui , sans avoir l'ambition des conquêtes , fait un vil trafic de la guerre. Le bruit de son nom avoir retenti jusques dans les déserts de la Lybie. Les Africains , vaincus sans combattre , prévinrent ses vengeances par leur

## 14 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

soumission. Le Dey de Tunis, dont la France avoit le plus à se plaindre, fut le plus humilié. Alger lui remit les esclaves Italiens enlevés sur nos côtes. Des relations de commerce furent établies entre la France & Tripoli de Barbarie. Le Héros Négociateur se rendit ensuite à Smyrne, où, dérogeant à sa simplicité, il exigea les honneurs dus aux Représentans d'un grand Roi. Cette expédition pacifique rendit les François dominateurs de la Méditerranée; &, sans répandre de sang, ils en retirèrent de plus grands avantages que d'une victoire.

Les infirmités de sa vieillesse semblerent être diminuées pendant qu'il s'occupoit des préparatifs d'un armement considérable, qu'on avoit confié à ses soins, dans la guerre qui s'alluma en 1733; mais le retour de la paix rendit ses préparatifs inutiles. L'escadre, sans être sortie de la rade, rentra dans le port. Rendu à lui-même & aux ennuis de l'inutilité, il sentit croître ses douleurs. L'espoir de trouver du soulagement l'appella dans la Capitale, où les Médecins prolongerent ses jours en prolongeant ses souffrances. Leur art, quelquefois secourable, fut alors impuissant; il mourut le 7 Septembre 1748. Ce fut le dernier des Héros du siècle de Louis XIV.

L'Orateur finit par le portrait de Duguay-Trouin, & par une apostrophe éloquente qu'il adresse aux habitans de St. Malo, qui n'ont consacré aucun monument à sa mémoire. Nous sommes fâchés disent les Rédacteurs du *Journal Encyclopédique*, de voir que M. Turpin s'ex-

pose encore aux mêmes reproches que nous avons cru devoir lui faire ; il est très-aisé de sentir que les incorrections qu'on rencontre dans la plupart de ses ouvrages, ne viennent que de la trop grande précipitation avec laquelle il fait passer sous la presse tout ce qui sort de sa plume ; mais ne vaudroit-il pas mieux qu'il ne donnât que six cahiers par année, que de s'exposer aux atteintes d'une juste critique ?

Nº. VII. M. DE CHEVERT.

Qui sert bien son Pays n'a pas besoin d'aïeux.

Chevert fut un de ces hommes extraordinaires, dont l'exemple auroit détruit le préjugé de la Noblesse, si un préjugé pouvoit l'être. L'éclat de son mérite n'a point su persuader encore aux François esclaves d'antiques erreurs, qu'il vaut mieux être grand par soi-même, que par ses ancêtres ; & qu'une noblesse nouvelle, mais qui est le prix des services & des vertus, est fort au dessus d'une noblesse ancienne, que l'on ne doit qu'au hasard de la naissance.

Tout le monde fait que François Chevert étoit né à Verdun, de parens pauvres & obscurs. M. Turpin compare sa naissance, son élévation, ses talens à ceux de Marius. Il eût été plus naturel, ainsi que l'observent les Rédacteurs du *Journal dédié à MONSIEUR*, de les comparer à ceux de Fabert. Pourquoi chercher dans l'Histoire Romaine, le sujet d'un parallèle que nous trouvons dans la nôtre ?

## 16 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Un penchant irrésistible tourna toutes ses facultés vers la gloire des armes. Les jeux de son enfance furent l'image des combats ; l'aspect d'un Régiment rangé en bataille , le bruit des instrumens militaires , le maniement d'un fusil , le faisoient jouir par tous les sens. Il se plaisoit à faire répéter à ses jeunes compagnons les évolutions qu'il avoit vu exécuter en grand par les Troupes : telle fut la première cause de sa fortune. Un Officier-Général , que le hasard avoit conduit à Verdun , enchanté des dispositions belliqueuses de cet enfant , lui fit obtenir une Lieutenance dans le Régiment de Carné. Dès cet instant , la carrière lui fut ouverte , rien ne l'arrêta plus. La nature lui avoit donné ces graces , cet air affable , que d'autres reçoivent de l'éducation.

» Sans prétention avec ses égaux , soumis sans bassesse avec ses supérieurs , populaire avec les subalternes , il se précautionna toujours contre la vanité de briller « La constitution fragile du Régiment de Carné , qui pouvoit être licencié à la paix , lui fit desirer d'entrer dans celui de Beauce. Il y fut admis en 1711. Ses premiers exploits sont inconnus , comme tous ceux des subalternes qui ne sont point apperçus dans la foule. La paix se fit , & Chevert consacra son loisir à approfondir la théorie d'un art dont il connoissoit déjà la pratique. Une Compagnie alloit vaquer ; sans protection , sans argent , sans nom , mais plein de cette confiance qu'inspire une juste estime de soi-même , Chevert court à Versailles , & d'un

ton assuré , demande ce poste brigué par des rivaux plus illustres par leur naissance. Le Ministre ne voyant point Chevert parmi les Officiers que le Colonel lui présentoit pour remplir cette place , crut que son incapacité étoit le motif de cette exclusion. Il fut même assez franc pour ne pas lui dissimuler ce soupçon injurieux. *Ecrivez à mon Colonel* , répondit Chevert , *que vous avez besoin d'un Officier habile & brave , pour un coup aussi important que difficile.* Ce stratagème réussit ; le Colonel , qui ignoroit le but de cette demande , nomma Chevert , & le Ministre lui montra la Lettre , en lui donnant la Compagnie vacante. Il reconnut que les Chefs même les plus honnêtes , souvent trompés par le penchant de l'amitié , offrent leurs protégés lorsqu'il s'agit de récompense , & les plus braves Officiers , lorsqu'il s'agit de périls. Ainsi le soin qu'on avoit pris pour faire échouer Chevert , fut précisément ce qui le fit réussir. Il fut nommé Major en 1728 ; ce fut alors qu'il se livra sans obstacle à son goût pour les évolutions , & pour la tenue. Beauce devint le modele des Régimens , & Chevert décoré de la Croix de l'Ordre de Saint-Louis en 1732 , le fut en 1759 du rang du Lieutenant-Colonel.

Dans le sein de la paix , il n'exerçoit que son génie , il vouloit exercer son courage. La mort de l'Empereur Charles VI lui ouvrit bientôt ce théâtre sur lequel il brûloit de paroître. On se rappelle les troubles qu'excita dans l'Europe la Pragmatique-sanction Caroline ; les mal-

## 18 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

heurs, la constance de l'Auguste Marie-Thérèse, toutes les Puissances liguées contr'elle, & la France même, la France qui l'adore aujourd'hui dans sa fille, augmentant le nombre de ses ennemis & de ses dangers. Beauce marcha sous les ordres de l'Electeur de Baviere ; ce fut dans ces opérations que Chevert mérita d'être aimé du Comte de Saxe, & consulté par le Maréchal de Belle-Isle. Déjà on est en Bohême ; déjà Prague est assiégée ; c'étoit sur les murs de cette capitale que la fortune & la victoire attendoient Chevert les lauriers à la main. L'escalade est résolue ; un Grenadier intrépide doit monter le premier. » Ecoute-moi bien, lui dit Chevert, tu grimperas sur le rempart, tu t'avanceras vers la sentinelle ; elle crierà, *qui vive ?* tu ne répondras rien : elle crierà une seconde fois ; point de réponse ; elle fera feu sur toi, elle te manquera, & j'arrive pour te soutenir. « Ce ton prophétique inspire au Grenadier une ardeur qui lui ferme les yeux sur le péril, il monte ; Chevert le suit, la sentinelle est égor-gée, Chevert appelle les troupes prêtes à monter, la garnison glacée d'étonnement se rend sans coup férir, & Chevert est chargé d'un soin qui fait l'éloge de son cœur, celui d'empêcher le pillage. L'Electeur est couronné Roi de Bohême. Ce Prince, pour prix d'un si rare service, fait offrir cent mille francs au Lieutenant-Colonel. » Puisqu'on est content de moi, » répond Chevert, on ne peut mieux me récompenser qu'en m'élevant au grade de Brigadier. «



Il le fut en effet ; mais l'Electeur , qui connoissoit son indigence , renouvela ses offres ; Chevert les rejeta d'un ton modeste & philosophique. *Satisfait*, dit-il, *des distinctions militaires*, *j'ai toujours regardé l'argent comme l'alliage de l'honneur.*

Charles Albert fut élu Empereur à Francfort ; mais la défection du Roi de Prusse changea la fortune des armes ; c'étoit Achille , qui , retiré dans sa tente , abandonnoit les Grecs à la vengeance des Troyens. Le Maréchal de Belle-Isle sauva les débris de l'armée par une belle retraite ; il laissa Chevert dans Prague avec cinq mille hommes. Huit cens étoient en état de combattre , le reste attendoit la mort dans les Hôpitaux , & regrettoit de ne pouvoir la chercher sur la breche. On avoit dit à Chevert de prendre conseil des circonstances , il n'en prit que de son courage. La Ville fut bientôt assiégée par le Prince Lobcowitz ; les Bourgeois se soulèvent ; d'un bras Chevert combat les assiégeans , de l'autre il contient les Citoyens ; il exige pour ôtages les plus illustres d'entr'eux , il les renferme dans sa maison , la remplit de poudre , & menace de sauter avec eux si le Peuple se mutine. Tout rentre dans le devoir. Mais plusieurs Juifs veulent trahir les François ; ils sont arrêtés ; leur famille offre cent mille écus au Commandant : pour toute réponse , Chevert fait pendre sur le champ le plus coupable. Enfin , seul à la tête d'une troupe de malades , il capitule , & dicte en maître les conditions du traité ; il

## 20 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

fort avec tous les honneurs de la guerre ; suivi de sa garnison, & se fait conduire à Egra aux frais des ennemis.

De nouveaux succès l'attendoient sur ces mêmes montagnes, dont le passage seul auroit suffi à la gloire d'Annibal. Le Prince de Conti, à la tête d'une armée, alloit ouvrir à l'Infant Dom Philippe l'entrée du Milanois ; il falloit attaquer tant de retranchemens, tant de forteresses qui défendoient le Piémont, & un Roi soldat plus redoutable que tout le reste. Dans toutes ces attaques terminées par les succès les plus inespérés, Chevert montre cette présence d'esprit qui voit le péril, ce courage qui le brave, cette constance qui le surmonte. Il mérite enfin que le Prince de Conti écrive au Roi *la bravoure & la présence d'esprit de Chevert ont principalement décidé l'avantage*. Après tant de combats, il vient dans le Dauphiné jouir d'un repos presque aussi laborieux que ses campagnes même ; bientôt il reparoit en Italie, & son bonheur le suit par-tout ; par-tout où il commande, on est sûr du succès.

On étoit étonné d'une fortune si constante en Italie, où le sort des François est de conquérir & de perdre tout avec la même rapidité. Le terme de leurs victoires étoit arrivé : Chevert parut dans la retraite, ce qu'on l'avoit vu dans les attaques, toujours vigilant, toujours maître de lui-même, calme au milieu du désordre, prodigue de son sang, avare de celui du soldat. Enfin la paix d'Aix-la-Chapelle termina ces différends qui avoient engraislé tant

tant de plaines du plus beau sang de l'Europe. M. de Chevert fut élevé au grade de Lieutenant-Général ; les vœux & l'estime de la nation l'élevoient plus haut encore. Pendant la paix on le vit peu à Versailles. C'étoit en se rendant utile qu'il faisoit sa cour , & ses loisirs furent consacrés à perfectionner la discipline militaire.

Une guerre nouvelle , de nouveaux ennemis , lui offrirent en 1755 d'utiles occasions de mettre en usage les grands principes qu'il avoit médités au sein du repos. « L'incendie » allumé dans l'Amérique septentrionale se répandit dans toutes les provinces d'Allemagne , où M. de Chevert fut appelé pour servir sous les ordres du Maréchal d'Estrées ». Bientôt on en vint aux mains près d'Hastembeck. A la tête de seize bataillons & des Volontaires , Chevert doit tourner la gauche des ennemis , tandis que l'armée attaquera le front des Hanovriens. » Il y marche avec le même » calme que s'il eût présidé à une revue. Quand » il fut près de l'ennemi , il aperçut le Marquis de Bréhan , Colonel de Picardie ; il le prit par la main & lui dit « : *Jurez-moi , foi de Chevalier , que vous & votre Régiment vous ferez tuer jusqu'au dernier , plutôt que de reculer.* Ce serment fut le gage de la victoire. On fit remarquer à M. de Chevert qu'il avoit oublié de prendre sa cuirasse. *Eh !* répondit-il en montrant les Grenadiers , *ces braves gens n'en ont pas.* L'action fut meurtrière & glorieuse ; la conquête de l'Electorat d'Hanovre

## 22 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

fut le fruit de la victoire. A l'affaire du pont de Ré, l'année suivante, action hardie, peut-être téméraire, & qui fut malheureuse, lorsqu'un lui représenta la supériorité du nombre des ennemis. *A quoi bon cette remarque, dit-il, nous les compterons quand nous les aurons battus.* Cette confiance qu'il affectoit pour en inspirer au soldat, n'étoit point dans son cœur; il avoit écrit lui-même au Ministre que le succès étoit douteux, mais qu'il y avoit beaucoup à gagner & peu à perdre. A Luzelberg il soutint presque seul le choc des ennemis, & leur expulsion de la Hesse fut en partie son ouvrage.

Après l'avoir peint sur le champ de bataille, M. Turpin le suit dans sa vie privée. « Sa » franchise Gauloise nous retraçoit les mœurs » de nos anciens Chevaliers; quoique peu susceptible d'aversion, il ne pouvoit déguiser ses » mépris. Il étoit avare de ses promesses, mais » jamais on ne le trouva infidèle à ses engagements... .. Il eut peu de protégés, mais ceux » qu'il honora de sa confiance justifiaient qu'il » ne savoit point la prostituer ». Un trait bien rare dans un nouveau parvenu achevera de le peindre.

Il commandoit un camp sur la Sarre. Un » jour qu'il avoit invité à dîner les Officiers » les plus distingués par leurs grades & » par leur naissance, on lui annonça qu'une » étrangère demandoit à lui parler. Il la fait » entrer, & lui donne audience en présence » de l'assemblée la plus brillante de l'Europe:

» les Mylords s'étoient rendus à ce camp pour y  
 » recevoir des leçons de guerre. Cette femme ,  
 » fans être étonnée du spectacle qui la frap-  
 » pe , déclare qu'étant sa proche parente , elle  
 » est venue pour jour de sa gloire , & solli-  
 » citer sa protection pour ses enfans. M. de  
 » Chevert la reconnoît , il l'embrasse avec ar-  
 » tendrissement , & s'adressant à ces illustres  
 » convives , il leur dit : *Messieurs ce ne sera*  
 » *point moi qui serai aujourd'hui les honneurs de*  
 » *ma table ; vous voyez une de mes parentes qui*  
 » *vient de loin pour me voir : à son maintien , il*  
 » *est aisé de juger qu'elle n'est point faite pour*  
 » *manger avec vous ; mais je suis fait pour man-*  
 » *ger avec elle : ainsi divorce aujourd'hui entre*  
 » *vous & moi.* »

Faut-il que le luxe de nos mœurs nous re-  
 duise à admirer un sentiment naturel , qui ne  
 doit nous paroître héroïque que parce qu'il est  
 rarement éprouvé ?

Voici le portrait que feu M. l'Abbé Frigaut  
 nous a laissé de M. de Chevert : il étoit l'ami  
 de cet illustre Guerrier ; mais la vérité seul pa-  
 roît avoir dirigé son pinceau. » A une taille  
 » avantageuse & bien proportionnée , il joi-  
 » gnoit une physionomie intéressante , également  
 » douce & fiere , une pénétration vive , un  
 » amour de la gloire , dont les moyens furent  
 » toujours honnêtes ; une ambition qui détruisit  
 » ou maîtrisa ses autres passions ; une constance  
 » & une retenue que rien ne laissoit ; plus  
 » capable de se roidir contre les difficultés  
 » que de se plier aux circonstances ; bra-

## 24 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» ve, entreprenant, audacieux, d'une viva-  
 » cité impétueuse ; mais pour en modérer  
 » les effets, la nature l'avoit gratifié d'une  
 » ame droite, honnête & pleine d'humanité ;  
 » un cœur sensible, pour qui l'amitié fut tou-  
 » jours un besoin, obligeant, bienfaisant, ai-  
 » mant à rendre justice aux autres, se la  
 » rendant librement à lui-même ; d'une fran-  
 » chise, d'une sincérité que l'équité ne pou-  
 » voit pas condamner, mais que la prudence  
 » n'approuvoit pas toujours ; sans art, sans  
 » déguisement, parce qu'il n'avoit point de  
 » vices à cacher, ni de qualités essentielles  
 » à feindre ou à suppléer ». Cet éloge, com-  
 me le remarque M. Turpin, nous laisse ap-  
 percevoir une vérité qui rappelle que les plus  
 grands hommes tiennent toujours à l'humanité  
 par quelques foibleffes. M. de Chevert, ajou-  
 te-t-il, convaincu, malgré lui, de sa supé-  
 riorité, se rendoit le tribut de louanges qu'il  
 payoit sans effort aux autres. Ses amis furent  
 assez généreux pour l'avertir de ce défaut : *Je*  
*me garderai bien*, leur répondoit-il, *de me cor-*  
*riger : il faut adopter les mœurs du pays qu'on*  
*habite : on ne vaut ici que ce qu'on se fait va-*  
*loir ; chacun est jugé sur le rapport qu'il fait de*  
*son mérite ; les plus accueillis cesseroient de l'é-*  
*tre, s'ils n'étoient leurs premiers admirateurs.* Au  
 reste, son caractère flexible se plioit au tour-  
 billon dont il étoit environné ; on eût cru  
 qu'il avoit deux ames, à la maniere différente  
 dont il vivoit à Paris & dans la Province :  
 vain dans la Capitale, où chacun ambitionne  
 la

la palme du génie ; modeste dans la Province, où les hommes se voient de trop près pour jeter dans l'illusion , il ne s'étendoit que sur le mérite des actions des autres. C'est qu'alors il n'avoit plus besoin de son propre témoignage ; il parloit à des hommes instruits & témoins de ce qu'il avoit fait. Ainsi cet amour-propre que les envieux de sa gloire lui ont reproché , étoit moins dans son caractère que dans sa politique. Sa maxime est une vérité (\*) confirmée par une expérience qui fait la honte de nos mœurs.

Sans être riche , il avoit trouvé le secret d'être libéral. La bienfaisance jouit d'un fonds qui ne s'épuise jamais : plus elle seme , plus elle recueille de moissons abondantes. Généreux sans faste , il sut prévenir ses amis , & deviner leurs besoins. Quand les décorations de la gloire eurent jetté un voile sur son origine , sa main modeste le déchira pour faire connoître qu'il étoit pétri de la même argile que les Marius & les Eumenes. Le bruit des combats ne put étouffer dans son cœur le cri de la nature , qui le rappelloit vers ses parens disgraciés de la fortune ; sa plus délicate jouissance étoit de partager avec eux

---

(\*) Remarquons néanmoins que c'est une des vérités dont il est le plus difficile de faire convenir les égoïstes , & ceux auxquels ils en imposent : l'amour-propre , en pareil cas , ne veut presque jamais s'avouer *dupeur* ni *dupe*.

## 26 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

la récompense de ses travaux : au renouvellement de chaque année, sa générosité, tributaire de leurs besoins, répandoit sur eux le riche produit d'une économie sans avarice.

On retrouvera dans cet éloge la manière de M. Turpin, son style noble, élevé, le choix harmonieux des expressions, & ce luxe d'érudition trop souvent prodiguée, que nous ne lui reprochons qu'après plusieurs Journalistes judicieux. Ce titre, *la France Illustre*, sembloit exiger qu'il prît dans nos Annales les objets de ses comparaisons, & on n'accusera certainement pas l'Auteur de la vie de Condé & des Maréchaux de Choiseul, de ne pas connoître nos héros, & de ne savoir pas les peindre. On a d'ailleurs remarqué avec plaisir dans cet éloge de M. de Chevert, d'un côté, les mêmes beautés qu'offrent les précédens, & de l'autre, beaucoup de ces petites taches qui les déparent un peu, & que nous avons pris la liberté de relever dans notre extrait des cinq premiers Numéros.

### N<sup>o</sup>. VIII. LE MARÉCHAL DE BERWICK.

Il est des hommes, dit l'Auteur dans son exorde, naturellement sévères, &, pour ainsi dire, impassibles, dont la raison calme & souveraine tient leurs sens dans une éternelle dépendance; qui, sacrifiant tout au devoir, ne laissent jamais à l'humanité le droit d'interpréter des loix rigoureuses, qui, n'ayant pas besoin d'indulgence pour eux-mêmes, sont



les censeurs rigides des moindres foiblesses : citoyens plus integres que compatissans , ils sont plutôt nés pour exciter l'admiration que pour inspirer l'amour. L'exemple de ces intelligences dégagées de la servitude des sens est sur-tout nécessaire dans des siècles corrompus , pour faire rougir les hommes de leur dégradation , & leur apprendre ce qu'ils devroient être : tels furent les Caton & les Brutus chez les Romains ; les Aristide & les Phocion chez les Grecs ; tel fut parmi nous Jacques de Fitzjames , duc de Berwick , Pair de France & d'Angleterre , Chevalier des Ordres du Roi , & des Ordres de la Jarretiere & de la Toison d'or , Maréchal de France , & Généralissime de nos armées.

Il naquit en Angleterre , le 21 Août 1670 , de Jacques II , alors Duc d'Yorck , & d'Arabelle Churchill , une de ses maîtresses. Pendant le regne de Charles II , il fut envoyé en France à l'âge de 7 ans , & confié aux soins de MM. de l'Oratoire. De-là il alla au college des Jésuites de la Flèche. Cette double éducation , dit M. Turpin , le fit passer , pour ainsi dire , dans deux camps opposés , dont il connut mieux la foiblesse. Témoin de ces combats de doctrine où le zele amer laisse appercevoir l'ennemi des hommes dans le vengeur du ciel , il contracta une grande indifférence pour ces disputes frivoles , qu'on n'anoblit qu'en y attachant trop d'importance. Son enfance fut aussi singuliere que le reste de sa vie : contempteur de tous les jeux de cet âge , il

## 28 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

conservoit un maintien grave & tranquille au milieu de l'effervescence de ses compagnons ; il parloit peu ; & à l'air réfléchi dont il écou-toit ses maîtres , il sembloit quelquefois qu'il osât les juger ; nulle saillie ne promettoit en lui cette vivacité , cet enjouement , fruits d'une imagination qui fait tout peindre & tout embellir ; mais ses réponses laconiques & judicieuses annonçoient une maturité de raison qui étonnoit ses maîtres.

Les troubles d'Angleterre se renouvelèrent presqu'à l'avénement de Jacques II au trône après la mort de Charles II. Le jeune Fitzjames (c'est ainsi qu'il s'appelloit alors) , qui s'étoit déjà distingué en Hongrie au siège de Bude , qui étoit revenu en Angleterre , où il avoit été créé Duc de Berwick , retourna en Hongrie cueillir de nouveaux lauriers au siège de Belgrade , revint en Angleterre , dans le tems de l'invasion du prince d'Orange , & y soutint quelque tems la fortune de son pere ; il annonça les talens militaires qu'il développa depuis , & qu'il signala au service de la France. Il accompagna Louis XIV au siège de Mons. Il fit quelques campagnes sous Luxembourg , & partagea la gloire de la journée de Steinkerque avec les Ducs d'Orleans & de Bourbon , les Princes de Conti & de Vendôme. Il servit à celle de Nerwinde en qualité de Lieutenant-Général , & fut reconnu par le Brigadier Churchill , son oncle , qui le fit prisonnier. Après avoir tendrement embrassé son neveu , il lui déclara qu'il ne pouvoit se dispen-

fer de le conduire auprès du Roi Guillaume , dont il reçut un accueil favorable. (\*) Les Officiers François furent renvoyés sur leur parole ; il fut le seul exclus de cette faveur. Luxembourg , irrité de sa détention , refusa de relâcher le Duc d'Ormond , il rappella même tous les prisonniers qu'il avoit renvoyés ; & sur cette sommation , Berwick obtint sa liberté. Dès qu'il fut libre , il se rendit au camp de Nivelle , qu'on ne quitta que pour faire le siege de Charleroi ; dès que la tranchée fut ouverte , il fut détaché avec 17 bataillons & un corps de Cavalerie pour couvrir les Provinces frontieres menacées d'une invasion. Ses dispositions firent échouer tous les desseins des ennemis. Il fut les vaincre sans les combattre , puisqu'il les affoiblit.

Envoyé en Angleterre pour une négociation secrète & dangereuse , il pensa plus d'une fois être reconnu. La mort de sa femme , & le chagrin de voir les intérêts de son pere sacrifiés à la paix générale , l'engagerent à faire le voyage d'Italie , où il servit encore la

(\*) Il est étonnant que M. Turpin ait omis ici un fait intéressant & connu. C'étoit dans le moment où l'armée Française , prête à plier , doutoit de la victoire. » Hé bien , dit Guillaume à Berwick , le Maréchal ne se repent-il pas de m'être venu attaquer ? Berwick , affectant de l'appeller *Monsieur* , lui répondit avec une noble fierté : » encore quelques heures de combat , & vous vous repentirez de l'avoir attendu ». En effet la victoire fut complète.

### 30 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

France dans plusieurs négociations. Il en revint après la mort du Roi d'Espagne , pour servir en Flandres sous les ordres du Maréchal de Boufflers. M. Turpin fait ici le parallèle de ces deux guerriers. Leurs vues , comme leur caractère , étoient bien différentes ; l'un , bouillant , audacieux , sembloit défier les périls , plus capable de les surmonter que de les prévenir ; l'autre , calme & réfléchi , paroissoit d'une circonspection timide avant l'action ; mais dès qu'elle étoit engagée , son ame s'embrasoit ; il ne voyoit que la gloire dans les plus grands périls ; Boufflers avoit plus d'éclat , Berwick plus de solidité ; l'un , placé au second rang , eût éclipsé tous ses rivaux ; s'il y fût resté , on l'eût jugé capable des plus grandes choses ; l'autre ne pouvoir briller qu'au premier ; son génie , ennemi des entraves , ne se développoit tout entier que quand il exécutoit ce qu'il avoit conçu. Il n'eut la réputation d'être véritablement grand homme de guerre , que quand il fut à la tête d'une armée.

Cette campagne , & les deux suivantes ne furent pas heureuses , & Berwick n'y obtint d'autre gloire que celle de donner des conseils utiles qui furent trop souvent rejetés. C'étoit en Espagne qu'il devoit faire éclater tous ses talens militaires , & ses qualités héroïques. A son arrivée , il fut nommé Capitaine-Général , & Chevalier de l'Ordre de la Toison d'or. La Cour de Madrid étoit alors dans l'agitation des intrigues ; chacun avoit l'ambition de gou-

verner ; Philippe V avoit le titre de Roi ; mais Louis XIV avoit la réalité du pouvoir. L'Abbé d'Estrées, Ambassadeur de France en Espagne, croyoit y être envoyé pour en régler les destinées. Orry, chargé des vivres & des finances, avoit la même prétention. La Princesse des Ursins, aussi ambitieuse & plus habile, traversoit leurs desseins ; & usant de son ascendant sur l'esprit du Roi & de la Reine, elle avoit envahi toute l'autorité. Chaque parti voulut se fortifier de l'appui du Duc de Berwick ; mais, inébranlable dans sa résolution de se renfermer dans la sphere de ses devoirs, il ne s'occupa que de son projet. Il ne pensa ni à la Princesse des Ursins, ni à Orry, ni à l'Abbé d'Estrées, ni au goût de la Reine, ni au penchant du Roi. Tandis qu'il fait ses dispositions pour entrer en campagne, il reçoit des ordres secrets de travailler à l'éloignement de la Princesse des Ursins : Louis XIV lui écrit : *Dites au Roi mon petit-fils, qu'il me doit cette complaisance : servez-vous de toutes les raisons que vous pourrez imaginer pour l'y résoudre ; mais ne lui dites pas que je l'abandonnerai ; car jamais il ne le croiroit.* Cette négociation, quoique minutieuse, étoit difficile & délicate ; il s'en chargea, & réussit.

Il continua de servir la Cour d'Espagne avec les plus grands succès, & même malgré elle. Fort inférieur en nombre aux ennemis, on lui ordonnoit de faire sa retraite. L'Espagne étoit perdue, s'il eût obéi ; il lui parut nécessaire de tout hasarder : le terrain fut disputé pied-à-

pied : il lui suffisoit d'arrêter les ennemis dans leur marche ; il y réussit par le choix des campemens. Les chaleurs excessives obligèrent les alliés à rentrer dans le Portugal , sans avoir rien exécuté ; la campagne fut terminée dès le commencement de Juillet ; les places les plus éloignées furent démolies ; les garnisons nécessaires à leur défense auroient affoibli l'armée , qui n'auroit pu se soutenir. Cette campagne fit éclater son désintéressement. Il lui étoit facile d'accumuler des monceaux d'or ; il ne contracta que des dettes. Le bien général étoit sa passion ; son indifférence pour les richesses étoit poussée jusqu'au mépris. Après avoir exécuté tout ce qui avoit été possible , il devoit s'attendre à être bien accueilli à la Cour de Madrid ; une cabale d'intrigans sollicita & obtint son rappel. Le Maréchal de Tessé , qui lui fut substitué dans le commandement , étoit véritablement son ami ; il voulut savoir quel sujet de mécontentement il pouvoit avoir donné : pressant un jour la Reine de lui en révéler le motif , cette Princesse , au lieu de faire la censure de sa conduite , s'épuisa en éloges , qu'elle termina en répondant : *Que voulez-vous que je vous dise ? C'est un grand diable d'Anglois froid & sec , qui va toujours tout droit.* A son retour à Versailles , le Roi lui demanda pourquoi la Cour de Madrid avoit si fort sollicité son rappel : *Sire , lui répondit-il , puisque V. M. l'ignore , je suis satisfait ; cela me prouve qu'elle n'est pas mécontente de moi.*

Berwick fut envoyé en Languedoc pour

S E P T E M B R E , 1777. 33

remplacer Villars , & *châtier* les rebelles des Cevennes. Il y déploya une sévérité inflexible qu'on crut l'effet de son caractère , & qui l'exposa à beaucoup de calomnies ; mais si l'on songe aux marques d'humanité qu'il donna depuis en Espagne au siège de Barcelone , où il modéra la rigueur des ordres de la Cour , & où sa conduite passa pour de la mollesse , on verra qu'il n'avoit consulté qu'une justice exacte & rigoureuse.

Berwick , rappelé de Languedoc , fut chargé d'aller faire le siège de Nice , dont le château étoit alors regardé comme le plus ferme boulevard de l'Italie. Les plus grands Généraux y avoient échoué avec des armées nombreuses , & il osa l'entreprendre avec 6 mille hommes. Cette orgueilleuse citadelle fut rasée , & ensevelie sous ses ruines , de sorte qu'il n'en reste plus aujourd'hui aucun vestige.

Après cette opération , dont le succès étonna les plus grands maîtres , il retourna en Languedoc , où le Roi , pour le récompenser de ses services , lui envoya le bâton de Maréchal de France ; huit jours après cette nomination , il partit pour aller prendre le commandement de l'armée d'Espagne , où il trouva les affaires désespérées. Tout étoit perdu au commencement de cette campagne ; la science de ses campemens & de ses marches en imposa à une armée très-supérieure en nombre ; & à la fin de la campagne , les ennemis avoient perdu plus de 15000 hommes sans avoir livré un seul

### 34 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

combat. Ces succès préparèrent ceux de la campagne suivante. Elle s'ouvrit par la fameuse bataille d'Almanza, où toute l'infanterie des ennemis fut prise ou tuée; leur cavalerie fut détruite, leurs bagages, leurs drapeaux, leurs canons & timbales tombèrent au pouvoir du vainqueur. Jamais victoire ne fut plus complotte & plus décisive. Les Royaumes de Valence & d'Arragon, qui avoient reconnu l'Archiduc, rentrèrent dans l'obéissance de Philippe V. Le Maréchal, modeste, fut le seul qui parut insensible à la gloire de cette journée. Le Duc d'Orléans, nommé pour prendre le commandement de l'armée, ne put arriver assez tôt : quelques flatteurs voulurent lui persuader que le Maréchal n'avoit précipité le moment du combat, que pour lui ravir la gloire de vaincre; mais ce Prince généreux imposa silence à la malignité, en répondant : *Je suis très-content de M. de Berwick, je ne me plains que de mon malheur.* Ce Prince ne voulant point rentrer en France sans avoir fait quelque action d'éclat, fut d'avis d'entreprendre le siège de Lerida. Le Maréchal voyant qu'on manquoit de vivres, ne fut point de ce sentiment : tandis qu'on délibéroit sur ce qu'il convenoit de faire, il reçut ordre de se rendre en Provence, où les ennemis assiegeoient Toulon. Il apprit en arrivant que le siège avoit été levé, & que la Provence étoit évacuée; il fut rappelé en Espagne, où il rejoignit le Duc d'Orléans devant Lerida. Ce Prince paroissoit déterminé à renoncer à son entreprise. Le Maré-



chal s'y opposa, en disant : *Je n'ai jamais été d'avis d'entreprendre ce siege ; mais puisque nous l'avons commencé, la gloire des armes du Roi & celle de Votre Altesse Sérénissime nous font un devoir de le continuer.*

Les ennemis se présentèrent pour attaquer le pont qu'une partie de nos troupes étoient chargée de garder. Le prince, ambitieux de gloire, proposa de leur livrer bataille; le Maréchal lui en exposa le danger. *Votre armée, lui dit-il, est trop foible ; vous voulez prendre Lerida ; si vous êtes battu, vous serez réduit à lever le siege ; si vous gagnez la bataille, affoibli par votre propre victoire, vous serez dans l'impuissance de le continuer : je vous réponds de la prise de cette ville sans hasarder le combat.* Le duc d'Orléans suivit son conseil, dont l'événement montra la sagesse; telle fut l'origine de la confiance & de la faveur dont il jouit pendant la Régence. Ce fut à la fin de cette campagne que le Roi d'Espagne lui fit présent des villes de Leria & de Keria, qui avoient autrefois formé l'appanage des enfans d'Arragon. Le Monarque, si magnifique dans ses récompenses, le revêtit encore de la Grandesse d'Espagne de la premiere classe. Louis XIV le rappella en France, & lui donna le Gouvernement du Limousin, en lui disant : *M. le Maréchal, tout le monde veut vous avoir ; mais je veux vous garder pour moi.* En effet, le Roi d'Angleterre l'avoit demandé pour l'Ecosse, & le Roi d'Espagne avoit voulu le retenir.

## 36 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Le Maréchal, à qui le commandement de l'armée du Dauphiné avoit été destiné, reçut un contre-ordre pour se rendre en Allemagne, où il servit sous l'Electeur de Baviere. Il déclara, en ouvrant la campagne, qu'il n'exigeroit point d'argent de ceux qui voudroient des fauves-gardes. Louis XIV lui demanda dans la suite le motif d'un si rare désintéressement : *Sire*, répondit-il, *quand j'ai l'honneur d'être à la tête de votre armée, il y auroit de l'injustice à exiger de vos sujets une criante imposition ; & quand votre armée est sur les terres de l'ennemi, & que les peuples se rangent à l'obéissance, qu'ils paient exactement les contributions, je dois les traiter comme les François.*

Berwick eut ordre de marcher en Flandre contre le Prince Eugene. Après que les ennemis eurent pris Lille, il joignit son armée à celle du duc de Vendôme ; le Maréchal, pour ne pas compromettre les droits de sa dignité, avoit refusé de servir sous ses ordres. Le Prince, piqué de cette répugnance, ne put lui déguiser son aversion ; il suffisoit qu'il proposât un avis pour qu'il fût rejeté. Ce Prince, qui fut héros pendant toute sa vie, ne fut qu'un homme pendant cette campagne.

La campagne de 1709, sans être la plus éclatante, fut celle où il développa toute l'étendue d'un génie formé pour la guerre. Il commanda sur les frontieres de la Savoie ; la connoissance qu'il avoit du pays, & un certain coup-d'œil qui lui faisoit saisir les objets

sous tous leurs différens aspects , lui fit adopter un système de guerre inconnu jusqu'alors. Le Maréchal de Catinat ne croyant point avoir assez de 80 bataillons pour la défense de la frontière du Dauphiné , le Maréchal de Berwick n'en demanda que 40 ou 50 au plus. Il eut le secret de suppléer au nombre ; le Duc de Savoie , après avoir fait de vains efforts pour entamer le Dauphiné , fut obligé de repasser les monts. Le Maréchal , à l'ouverture de la campagne , n'ayant ni argent ni provisions , usa d'un moyen qui ramena l'abondance dans son camp. Dans la détresse où il se trouva , il crut devoir enlever une voiture chargée d'argent , qui alloit de Lyon à Paris au trésor royal. M. Desmarets , alors chargé du Ministère des finances , en avoit destiné l'emploi à de pressans besoins ; il s'en plaignit , il éclata en menaces ; le Maréchal lui répondit tranquillement que la première loi étoit de faire subsister une armée qui avoit le Royaume à sauver. Quand il se rappelloit cette aventure , il avoit coutume de dire : *Nous méritions , l'Intendant de l'armée & moi , qu'on nous fit notre procès.* Les trois campagnes qu'il fit en Dauphiné suffisoient pour fixer l'idée qu'on doit se former de sa capacité. Sans livrer de combats , & sans faire de sièges , il fut aussi grand que s'il eût remporté des victoires. Comme chaque grand homme , outre la capacité générale , a un talent particulier , dans lequel il excelle , qui fait sa vertu distinctive , le talent particulier du Maréchal de Berwick ,

### 38 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

étoit de faire une guerre défensive, & de rétablir les choses désespérées, sur-tout de bien connoître les ressources qui restent dans le malheur.

Rappelé en Espagne, il fit lever au Comte de Staremborg le siege de Gironne, & hâta par ce succès la conclusion de la paix générale, à laquelle les Catalans seuls refusèrent de souscrire. Le Maréchal forma le siege de Barcelone; siege célèbre par la vigoureuse défense des habitans enflammés des fureurs de la rebellion & du fanatisme. Le Maréchal avoit reçu ordre de traiter Barcelone comme l'avoit été l'ancienne Numance; mais il crut mieux servir la Cour en prévenant le pillage d'une Ville riche & opulente. La Ville fut prise, & il n'y eut pas le moindre excès commis. Le Maréchal, après avoir donné l'exemple de la modération en prévenant l'abus de la victoire, donna d'éclatans témoignages de son désintéressement. En entrant à Barcelone, il trouva son appartement orné d'une tapisserie aussi riche qu'élégante. *Ces gens-ci*, dit-il, *veulent me mettre à l'épreuve; car enfin, si j'étois d'humeur à piller, je pourrois bien succomber à la tentation de m'approprier cette belle tenture; & il la refusa sur les offres répétées qu'on lui en fit.*

Dès qu'il eut rétabli l'ordre & le calme dans la Catalogne, il demanda son décompte, qui lui étoit payé par le Roi d'Espagne; & y lut ce qui suit: » A mon Cousin le Duc de » Berwick, mille pistoles par mois; plus,

» soixante-quinze mulets par jour, & vingt-  
 » cinq muletiers, à raison de 30 sols par jour. «  
 En lisant ce compte, il fronça le sourcil, &  
 témoigna une surprise qui sembloit manifester  
 son mécontentement. Celui qui lui présentoit  
 le mémoire lui dit, pour le calmer, que son  
 traitement étoit le même que celui du Duc de  
 Vendôme : *Rayez, dit-il, rayez cet article; M.  
 de Vendôme a fait la guerre en pleine campagne,  
 il a eu besoin de muletiers, il est juste de lui  
 rembourser sa dépense. Mais moi, je suis venu  
 en poste devant Barcelone, dont j'ai fait le siège  
 sans me servir de muletiers ni de mulets : Je se-  
 rois un concussionnaire, si j'exigeois cette somme :*  
*Rayez, rayez.* Telle étoit l'ame de Berwick.

La paix générale lui permit d'aller jouir de  
 lui-même dans sa terre de Fitzjames, où il  
 s'occupa de l'éducation de ses enfans. Il y  
 exerça des vertus privées avec autant de sim-  
 plicité qu'il avoit déployé des vertus héroï-  
 ques. Naturalisé dans un pays où il avoit été  
 fait Duc & Pair, & honoré du bâton de  
 Maréchal de France, il fut fidele à sa nou-  
 velle patrie dans une circonstance où toute  
 autre vertu auroit pu être ébranlée. Le Roi  
 Jacques, dans les troubles qui s'éleverent en-  
 tre la France & l'Angleterre pendant la Ré-  
 gence, le pressa d'aller commander une armée  
 en Irlande, & lui promettoit un établissement  
 pour le troisieme de ses fils. Partagé entre deux  
 devoirs, il écouta sa conscience, & refusa. Il  
 fut réduit à la triste nécessité de se justifier,  
 & le fit par un écrit public. Le Régent mit sa

## 40 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

vertu à une autre épreuve, pendant la guerre qu'il fit à l'Espagne pour prévenir les projets du Cardinal Alberoni. Il jeta les yeux sur le Maréchal de Berwick, qui vit que, pour faire son devoir, il falloit s'armer contre un Roi que ses victoires avoient placé sur le Trône, & qui l'avoit comblé de bienfaits : cruelle nécessité, qui le forçoit à paroître ingrat, & à détruire son plus bel ouvrage pour ne point trahir son devoir ! Ce qu'il y eut de plus singulier dans cette guerre, c'est que le Duc de Leria, son fils, servoit en qualité d'Officier-général dans l'armée Espagnole. Son pere lui écrivit : *Songez, mon fils, à bien faire votre devoir contre moi ; je ferai le mien contre vous.* La confiance dont les deux Puissances ennemies honoroient le pere & le fils, est le plus bel éloge de leur fidélité.

Le Maréchal ouvrit la campagne par le siege de Fontarabie, de St. Sebastien & d'Urgel, dont il se rendit maître. La paix conclue en 1720 rétablit l'harmonie entre deux Puissances que les intérêts de leur gloire & la prospérité des peuples doivent rendre à jamais amies.

La France, en 1733, déclara la guerre à l'Empereur ; le Maréchal, appelé au commandement, eut ordre de passer le Rhin, & d'assiéger le fort de Kell, dont la prise fut le prélude de succès plus éclatans. La campagne s'ouvrit trop tard pour faire de plus grandes conquêtes : il s'occupa pendant l'hiver à dresser le plan d'une campagne dont l'éclat l'auroit placé à

côté de Condé & de Turenne , si la mort ne l'eût arrêté dans le cours de sa vie triomphante. La campagne de 1734 s'ouvrit par l'attaque des lignes d'Estenguen , qui furent forcées , & qui le mirent en état de former le siege de Philisbourg.

Il s'étoit imposé , comme Turenne , la loi d'aller visiter lui-même les travaux des ennemis , & comme à Turenne un boulet de canon lui enleva la tête. Semblable à Turenne pendant sa vie , il le fut encore à sa mort. Aussi-tôt que la nouvelle se répandit que Turenne avoit été tué , la consternation fut générale. La mort du Maréchal de Berwick excita le même sentiment ; tous deux laisserent des desseins interrompus & une armée en péril : tous deux avoient ce mérite modeste pour lequel on aime à s'intéresser , & qu'on aime à regretter , cette simplicité de mœurs qui adoucit l'envie & qui soulage la médiocrité d'être forcée d'admirer ; tous deux auroient rougi d'un vice ; tous deux ne se firent jamais un mérite de leurs vertus. Turenne , à sa mort , laissa 9 mille francs dans sa cassette ; Berwick ne laissa que 200 louis. Les gens de guerre honorèrent sa pompe funebre de leurs regrets.

Cet éloge offre encore les mêmes beautés & presque les mêmes incorrections que les précédens , quelques phrases qui semblent manquer de justesse au point de faire douter s'il n'y a point de fautes d'empressement ; telle est celle-ci : l'Auteur dit en parlant de Cromwel *» son fils » ou plus habile ou plus sage ne put se con-*

## 42 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» servir dans une élévation entourée d'abîmes. » On est porté à croire qu'il faut lire *moins habile*. Il peut y avoir de la sagesse à fuir le fardeau d'un Empire ; mais quelle habileté peut-il y avoir dans cette conduite ? Le jeune Berwick fut chercher les périls , pour *aller chercher*. La reine fut chercher un asyle en France. Voici une phrase qui paroît n'offrir aucun sens. L'auteur veut faire entendre que le Duc de Berwick sauva deux fois l'Espagne , & il dit : *Le même Capitaine qui avoit sauvé l'Espagne la première fois qu'il y avoit paru , lui fut encore redevable de son salut dans cette campagne*. Il falloit dire , ce semble : l'Espagne fut redevable de son salut au Capitaine qui l'avoit sauvée la première fois qu'il y avoit paru ; & l'on ne peut imputer cette faute qu'à l'Imprimeur. Malgré ces négligences , M. Turpin remplit le principal devoir d'un Historien qui écrit des vies particulières , celui de bien saisir les traits qui caractérisent l'ame & les différentes destinées de ses héros , & c'est en effet le premier mérite d'un ouvrage qui a pour titre , *le Plutarque François*.

### IX. M. TURGOT , Prévôt des Marchands.

A côté des éloges de M. de Chevert & du Maréchal de Berwick , nous allons placer l'analyse de l'éloge de M. Turgot , pour offrir le contraste des vertus militaire & des vertus civiles. Celles-ci ont moins de faste , moins d'éclat ; le théâtre sur lequel elles brillent attire



peu les yeux des spectateurs ; un Général qui a fait égorger dix mille hommes sur un champ de bataille est immortel ; un Magistrat qui a rendu l'abondance à une ville affamée , verra sa réputation mourir avant lui-même. Il faut que sa propre estime lui tienne lieu de gloire ; qu'il attende peu de reconnoissance de son siècle , encore moins d'admiration de la postérité. C'est au fond de son cœur qu'est sa récompense.

» Donner l'histoire d'un Magistrat integre & bienfaisant , dit M. Turpin , c'est , à l'exemple des Athéniens , élever un temple au Dieu inconnu «.

La famille des Turgot s'étoit rendue célèbre dans la profession des armes. C'étoit un Turgot qui sous Louis XIII , étouffa en Normandie une révolte allumée par Mauchrétien de Vatteville ; c'étoit un Turgot qui , sous le même regne , contint dans le devoir la Ville de Caën presqu'entraînée par les séduisantes promesses du Duc de Vendôme. Enfin Jacques Turgot de Saint-Clair quitta le glaive de Bellone pour s'armer de celui de Thémis ; & Michel-Etienne Turgot entra dans la même carrière. La Chambre des Requêtes du Palais fut celle que son cœur & sa raison choisirent.

» Une sainte délicatesse l'écarta de ces Tribunaux où l'on prononce sans retour sur la fortune du citoyen , où l'on peut errer avec impunité , où l'on exerce un ministère de vie & de mort « . En 1717 , il fut reçu Président dans cette même Chambre ; son élévation put lui faire des jaloux , mais sa vertu les força au

silence. On avoit déjà vu éclore ces troubles de la Régence, dont la cause n'est que trop connue. Ayant à ménager & les intérêts du Prince & ceux du peuple, » M. Turgot mon-  
 » tra une modération sans foiblesse & une fer-  
 » meté sans obstination ; il n'oublia point qu'il  
 » étoit sujet ; il agit en Magistrat & en Citoyen ;  
 » & sans rien perdre de l'estime du Prince ,  
 » il mérita la confiance de sa Compagnie «.

Mais ce fut sur-tout dans la place de Prévôt des Marchands qu'il fit éclater ce patriotisme qui ne s'endort jamais sur le sort du peuple, ce goût qui dirige les arts vers un but utile ; ce génie fécond en ressources, qui en combinant l'abondance d'une contrée avec la disette d'une autre, fait, malgré les caprices de la nature, établir dans la distribution de ses dons un équilibre inaltérable. Le Magistrat chargé de l'approvisionnement d'une immense capitale en connoît seul les détails ; & pour pouvoir donner une juste idée de ses travaux, il faudroit être lui-même. Mais il est des monumens qui déposeront toujours en faveur de la mémoire de M. Turgot ; des fontaines élevées, l'eau distribuée par des canaux souterrains dans tous les quartiers de Paris ; l'air épuré par la suppression d'un fossé intérieur qui recevoit ses immondices ; l'embellissement des quais illustreront sa Prévôté. Le peuple bénissoit son nom, en contemplant ces monumens ; & ses amis qui lisoient dans son cœur l'adoroient davantage encore en voyant ses vertus. Simple & ingénu, lorsqu'on lui demande pourquoi il

n'a pas sollicité pour lui-même une place qu'il a fait obtenir à un autre, il répond naïvement : *je n'y ai pas pensé*. Un ami déshérite toute sa famille en sa faveur, & appelle M. Turgot seul à sa succession. Il fait venir les héritiers, & devant eux il jette aux feu le testament qui l'enrichissoit de leur dépouille.

» L'amour du bien (dit M. Turpin) fut en lui  
 » un instinct plutôt que le fruit de l'éducation.  
 » Paterculus a dit que Caton étoit nécessité à la  
 » vertu : un si bel éloge appartient également à  
 » ce digne Magistrat. Naturellement humain &  
 » bienfaisant, il ne soupçonnoit pas qu'il y eût  
 » du mérite à l'être. Toujours occupé & labo-  
 » rieux jusques dans son loisir, il ne remit  
 » jamais au lendemain les affaires qu'il pouvoit  
 » terminer pendant la journée. Riche par sa  
 » modération, il ne transmit à ses enfans que  
 » le patrimoine de ses peres, & les exemples  
 » de cette simplicité modeste, qui fait trou-  
 » ver l'abondance dans une médiocrité hono-  
 » rable. Quoique chargé de détails rebutans,  
 » & sans cesse jetté dans l'agitation des affai-  
 » res, la paix étoit dans son cœur. Ses mœurs  
 » douces & faciles ne furent jamais altérées  
 » par cette austérité, par ces distractions in-  
 » sultantes qui aggravent les maux de ceux  
 » qui en cherchent le remede. Il savoit qu'un  
 » extérieur affable est la véritable dignité du Ma-  
 » gistrat. Son travail prompt & facile eût fait  
 » croire qu'il n'avoit qu'une affaire. Pere tendre  
 » & chéri, il oublioit dans les bras de ses enfans  
 » les peines attachées à une servitude hono-

## 46 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» rable. Ils furent ses amis, & tous lui pro-  
 » mettoient de le faire revivre en eux. L'amour  
 » du bien public fut sa passion dominante; c'est  
 » un héritage qui s'est encore accru entre les  
 » mains de ses enfans. Un Ecrivain délicat a  
 » dit qu'il peut se trouver de bons mariages,  
 » mais qu'il n'en est point de délicieux; M. Tur-  
 » got a démenti cette maxime. Il avoit épousé  
 » François Martineau, issue d'une famille qui,  
 » depuis long-temps, est un des ornemens du  
 » Sénat François. Le plus bel éloge de cette  
 » épouse vertueuse est d'avoir mérité & réuni  
 » toute sa tendresse. Il laissa trois fils & une  
 » fille mariée à feu M. le Duc de Saint-  
 » Aignan. L'ainé de ses fils est mort Président  
 » à mortier. Le second embrassa dans sa jeu-  
 » nesse la profession des armes; le troisieme  
 » que nous avons vu dans le Ministère, jouit  
 » aujourd'hui dans sa retraite de cette volupté  
 » délicieuse que donne au sage la contempla-  
 » tion de son cœur. Je ne dirai rien de lui, je  
 » ne loue que les morts. «

### N<sup>o</sup>. X. M. MAHÉ DE LA BOURDONNAIS.

Bertrand-François Mahé de la Bourdonnais,  
 reçut le jour dans les mêmes murs qui se glo-  
 rifioient d'avoir vu naître Duguay-Trouin. Il  
 courut la même carrière, & honora sa patrie  
 par les mêmes exploits. On pressentit de bonne  
 heure son penchant pour la profession qui avoit  
 illustré plusieurs de ses Compatriotes; on di-  
 rigea ses études vers ce but. » L'homme des-

» tiné au service de la mer , dit M. Turpin ,  
 » doit recevoir une éducation toute particulie-  
 » re , il n'est encore qu'ébauché , quand l'Of-  
 » ficier de terre est déjà tout ce qu'il doit être.  
 » Les qualités physiques & morales doivent  
 » concourir à le former..... Sa vie n'est qu'une  
 » précaution pénible contre la mort qu'il voit  
 » sur sa tête & sous ses pieds. Obligé de com-  
 » battre dans toutes les parties du monde , son  
 » courage n'est point soutenu par les regards  
 » de ses concitoyens. ... Errant & sans patrie ,  
 » étranger dans tous les lieux , il parcourt le  
 » globe sans être habitant d'aucune contrée.  
 » Les Arts utiles sont les seuls qu'il peut &  
 » qu'il doit cultiver ; les mécaniques lui sont  
 » nécessaires pour perfectionner la construc-  
 » tion , & rectifier les erreurs de l'ouvrier as-  
 » servi à l'empire du préjugé & de la routine ;  
 » il faut qu'il soit Ingénieur pour présider à  
 » l'attaque & à la défense des places. Il doit  
 » emprunter le secours de l'astronomie , qui  
 » seule peut le guider dans sa route «.....

» M. de la Bourdonnais , après avoir fait  
 » son apprentissage dans les mers Orientales ,  
 » parcourut les mers du Nord pendant les an-  
 » nées 1716 & 1717. Les délices de l'Inde  
 » n'avoient pu énerver sa vigueur. Il supporta  
 » l'inclémence de ces climats disgraciés , où la  
 » nature engourdie par les rigueurs du froid ,  
 » languit dans une éternelle inertie. «

La Compagnie des Indes Orientales venoit  
 de sortir des ruines de ce même système qui

## 48 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

avoit renversé en France les plus belles fortunes. On crut trouver en Asie de quoi réparer les fautes qu'on avoit faites en Europe. L'opulente Société qui formoit cette entreprise, n'admit d'abord dans ses vaisseaux que des Officiers bien renommés. Le jeune la Bourdonnais fut du nombre. On compta ses services & non pas ses années.

Dans différens grades subalternes, il signala son courage, sur-tout en traversant sur une frêle chaloupe, une mer en courroux, pour chercher du secours au *Bourbon* qui périssoit sans cette heureuse audace. La conquête de Mahé, place située sur la côte de Malabar, fut en partie son ouvrage : ce fut lui qui, pour la descente, inventa des radeaux d'une construction nouvelle. La description en est curieuse. Ces radeaux, dont chacun portoit trois cens hommes & une pièce de canon, avoient une espece de pont qui couvroit les troupes en approchant du rivage, & qui s'abattant ensuite, facilitoit leur descente à pied sec. Cette opération, qui avec les chaloupes ordinaires auroit coûté beaucoup de sang, se fit sans perdre un seul homme. Nous ne suivrons point la Bourdonnais dans beaucoup d'autres expéditions, foibles essais de son génie, qui cependant suffiroient à la gloire d'un homme ordinaire.

Il revint dans sa patrie & proposa au Gouvernement de perfectionner notre établissement dans l'Isle que nous avons appelée Isle de France, & qui a portée d'autres noms : car  
les

les Européens se croyant propriétaires de tout ce qu'ils découvroient , affectoient par-tout cet usage qu'ils regardoient comme un titre de possession ; de sorte qu'il est des Isles dans le nouveau Monde , qui depuis deux cens ans ont porté tous les noms possibles , excepté celui de leurs légitimes possesseurs , je veux dire des naturels du pays. La description que M. Turpin fait de l'Isle de France , est attrayante pour tous ceux qui veulent aller chercher la fortune en d'autres climats.

» Cette Isle , qui peut fournir à tous les be-  
 » soins , & même aux délices de la vie , est  
 » arrosée par soixante ruisseaux qui ne taris-  
 » sent jamais , & qui nourrissent une quantité  
 » de poissons délicieux. La végétation y est  
 » plus active & plus vigoureuse que dans au-  
 » cun Pays connu. Le sol n'auroit pas besoin  
 » d'être arrosé de la sueur du Cultivateur pour  
 » donner deux moissons par an. Son produit  
 » moyen est plus que du double de celui des  
 » terrains les plus fortunés de l'Europe. Les  
 » arbres , les plantes , les fruits , les légumes  
 » de tous les climats , ainsi que tous les ani-  
 » maux , s'y familiarisent aisément ; toute pro-  
 » duction étrangere y acquiert une qualité su-  
 » périeure , qui la fait , pour ainsi dire , natio-  
 » nale «

Le tableau de l'Isle de Bourbon invite de même les regards du Navigateur ; & M. Turpin ayant travaillé sur les Mémoires de M. de la Bourdonnais , il est probable que la nature remplit dans ces climats toutes les riches pro-

## 50 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

messes que l'éloquent Panégyriste de M. de la Bourdonnais prodigue aux voyageurs.

Une Colonie indocile & presque barbare ; des terres fécondes, mais incultes, des ateliers abandonnés, des loix oubliées, des mœurs dépravées, une anarchie affreuse, tel étoit le spectacle qu'offroient ces deux Isles lorsque M. de la Bourdonnais y arriva. Par ce tableau, malheureusement trop vrai, on peut juger des obstacles que le Gouverneur eut à vaincre pour faire fleurir ces Colonies. Il en fut le restaurateur ; disons-mieux, il en fut le créateur. M. Turpin décrit avec beaucoup de pompe & de vérité, tous les travaux de cet homme de génie ; & nous sommes fâchés que les bornes d'un Extrait déjà très-long, nous forcent à supprimer la plupart de ces détails intéressans.

» M. de la Bourdonnais, transplanté dans  
 » une Isle presque déserte, y crée un peuple  
 » nombreux. Son exemple fait naître l'industrie ;  
 » les hommes engourdis par la paresse sont  
 » transformés en cultivateurs infatigables. Le  
 » sol, long-tems inculte & dédaigné, donne  
 » de riches moissons ; où croissoient des ronces,  
 » s'élèvent des tiges de café ; un pays qui  
 » manquoit de tout, produit le nécessaire &  
 » fournit même au luxe des Nations ; de la  
 » nuit de l'ignorance, il fait éclore les arts  
 » utiles : nouveau Prométhée, il dérobe le feu  
 » des Cieux pour éclairer une contrée téné-  
 » breuse... La nature l'avoit créé Mécani-  
 » cien. Le pont qu'il fit construire à l'Isle de  
 » France, est d'une invention qui étonne les



» Maîtres de l'art. Ce pont qui s'élève sur  
 » deux mâts de 70 pieds , s'étend de 60 bras-  
 » ses en mer. Ce n'est point un de ces ou-  
 » vrages de vanité , qui n'ont que le mérite de  
 » la difficulté , c'est son utilité qui l'ennoblit. «

La mort de sa première femme obligea M.  
 de la Bourdonnais de repasser en France en  
 1740. » Au lieu d'être accueilli comme le  
 » Fondateur d'une Colonie florissante , il se  
 » trouva dans l'humiliante nécessité de faire  
 » son apologie devant les Ministres , la Com-  
 » pagnie & le Public prévenus. Il eût pu ,  
 » comme Scipion , dire à ses délateurs : *Au*  
 » *lieu d'écouter ma justification , venez avec moi*  
 » *au Temple rendre grâces aux Dieux du bien*  
 » *que j'ai fait à ma Patrie.* «

Il alla bientôt par de nouveaux services ;  
 mériter l'honneur commun à tous les grands  
 hommes , d'être encore en butte aux traits de  
 l'envie. Il rendit sa Colonie encore plus flo-  
 rissante , courut au secours de celle de Pondi-  
 chery attaquée par les Indiens , dissipa ces hor-  
 des nombreuses , comme le vent balaie la pouf-  
 sière , & revint aux Isles s'occuper de travaux  
 pacifiques. C'est ainsi qu'il se vengea de la  
 Compagnie.

M. Turpin arrive enfin à la célèbre expédi-  
 tion de Madras , qui a immortalisé son Héros.  
 La guerre s'étoit allumée entre la France &  
 l'Angleterre , & l'incendie s'étoit propagé jus-  
 qu'aux Indes , où nos rivaux étoient nos voisins  
 comme en Europe. Il part suivi de son escadre.  
 Mais avant de vaincre les Anglois , il faut com-

## 52 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

battre la fureur des flots. Déjà le *Saint Pierre* est englouti, le *Neptune de l'Inde* s'abyme, l'*Achille* que monte la Bourdonnais fait eau de toutes parts, & le reste de l'escadre, entraîné par les vents, se disperse. Le calme renaît enfin, & les vaisseaux se rejoignent à l'Isle Marote, mais délabrés, mais hors d'état de tenir la mer. L'Isle n'étoit qu'une vaste forêt qui n'offroit rien aux besoins de l'homme. La Bourdonnais y établit des ateliers, encourage les ouvriers par son exemple, devient lui-même cordier & forgeron; ses vaisseaux sont enfin radoubés. La mort lui a enlevé près de cent soldats, mais il n'est point accoutumé à compter ni ses troupes ni ses ennemis; il poursuit sa route, attaque une escadre Angloise & la met en fuite. Il paroît ensuite devant Madras, & l'assiège avec moins de forces qu'il n'en eût fallu pour la défendre. Les assiégés croient lui en imposer par l'autorité du Nabab. Il en reçoit cette Lettre singulière.

*Au Général François, que Dieu garde de tout mal & lui donne prospérité.*

« Je fais que tu es un grand Guerrier, que  
 » les Villes ne sauroient tenir devant toi; mais  
 » ce qui a paru le plus surprenant, c'est que  
 » tu aies abordé sur mes terres sans m'envoyer  
 » un homme de marque pour me faire part de  
 » tes desseins J'excuse ta conduite, mais à la  
 » réception de ma lettre embarque-toi avec tout  
 » ton monde, & cesse d'assiéger Madras; sinon  
 » je pars avec mon armée royale pour te  
 » faire exécuter ce que je te demande. »

M. de la Bourdonnais répondit au Nabab que Madrafs appartenant aux Anglois , les loix de la guerre permettoient aux François de s'en emparer. Il continua le siege , & tout étoit prêt pour l'escalade , lorsqu'on vit paroître des Députés de la Ville ; ils lui demanderent ce qu'il exigeoit pour lever le siege : » Je ne » vends point l'honneur , répondit le Général ; » le pavillon , de mon Roi fera arboré sur Ma- » drafs , ou je mourrai au pied de ses murs «. Une seconde députation ne réussit pas mieux. » Voici, dit le Général , les conditions que je » vous impose : Vous rendrez votre Ville , & » je vous promets , sur mon honneur , de vous » la rendre moyennant une rançon dont on » conviendra à l'amiable. Fiez-vous à ma pa- » role. Quant à ce qui concerne l'intérêt , vous » me trouverez toujours raisonnable ». Les Députés le prièrent de leur expliquer quelle idée il attachoit à ce mot *raisonnable*. Il prit alors le chapeau de celui qui faisoit la question , & dit : *Je suppose que ce chapeau vaut six roupies , vous m'en donnerez trois ou quatre , & ainsi du reste*. Ces conditions furent rejetées ; mais enfin l'artillerie , plus éloquente que la Bourdonnais lui-même , les fit accepter. On fait les suites de cette expédition ; les tracasseries qui l'arrêtèrent dans le cours de ses succès , ses malheurs , sa captivité à Londres , son retour en France sans autre rançon que sa parole , les calomnies qu'on forgea contre lui , son emprisonnement à la Bastille , enfin son innocence reconnue ; & ses services récompensés au moins par l'estime

me de la France & de toute l'Europe. (\*)

M. Turpin raconte quelques anecdotes qui peignent encore mieux son Héros que tout le luxe de son style. Un Directeur de la Compagnie lui demanda un jour pourquoi il avoit fait si mal les affaires de la Compagnie, & si bien les siennes ? Il répondit : *j'ai fait mes affaires d'après mes lumières, & celles de la Compagnie d'après ses instructions.* Cette réponse porte un caractère de franchise singulière. Il étoit si peu fier de sa noblesse, il en parloit si rarement, que la Cour qui le croyoit roturier, lui envoya des Lettres de noblesse.

Nous ne pouvons mieux terminer son éloge que par ce peu de mots extraits d'une lettre écrite au Ministre par un de ses successeurs : *On ne peut opérer ici le bien qu'en suivant les routes tracées par M. de la Bourdonnais. Cet homme extraordinaire distinguoit mieux les objets à travers l'épaisseur des forêts, que d'autres ne les distinguent depuis que ce pays est découvert.*

(\*) M. de la Bourdonnais avoit contracté à la Bastille une maladie qui fit chaque jour de nouveaux ravages ; & trois ans après sa pleine justification & le recouvrement de sa liberté, il mourut dans sa 54<sup>e</sup>. année, emportant dans la tombe, dit l'Auteur, *le titre de vengeur & de victime de sa Patrie.* De trois enfans qu'il eut de son second mariage avec Demoiselle de Combaut-d'Auteuil, d'une ancienne maison de Picardie, Mademoiselle Charlotte - Françoise Mahé de la Bourdonnais a épousé M. le Marquis de Montlezun-Champagne, descendant des anciens Comtes de Montlezun-Pardiac, de l'illustre Maison d'Armagnac, issue des Rois de la première race,

Nous terminerons cet Extrait par le parallele que l'on a fait de Plutarque & de M. Turpin.

» M. Turpin a pris dans ses éloges historiques , le nom de Plutarque ; mais il n'en a pas pris la maniere : il a suivi la sienne ; & cette maniere est bonne , quoiqu'inférieure à celle de son modele. Plutarque , simple , naïf , cherche plus à faire briller ses Héros , qu'à briller lui-même. C'est parce qu'il ne s'occupe que de leur gloire qu'il rend la sienne immortelle. Amant de la nature , il ne voit , il ne peint qu'elle. En parlant d'un Général , d'un Ministre , d'un Roi , il ne perd jamais l'homme de vue. Les vertus domestiques ont plus d'attrait pour lui que les vertus de costume que les Grands jouent en public , personnages notés que les tyrans représentent aussi-bien que les bons Princes. M. Turpin vise au grand : la pompe de ses expressions , le luxe de son style , la chaleur de ses récits , ne sont point faits pour représenter les scènes paisibles d'une famille ; aussi aime-t-il mieux suivre ces Héros sur les champs de bataille , au milieu des cours , que dans l'obscurité de leur vie privée. C'est presque toujours à la gloire de la Nation que M. Turpin a consacré ses travaux.

( *Table Générale des Journaux anciens & modernes , Journal dédié à Monsieur , frere du Roi ; Journal Encyclopédique ; Affiches & Annonces de Paris.* )

---

A Voyage round the world, &c. *Voyage autour du monde, sur le vaisseau de Sa Majesté Britannique, la Résolution, commandé par le Capitaine JACQ. COOK, durant les années 1772, 1773, 1774 & 1775; par M. GEORGE FORSTER. 2 vol. in-4to.* Londres, chez White, Robson, Elmsly & Robinson.

## S E C O N D E X T R A I T.

Nous avons laissé notre Voyageur à l'Isle de Pâques; le vaisseau fait voile de-là vers l'Isle Marquesas, découverte par les Espagnols en 1595, dont les habitans ont beaucoup de ressemblance avec les Tahitiens. Après un court séjour dans cette Isle, le Capitaine Cook revient à O-tahiti, où il laisse les jeunes sauvages qui s'étoient embarqués avec lui à son premier passage. Il y eut un Canonnier Irlandois, qui charmé de la beauté de ce séjour & séduit par la vie heureuse & tranquille des habitans, voulut abandonner le vaisseau pour se fixer avec eux; comme il étoit excellent nageur, il se jeta à la mer tandis que le bâtiment étoit encore en rade, & il auroit gagné la côte si on n'avoit aussi-tôt envoyé après lui un canot qui le ramena. La désertion de ce

malheureux étoit bien excusable , & s'il y a quelque chose d'étonnant, c'est qu'il ait été le seul à qui une pareille envie soit venue ou qui ait cherché à la satisfaire.

» En effet, observe M. Forster, si nous  
 » considérons le différent genre de vie d'un  
 » Matelot à bord de la *Résolution* & d'un Ta-  
 » hitien dans son Isle, nous ne pouvons blâ-  
 » mer le premier de préférer aux travaux de  
 » la mer & aux fatigues d'un voyage de long  
 » cours, une vie aisée, des jours serains &  
 » tranquilles sous le plus heureux climat de  
 » la terre. Les plus belles espérances qu'il  
 » pouvoit concevoir sur le sort qui l'attendoit  
 » en Angleterre, ne devoient pas flatter ses sens  
 » & son imagination autant que l'idée de vivre  
 » comme le dernier des Tahitiens ... Il ne pou-  
 » voit espérer de gagner sa subsistance en An-  
 » gleterre qu'à force de travail & à la *sueur*  
 » *de son front* ; mais à Tahiti ces tristes effets  
 » de la malédiction originelle ne se font point  
 » sentir... Trois ou quatre arbres à fruit qui  
 » croissent presque sans culture & qui fleurif-  
 » sent aussi long-tems qu'un homme peut es-  
 » pérer de vivre, fournissent à l'oisif Tahiti-  
 » tien un aliment facile en place de ce pain  
 » que nous achetons si cher. Les plantes qui  
 » exigent des Tahitiens le plus de soin, com-  
 » me les arbres qui leur fournissent leurs vê-  
 » temens, & certaines racines, ne coûtent pas à  
 » beaucoup près autant de peine que nos choux  
 » & nos legumes potagers les plus ordinaires.  
 » Tout le procédé nécessaire pour planter un

## 58 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» arbre à fruit , est de couper une branche  
» bien saine , & de la plonger dans la terre.  
» La Banane dont la tige herbacée paroît trop  
» foible pour soutenir le poids de ses grap-  
» pes énormes , repousse tous les ans sans cul-  
» ture. Le Palmier Royal , qui est à la fois  
» un des plus agréables ornemens de la plai-  
» ne , & un des présens les plus utiles de la  
» terre ; la pomme d'or dont nous avons éprou-  
» vé les effets salutaires , & une infinité d'au-  
» tres plantes viennent dans ce pays avec tant  
» de succès & si peu de préparation , que je  
» serois tenté de dire qu'elles y viennent d'el-  
» les-mêmes. La façon des habillemens est un  
» passe-tems agréable pour les femmes ; la conf-  
» truction des maisons & des canots , le tra-  
» vail nécessaire pour fabriquer les outils &  
» les armes , sont pour les hommes des occu-  
» pations amusantes , parce qu'elles sont volon-  
» taires & d'une utilité directe & immédiate.  
» Tous les jours ramènent de nouveaux plai-  
» sirs dans une campagne où la nature s'est  
» pluë à dessiner les plus charmans paysages ,  
» où le ciel est toujours serain , où la chaleur  
» naturelle de l'air est tempérée par un vent  
» frais qui souffle continuellement de la mer.  
» La beauté du climat , la bonté de ses produc-  
» tions , contribuent à donner aux habitans une  
» constitution vigoureuse & une forme élé-  
» gante. Ils sont tous bien proportionnés , &  
» il y en a plusieurs que Phidias & Praxitele  
» auroient pu choisir pour modeles d'une beau-  
» té mâle. Leurs traits sont gracieux , & la



» douceur n'en est altérée par l'empreinte d'au-  
 » cune passion violente. Leurs yeux fendus ,  
 » leurs sourcils arqués , leur front ouvert ,  
 » donnent à leur tête un air noble que rele-  
 » vent encore leur barbe & leurs cheveux (\*) ;  
 » ils ont aussi de très-belles dents, nouvelle preu-  
 » ve de la bonté de leur constitution. Les fem-  
 » mes sont pareillement bienfaites & pleines  
 » d'agréments ; leurs charmes irréguliers ravif-  
 » sent le cœur , il est impossible de résister à  
 » leur doux sourire & à leurs manieres enga-  
 » geantes où le désir de plaire est peint. La  
 » vie des Tahitiens s'écoule dans l'uniformité  
 » du bonheur. Ils se levent avec le soleil , &  
 » leur premier soin est d'aller se baigner dans  
 » l'eau claire des fontaines ; ils passent leur  
 » matinée à travailler , ou à se promener s'ils  
 » sont de loisir ; & quand la chaleur est dans  
 » sa plus grande force , ils se retirent dans  
 » leurs cabanes ou dans l'enfoncement des bo-  
 » cages. Là ils s'amuse à lisser leurs cheveux  
 » & à les oindre avec des huiles odoriféran-  
 » tes ; quelquefois ils chantent ou jouent de la  
 » flûte ; quelquefois ils écoutent en silence le  
 » ramage des oiseaux. Sur le midi ou un peu  
 » plus tard , ils vont dîner , & après leur re-

---

(\*) Quelques voyageurs ont dit que ces peuples s'ar-  
 rachoient le poil de la levre supérieure , de la poitrine  
 & des aisselles ; mais ce n'est pas à beaucoup près une  
 coutume générale ; les Chefs en particulier & le Roi  
 lui-même , conservent avec soin leurs moustaches.

## 60 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» pas ils se livrent à des jeux innocens au mi-  
» lieu de leur famille où la confiance & l'affec-  
» tion entretiennent une joie douce qui se  
» peint sur tous les visages, & qui est, pour  
» ainsi dire, le lien de communication entre  
» les peres & les enfans. Des plaisanteries sans  
» malice, des contes sans prétention, des dan-  
» ses joyeuses, un souper frugal remplissent  
» leur soirée, & ils finissent le jour comme  
» ils l'ont commencé, en prenant un bain qui  
» les lave & les fortifie. Ainsi contents de la  
» simplicité de leur vie, placés dans un pays  
» délicieux, ils sont libres des soucis qui nous  
» tourmentent, & leur ignorance même contri-  
» bue à leur bonheur. «

Le quatre Juin 1774, la *Résolution* quitta, pour la seconde fois, les *Isles de Société*, & reprit le chemin de l'Europe : voici la description que fait M. Forster, des adieux qui précéderent le départ.

» Le Roi de Raietea, Oo-Ooroo, à qui  
» le Conquérant O-Poonee a laissé le titre &  
» les honneurs de Souverain, vint nous visi-  
» ter avec quelques-uns de ses parens. O Rea (\*)  
» étoit pareillement sur notre vaisseau avec sa  
» famille, & Mahine vint aussi avec les  
» siens prendre congé de nous. Cette scène  
» d'adieux fut très-attendrissante ; tous nos amis  
» fondoient en larmes, mais sur-tout le pau-

---

(\*) Noms des jeunes Sauvages qui s'étoient embarqués sur la *Résolution* à son premier passage.

» vre Mahine paroiffoit avoir le cœur déchiré :  
 » il couroit de cabine en cabine , & embras-  
 » foit tous ceux qu'il rencontroit , fans pou-  
 » voir proférer un feul mot. Ses larmes , fes  
 » regards , fon air confterné en difoient plus  
 » que tous les difcours. Enfin le vaiffeau mit  
 » à la voile ; Mahine defcendit dans un ca-  
 » not avec fes compagnons ; ils s'y affirent  
 » tous ; lui feul refta toujours debout au mi-  
 » lieu d'eux , tantôt fixant les yeux de no-  
 » tre côté , tantôt baiffant fa tête , & la ca-  
 » chant dans fes vêtemens ; quand nous le per-  
 » dîmes de vue , il avoit encore les bras éten-  
 » dus vers nous.

» C'eft ainfi que nous quittâmes une Na-  
 » tion aimable , qui , avec toutes fes imper-  
 » fections , eft peut-être encore plus inno-  
 » cente & plus pure , que des Nations mieux  
 » inftruites & plus raffinées. Nous âvons été  
 » fouvent témoins des actes de bienveillance  
 » qu'ils exercent réciproquement entr'eux , &  
 » nous avons eu plufieurs occafions de nous  
 » convaincre qu'il n'y a point de Peuple qui  
 » poffede , à un plus haut degré , les vertus  
 » focialles ; j'ai vu moi-même un feul *fruit à*  
 » *pain* , & quelques noix de Cacao , repartis  
 » avec tant de fidélité entre un certain nom-  
 » bre de Tahitiens , que tous en avoient leur  
 » part. J'ai obfervé qu'ils fe fourniffoient les  
 » uns aux autres les chofes néceffaires à la  
 » vie , & qu'ils s'entr'aidoient avec autant  
 » d'affection & de zele , qu'ils en déployoient  
 » à notre égard. Nous ferions bien ingrats , fi

## 62 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

» nous ne reconnoissons pas les bons traitemens de toute espece que nous en avons reçus. . . . . Si la pluie nous surprenoit dans nos promenades, ou que l'ardeur du Soleil & la fatigue d'une longue marche nous forçassent de nous arrêter, ils nous invitoient à nous reposer dans leurs cabanes, s'empressoient à nous fêter, & étaloient devant nous leurs meilleures provisions; la famille hospitaliere se tenoit par respect à une certaine distance, sans rien manger de ce qui nous étoit offert, à moins que nous ne les en priassions; & il y en avoit toujours quelques-uns qui nous éventoient avec des feuillages ou des rameaux. Avant de nous laisser partir de chez eux, nos hôtes avoient pour coutume de nous adopter, en qualité de peres, de freres, de fils, suivant les différens rapports d'âge; & cet usage venoit de l'idée où ils étoient que nous étions tous parens. Les chefs de toutes les *Iles de Société* descendent de la même famille; ils supposoient la même chose de nos Officiers & des principaux de l'équipage. Ils regardoient le Capitaine Cook & mon pere, comme les deux freres, par cette raison-là seule; car avec tout leur bon cœur, ils sont assez mauvais physionomistes. L'hospitalité qu'ils exerçoient à notre égard étoit très-désintéressée, & leur conduite avec nous, n'a pu nous donner que des idées avantageuses de leur maniere de vivre entr'eux. Ils sont hospitaliers sans avoir l'air de savoir que ce soit

» un mérite, & ils laissent aux étrangers qui les  
 » visitent, le soin de remarquer leurs vertus  
 » & la peine de les célébrer, si toutefois c'en  
 » est une que de satisfaire à la reconnois-  
 » sance. «

---

A Voyage Towards the south Pole, &c.  
*Voyage vers le Pole méridional & au-  
 tour du monde ; fait dans les années  
 1772, 1773, 1774 & 1775, sur les  
 Vaisseaux de Sa Majesté, la Résolution  
 & l'Aventure. Ecrit par JAMES COOK,*  
*commandant la Résolution. 2 Volumes*  
*in-4to. Londres, chez Cadell.*

Cette relation a paru peu de tems après la précédente, & les Journalistes Anglois que nous suivons, annoncent l'une & l'autre en même tems, dans le dernier Extrait qu'ils font de celle de M. Forster. Autant ils ont dit de bien de celle-ci, autant ils disent de mal de celle du Capitaine Cook, qui en effet paroît très-ennuyeuse & très-mal écrite, à en juger par les Extraits qu'ils en donnent. Elle est hérissée de détails nautiques qui ne peuvent plaire qu'aux Marins ; les Lecteurs ordinaires cherchent dans une relation de voyage, des faits intéressans, des descriptions pittoresques, des peintures de mœurs, & le Capitaine Cook ne les amusera

## 64 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

guere en leur disant : à huit heures , le matin du troisieme jour , étant à quarante-huit degrés cinquante-six minutes de latitude au Sud , & à six degrés quarante-sept minutes de longitude au Levant , &c. Je commençai à désespérer de trouver terre au Levant ; & comme le vent étoit tourné au Nord , je résolus de chercher terre au Couchant. En conséquence je dirigeai au Couchant avec un vent frais. Il s'accrut si considérablement qu'avant la nuit nous fûmes réduits à nos deux grandes voiles ; & enfin nous fûmes obligés de rester sous nos voiles de devant , ayant une haute marée prodigieuse d'Ouest-Nord-Ouest , quoique la hauteur du vent fut de Nord par Ouest. Le lendemain matin à trois heures , le vent s'abattant , nous fîmes voile & nous continuâmes de diriger au Couchant jusqu'au matin du sixieme jour à dix heures. Alors , étant à quarante-huit degrés six minutes de latitude au Sud , & à cinquante-huit degrés vingt-deux minutes de longitude au Levant , le vent paroissant fixé à l'Ouest-Nord-Ouest , & ne voyant aucune apparence de terre , je changeai de direction , & je fis route au Levant en prenant un peu de Sud , convaincu que si il y avoit quelque terre du premier côté , ce ne pourroit être qu'une Isle de fort peu d'étendue. Et je pouvois espérer de trouver terre au Levant avec autant de probabilité qu'au Couchant , &c.

On peut dire sans faire tort au Capitaine Cook , & sans diminuer la gloire de cet habile Navigateur , que son Livre est fort au-dessous de ses découvertes. Les gravures nombreuses dont il est enrichi en relient de beaucoup le

S E P T E M B R E , 1777. 65

prix ; & c'est ce qu'on y trouve de plus curieux & de plus intéressant, si l'on excepte une Dissertation sur le choix des vaisseaux propres aux découvertes éloignées qui se trouve au commencement du premier volume, & un Vocabulaire assez étendu de la langue des Isles de Société, qui se trouve à la fin du second.

( *Critical Review.* )

---

*LES trois Théâtres de Paris , ou Abrégé historique de l'Etablissement de la Comédie Française, de la Comédie Italienne & de l'Opéra, avec un Précis des Loix, Arrêts, Réglemens & Usages qui concernent chacun de ces Spectacles ; par M. DES ESSARTS, Avocat au Parlement ; Vol. In-8vo. de 300 pages. A Paris, chez Lacombe, Libraire, rue de Tournon. Prix 2 liv. 10 sols. 1777.*

ON a beaucoup écrit sur les Spectacles ; mais on ne les avoit point encore envisagés sous le point de vue qui a déterminé M. des Essarts à donner l'ouvrage que nous annonçons. La Législation & la Jurisprudence qui concernent les Comédiens, & qui fixent leurs rapports avec le Public & entr'eux, étoient presque inconnues. De-là sont nées ces contestations

## 66 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

qui ont excité la curiosité publique depuis quelques années , & qui ont donné lieu à plusieurs Mémoires imprimés. M. des Essarts a rendu un service important aux Gens-de-Lettres , qui consacrent leurs talens aux Théâtres & aux Comédiens , en faisant connoître leurs droits respectifs.

L'ouvrage de M. des Essarts réunit à cet intérêt principal , celui de contenir une multitude d'anecdotes & de détails historiques sur les Spectacles , qui ne peuvent manquer de plaire à toutes sortes de Lecteurs.

Cet ouvrage est divisé en trois chapitres : le premier contient l'Histoire du Théâtre national , de la Comédie Française ; le second , celle de la Comédie Italienne ; & le troisième , celle de l'Opéra. Chacun de ces chapitres est complet sur la matière qui y est traitée , & leur ensemble forme un abrégé historique des trois Théâtres de Paris , & une code général de toutes les loix qui les concernent.

M. des Essarts a placé à la tête de son ouvrage , un Discours sur les Spectacles.

» C'est en France , dit-il , qu'on trouve les  
» Spectacles les plus réguliers & les plus dé-  
» cens. Les Pièces immortelles de Corneille ,  
» de Racine , de M. de Voltaire , de Crébil-  
» lon , &c. ont donné au Théâtre François la  
» plus grande supériorité sur ceux des autres  
» Nations : aussi les étrangers y viennent en  
» foule admirer les productions dont ces hom-  
» mes de génie ont enrichi la Scène Française ,  
» & ils rendent , jusques dans leur patrie même



» me, un hommage fécrot à cette partie de notre gloire nationale. «

» Tout ce qui a quelque rapport avec nos Théâtres, ne peut donc manquer d'intérêt. Jamais en effet les Spectacles n'ont été plus fréquentés & plus épurés qu'ils le sont aujourd'hui. Ce ne sont plus des farces grossières & des Pièces monstrueuses que l'on y représente, & les Comédiens ne sont plus des Bateleurs faits pour amuser le Peuple : nos Pièces réunissent à l'attrait du plaisir, l'intérêt de la vertu & de la morale, & nos Acteurs, l'honnêteté & la décence aux plus grands talens ; ainsi on peut dire qu'il n'est point de délassement plus agréable pour une Nation policée. «

» Quoique tous les Peuples aient eu des Spectacles, on doit cependant regarder la Grece comme le berceau de la Comédie, parce que les Grecs sont le premier Peuple qui ait eu de véritables Pièces de Théâtre. » Cet art sublime fit peu de progrès chez les Romains. Les premiers siècles de la République ne virent que des Spectacles analogues aux mœurs de ses Citoyens, c'est-à-dire, des fêtes dont le souvenir seul fait frémir l'humanité ; la scène étoit toujours souillée par le sang des animaux, souvent même par celui des hommes. Ces mœurs barbares s'adoucirent par le commerce des Orientaux ; & ces fiers Républicains, après avoir conquis une partie de l'Asie, transporterent dans Rome le luxe & les arts des

## 68 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» Peuples qu'ils avoient vaincus : c'est à cette  
 » époque que Plaute & Térence donnerent  
 » les premières Comédies. Leur exemple fut  
 » suivi par quelques autres Romains ; mais  
 » les malheurs qui désolèrent la République  
 » firent perdre de vue ces sortes de spectacles ;  
 » on ne s'occupait plus que de factions.  
 » Si les Romains n'ont pas accueilli la Comédie,  
 » on ne doit pas être étonné que les  
 » Peuples qui ont détruit cet Empire, n'aient  
 » point admis un genre de spectacle qui suppose  
 » des talens & des lumières, que ces  
 » Conquérans barbares étoient bien éloignés  
 » de réunir.

» Cependant, le Peuple privé de la Comédie,  
 » & toujours avide d'amusemens, courroit à des  
 » représentations que de misérables Pantomimes  
 » faisoient au coin des rues. Des expressions  
 » indécentes & grossières, des postures lascives  
 » & contraires à l'honnêteté, toutes les loix de  
 » la bienséance violées, & le mépris des mœurs,  
 » caractérisoient ces spectacles barbares. Ce fut  
 » par ces motifs que les Conciles & les Pères  
 » de l'Eglise les proscrivirent ; ils furent également  
 » flétris par les loix civiles.

» Telle est la véritable idée qu'on peut  
 » avoir des différentes vicissitudes que les  
 » Spectacles ont éprouvées, jusqu'à l'époque  
 » où les François enlevèrent les Gaules à  
 » l'Empire Romain.

» Pendant les deux premières Races de nos  
 » Rois, les Spectacles qui existoient en France

» ce , confiftoient dans des fêtes indécentes ;  
 » & ce n'est pas fans peine que dans des  
 » fiecles plus éclairés on a aboli ces fêtes  
 » groffieres.

» Il feroit ridicule de remonter au-delà du  
 » douzieme fiecle pour trouver l'origine de  
 » la Comédie en France ; le fiecle de Louis  
 » XIV a vu porter cet art à fa perfection ,  
 » & doit être regardé comme l'époque de la  
 » révolution qui s'est faite dans les Specta-  
 » cles , &c. «

M. des Effarts , après avoir ainfi rappelé l'o-  
 rigine des Spectacles & les différentes révolu-  
 tions qu'ils ont éprouvées , fait l'Histoire de la  
 Comédie Françoisé. Ce chapitre , qui est le  
 plus étendu , renferme une foule de détails  
 également curieux & intéreffans. On y fait obser-  
 ver que lorsque la troupe s'établit, rue des fossés  
 St. Germain ; elle réfolut dans une afsemblée  
 particuliere , que chaque mois on préleveroit  
 fur la recette une fomme qui feroit distribuée  
 aux Couvens les plus pauvres de la ville de  
 Paris ; & qu'en conféquence elle accorda 3 liv.  
 par mois aux Capucins , enfuite aux Cor-  
 deliers & aux Auguftins réformés du Faux-  
 bourg St. Germain , qui pour obtenir d'elle  
 la même aumône , n'avoient point rougi de  
 lui préfenter des placets. Voici comme étoit  
 conçu celui des Cordeliers , où l'on recon-  
 noit , dit un Journalifte , toute l'humbleffe des  
 enfans de St. François. » Messieurs. Les PP.  
 » Cordeliers vous fupplient très-humblement  
 » d'avoir la bonté de les mettre au nombre

## 70 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» des pauvres Religieux à qui vous faites la  
» charité. Il n'y a point de communauté à  
» Paris qui en ait plus de besoin, eu égard  
» à leur grand nombre & à l'extrême pau-  
» vreté de leur maison qui le plus souvent  
» manque de pain. L'honneur qu'ils ont d'être  
» vos voisins leur fait espérer que vous leur  
» accorderez l'effet de leurs prières, qu'ils re-  
» doubleront envers le Seigneur pour la prof-  
» périté de votre chere compagnie. «

On lit sur-tout avec plaisir, dans cette partie de l'ouvrage, un tableau rapproché de tous les Théâtres, tant anciens que modernes, de toutes les Nations. On voit dans ce tableau l'état actuel des Spectacles chez tous les Peuples policés, non seulement de l'Europe, mais encore des autres parties du monde. Nous y avons remarqué, avec beaucoup d'intérêt, la description des Théâtres des Anglois, des Espagnols, des Italiens, des Allemands, des Hollandois, des Danois, des Russes, des Péruviens, des Chinois, & des Persans. Cet article, comme l'Auteur l'a prévu, ne peut que faire plaisir à ceux qui aiment à comparer les progrès des Arts. Nous allons en extraire les principaux détails.

CHEZ LES ANGLOIS, le parterre est en amphithéâtre; les hommes & les femmes y sont assis ensemble. Il n'y a qu'un rang de loges, & au dessus, des galeries avec des gradins, où le Peuple va se placer. On fait remonter la naissance du Théâtre Anglois à la fin du seizième siècle, &c.

## SEPTEMBRE, 1777. 71

**THÉÂTRE ESPAGNOL.** En Espagne, les Théâtres sont presque quarrés; ils ont trois étages, avec des loges au premier & au second rang, au-dessous est un amphithéâtre garni de bancs; c'est-là que se placent les femmes. Dans la loge en face du Théâtre, il y a toujours un Intendant de Police; le Juge Royal assiste aussi à ce Spectacle avec trois Archers derriere lui: il se place ou sur le Théâtre ou dans une des loges qui lui sont destinées aux côtés de la porte, qui est vis-à-vis du Théâtre. Les personnes qui ne veulent point être vues, se mettent aux secondes loges sur la même ligne; dans l'enfoncement, il y a un endroit destiné aux Moines. On est assis dans le parterre sur des gradins. Il y a en outre un autre endroit nommé *pais*, où il y a des bancs, &c.

**THÉÂTRE ITALIEN.** Les Théâtres, en Italie, ont communément quatre rangs de loges, outre un autre rang qui fait l'enceinte du parterre. On voit même à Venise un Théâtre à sept rangs de loges, mais seulement des gradins en amphithéâtre. A Venise, on peut aller masqué au Spectacle. Il y a ordinairement huit Théâtres ouverts, quatre pour les Comédiens, & quatre pour les Opéra: les Spectacles, dans presque toutes les Villes d'Italie, sont tumultueux: les Italiens crient de toutes leurs forces *viva*, lorsqu'ils sont contents de l'Acteur; si c'est le contraire, ils crient *vadentro*, en l'accablant d'injures. A Gênes, à

## 72 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Lucques , à Florence , il y a plus de police. Comme dans plusieurs Villes , la Comédie se joue en plein jour , on y voit régner plus de décence. A Rome les femmes ne montent point sur le Théâtre , depuis la défense qui leur en fut faite par Innocent XI ; leurs rôles sont remplis par de jeunes garçons habillés en femmes.

**THÉÂTRE GERMANIQUE.** Le genre Dramatique Allemand est encore aujourd'hui dans le mauvais goût de l'ancien Théâtre Hollandois. Rien de plus affreux & de plus atroce que le sujet ordinaire de leurs Pièces ; cependant ils se plaisent à voir de tems en tems des traductions des Pièces de Théâtre des autres Nations.

Les Comédiens Allemands sont pour l'ordinaire Auteurs & Acteurs. Si un particulier composoit une Pièce , il n'en retireroit aucun honoraire , & il seroit obligé d'en faire présent à un Acteur ou à une Actrice. (\*) Le Comédien-Auteur au contraire prétend un certain droit pour lui & ses héritiers qui lui appartient toutes les fois que la Pièce se joue. On n'imprime point les Pièces nouvelles , parce que l'impression , suivant le Droit Germanique ,

---

(\*) Cet usage n'est pas généralement adopté en Allemagne. On peut voir , dans notre Journal du mois d'*Avril* dernier , page 294 , la traduction d'une Lettre écrite de Vienne , qui annonce un Règlement dont l'objet est d'assurer des avantages considérables à ceux qui travaillent pour le Théâtre.

ôteroit la possession de la Piece aux particuliers, pour la donner au Public. En Allemagne, l'état de Comédien est honorable, & cette profession n'empêche point de posséder des Charges publiques & importantes dans l'Etat.

**THÉÂTRE HOLLANDOIS.** Dans les anciennes Pieces Hollandoises, on représentoit naturellement les actions des hommes. Dans une de ces Pieces Mardochée fait le tour du théâtre sur sa mule, & Aman est pendu sur la scene. En 1620, Pierre Corneille Hoof, donna une forme plus régulière au Théâtre Hollandois; aujourd'hui nos meilleures Pieces y sont représentées.

Les Acteurs sont presque tous tirés de la classe des Bourgeois & des Bourgeoises, & ce qui peut paroître singulier, une Actrice est obligée d'avoir les mœurs les plus pures: autrement personne ne joueroit avec elle. Le Théâtre d'Amsterdam passe pour un des plus beaux de l'Europe.

**THÉÂTRE RUSSE.** L'Impératrice Elisabeth fit construire à Moscou la premiere Salle d'Opéra. Elle est très-vaste, & peut contenir cinq mille Spectateurs. Peu de tems après, on donna pour la premiere fois un Opéra en langue Russe. L'Auteur des paroles, celui de la musique, les Actrices étoient tous de la Nation.

Catherine II étant montée sur le Trône, appella à sa Cour le fameux *Balthazar Galuppi*, surnommé *Buranelle*, Maître-de-Musique de la

## 74 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Chapelle de S. Marc de Venise , un des plus célèbres Compositeurs de l'Italie moderne. Sa *Didone abbandonata* eut le plus grand succès. Après la premiere représentation , l'Impératrice remit elle-même à l'Auteur une boîte remplie de piéces d'or. A *Galluppi* a succédé *Tomasso-Tractta*, Artiste Napolitain , non moins célèbre , de sorte que l'Opéra de Pétersbourg est aujourd'hui un des plus brillans de l'Europe.

M. des Essarts , après avoir parcouru toutes les différentes époques de l'Histoire du Théâtre François , s'arrête à sa dernière , c'est à-dire , à son état , pendant & depuis le siècle de Louis XIV jusqu'à ce jour.

La partie de la Jurisprudence y est-développée avec la plus grande clarté , & tous les monumens qui intéressent les Comédiens y sont rappelés.

La Police intérieure des Comédiens François & les droits des Auteurs forment la dernière partie de ce Chapitre. M. des Essarts a rassemblé dans une narration coupée & facile , toutes les règles éparées dans les anciens & dans les nouveaux Réglemens.

M. des Essarts , fait , dans le second Chapitre de son ouvrage , l'Histoire de la Comédie Italienne. Ce Chapitre est moins étendu que celui de la Comédie Française ; mais il n'en est pas moins complet dans toutes ses parties. L'Histoire , les Loix & la Jurisprudence qui concernent ce Spectacle , y sont représentées avec le même ordre & le même intérêt que dans le premier Chapitre.



M. des Effarts , dans son troisieme Chapitre , fait l'Histoire de l'Opera , & rend compte de tous les changemens qu'il a éprouvés jusqu'à l'année 1777. Toutes les Loix & Réglemens qui regardent ce Théâtre , y sont rappelés avec la même clarté & la même précision que dans les deux premiers Chapitres.

Cet ouvrage réunit donc le mérite de la nouveauté , à l'intérêt des matieres qui y sont traitées. L'Auteur , Historien impartial , ne s'est permis aucune satire ni critique ; son style est facile & élégant , & il donne une nouvelle preuve de ses talens , déjà connus avantageusement.

Mais comme il n'y a point d'ouvrage parfait , il s'est glissé quelques fautes dans celui de M. des Effarts : nous ne releverons que celle-ci , parce qu'elle nous paroît d'une plus grande conséquence que les autres. » Le Conseil , dit-il , » peut seul connoître des contestations qui naissent entre les Auteurs & les Comédiens. « Voilà une erreur de droit ; & voici une erreur de fait : » M. Mercier , continue-t-il , s'étoit » plaint au Parlement de la conduite que les » Comédiens avoient tenue envers lui ; il avoit » formé opposition à l'enregistrement des Lettres-Patentes que le Roi a accordées aux Comédiens François , & il avoit porté en la » Grand'Chambre la contestation ; mais Sa Majesté , par un Arrêt rendu en 1775 , a évoqué l'affaire à son Conseil & a défendu à tous autres Juges d'en connoître. « Si M. des Effarts avoit pris de meilleures informations , il auroit su que les deux Arrêts du Conseil qui

## 76 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ont évoqué l'affaire de M. Mercier , ont été rendus sur requête & non en contradictoire défense ; que M. Mercier s'est rendu opposant à ces Arrêts-là , & qu'on ne peut savoir encore s'il plaidera au Parlement ou au Conseil.

( *Journal de Paris ; Mercure de France ;  
Gazette Universelle de Littérature.* )



*DÉTAIL des succès de l'établissement que la Ville de Paris a fait en faveur des personnes noyées , & qui a été adopté dans diverses rovinces de France. On y a joint différentes Observations & divers Avis sur les personnes suffoquées , par des effets mophétiques quelconques , dont la plupart ont été rappelés à la vie par des moyens analogues à ceux qu'on emploie en faveur des noyés ; par M. PIA , Ancien Echevin de la Ville de Paris. Cinquieme Partie , année 1776. A Paris , chez Augustin-Martin Lottin l'aîné , Imprimeur-Libraire du Roi & de la Ville , rue Saint-Jacques. In-12. 1777.*

**L**ES détails qu'on a donnés chaque année des succès de l'établissement fait en faveur des noyés , ont fait connoître l'importance de cet établissement , & quels services ses Auteurs ont rendu à l'humanité. C'est au zele de M. Pia que le public est redevable de cet établissement. Le recueil que nous annonçons est destiné à en constater les succès ; & il est d'une utilité réelle , en ce que M. Pia s'y attache à

## 78 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

éclairer par une sage théorie, les découvertes ou les erreurs de la pratique.

On trouve après l'introduction, un tableau des personnes noyées & retirées de l'eau, pendant l'année entière 1776, qui est divisé en trois classes.

La premiere contient les relations de trente-trois noyés, rappelés à la vie par les secours qui leur ont été administrés, & dont quelques-uns auroient été réputés & seroient restés morts avant cet institut.

La seconde classe renferme les observations sur six noyés qui ont éprouvé les secours sans succès, avec des raisons plausibles, déduites de leur état, qui font présumer que les succès n'ont pu avoir lieu au moins à l'égard de quelques-uns.

La troisieme fait mention de trente-six cadavres repêchés & jugés morts, sur lesquels on n'a fait aucune tentative, pour les rappeler à la vie, par la certitude qu'on avoit de leur extinction.

Ces trois classes sont pour Paris; elles sont suivies de quinze observations intéressantes, qui ont pour objet les succès obtenus dans différentes Provinces, sur les noyés seulement; d'un article particulier pour les suffoqués par des vapeurs méphitiques quelconques; d'un avis patriotique concernant les personnes suffoquées par la vapeur du charbon, qui paroissent mortes, & qui ne l'étant pas, peuvent recevoir des secours pour être rappelés à la vie; le tout est terminé par une dissertation qu'on

a trouvé dans les papiers de M. Winflow, écrite de sa main, *sur les moyens de conserver la vie aux enfans qui paroissent morts ou mourants en venant au monde*, & dont l'Auteur est feu M. Daffé, Maître en Chirurgie & Accoucheur à Paris. Cette dissertation précieuse renferme une méthode nouvelle de secourir ces frères créatures. Elle consiste principalement à faire la saignée à la veine ombilicale, & à jeter de l'eau froide sur la poitrine. Si l'on joint à ces moyens celui de l'*insufflation*, on aura, selon les Rédacteurs de la *Gazette de Santé*, les secours les plus puissans dont on puisse faire usage en pareil cas. Il faut lire, dans l'ouvrage même, les réflexions judicieuses qui y sont ajoutées, & le sentiment du célèbre M. Lervet, à cet égard.

Sans entrer dans ces détails qu'il faut lire dans l'écrit même de M. Pia, nous nous bornerons aux faits suivans.

M. Harmant, habile Médecin, & Docteur de l'Académie Royale des Sciences, Arts & Belles Lettres de Lorraine, à Nancy, est Auteur d'une Mémoire *ex professo*, sur les moyens de remédier aux effets funestes de la vapeur du charbon allumé, que nous avons fait connaître en 1776 (\*) Sa méthode a été employée avec succès par les soins de M. Willemet,

---

(\*) Volume de *Mars*, pag. 43. On peut aussi consulter celui de Janvier 1777, page 109, 110, 116, où l'on indique ceux de nos Journaux où se trouvent consignées les observations sur les Asphyxies.

## 80 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

Démonstrateur Royal de Chymie & de Botanique  
au Collège de Médecine de la même ville.  
Voici le fait.

» Le 28 Janvier de l'année dernière, vers  
» les onze heures du matin, on trouva dans sa  
» chambre, sans sentiment, sans aucun mouve-  
» ment, le fils aîné du sieur Humbert Soyer,  
» Marchand Chandelier de cette ville, (Nancy).  
» Ce jeune homme, âgé de vingt ans, étoit  
» tombé à côté d'un brasier de charbon al-  
» lumé au moment qu'il s'habilloit; on remar-  
» qua qu'une de ses jambes & le pied tou-  
» choient malheureusement au brasier & étoient  
» considérablement brûlés, sans que l'Asphixique  
» parût en avoir rien senti; (la douleur au  
» moins ne l'avoir pas empêché de perdre en-  
» tièrement la connoissance, & de rester dans  
» cet état fâcheux.) On m'appella aussi-tôt à  
» son secours; je lui projettai l'eau la plus  
» froide, selon la méthode ci-dessus. Au grand  
» étonnement de la famille éplorée, & de  
» beaucoup de spectateurs, le jeune homme est  
» ressuscité sous peu de temps, après avoir  
» fait beaucoup de hoquets qui démontroient  
» la perte de la respiration. «

Un jeune homme de 24 ans, au service des  
Chartreux de Paris, avoit échauffé sa chambre  
avec de la braise; il y avoit passé la nuit, & s'é-  
toit endormi sans qu'on eût soupçonné rien  
d'extraordinaire. Le lendemain matin, ne le  
voyant pas à sa besogne accoutumée, on fut à  
sa chambre pour l'éveiller; on fit du bruit à sa  
porte, qui étoit fermée, on prit le parti de la

faire ouvrir ; on entre , on le trouve dans son lit , sans connoissance ; sa face étoit livide , & presque noire ; il avoit les levres gonflées , le corps à demi-couvert & froid ; il étoit sans pouls , & sans signe de vie ; il s'étoit sali par un vomissement qu'il avoit eu de son souper. On s'occupa à le nettoyer ; & pendant ce tems , on l'agita en différens sens , ce qui parut lui procurer une secretion assez abondante d'urine ; on le mit sur son séant , on le transporta ensuite sur un matelas pour l'exposer par terre dans la chambre voisine , dont on eut attention de tenir ouvertes la porte & la fenêtre ; à peine y fut-il arrivé , qu'on crut s'appercevoir d'un léger mouvement de sa poitrine , qui annonçoit un commencement de respiration ; on continua à l'agiter , & à lui donner différentes positions ; on le saigna au bras ; mais le sang ne sortit que goutte à goutte , & il s'arrêta bientôt ; on en tira cependant environ deux onces. Il avoit les mâchoires ferrées , & ses levres étoient couvertes d'une salive écumeuse ; on parvint à lui faire ouvrir la bouche avec le manche d'une cuiller ; on lui fit passer quelques cuillerées d'eau froide , & ensuite d'un élixir cordial. Ces secours lui rappellerent peu-à-peu la conoissance ; ses yeux devinrent sensibles à la lumière , il entendoit ; mais il ne pouvoit articuler.

M. Bordenave, Chirurgien de la maison , chez qui l'on étoit accouru d'abord , avoit conseillé l'aspersion d'eau froide , & avoit beaucoup insisté sur l'usage qu'on devoit en faire ; mais ce moyen ( attendu le froid excessif qu'il faisoit )

## 32 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

avoit paru trop rigoureux ; il avoit été négligé ; enfin, arrivé vers les 9 heures auprès du malade , M. Bordenave remarqua que le pouls commençoit à se relever , & qu'il se manifestoit quelques hoquets ; les membres n'étoient pas non plus sans action ; il y avoit alors plus de deux heures qu'on étoit entré dans la chambre du suffoqué , & les premiers signes de vie commençoient seulement à se faire connoître.

Ce fut alors que M. Bordenave , qui avoit été dans l'impossibilité de s'y transporter plutôt , prescrivit au malade une boisson avec le sirop de vinaigre , entrecoupé de quelques tasses d'une infusion de plantes vulnérables , & de quelques cuillerées d'elixir cordial ; il lui fit donner aussi des lavemens avec le séné & le vin émétique ; ces remèdes produisirent le meilleur effet qu'on pût desirer ; il y eut des évacuations par haut & par bas ; la parole devint libre , les signes de vie ne furent plus équivoques ; & à quelques lassitudes près , le malade étoit le soir très-bien ; il dormit la nuit suivante fort tranquillement. Le 30 au matin , le malade continua d'être mieux , il étoit très-calme , il se sentit de l'appétit. Les boissons déjà prescrites ne furent pas interrompues , les purgatifs furent réitérés , & un régime convenable pendant quelques jours termina sa guérison.

Nous ne saurions trop recommander la lecture d'un ouvrage aussi utile & aussi intéressant pour l'humanité.

( *Gazette de Santé ; Gazette Salulaire ; Gazette Universelle de Littérature ; Médecure de France.* )



---

IL Ververe del Signor GRESSET, &c. *Le Ververt de M. GRESSET, & le Cippus du Pere THOMAS CEVA, de la Société de Jesus; traduits en Vers Sciolti, par M. l'Abbè MARTINELLI; le texte à côté de la traduction. In-8vo. Venise, 1776, chez Gaspar Storti.*

**L**E Poëme du Pere Ceva est une plaifanterie élégamment écrite & assez agréable, dont un Corbeau est le héros, & dans laquelle les Jésuites jouent un grand rôle; tout le monde connoît le Ververt, c'est un des chef-d'œuvres de notre Langue dans le genre familier. Les Journalistes de Rome donnent à M. Martinelli, un éloge que peut-être aucun Traducteur n'avoit encore mérité, c'est d'avoir surpassé ses originaux. Si cet éloge est fondé, il prouve beaucoup plus contre le Pere Ceva, qui a écrit en Latin, que contre M. Gresset, qui a écrit en François, dans une Langue moins riche & moins harmonieuse que celle du Traducteur. Un Poëme Latin, qui seroit aussi bon que la Langue le comporte, ne pourroit être surpassé par aucune traduction; mais on conçoit qu'un chef-d'œuvre de Poésie Française, traduit en Italien, par un homme de génie & de goût, pourroit acquérir de nou-

## 84 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

velles beautés, de nouvelles graces, parce qu'en supposant une parfaite égalité de talens, entre l'Auteur original & son Traducteur, celui-ci l'emporteroit par la qualité des instrumens qu'il mettroit en œuvre. Cependant il semble qu'à cet égard il doit y avoir une espece de compensation dans la différence des procédés suivis par l'un & par l'autre ; le Poëte original imite la nature même telle qu'il la voit ou qu'il l'imagine ; le Traducteur imite une imitation, son Art est de rendre l'Art : le premier, Maître de ses idées, choisit celles qu'il peut exprimer le plus heureusement, &, sans qu'il y pense, elles se moulent dans son esprit sur le génie de sa Langue ; le second a un modele dont il ne peut pas s'écarter, il est contraint à des efforts continuels pour se plier à une marche qui n'est pas la sienne : il pourra embellir quelques endroits négligés, il sera élégant où l'original sera foible ; précis, où il sera diffus ; mais par-tout où l'original sera ou précis, ou élégant, ou animé, il sera ou trop long, ou trop simple, ou trop froid. Par exemple, lorsque Vervet arrive au Couvent de Nantes, porté par la Touriere, M. Greffet dit :

Elle l'annonce : avec grande rumeur,  
Le bruit en court. Aux premieres nouvelles  
La cloche sonne ; on étoit lors au Chœur :  
On quitte tout, on court, on a des ailes :  
C'est lui, ma Sœur, il est au grand Parloir.  
On vole en foule, on grille de le voir ;  
Les vieilles même au marcher symétrique ;

Des ans tardifs ont oublié le poids;  
 Tout rajeunit; & la mere Angélique  
 Courut alors pour la première fois.

Que l'on fasse attention à la marche de ces  
 Vers, & qu'on les compare avec la traduction  
 de M. Martinelli.

E' giunto il Papagallo

Grida la portinaia : il Papagallo ,  
 Il Papagallo ogni Angolo risponde.  
 Suona la Campanella : per ventura  
 Erano in coro allora ; al primo tocco  
 Il Coro è Vuoto : E' forse il Papagallo ?  
 Il Papagallo, mia sorella , è desso ?  
 Andiamo , andiamo al grande parlatorio.  
 Si corre , si precipita , si vola ,  
 Fassi legier su gl'incurvati dorsi  
 Degli anni il peso , e torna giovinezza:  
 A questo incontro per la prima volta  
 Pose la gravità fuor Margarita.

Retrouve-t-on là le mouvement & la pré-  
 cision du morceau François ? Le Traducteur  
 veut renchérir dans les premiers Vers sur son  
 original , & il ne fait que le *charger* ; ces ex-  
 pressions , *elle l'annonce* , *le bruit en court* , don-  
 nent une grande idée du personnage qui ar-  
 rive , & valent beaucoup mieux que ces cris  
 répétés , *voilà le Perroquet*. Pourquoi le nom-  
 mer ? Est-il adroit , est-il convenable de rap-  
 peller que ce n'est qu'un *Perroquet* qui cause  
 toute cette rumeur , & ne suffit-il pas qu'on  
 ne puisse pas l'ignorer ? *Suona la Campanella*  
 est sans doute plus harmonieux que *la cloche*

## 86 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

*sonne* ; mais comme le reste est traînant au prix du François, *on étoit lors au Chœur, on quitte tout, &c!* Et ce vers charmant, *c'est lui, ma Sœur, il est au grand Parloir,* est-il bien rendu par *E' forse il Papagallo, &c. andiamo &c?* Pourquoi toujours le *Perroquet*? *C'est lui* est bien plus emphatique. Pourquoi cette exhortation froide *allons*? M. Gresset dit bien plus, il indique en même tems, l'objet, le motif, & le but de la course : *Il est au grand Parloir.* Les trois vers suivans, de la traduction Italienne, nous paroissent très-bien faits, sur-tout le premier *si corse, &c.* qui est d'un mouvement rapide & imitatif; mais il y a dans le François des beautés de convenance, que le Traducteur n'a point saisies, comme les *vieilles au marcher symétrique*, expression très-heureuse, qui peint, avec la lenteur de l'âge, la gravité monastique. A l'égard des deux derniers vers des morceaux cités, il n'y a pas de comparaison à faire, & personne ne prétendra que *pose la gravità*, soit l'équivalent de *courut alors pour la première fois.*

Veut-on voir encore comme le sel d'un badinage agréable s'évapore en passant d'une langue dans une autre, malgré les talens du Traducteur, qu'on lise, si l'on peut, sans rire, les exclamations de la Sœur Saint-Augustin, sur les blasphèmes de Vervet.

Vive Jésus ! il est forcier, Ma mere,  
Répond la Sœur ; juste Dieu ! quel coquin !  
Quoi ? c'est donc là ce perroquet divin, &c.

*Vive Jésus !* est impayable pour quiconque a causé à la grille ou lu une Lettre de Religieuse ; *il est forcier*, *ma Mere*, est un trait de caractère & de ridicule ; *quel coquin !* voilà l'expression de l'horreur ; vient ensuite celle de l'étonnement , *quoi ? c'est donc là* , &c. Il n'y a pas un mot d'inutile, pas une idée qui ne soit à sa place , pas un trait qui ne soit juste.

Qu'on essaie maintenant si l'on rira en lisant la traduction :

Oh sant' Antonio ! grida sbigottita ,  
 Gesu ! Madre badessa , non vedete  
 Ch'egli è stregone ! questi dunque , è questi  
 Il divin Papagallo ? &c.

Il est clair que *Sant' Antonio* ne vaut pas *vive Jésus*, qui est un mot consacré chez les Visitandines ; que *Grida sbigottita* est trop fort pour la Sœur Saint-Augustin, qui ne doit point perdre son *air sucré*, & que *Madre Badessa*, *non vedete*, &c. est une tournure languissante au prix de l'exclamation, *il est forcier !*

Nous pourrions pousser plus loin nos observations ; mais nous ne nous sommes proposés ni de critiquer M. Martinelli dont la traduction mérite au contraire des éloges pour la fidélité & l'élégance , ni de développer les beautés du Poëme de M. Greffet, dont la réputation a prévenu tout ce que nous pourrions en dire. Nous n'avons eu en vue que de montrer qu'un Poëte original, dans quelque langue qu'il ait écrit, a toujours de grands avantages sur son Traducteur : si nos remarques sont justes , elles suffi-

## 88 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

sont pour le prouver ; si nous nous trompons , c'est une raison de plus de nous arrêter & de finir une discussion qui doit être déjà trop longue.

(*Efemeridi di Roma.*)

---

*HISTOIRE-NATURELLE de Pline , traduite en François , avec le Texte Latin rétabli d'après les meilleures leçons manuscrites , accompagnée de Notes critiques pour l'éclaircissement du Texte & d'Observations sur les connoissances des Anciens , comparées avec les découvertes modernes. Tome IX. In-4to. de 777 pages. A Paris , chez la veuve Desaint , Libraire , rue du Foin , près la rue Saint-Jacques. 1777.*

**N**OUS avons assez parlé du mérite de cette traduction , de la grandeur de l'entreprise , de la difficulté & du succès de l'exécution. (\*) Il arrive souvent que les grandes entreprises ne se continuent pas toujours avec la même ardeur. On est tout de feu en entrant dans la carrière , on y marche quelque tems avec cou-

---

(\*) Volume de Janvier , 1777 , pag. 83.

rage , pour ne pas manquer à des engagements encore récents ; mais à la longue l'ennui gagne ou la fatigue épuise , & l'on s'arrête tout-à-fait avant d'être arrivé au terme. Le Public ne fera point un pareil reproche aux Traducteurs de *Plin.* Le nouveau volume qu'ils viennent de publier fait assez voir que leur zele ne s'est point ralenti. Le desir d'être utile à la société , les soutient sans doute , & leur donne les forces nécessaires pour vaincre des difficultés qui paroissent insurmontables. La simple fonction d'interpretes n'étoit rien moins qu'aisée à l'égard d'un Auteur tel que celui qu'ils ont choisi : mais quel travail , quelles connoissances dans toutes les parties de la Physique n'étoient pas nécessaires , pour apprécier cette multitude de décisions recueillies par un des esprits les plus vastes & les plus curieux qui furent jamais ? On ne trouvera ici , que deux livres de *Plin.* , le 27<sup>e</sup>. & le 28<sup>e</sup>. Ce n'est qu'une petite portion du texte entier , mais qui donne lieu à une foule de commentaires. Il n'y a presque point d'article sur lequel on ne trouve des notes intéressantes , souvent même fort longues ; on y discute le sentiment de l'Auteur , on l'appuie ou on le combat par l'autorité d'autres Ecrivains , qui servent à former un jugement définitif. Ces sortes de dissertations sont sans contredit la partie la plus importante de ce volume , sur-tout pour le 28<sup>e</sup>. Livre , où le nom de M. Guettard paroît souvent à la tête de réflexions critiques , & leur donne tout le poids que doit avoir ce qui

## 90 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

vient d'un homme généralement estimé par l'étendue de ses observations & la sagacité de ses recherches, quand il s'agit d'appliquer l'Histoire-Naturelle à l'art de guérir.

Le 27<sup>e</sup>. Livre de l'Histoire-Naturelle de Pline contient la suite des simples & l'usage que la Médecine en peut faire.

On connoît la maniere de cet Ecrivain : quand la distribution de ses Livres ne seroit pas marquée, on la connoîtroit aisément à certaines réflexions générales pleines de feu & de noblesse, par lesquelles il annonce de nouveaux objets, & excite non-seulement l'attention, mais même le respect de ses Lecteurs pour les grandes choses qu'il leur présente. Il débute ici par montrer un sentiment bien estimable. Plein de reconnoissance pour les Anciens, il ne sauroit assez louer & leurs soins continuels pour découvrir les choses les plus cachées, & leur attention bienfaisante à nous communiquer le fruit précieux de leurs recherches. Son expression est d'une force singulière ; l'admiration lui paroît un trop foible hommage, il va jusqu'à l'adoration. *Adorare priscorum in inveniendis curam, in tradendo benignitatem subit*

» N'est-ce pas une merveille que la *Scythi-*  
 » que nous soit apportée des marais méotides,  
 » & l'*Euphorbe* du mont Atlas, par de-là les  
 » Colonnes d'Hercule ; que des contrées où  
 » semble expirer la nature, que des Isles de  
 » l'Océan, situées hors des limites terrestres,  
 » nous recevions la *Britannique* ; & que l'*Ethio-*



» *pis* soit tirée du *pôle brûlé par les astres* ; en-  
 » fin que d'autres plantes de différens climats  
 » viennent de toutes parts au secours des hom-  
 » mes. « Les Rédacteurs de l'*Année littéraire* , de  
 qui nous empruntons la plus grande partie de  
 cet Extrait , parce qu'ils sont de tous les Jour-  
 nalistes , ceux qui ont fait connoître plus parti-  
 culièrement les volumes de cette traduction à  
 mesure qu'ils ont paru ; les Rédacteurs de l'*An-  
 née littéraire* , observent qu'un *pôle brûlé par les  
 astres* , ne s'accorde point avec la véritable Af-  
 tronomie. Pline ne pouvoit ignorer que les  
 deux pôles sont également froids , parce qu'ils  
 sont également éloignés du Soleil , qui est le  
 centre de la chaleur ; aussi ne nomme-t-il pas  
 le pôle , il dit seulement , *ab exusto sideribus  
 axe* , qu'on peut & qu'on doit prendre pour un  
 climat brûlé par le Soleil , c'est-à-dire , la zone  
 torride ; le mot *axis* que les anciens emploient  
 d'une manière assez vague , ne sauroit signifier  
 autre chose ici. En second lieu , quoique cette  
 traduction soit un peu verbeuse , peut-être ne  
 rend-elle pas assez une idée du texte ; savoir  
 que les plantes salutaires sont non-seulement ap-  
 portées aux Romains , mais transportées d'une  
 région dans une autre , *ultrò citròque in toto  
 orbe portari* , au moyen de quoi tout devient  
 commun à tous les hommes.

Tout le monde connoît l'*aconit* , au moins  
 de réputation : il n'est guere de plante qui  
 contienne de poison plus subtile. Ovide dit  
 qu'on ne commença d'en faire usage que dans  
 l'âge de fer.

Lurida terribiles miscent aconita novercæ.

Croiroit-on qu'une plante si pernicieuse pût devenir un spécifique salutaire contre la morsure des scorpions ? C'est ce qui arrive pour-tant si on la prend dans du vin chaud. Plîne peint cette effet d'une maniere très-ingénieuse. *Ea est natura (aconiti), ut hominem occidat, nisi invenerit quod in homine perimat. Cum eo solo colluctatur, velut pari intus invento. Sola hæc pugna est, cum venenum in visceribus reperit ; mirumque exitialia per se ambo cum sint, duo venena in homine commoriuntur, ut homo superfit.*

» Telle est sa nature, qu'il tue l'homme, à  
 » moins qu'il ne trouve dans l'homme quel-  
 » que être étranger à détruire ; alors c'est cet  
 » être étranger qu'il attaque exclusivement com-  
 » me un rival avec lequel il aimeroit à se me-  
 » surer. Tout se termine enfin à ce combat de  
 » venin à venin, lorsqu'il rencontre un autre  
 » poison dans le corps de l'homme, & c'est  
 » une chose admirable sans doute que deux  
 » principes également pernicieux & mortels par  
 » eux-mêmes, se détruisent ainsi l'un l'autre  
 » dans l'homme, pour opérer son salut ». Cette  
 traduction fidelle pour le fond, délaye trop la  
 pensée de l'Auteur, & par-là en émousse tout  
 le piquant. Les anciens, continue-t on, nous  
 ont encore transmis les remedes qu'ils ont trou-  
 vés pour les bêtes féroces. Nous ne croyons pas  
 que jamais les anciens ni les modernes aient  
 trouvés des remedes pour les bêtes féroces. C'eût  
 été un tems bien mal employé, & une recher-

cherche sans objet. Plin dit avec plus de justesse, que les anciens nous ont transmis *les remedes des bêtes féroces mêmes* ; c'est-à-dire, des remedes, non pas qu'on a *trouvés pour elles*, mais dont on a remarqué qu'elles se servoient : remarque qui a dû être elle-même extrêmement difficile à faire. Par exemple, on prétend que les scorpions, au seul attouchement de l'aconit, sont comme perclus, restent sans couleurs, & semblent avouer leur défaite, *vinci se confitentur*. Ils dissipent leur engourdissement en se frottant contre de l'ellébore. L'aconit cede alors à deux ennemis, au sien propre & à celui de tous : *ceditque aconitum duobus malis, suo & omnium*. On dit que l'odeur de l'aconit fait mourir les rats de fort loin.

Quoique les courses de chevaux, qui se font depuis quelque tems parmi nous, soient fort différentes de celles des anciens, cependant il y aura toujours des gens curieux de connoître ce qui a rapport au régime observé jadis dans ces occasions. Aux fêtes Latines, il y avoit des courses de chars à quatre chevaux ; on donnoit au vainqueur de l'absinthe à boire ; la raison que rapporte Plin est singuliere. *Nos peres, sans doute, dit-il, croyoient honorer l'adresse en lui donnant pour prix la santé*. Si cela étoit vérifié il n'en faudroit pas davantage pour que l'absinthe fit fortune. Une propriété moins brillante, c'est qu'étant mise dans les habits, elle les préserve des vers ; son suc même mêlé avec l'encre, garantir l'écriture des rats. Cette dernière propriété, si elle étoit réelle, auroit certainement son importance.

En parcourant cette espece de *dispensaire* ; on est dans un étonnement presque continuél, non-seulement à cause des propriétés infiniment utiles de cette multitude de plantes, dont nous ne saurions completer le catalogue, quelque soin que nous y apportions, mais surtout par la singularité des observations faites à dessein, ou même des rencontres fortuites qui ont conduit les hommes à l'application de certains remedes qui ne paroissent pas avoir le moindre rapport avec les maux qu'ils guérissent. La *conserva*, par exemple, est une plante aquatique qui se trouve sur tout dans les rivières qui viennent des Alpes, & dans le grand lac de la campagne du Milanois. C'est plutôt une éponge d'eau, qu'une mousse ou une plante. Elle est épaisse, filamineuse, & remplie de trous. Que l'on suppose maintenant, un émondeur qui en tombant du haut d'un arbre *se soit fracassé tous les os*, & qu'on tâche de deviner comment on pourroit le guérir par le moyen de la *conserva*. Voici ce que Pline atteste comme en étant parfaitement sûr. Avec cette éponge singulière, on entoura tout le corps du blessé, & à mesure qu'elle se séchoit on l'arrosait avec l'eau où elle avoit trempé. On ne l'ôtoit que rarement, & seulement pour en remettre d'autre, lorsqu'elle venoit absolument à manquer; qu'arriva-t-il? L'homme fut guéri parfaitement, & en très-peu de temps. *Vix credibili celeritate convaleuit*. Après cette espece de miracle, on adoptera volontier l'étymologie que Pline lui-même nous donne du mot *conserva*; ce mot

à été donné à la plante , à cause de la vertu qu'elle a de réunir , de congutiner , ce qui se dit en latin *conferruminare*, proprement *souder*. C'est en effet une merveilleuse *soudure* que celle qui rétablit un homme dont *presque tous les os ont été brisés*. Autre prodige ; que des voyageurs soient abattus & exténués , que la voix même leur manque à cause de la lassitude , on n'a qu'à leur mettre sous la langue un peu de *proserpinaca* , plante très-commune , & à l'instant toute leur fatigue se dissipe , leurs forces reviennent , & ils sont en état de continuer gaiement leur chemin.

Les plantes , non-seulement méritent notre attention , à cause de leurs propriétés médicinales , mais elles attirent quelquefois nos regards par leurs formes singulieres. En voici une dont la description fera sûrement plaisir. » Il » n'y a rien parmi les plantes de plus admirable que le *lithospermum*. Il a environ un » demi-pied de hauteur , de petites branches » ligneuses , de la grosseur du jonc : il porte , » près de ses feuilles , comme de petites barbes ou filamens , & à leurs sommités de petites » pierres blanches , rondes comme des perles , » de la grosseur d'un pois , & dures comme » des cailloux. Ces pierres sont attachées à leurs » pédicules *par* de petits trous dont elles sont » percées , & la graine de la plante est au-dedans. » Je n'ai rien vu dans l'ordre des plantes » avec plus d'étonnement que celle-ci. Sa » cheffe est telle que les perles arrangées symétriquement entre ses feuilles , y semblent

» avoit été placées par la main d'un Metteur  
 » en-œuvre , tant est recherché le travail de  
 » la pierre qui sort de cette plante. Nulle  
 » autre , à la vue , ne montre avec tant d'évi-  
 » dence , à quel remède elle est propre ».  
 On dit en effet , qu'elle est souveraine pour  
 guérir la pierre.

Il n'y a personne un peu au fait des langues  
 qui ne convienne que la Botanique est une  
 des sciences dont la *nomenclature* est la plus  
 parfaite & la plus propre à remplir son objet ,  
 qui est de faire reconnoître les choses par  
 des étiquettes significatives. Le nom seul d'une  
 plante suffit souvent pour indiquer sa forme ou  
 sa vertu , avantage précieux , qui vient sans  
 doute de l'embaras où l'on a été de bien dis-  
 tinguer des productions , qui paroissent au pre-  
 mier coup d'œil assez semblables entre elles.  
 Au reste ces dénominations n'ont point été im-  
 posées par un système uniforme. On a souvent  
 été déterminé par les plus légères circonstances ,  
 quelquefois même il a paru qu'on vouloit se  
 jouer par une espece d'anti-phrased , comme  
 lorsque les Grecs ont appelé le fiel γλυκεα ,  
 c'est-à-dire le *doux* , ou lorsqu'ils ont donné le  
 nom d'όλοσεν c'est-à-dire , *toute offense* , à une  
 plante très-molle , dont les brins sont comme  
 des cheveux. L'interprete paroît faire une at-  
 tention particuliere aux étymologies , & il en  
 donne qui méritent d'être adoptées. Par exem-  
 ple , il fait venir le mot *glaux* de γαλα , qui  
 signifie du *lait* , ce qui est très-analogue à la  
 vertu lactifique de la plante ainsi nommée.

Plusieurs

Plusieurs de ces étymologies sont tirées de l'ancien Celtique, comme celles de *natrix* & de *stæcas* : » J'ai eu plus d'une fois occasion, dit » le Traducteur dans une note, d'observer » d'après Solin, Tite-Live, & les meilleurs » Auteurs, que la majeure partie des Villes » de l'Italie étoient d'anciennes Colonies Cel- » tiques. De-là tant d'expressions *acephales*, » recueillies fortuitement par les Auteurs La- » tins, & qui n'ayant point leur solution » dans la Langue Latine, la trouvent aujourd'hui très-naturellement dans les divers idio- » mes dérivés du Celtique «.

On doit penser que lorsque ces noms passent d'une langue dans une autre, ils s'altèrent quelquefois, ce qui cause de la difficulté quand on veut reconnoître les plantes ; en voici un exemple singulier : le *δρυοφόρον* a été appelé d'abord *mort des bois*, ou *meurtre des bois*, ensuite par corruption *meurte des bois* ; enfin par un changement qui fait perdre de vue la première origine, *myrthe des bois*. Il en résulte souvent des *qui pro-quo* assez plaisans, tel que celui-ci. Dioscoride écrit quelque part qu'une espèce de pavor nommé *heraclium* avoit des feuilles semblables à celles d'une herbe appelée *spedion* par les Grecs ; mais *spedion* signifie aussi un petit moineau, *passerculus* : là-dessus Pline dit sérieusement, que si on regarde l'*heraclium* de loin, ses feuilles présenteront la figure d'un moineau.

Pour prévenir, autant qu'il est possible ; les erreurs en ce genre, on a mis à la fin

## 98 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

du vingt-septieme livre une assez longue table des différentes plantes sur lesquelles Pline s'est mépris. Cette table qui annonce beaucoup de connoissances & une critique judicieuse, est toute entiere de M. Guettard. On est aussi surpris qu'humilié de voir que l'Auteur de l'Histoire-Naturelle s'est trompé si souvent, & même sur les plantes les plus communes & sur les productions du pays même où il vivoit. Il prétend que le *liège* ne croît pas en Italie; cependant il y est très-fréquent. Au reste, il faut l'excuser quand il dit, que les fougères & le figuier n'ont point de graines, c'est une erreur dont il n'est pas responsable, & si nous sommes mieux instruits que lui sur ce sujet & d'autres semblables, nous devons nos connoissances à des instrumens dont ce grand homme eût bien su faire usage s'ils eussent été inventés de son temps.

Cette table est suivie des lettres latines de *Nicolas Leonicensis* de Vicence. Ce sont des especes de traités, ou plutôt de dissertations critiques, dans lesquelles l'Auteur releve encore beaucoup de choses échappées à Pline. C'est dommage que nos interpretes ne les aient pas données en François; outre l'importance des différentes observations qui se rapportent à la Botanique & à l'Anatomie, le ton de l'Ecrivain, la maniere modeste & pleine de circonspection avec laquelle il juge un grand homme, auroit réuni souvent pour des Lecteurs François l'utile & l'agréable.

Le vingt-huitieme livre contient les reme-



des tirés des animaux. On en doit distinguer de deux sortes, les uns purement naturels, les autres qui consistent en partie, ou totalement, en pratiques superstitieuses. Ces derniers doivent être absolument rejetés, la raison & la religion les condamnent également; les premiers sont permis, mais demandent le plus sérieux examen. Ce livre présente une multitude de recettes dont l'expérience seule peut constater la vérité; aussi les éditeurs se sont-ils fait une loi de confronter les Auteurs qui ont traité la même matière, & sur chaque objet ils ont mis le Lecteur en état de juger au moins à la pluralité des voix. Pline débute par les remèdes vrais ou faux qu'on a voulu tirer de l'homme, *suscipimus ab homine, ipsum sibi exquirentes.* » Nous commencerons par » l'homme, & nous l'étudierons lui-même » pour lui-même «.

» On a bu jusqu'au sang des Gladiateurs ;  
 » l'on a cru ce breuvage vivant, (encore plein  
 » d'esprits & de vie,) propre à guérir les  
 » Epileptiques. On ne peut voir sans horreur  
 » les bêtes féroces s'abreuver de sang dans  
 » cette même arene : on trouve inhumain d'ap-  
 » procher la bouche des blessures de quel-  
 » qu'animal ; & l'on ose, grands Dieux ! regar-  
 » der comme un remède des plus efficaces,  
 » de boire le sang d'un homme, de boire ce  
 » sang tout chaud, tout fumant, d'avalier les  
 » esprits qu'exhale l'embouchure de sa playe !  
 » D'autres veulent trouver des remèdes dans  
 » la moëlle des jambes, & dans la cervelle

» des enfans. Il y a même en parmi les Grecs ;  
 » en assez grand nombre , de ces abominables  
 » curieux qui disoient le goût particulier de  
 » chaque membre , & qui avoient tout analysé  
 » à cet égard , jusqu'aux rognures des ongles ;  
 » comme s'il falloit , pour recouvrer la santé ,  
 » changer l'homme en bête féroce , & lui faire  
 » mériter ses maux par le seul usage du remede  
 » qui , peut-être , est heureusement sans effet.  
 » On ne se permet point de regarder des en-  
 » trailles humaines : que fera-ce donc de les  
 » manger ? Qui peut avoir inventé ces hor-  
 » reurs ? Car c'est à toi que j'en veux ici ,  
 » destructeur de tout droit humain , *artisan de*  
 » *monstres* , qui as le premier imaginé de pa-  
 » reils remedes , dans la seule vue , je crois ,  
 » de rendre ta mémoire à jamais exécrationnable . »

M. Guettard , dans une Note sur ce qui  
 regarde l'épilepsie , observe que tous les Auteurs ,  
 tant anciens que modernes , ont fait mention  
 de l'abominable remede contre lequel Plinie  
 montre une si juste aversion ; & il assure en  
 même tems , qu'on en fait encore usage à Rome ,  
 où l'on assomme les malfaiteurs , & où on les  
 coupe en quatre quartiers . » Cependant , ajoute-  
 » t-il , je ne connois pas d'observation bien  
 » précise , d'après laquelle on puisse conclure  
 » que ce remede horrible , dont presque aucun  
 » Auteur ne parle qu'avec indignation , ait  
 » guéri aucun malade . »

L'Auteur examine ensuite si les paroles ma-  
 giques ont quelque vertu. Selon lui les plus  
 sages n'en croient rien ; cependant de tems

en tems il paroît par les expressions de Pline , selon les Journalistes que nous avons cités au commencement de cet Extrait ; que ce Naturaliste ne s'élevoit pas assez au-dessus du Peuple ; toujours plein de préjugés & toujours incorrigible sur cet article.

Les Rédacteurs du *Journal des Sciences & des Beaux-Arts* , prétendent au contraire qu'il ne faut pas croire que Pline eut aucune confiance dans ces choses. Il n'est qu'Historien en les rapportant , & souvent il s'en moque. » *Magorum hæc commenta sunt ;* telles sont les fables » des Magiciens , dit-il , *eo minus omitti convenit ab animo hominis pendentes Medicinas.* » N'omettons point les remedes qui dépendent » de la fantaisie des hommes. Il dit ailleurs , » & il répète , *hæc sunt quæ retulisse fas sit, ne pleraque ex iis non sine honore dicto.* Voilà tout » ce que j'ai cru pouvoir rapporter , non sans » en avoir le plus souvent demandé pardon à » l'Auteur. *Reliqua intestabilia & nefanda.* Le » reste n'est qu'un tissu de mensonges ou d'horreurs. « Après ces formules cent fois répétées , pensera-t-on , demandent les Journalistes ; que Pline ait cru les folies qu'il raconte ? Dès le commencement de ce Livre , il a protesté qu'il ne garantissoit rien ; il s'élève même avec horreur contre certains remedes.

On retrouve les superstitions ridicules , les figures magiques dans les Médecins Grecs du Bas-Empire , & même dans Trallien , d'ailleurs si judicieux. Mais suivant le témoignage de M. Guettard , ni Hippocrate , ni Gallien n'y

ont jamais ajouté foi, & n'en ont jamais dés-honoré leurs Ecrits. Les grands Médecins des derniers siècles ont été exempts de ces ridicules absurdités; mais les médiocres, & entre autres les Chymistes, en ont renouvelé plusieurs. Nous allons rapporter quelques traits de cette nature qui nous ont paru propres à égayer les Lecteurs.

On croyoit, du tems de Pline, que les Vestales, par une simple priere, pouvoient retenir les esclaves fugitifs, qui n'étoient point encore sortis de Rome. On croyoit qu'avec des paroles on attiroit la foudre du ciel (le Traducteur prétend que cela se réduisoit à un procédé électrique, & que le Roi Tullus ne périt que pour avoir opéré mal-adroitement.) Tout le monde craignoit l'effet des imprécations. On ne manquoit pas, après avoir avalé des œufs & mangé des escargots, d'en briser les coquilles ou de les percer avec la cuiller. Voilà une petite superstition qui est au moins d'une grande antiquité, & peut-être plusieurs de nos Lecteurs seront-ils étonnés de se retrouver à cet égard les successeurs des Romains. On s'imaginoit que les absens étoient avertis qu'on parloit d'eux, par le tintement de leurs oreilles; César lui-même n'étoit pas à l'abri de ces foiblesses : depuis une chute qu'il avoit faite de dessus son char, il ne manquoit point, en montant dans une voiture, aussi-tôt qu'il étoit assis, de répéter trois fois certaines paroles, pour être garanti de tout accident en voyage.

Pline rapporte plusieurs propriétés de la salive, dont quelques-unes sont fondées en raison. La salive est une humeur très-ténue, savonneuse, contenant un sel disposé à la volatilisation. C'est un apéritif, qui est bon dans plus d'une tumeur extérieure : elle est capable de contenir l'air, & de conserver même les corps étrangers qui y sont répandus ; & la contagion ne fait jamais plus de progrès que lorsqu'elle est reçue par la salive. » Aussi, dit M. Guettard, est-ce un précepte général en médecine *de ne point avaler sa salive quand on approche de personnes attaquées de maladies contagieuses.* « La salive d'un homme à jeun est plus âcre & plus irritante ; mais il est faux qu'elle soit un poison, comme plusieurs l'ont cru & le croient encore. On ne comptera sûrement pas, au nombre des propriétés réelles de la salive, celle qui suit : » Voici quelque chose d'étonnant ; mais dont il est aisé de faire l'expérience. Si quelqu'un fâché d'avoir porté, de loin ou de près, un coup à un autre, crache sur le champ dans la paume de la main dont il l'a frappé, celui qui a reçu le coup ne sent plus d'abord aucun mal ; c'est ce qu'on éprouve souvent après avoir bien bâtonné cheval, âne ou bœuf, à qui ce petit lénitif fait reprendre aussi tôt leur allure. «

Des femmes Romaines se frottoient le visage avec du lait d'ânesse jusqu'à sept cens fois par jour, en observant scrupuleusement ce nombre. Pour le coup, il faut convenir que les

Romaines l'emportoient en patience sur les femmes de nos jours; car assurément il n'est pas de beauté moderne qui voulût acheter à ce prix la conservation de ses attraits.

Finissons par un avis vraiment utile. *Le plus grand secret pour conserver sa santé, c'est l'usage modéré des alimens.* Plinè raconte à ce sujet une chose unique. » L. Lucullus avoit chargé » un esclave de réprimer sa gourmandise. On » voyoit, ô comble d'oppropre! ce vil sur- » veillant arrêter à table la main du vieillard » chargé de triomphe, même quand il man- » geoit dans le Capitole : eh! quel spectacle » plus honteux, que celui d'un homme sen- » suel, si peu maître de lui, qu'il trouvoit » plus aisé d'obéir à son propre esclave qu'à » lui-même. «

En rendant compte du septieme volume de cet Ouvrage, nous avons exposé les observations de quelques personnes (\*) qui trouvoient qu'il y avoit plus que de l'indiscrétion à rendre publics, par une traduction, des passages de Plinè, qu'on auroit dû même effacer du texte. Nous avons regardé d'abord ces craintes comme l'effet d'un scrupule mal fondé; mais la lecture de ce huitieme volume nous a entièrement ramené à leur opinion; &, toute réflexion faite, il nous paroît difficile de ne pas convenir qu'il eût été beaucoup mieux de supprimer entièrement des choses qui ne serviroient jamais à perfectionner nos connoissan-

---

(\*) Janvier, 1777, page 86 & 87.

ces ; mais qui peuvent très-bien contribuer à corrompre nos mœurs, ou par des idées dangereuses qu'elles font naître, ou par la curiosité criminelle qu'elles inspirent.

Parmi les notes qui avoient été faites sur Pline, avant que M. de Sivry n'en entreprît la traduction, il y en a d'excellentes ; ainsi que nous l'avons dit plus haut ; mais il s'en trouve aussi qu'on a été obligé de relever & de contredire ; on en rapporte quelques exemples dans le *Journal des Sciences*, qui ont particulièrement pour objet les notes empruntées de M. de Querlon. On lit dans les *Affiches & Annonces* de Paris, que M. Guettard & de Querlon avoient fait ce travail pour servir de renseignement à ceux qui devoient s'occuper d'une grande édition de Pline, projetée il y a plusieurs années, pour développer, dans un seul & même Ouvrage, les progrès des connoissances des Sciences & des Arts, depuis leur origine jusqu'à ces derniers tems. Ils s'étoient bornés, dit M. l'Abbé de Fontenai, à quelques objets particuliers, & sans rien traiter à fonds, s'étoient contentés d'indiquer des réflexions & des vues générales. L'Editeur, qui n'a pas fait assez d'attention à la nature de leur travail, l'a publié, sans ajouter les éclaircissemens & les développemens qui étoient nécessaires, & que ces deux Savans n'auroient pas manqué de donner, s'ils avoient cru écrire pour le Public.

(*Année Littéraire ; Journal des Sciences & des Beaux-Arts ; Journal de Paris ; Mercure de France ; Affiches. Annonces* de Paris.)

---

*LA Course ou les Jockeys , Comédie en un Acte & en prose , représentée pour la première fois aux S..... le 24 Août 1776 ; in-8vo. de 58 pages. A Paris, chez Esprit, Libraire , au Palais Royal. Prix 1 livres 4 sols. 1777.*

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

BOILEAU , *Art Poët.*

CETTE petite Piece est annoncée par l'Auteur, comme un Ouvrage sans prétention, imaginé d'abord pour s'égayer aux dépens des Courses, dans un moment où tout le monde en a la manie, mais par des considérations puissantes, devenu un objet de simple amusement. Sans ces considérations, l'Auteur auroit pu la rendre plus piquante; c'est ce qu'il nous apprend lui-même dans son avertissement; mais observent les Rédacteurs du *Journal François*, ou il ne falloit pas faire la Piece, ou il falloit la faire aussi bonne qu'elle pouvoit l'être.

Le sujet de ce Drame est une étourderie que se permet une femme de qualité, qui veut se choisir un époux, & qui ne fait lequel de ses quatre prétendans elle doit préférer; une idée plus extravagante que comique se présente à son esprit, elle la saisit aussi-tôt, &



promet sa main à celui de ses quatre amans qui arrivera le plutôt à Neuilly , où le Commandeur , son oncle , a une maison de campagne ; & ce en partant à la même heure de Paris. Le Commandeur apprend cette nouvelle par une Lettre de Fondville , un des aspirans , mais aussi honnête que les autres sont legers & étourdis.

La Comtesse arrive en Amazone ; elle est venue à cheval ; Marton , sa femme-de-chambre , est dans sa voiture : le Commandeur , homme sensé , mais un peu foible , lui fait d'abord une leçon très-sage sur l'inconséquence d'une pareille promesse ; elle le sent , en paroît fâchée , espere qu'ils arriveront tous ensemble , & enfin accouche d'une nouvelle folie plus forte que la première , mais qui , à son avis , doit tout réparer. L'oncle veut être instruit , la niece refuse ; elle envoie chercher l'habit du Hussard du Commandeur ( & non pas *Houzard* , comme il est écrit dans la Piece ) lequel Hussard est supposé lui ressembler , on ne fait trop pourquoi. L'oncle lui entend donner des ordres auxquels il ne comprend rien , consent à ignorer tout , & à s'en rapporter à une tête qu'il fait n'être pas trop bonne. Le Lecteur est surpris d'une facilité qu'il n'auroit pas à la place du Commandeur. Madame de *Senanges* se propose de feindre une migraine , exige de son oncle de donner à souper aux Héros de la course ; l'oncle fait tout ce qu'elle veut , elle sent déjà ses vapeurs qui commencent , *Marton* applaudit , & les voilà parties.

On entend des cris de joie, les rivaux, *Volni* à la tête, une couronne de myrte passée dans son bras, arrivent tous vêtus en *Jockeys*, à l'exception du sage *Fondville* qui aime beaucoup, & ne va pas vite, contre la coutume des amans. Il paroît long-tems après les autres. *Volni*, seul un instant avec le Commandeur, lui tient des propos un peu lestes, sur le bonheur futur, en l'assurant que c'est la seconde femme que son cheval lui a fait gagner; propos que le Commandeur ne doit pas souffrir de sang-froid; les autres viennent enfin: le commandeur les quitte pour un instant sans motif fondé. Il va causer dans son cabinet avec *Fondville*, qu'il desire avoir pour neveu.

Les trois *Seigneurs Jockeys* restent ensemble, & ont une scène un peu froide & qui suspend l'action. *Marton* vient cependant les avertir que leurs cris étourdissent *Madame de Senanges*, dont la migraine augmente, & les prie de sa part de passer au jardin; ce moyen n'est pas assez adroit pour les faire quitter la scène, & procurer au Commandeur une conversation avec *Fondville*; il a pourtant suffi à l'Auteur.

Pendant cette conversation la Comtesse paroît habillée en Hufard, *Fondville* ne la voit pas, & dit des choses très-flatteuses sur son compte; le Commandeur l'apperçoit ainsi déguisée, il reste confondu; il se contente de la renvoyer en lui parlant à demi-voix, mais sans lui ordonner de quitter cet habit indécent.

On soupe, la Comtesse est confondue avec la valletaille de son oncle : cette situation fera sans doute critiquée, elle paroît avilir l'héroïne sans nécessité : elle pouvoit d'ailleurs chercher un autre moyen, sans faire les frais de s'habiller en Hufard & sans s'exposer à à tous les fots propos des valets de son oncle.

On souffre pour elle de la voir exposée à entendre les discours indécons de ces trois étourdis. On souffre de la voir servir son oncle ; circonstance peu nécessaire à l'intrigue ; mais dont l'Auteur a cependant tiré un excellent parti. *Fondville*, dans cette scène, découvre une belle ame, les autres des principes qui doivent les couvrir de mépris.

A chaque mot, ou piquant de la part des fats, ou flatteur de la part de *Fondville*, le Commandeur s'écrie à boire. Cette répétition est charmante, très-théâtrale, & rend cette scène neuve & piquante : un mot de la Comtesse nous a paru tout-à fait dans la nature ; elle est piquée des leçons fréquentes qu'elle reçoit, & des ces à boire impatientans, & elle dit bas à son oncle, *mais il me semble, Commandeur, que vous buvez beaucoup.*

La scène est encore longue, quoique l'Auteur avertisse par une note qu'il l'a raccourcie d'un tiers. Les jeunes gens y tiennent des propos déplacés ; il n'est pas croyable qu'ils soient assez fats, ou assez fous, ou assez ivres pour lâcher toutes les impertinences qu'ils débitent. Le Commandeur fait le rôle d'un fot, lorsqu'il le tolère : tout cela n'est pas vrai-

semblable. On ose affurer l'Auteur que pour rendre cette scène parfaite, il falloit mettre dans la bouche du Commandeur toutes les railleries piquantes contre Madame de Senanges; il est outré de l'extravagance de sa nièce, il veut que le souper lui serve de leçon & démasque les différens convives: c'est donc à lui de les exciter, c'est à lui à paroître se griser pour les mettre à leur aise, & enfin à les animer tellement par son exemple, qu'ils puissent se croire tout permis. Les *à boire* sont trop répétés, il ne falloit les placer qu'aux endroits où ils faisoient leçon ou épigramme.

L'ivresse du Commandeur, la ressemblance prétendue de la Comtesse avec son Huffard chassé, sont absolument inutiles à la marche & au dénouement de cette Comédie.

La maniere dont ils reconnoissent la Comtesse est plaisante & théâtrale, mais il falloit rendre les expressions encore plus comiques, on s'attend à quelque chose de plus faillant. (\*)

---

(\*) L'un de Convives se met à considérer le Huffard qui a tant servi à *boire*; il lui trouve une ressemblance frappante avec la Comtesse, & lui demande son nom. Ce nom-là, dit le Commandeur, *vous causeroit une peur à vous faire tous lever de table.* Effectivement sur ce qu'il échappe au Huffard *mon Oncle*, tous se levent avec précipitation. La Comtesse ôte son bonnet, leur fait de grands remerciemens, & offre sa main au sage Fondville, qui est un fort mauvais *Jockey*, mais qui peut devenir un bon mari,

## S E P T E M B R E , 1777. III

La proposition de *recourir la Comtesse* est fort ingénieuse , & annonce bien l'imprudence de certains jeunes fats qui n'ont pas le bonheur d'estimer une seule femme. Cette impertinence de leur part suffisoit pour peindre leurs caracteres & faire ressortir l'ame de *Fondville*. Il falloit supprimer tous les autres détails de cette scene employés tant de fois dans nos Comédies , & qui ne font que retarder l'action.

Le style de cette Piece est facile ; on y trouve cependant plusieurs négligences. En général , cet Ouvrage annonce de l'esprit , de l'honnêteté , le ton de la bonne compagnie , & tout ce qu'il faut pour faire quelque jour une excellente Comédie , si sur-tout l'Auteur veut s'adonner à la gaité , & mettre la morale en action plutôt que la débiter par tirades , droit que semblent s'être arrogé exclusivement les Dramaturges , disent les Rédacteurs du *Journal des Théâtres*.

Nous n'avons pris la liberté de dire à l'Auteur des vérités aussi sévères , que pour le consoler de n'avoir pu être représenté sur le Théâtre de la Capitale , honneur auquel il semble prétendre , & qu'il a droit d'espérer , pourvu qu'il veuille employer ses talens à l'étude des Maîtres en ce genre. S'il ne nous paroïssoit pas avoir de véritables dispositions à s'illustrer un jour , nous respecterions les défauts d'un homme du monde qui écrit pour s'amuser , & qui ne met aucune importance à son Ouvrage ; mais , dès qu'il se destine à la Scene Françoisé , & qu'il lui est possible de

## 112 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

concourir à son éclat , nous nous croyons obligés de lui indiquer les écueils qu'il peut rencontrer , de l'avertir des erreurs qu'il a faites , de lui montrer la couronne qui l'attend au bout de la carrière : la lice est ouverte ; & depuis Moliere , à peine a-t-on arraché quelques feuilles du laurier immortel dont il a cueilli tant de rameaux.

La Préface de la *Course* est écrite avec légèreté ; la morale est douce & présentée avec grace. Les vers que l'Auteur adresse à sa sœur , ont une aimable négligence , qui convient à l'homme du monde qui consulte son cœur autant que son esprit , & qui laisse errer sa plume dans le doux abandon que chérit le sentiment.

Plusieurs Journalistes sont persuadés qu'avec un peu de correction , cette Comédie réussiroit au Théâtre. Elle est écrite avec esprit , & pleine de mots plaisans. Le jargon de ces *hommes qu'on connoît* , y est fidelement conservé , selon M. Dorat. Ce n'est pas , dit-il , tout-à-fait le langage de nos *anciens preux* ; c'est une *manière* à nous qui date de notre siècle , qui le distingue , le rend *délicieux* , *unique* , & nous ferons à merveille de nous y tenir.

(*Journal des Théâtres ; Journal Français ; Journal des Dames ; Journal dédié à MONSIEUR.*)

---

ABHANDLUNG von der Pest, &c. *Traité de la Peste ; par M. ADAM CHENOT, Docteur en Médecine , traduit du Latin ; par M. JOSEPH - GUILLAUME SCHWEIGORT , &c. &c. A Dresde , chez Groell. 1776.*

**R**ien n'est plus équivoque , moins régulier ; ni moins constant que les premiers symptômes de la Peste : quelquefois elle s'annonce par le dégoût , des nausées , des vertiges , des lassitudes , &c. comme la simple fièvre maligne ; quelquefois elle saisit brusquement , & sans que l'on ait eu le moindre pressentiment : souvent elle se manifeste par un accablement total , par une terreur soudaine qui finit par le délire ou l'assoupissement. La plupart des pestiférés commencent par sentir une douleur très-piquante à l'anus , qui se gonfle ; quelques-uns sont atteints d'une fièvre intermittente qui , dès le troisième accès , les conduit au tombeau ; d'autres ont la tête embarrassée d'une horrible pesanteur , la vue trouble , le regard épouvantable ; d'affreuses convulsions , de fréquens évanouissemens , le hoquet ; ils vomissent des matières fétides , noires , vertes , ou jettent par haut & par bas des vers ; leur haleine est insupportable , leur langue noire , la soif les dévore , un feu cruel les consume ; leur poulx

## 114 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

est inégal , irrégulier , intermittent ; & pour soulagement , cette fièvre se termine ordinairement par la mort : ils suent , & leur sueur est d'une odeur intolérable , qui se communique à tout ce qui les entoure , & empesté ceux qui les environnent : à ces symptômes se joignent quelquefois des éruptions purulentes , des exanthèmes , ( toutes sortes d'éruptions à la peau ) , & plus souvent des bubons aux aînes , aux aisselles , au cou ; des charbons érésipélateux ou phlegmoneux , ( tumeur inflammatoire , ) qui s'étendent sur toutes les parties du corps , des pustules d'un rouge livide de toutes les grosseurs ; ces pustules se sphacellent , ( se mortifient ou corrompent ) ainsi que la peau , & le malade meurt dans d'horribles douleurs.

Heureux ceux dont le venin pestilentiel se porte entièrement vers la surface du corps , ainsi que dans la petite-vérole , &c ! car M. Chenot pense qu'il y a plus de rapport qu'on ne croit entre ces deux maladies. Au reste , il a remarqué que quelque terrible que soit ce fléau , il en est qui , au milieu de sa contagion , sont épargnés , & c'est toujours , dit l'Auteur , des personnes d'une complexion maigre , qui vivent sobrement , & qui ont de l'intrépidité : quant à ceux dont l'esprit est déjà frappé de terreur , ils n'échappent pas au fléau , non plus que ceux qui vivent dans la débauche , ou qui sont dans l'indigence : les plus robustes sont communément les plus maltraités , de même que les femmes enceintes ou récemment accouchées , elles n'en échappent pas.



Quant à l'art de guérir la Peste, l'Auteur avoue ingénument qu'il ne le connoît pas : aussi a-t-il recours à l'art plus certain de se préserver de cette maladie ; & cet art consiste à purifier l'air avec des parfums, du vinaigre, du tabac en fumée, du succin, du soufre, des aromates, l'usage intérieur du citron ; mais surtout la tranquillité d'esprit, la fermeté, la propreté & la sobriété. On raconte de Socrate, que la Peste ravageant Athenes, il en fut garanti par la sobriété & la tranquillité de son ame.

M. de Belzunce, Evêque de Marseille, pendant la peste qui assiégea cette Ville, en 1721 & 1722, s'exposa à la contagion tous les jours, pendant dix-huit mois qu'elle dura, sans jamais en avoir été attaqué. Il sortoit le matin de son Palais, à pied, accompagné seulement de son Aumônier, qui portoit ordinairement un sac d'écus, & de son Confesseur, qui, à ce que nous croyons, s'appelloit le Pere Bourgarel. Ce Prélat traversoit ainsi la Ville, dans les quartiers où on exposoit les malades dans les rues, qui étoient couchés sur quelques matelats, & à couvert dans de petites barraques, ou sous des tentes qu'on leur construisoit à la hâte. L'Evêque approchoit de ces malades, les confessoit, leur donnoit du courage ; & s'ils étoient indigens, il leur faisoit distribuer quelques écus, & les donnoit à ceux qui étoient à côté d'eux pour les secourir. Ces pestiférés étoient quelquefois des peres ou des meres de famille, ou des enfans chéris, des domestiques, des parens

## 116 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

que l'on ne pouvoit affister dans les maisons ; où on étoit privé de tout remède & de tout secours spirituel.

M. Chiconeau, M. Boyer, M. Bertrand, & plusieurs autres Médecins s'exposoient de même, pour ordonner les médicamens, suivis des Chirurgiens & d'Apothicaire, chargés de drogues que l'on mettoit en pratique. Ni la plupart de ces Médecins, ni l'Evêque & son Aumônier, n'ont été atteints de cette cruelle maladie, si facile à se communiquer ; il est mort seulement de ceux qui se sont ainsi exposés, le Confesseur de M. de Belzunce, le Père Bourgarel, quelques Chirurgiens & Apothicaire, & quarante Capucins, qui confessoient & suivoient aussi l'exemple de leur Evêque. Il n'en est échappé de cet Ordre, qui s'est exposé en général, que quinze ou seize Pères : les autres Moines & Prêtres Séculiers, se sont presque tous retirés, & n'ont pas paru en public tout le tems de la contagion. Les Forçats, qui ont servi à nettoyer les rues des cadavres, ne sont pas tous morts ; il n'en a péri que quinze ou seize cens, & en est échappé huit ou neuf cens.

Il faut observer que le Père Bourgarel, qui étoit grand & fort sec, est mort, & que l'Evêque, d'une taille moyenne & assez gras n'a point succombé ; ce qui contredit le sentiment de l'Auteur, que nous venons d'exposer. M. Chenot dit avoir observé, que les véficatoires & les ventouses produisoient d'excellens effets ; il a observé qu'il suffisoit souvent

d'entretenir la transpiration. Nous ne savons pas la méthode qu'ont observée en général les Médecins à Marseille , pendant la peste , leurs remarques ne nous étant point parvenues ; mais nous avons appris de plusieurs particuliers qui ont échappé à cette maladie , qu'ils se sont gouvernés eux-mêmes , sans aucun secours de Médecin , assistés de leurs parens , qui ont eu le courage de les gouverner , avec les mêmes remèdes qu'on emploie pour la petite-vérole à Marseille & dans le Levant ; avec du sucre , de la canelle , du vin & des tisanes de scorfonaire , quelques bouillons gras & de bon consommé , même pendant le délire , & la plus grande agitation avec des bubons dont nous avons vu les cicatrices. Cette maladie ici , comme la petite-vérole , se communique , occasionne des éruptions , attaque le cœur & la tête , & a presque tous les symptômes de la petite-vérole. On ne l'a qu'une seule fois ; c'est pourquoi ceux qui avoient eu la peste à Marseille , s'exposoient ensuite sans crainte ; ils servoient de gardes pour soigner les pestiférés , & n'avoient plus aucune crainte ; tout ainsi que font ceux qui ont déjà eu la petite-vérole.

M. Chenot a fait ses observations à *Cronstadt* , Ville du Golfe de l'Ingrie , Province de la Russie ; associé avec quelques autres Médecins , qui eurent le loisir de faire toutes les remarques que nous avons citées. Ces intrépides Médecins , dans le tems où la peste exerçoit des ravages affreux dans cette Ville , eurent soin des malades , en guérirent un très-grand nom-

## 118 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

bre, & ne furent point payés : lors même que le fléau fut éteint, ils se préparoient à partir, les Magistrats de Cronstadt ne rougirent point de leur envoyer demander le prix du bois qu'on leur avoit fourni, & qu'ils payerent. C'est-là précisément l'Histoire de l'ingratitude des Troglodites, ancien Peuple d'Afrique, sauvages malfaisans.

( *Journal des Sciences & des Beaux-Arts ; Journal dédié à MONSIEUR.*

---

*ANECDOTES Américaines, ou Histoire abrégée des principaux événemens, arrivés dans le Nouveau-Monde, depuis sa découverte jusqu'à l'époque présente. A Paris, chez Bastien, rue du Petit-Lyon Saint-Germain. 1 vol. in-8vo. 1777.*

**V**oilà donc toute l'histoire de l'ancien & du Nouveau-Monde ; sacrée & profane ; ancienne & moderne, réduite en anecdotes, en faits isolés, en découpures. Cette manière auroit peut-être ses avantages, si d'ailleurs ces ouvrages étoient faits avec soin, s'ils étoient écrits avec goût, si les faits étoient bien choisis. Ils satisferoient la curiosité, ils amuseroient les loisirs des Lecteurs que des affaires plus importantes ne permettent point de lire de suite de longs ouvrages, de suivre les principes &

les causes de l'élévation & de la décadence des Empires. Mais ces recueils d'Anecdotes extraits de plus longs ouvrages , sont le plus souvent faits à la hâte , sans réflexion , sans objet.

Celui que nous annonçons s'étend depuis 1492 , époque du départ de Christophe Colomb du port de Palos avec deux caravelles , un petit navire & cent vingt hommes d'équipage , armement bien mesquin pour la conquête de la moitié du globe , jusques en 1776 ! On y trouve le détail des affaires présentes entre l'Angleterre & ses Colonies. Cet ouvrage est très-amusant & peut suffire aux Lecteurs , qui ne veulent connoître l'Histoire que superficiellement. On sent assez que dans un volume *in-8vo.* l'Auteur n'a pu qu'esquisser les événemens qui , depuis deux siècles , ont eu lieu en Amérique.

Le Tableau de la conquête du Nouveau-Monde , offre une proie que dévorent des bêtes féroces ; sur lesquelles s'élancent ensuite des aigles plus affamés encore , qui deviennent à leur tour la pâture d'autres animaux encore plus malfaisans. C'est ainsi que les Conquérans divisés entr'eux , ont commencé de venger leurs victimes , par les maux qu'ils se font mutuellement faits. Des Nations jalouses des premiers Conquérans , leur ont bientôt disputé leur conquête , & enfin les Peuples qu'on regarde même comme les plus doux , excités par la cupidité , ont essayé de dévorer & la proie & ses ravisseurs ; nous n'en citerons qu'un exemple. L'Au-

teur de ces *Anecdotes* rapporte sous l'année 1651 ;  
 que » les François occuperent les Isles de la  
 » Grenade. En y arrivant , ils crurent avoir  
 » acquis des propriétaires l'Isle qu'ils venoient  
 » d'occuper , en donnant quelques haches ,  
 » quelques couteaux , & un peu d'eau-de-vie  
 » aux chefs des Caraïbes ; & bientôt après leur  
 » établissement , ils prirent avec ces Sauvages ,  
 » le ton de Souverain. Ceux-ci ne pouvant se  
 » venger à force ouverte , des usurpateurs de  
 » leur pays , prirent le parti de diffimuler &  
 » de massacrer tout ce qu'ils trouvoient de leurs  
 » ennemis à l'écart & sans défense. Les trou-  
 » pes qu'on envoya dans cette Isle , pour pro-  
 » téger la Colonie naissante , ne trouverent pas  
 » de parti plus sûr que de détruire les natu-  
 » rels du pays. Après en avoir exterminé un  
 » grand nombre , ils investirent ce qui en res-  
 » toit sur une roche escarpée , où ils s'étoient  
 » réfugiés. Ces malheureux aimerent mieux se  
 » précipiter de ces rochers , que de tomber au  
 » pouvoir de leurs ennemis : & les François tou-  
 » jours légers dans leur conduite & dans leurs  
 » propos , appellerent ce roc escarpé , le *mont*  
 » *des Sauteurs* , nom qu'il a conservé depuis.

» Les Caraïbes furent bientôt vengés par un  
 » François même , nommé au Gouvernement  
 » de cette Colonie. Cet homme avide , violent  
 » & inflexible , traita les Colons à peu près  
 » comme un vainqueur traiteroit un Peuple  
 » révolté qu'il auroit ordre de châtier rigou-  
 » reusement. Une grande partie des Colons  
 » révoltés de sa tyrannie , se refugierent à la  
 » Martinique :

» Martinique : ceux qui restèrent , s'en firent  
 » justice. Ils l'arrêrèrent , ils font enfin une en-  
 » quête , & le condamnent au dernier supplice.  
 » Dans toute cette Cour de Justice qui pro-  
 » nonça son Arrêt , il n'y avoit qu'un seul  
 » nommé *Archangeli* , qui fût écrire. Un Maré-  
 » chal ferrant , nommé *Labrie* , fit les informa-  
 » tions , & pour tenir lieu de signature , il  
 » apposoit au bas de ses actes un fer à cheval  
 » autour duquel *Archangeli* , qui faisoit l'office  
 » de Greffier , écrivit gravement : *ceci est la*  
 » *marque de M. de Labrie , Conseiller Rapporteur.*  
 » Cependant cette juridiction présumant qu'on  
 » ne ratifieroit point en France un jugement  
 » si hardi & si extraordinairement instruit &  
 » motivé , disparut de l'Isle ; juges & témoins ,  
 » tout s'enfuit. «

Les Bermudes forment un petit Archipel où  
 60 Anglois passerent en 1612 : c'est une de  
 ces régions rares où la culture de la terre &  
 la vie agricole donnent le spectacle touchant  
 d'une concorde fraternelle , de l'innocence , &  
 de toutes les vertus sociales. La population de  
 ce groupe d'Isles s'accrut en peu de tems , dit  
 l'Auteur , parce qu'on exagéra beaucoup la sa-  
 lubrité & les avantages du climat. On s'y ren-  
 doit du Sud de l'Amérique pour y recouvrer  
 la santé , & du Nord de ce continent pour y  
 jouir de sa fortune. Plusieurs Royalistes de la  
 Grande-Bretagne s'y réfugièrent aussi , pour  
 se soustraire à la tyrannie de Cromwel. Wal-  
 ter , ce Poète charmant , ennemi juré de l'op-  
 presseur de sa patrie , alla y chercher un asy.

le, & chanta les délices de ces Isles fortunées. Le charme s'évanouit cependant avec l'enchanteur.

Ces Isles, qui sont nombreuses, n'occupent qu'une surface de 6 à 7 lieues. Le sol en est d'une médiocre qualité. On n'y a d'eau que celle des puits & des citernes; le maïs, les fruits, les légumes y sont d'une qualité excellente, & y fournissent une nourriture saine & abondante : il n'y croît cependant rien qui soit la matière du commerce des nations de l'Europe, & 4 à 5 mille habitans qui y vivent presque ignorés, mais avec le nécessaire, n'ont de liaisons au-dehors que par quelques bâtimens du Nord qui, passant aux Antilles, vont de tems-en-tems se rafraîchir à ces Isles paisibles. Le seul objet de commerce de leurs habitans sont les toiles à voiles. Ils construisent aussi de petits bâtimens qui, pour la marche & la durée, n'ont point d'égaux.

Les Colons aînés de ce petit coin du monde ont établi, en 1765, une société dont les statuts sont le monument le plus respectable, & qui honore le plus l'humanité. Cette société s'est engagée à former un corps complet de tous les ouvrages économiques, en quelque langue qu'ils soient écrits; à procurer à tout homme valide une occupation relative à son caractère; & récompenser tout homme qui aura introduit dans la Colonie un art nouveau, ou perfectionné un art connu; à pensionner tout journalier qui, après 40 ans de travail assidu, & d'une réputation sans repro-



che, n'aura pu amasser de quoi passer tranquillement le reste de sa vie, & à dédommager tout habitant que le Gouvernement aura injustement opprimé. On chercheroit long-tems, je crois, ajoute l'Auteur, sur la surface entière du globe, un peuple plus respectable, & qui mérite plus d'être heureux.

On fait que la Nouvelle-Angleterre fut long-tems le théâtre des disputes théologiques sur le libre arbitre, la prédestination, la grace, & de tous les excès de l'intolérance religieuse. Cette affreuse épidémie ne cessa que lorsque les esprits furent tombés dans la stupeur & l'anéantissement, comme une peste qui s'épuise par le défaut de communication. Mais elle a laissé après elle une sorte de rigorisme qui en tient quelquefois lieu, comme va le prouver l'histoire suivante. Une fille, nommée Polly Baker, citée pour la cinquième fois devant les Magistrats pour un cinquième enfant illégitime, demanda, avant qu'on prononçât contre elle l'amende décernée par les loix, qu'il lui fût permis de parler. *Je suis pauvre, dit cette fille, & hors d'état de payer un Avocat pour plaider ma cause; j'ai déjà payé deux fois l'amende: deux autres fois, faute de moyens, j'ai subi un châtiment douloureux & flétrissant; la loi y est positive, je le sais; mais cette loi est injuste à mon égard. Au crime près, pour lequel je suis citée, j'ai jusqu'à présent vécu irréprochable. C'est au risque de ma vie que j'ai donné le jour à cinq enfans. Je les ai nourris de mon lait & de mon travail; je les forme pour la patrie & la vertu,*

*qu'ils aimeront comme moi. Je n'ai débauché ni le mari d'aucune femme, ni aucun enfant de famille. La nature, avec la fécondité, l'industrie, l'économie, la frugalité dont elle m'a douée, me destinoit à être une femme vertueuse ; un de vous, Messieurs, me fit écouter les premiers vœux de l'amour, avec le serment du mariage : il me trompa, & m'abandonna. Celui qui m'a séduite & ruinée, jouit parmi vous des honneurs & du pouvoir, & l'on punit mon malheur par des amendes ou l'infamie ! Je n'ai point voulu trahir le vœu de la nature. Je n'ai pu, je l'avoue, après avoir perdu ma virginité, garder le célibat dans une prostitution secrète & stérile. J'ai violé, dira-t-on, les préceptes de la religion ; c'est à la religion à me punir. J'ai mérité des feux éternels, pourquoi anticiper sur ces peines horribles ? Si j'avois regardé cette faute contre vos loix comme un crime, je n'aurois point eu la méchanceté de le commettre ; mais je ne pense point que Dieu, qui a donné à mes enfans un corps sain & robuste, soit irrité de me les voir procréer. C'est à lui que j'appelle de vos sentences, de vous qui accablez d'opprobre un sexe que vous corrompez. Plaignez-le, au lieu de l'outrager, & ne changez point, en crimes des actions que la nature a permises, & même commandées.*

Ce plaidoyer intéressa les Juges ; Polly Baker fut dispensée de l'amende ; l'un de ses Juges l'épousa : tant est grand l'ascendant de la raison évidemment démontrée contre les préjugés, quelque invétérés qu'ils puissent être.

Les expéditions des Flibustiers sont connues.

Leurs exploits semblent *sur-humains*. L'imagination se peint ces hommes singuliers comme des géans d'une force insurmontable. Leurs actions passent toute vraisemblance, & c'est sur-tout par-là que le récit en est des plus intéressans. En voici quelques-unes qui feront naître les mêmes réflexions à nos Lecteurs.

» Un Dieppois, nommé le *Grand*, n'avoit  
 » sur son petit bâtiment que 28 hommes, &  
 » 4 petits canons. Malgré son infériorité, il  
 » attaque le Vice-Amiral des Galions, & s'en  
 » rend maître; il débarque le Capitaine, & le  
 » monde inutile au premier Cap..... Un Bas-  
 » que, le François Jonqué, & Laurent Grœff,  
 » Hollandois, croisoient devant Carthagène.  
 » Le Gouverneur envoie contre trois petits  
 » bâtimens deux vaisseaux de guerre, avec  
 » ordre d'amener les Flibustiers, morts ou  
 » vifs. Ceux-ci attaquent & enlèvent ces  
 » deux vaisseaux, & font dire à ce Gouver-  
 » neur présomptueux, que s'il en a d'autres  
 » de trop, il n'a qu'à les envoyer, qu'on les  
 » attendra 15 jours, mais que s'ils ne portent  
 » point d'argent, il n'y aura nul quartier  
 » pour les hommes..... Michel & Brouage  
 » apprennent que, pour les tromper, on fait  
 » embarquer, sous pavillon étranger, des ri-  
 » chesses considérables avec des forces très-  
 » inférieures (ou plutôt très-supérieures); ils  
 » les enlèvent. Les Hollandois osent dire à  
 » Michel qu'il n'eût pas vaincu, s'il eût été  
 » seul : *Recommençons*, dit celui-ci, *mon com-*  
*pagnon sera spectateur; si je suis vainqueur,*

## 126 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» *je garde vos deux vaisseaux.* Les Hollandois  
 » n'osèrent pas accepter le défi. Ces hommes  
 » n'étoient pas moins extraordinaires par l'es-  
 » prit de justice, d'humanité & de générosi-  
 » té, que par leur extrême bravoure. Chacun  
 » faisoit serment de n'avoir rien détourné du  
 » butin. Si quelqu'un étoit convaincu de faux  
 » serment, il étoit jeté dans une Isle déserte,  
 » comme indigne de vivre parmi ces gens  
 » honnêtes entr'eux, & brigands déterminés  
 » avec les autres. Les braves qui avoient  
 » perdu un œil ou quelque membre, outre  
 » leur part du butin, étoient payés en raison  
 » de la perte qu'ils avoient faite, & recevoient  
 » les frais du pansement & de la nourriture ;  
 » jusqu'à parfaite guérison ; & si les fonds ne  
 » suffisoient pas pour remplir ces obligations  
 » sacrées, on recommençoit sur le champ la  
 » course, pour y pourvoir, ce qui se faisoit  
 » avant tout. Le Chef n'avoit qu'un lot ; mais  
 » ordinairement on lui faisoit des présens ;  
 » selon qu'on étoit plus ou moins content de  
 » son intelligence & de sa bravoure. La part  
 » des morts étoit donnée à leurs camarades ;  
 » & si le défunt n'en avoit point de connu ;  
 » elle étoit en réserve pour ses parens dès  
 » qu'ils s'étoient fait connoître, & à leur dé-  
 » faut, les pauvres & les Eglises étoient ses  
 » héritiers. «

Les Anglois attaquèrent en 1747 la bour-  
 gade de Saint-Augustin ; mais ils furent re-  
 poussés avec perte par les Espagnols, secourus  
 par les Indiens des environs. Ceux-ci réserve-

rent un seul Sergent des montagnards Ecoſſois aux ſuppliques abominables qu'ils deſtinent à leurs priſonniers. Il harangua ainſi ſes bourreaux : *Héros du Nouveau-Monde*, dit-il aux Sauvages aſſemblés pour le tourmenter, *vous n'étiez pas les ennemis que je cherchois. Le ſort de la guerre m'a mis entre vos mains : uſez-en comme il vous plaira ; je n'ai ni le pouvoir de vous en empêcher, ni le deſir de vous en détourner. Mais comme c'eſt l'uſage de ma Nation d'offrir une rançon pour racheter ſa vie, écoutez du moins une propoſition que j'ai à vous faire, & qui n'eſt pas à rejeter. Dans le Pays où je ſuis né, il y a certains hommes qui, par leurs recherches ou par des traditions de famille, ont acquis des connoiſſances d'un ordre ſurnaturel : un de ces ſages, dont j'étois proche parent, connoiſſant mon inclination pour les armes, me donna en partant pour la guerre, un charme qui devoit me rendre invulnérable. Vous avez tous vu, braves Américains, comment j'ai réſiſté à vos traits & à vos attaques multipliées. Sans ce charme, je devois périr mille fois ſous vos efforts redoublés ; & les atteintes mortelles ſous leſquelles mes camarades ont ſuccombé. J'en appelle à vous-mêmes, vous avez vu ſi j'ai fui le danger : ce n'eſt donc pas la vie que je vous demande ; mais je veux avoir la gloire de vous révéler le ſecret le plus important pour votre conſervation, & vous rendre un Peuple invincible : Laiſſez-moi ſeulement une main libre pour faire les cérémonies de l'enchantement ; dont vous allez faire l'épreuve ſur moi-même.*

Ces Sauvages ignorans, flattés d'acquérir un

## 128 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

secret de cette importance, & séduits par le merveilleux, l'air d'assurance, & la gaieté de leur prisonnier, lui délient un bras. L'Ecoffois recommande ensuite qu'on remette son sabre au plus adroit & au plus vigoureux des Sauvages. Ensuite ayant dépouillé son cou, il le frotte en marmottant quelques paroles. Puis s'adressant d'un air gai à celui qui tenoit le sabre : *Frappez*, dit-il, *de toutes vos forces, vous n'entamerez seulement pas ma peau*. Aussi tôt l'Indien frappe, & la tête de l'Ecoffois saute à 20 pas de-là. Les Sauvages stupéfaits regardent quelque tems ce cadavre sanglant, comme se reprochant mutuellement leur sorte crédulité; mais admirant ensuite la finesse du stratagème que cet homme avoit employé pour se dérober aux tourmens horribles qu'ils lui préparoient, ils accorderent à son corps tous les honneurs funebres qui sont en usage dans ce Pays.

Le sexe, fatigué de la contrainte minutieuse où le retient une éducation absurde dans ses principes, & jaloux de la gloire & des travaux du nôtre, s'élance quelquefois avec courage dans la carrière, après avoir emprunté nos habits. Plus d'une de ces Héroïnes s'y est distinguée, comme pour nous prouver que nous devons plus la supériorité que nous affectons, aux conventions qu'à la nature. Ces sortes de déguisemens décelent une élévation d'ame qui les rend toujours intéressans. Le voyage autour du monde, de M. de Bougainville en offre un exemple qui mérite d'être cité. Une fille nom-

mée Bard , née en Bourgogne , & que la perte d'un procès avoit réduite à l'indigence , ayant déguisé son sexe , après avoir servi en qualité de laquais , un Gênois à Paris , se trouvant à Rochefort au moment de l'embarquement de M. Commerçon , se présenta à lui pour domestique. Cette fille le suivit par-tout dans ses herborisations , dans les monts glacés du détroit de Magellan , & dans les pays brûlans du continent méridional , acquit des connoissances supérieures à son sexe , portoit les provisions , les armes , les cahiers , sans se rebuter des fatigues : elle fut reconnue à Taïti , par les Insulaires. Ses précautions pour se cacher la déceloient. Elle avoua son sexe à M. de Bougainville , après le départ de Taïti. Cet Officier lui rend la justice qu'elle s'est toujours conduite avec la sagesse la plus scrupuleuse. Elle est la première femme qui ait fait le tour du monde , & il y a peu d'apparence que son exemple soit suivi.

Si l'on en excepte ce peu de traits que nous venons de rapporter , cet ouvrage est une chronologie bien faite , mais un peu sèche , des courses , des établissemens , des guerres des Européens dans le nouveau-monde. Cet ordre même oblige souvent l'Auteur à tomber dans des répétitions. Il paroît qu'il a travaillé sur les Mémoires anciens , & d'après des Papiers publics dont les assertions sont souvent peu d'accord avec les événemens. Par exemple , en parlant de Guatimala , Ville du Mexique , il ne fait nulle mention de l'affreux tremblement

## 130 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de terre qui l'a engloutie presque entièrement sous la mer ; & du Canada , à l'occasion de la guerre de l'Angleterre avec ses Colonies , il dit sous l'année 1776 : *Il est constant aujourd'hui que les Insurgens sont maîtres du Canada.* Il est constant au contraire , qu'ils ont échoué dans cette expédition , malgré la haute bravoure qu'ils ont montrée , sur-tout dans leurs combats sur les lacs , contre des forces très-supérieures.

Le même Libraire qui débite les *Anecdotes Américaines* , donne avis qu'il a acquis du Sieur Vincent , toutes les *Anecdotes* que ce dernier publie depuis long-tems. Cette collection est de 17 volumes in-8vo. rédigés dans la vue d'offrir un corps complet d'Histoire moderne. Pour en faciliter l'emplette , il donnera la collection entière pour 4 liv. chaque volume rel. Le prix de ceux que l'on vendra séparément , sera toujours le même.

( *Gazette Universelle de Littérature ; Journal Encyclopédique.* )





*LES quatre Parties du jour à la Ville ,  
traduction libre de l'Italien de M. l'Abbé  
PARINI , sur la sixieme édition faite  
à Milan , en 1771 , avec le texte à la  
suite. A Paris , chez Dorez , Libraire ,  
rue Saint-Jacques ; & à Bruxelles , chez  
de Boubers. 1 vol. in-12. petit-format.  
Prix 1 liv. 10 sols , broché. 1777.*

CE Poëme , dont nous annonçons l'élégante traduction en prose , a eu le plus grand succès en Italie , & ne peut manquer de réussir en France , soit comme frivolité ingénieuse , soit comme une agréable production de l'esprit philosophique caché sous le voiles des grâces. Bien différent de tant d'ouvrages communs qui n'ont rien de nouveau que le titre , il contient des choses neuves. Ce n'est point une imitation de Thomson ; le Poëte Italien a créé son sujet ; & s'écartant de ces descriptions usées de la vie champêtre dont tant d'ouvrages en ce genre nous ont fatigués , ce nouveau chancre des Heures peint les brillantes & frivoles occupations des voluptueux habitans des Villes , comme Virgile , & l'élégant traducteur des *Géorgiques* , & la muse brillante du C. de B... , & le Poëte philosophe qui a chanté les Saisons , ont peint les

## 132 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

utiles travaux de la campagne , les beautés simples de la nature , & les délices de la retraite , loin des vices & du tumulte des Cités. On seroit tenté de croire , en jettant les yeux sur ce tableau fidele de nos mœurs & de nos ridicules , que Rome est moins éloignée de Paris que ne le disent nos Géographes. La raison prend dans cet ouvrage le ton de la frivolité ; c'est l'ironie ingénieuse de Socrate avec l'imagination brillante de Platon ; on y remarque des traits pleins de finesse , un style un peu trop fleuri , à la vérité , mais pittoresque ; un badinage délicat , un riche emploi des trésors de la Fable , & cet art , si parfait dans le *Lutrin* , d'orner les petits détails de pompeuses images.

Ce Poëme n'a que deux chants , *il matino* & *il mezzogiorno* : ils contiennent les quatre parties du jour , quoique le Poëte n'ait parlé que fort légèrement du soir & de la nuit. (\*) Le texte qui l'accompagne est conforme à

---

(\*) Dans son excellent *Catalogue raisonné*, M. Crevin nous apprend que toute l'Italie attend, avec la plus vive impatience, un troisième chant intitulé *la sera*, qui doit compléter le Poëme de l'Abbé Parini. Un Anonyme s'est avisé de publier à Venise un chant de la façon sous ce titre ; mais le public ne l'a pas jugé digne de faire suite aux deux premiers ; les Italiens paroissent persuadés que l'Abbé Parini peut seul mettre la dernière main à un ouvrage qui fera le plus grand honneur au Poëte & à la poésie Italienne. Voyez le Ve. vol. du *Catalogue raisonné*, pag. 17 & 18.

celui de la sixieme édition qui en a été faite à Milan en 1771. Le Traducteur avertit qu'il l'a fait imprimer , moins pour faire juger de l'exacritude de sa traduction , que pour satisfaire les Lecteurs instruits dans la langue Italienne. Il avoue qu'il s'est permis de retrancher quelques détails étrangers au sujet , & qui lui ont paru ralentir la marche du Poëme ; d'ailleurs , il annonce par son titre une traduction libre ; il ne faut donc pas la juger sur le mérite de la fidélité , puisqu'il ne s'en est dispensé que pour plaire ; cependant la traduction est aussi fidelle qu'elle doit l'être pour faire sentir l'original , & c'en est assez ; car nous pensons , comme lui , que , s'il est des Auteurs qu'il faut traduire scrupuleusement , il en est d'autres qu'il faut imiter , comme une jeune femme copie une mode nouvelle. *Je dois suivre la mode , dira-t-elle , mais ne faut-il pas premièrement , que je sois jolie ?*

Nous avons dit que l'Auteur s'est renfermé dans la Ville ; il a pris son héros dans l'ordre des Petits-maitres. Chacune des époques de la journée du jeune *Emile* , à peine âgé de vingt ans , fournit au Poëte un tableau , & la morale naît de l'ironie ou de la comparaison.

» Jeune homme , ( dit-il ) écoute-moi. Soit  
 » que transmis par une longue suite de nobles  
 » aïeux , le sang le plus pur coule dans tes  
 » veines , & t'enorgueillisse du mérite d'autrui ;  
 » soit qu'un pere économe & laborieux ait su

## 134 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» adroitement , à force de richesses , faire ou-  
» blier ta naissance , prête l'oreille à mes conseils ;  
» je n'en ai que d'agréables à te donner.

» Je veux t'apprendre à tromper le temps &  
» cet ennui funeste qui te poursuit. Les jours  
» sont si longs pour toi ! Le matin , le midi ,  
» le soir & la nuit se succèdent si lentement !  
» Voyons par quels chemins commodes nous  
» pourrons trouver le plaisir , & parsemer  
» de fleurs différentes ces différens interval-  
» les de la journée.....

» A peine à ton quatrième lustre , dit-il , tu  
» as déjà parcouru , je le fais , tous les tem-  
» ples qu'Albion & les Gaules ont élevés en  
» l'honneur de Vénus & de Mercure.... Il  
» est temps enfin de se livrer aux douceurs  
» du repos. En vain les tambours de Mars t'ap-  
» pellent à d'autres exploits ; laisse une foule  
» imprudente braver les hasards de la guerre ,  
» & exposer sa vie pour la vaine fumée d'une  
» gloire meurtrière. Tu as assez fait pour la  
» tienne : vis & repose toi.... »

Le Poëte peint ensuite le point de jour ;  
le Laboureur quittant à regret son lit , pressant  
ensuite les pas tardifs de ses bœufs , les travaux  
champêtres & ceux de la Ville ; puis revenant  
à son héros ; » mais quoi ! tu n'es point du  
» nombre de ceux que le Soleil couchant vit  
» hier assis à une table frugale , & qui bien-  
» tôt après profitant de la lueur incertaine du  
» crépuscule , allèrent sur un lit sans duvet  
» étendre un corps accablé de fatigue & de  
» sommeil. C'est ainsi que vit & dort le peuple ,

S E P T E M B R E , 1777. 135

» Mais , rejetton des demi-Dieux , toi  
» que Jupiter créa sans doute d'un limon dif-  
» férent des autres hommes , élève-toi au dessus  
» du vulgaire & n'oublie jamais ton origine. »

Le Poëte peint le lever & la toilette du  
Petit-Maitre.

» Tandis que je parle , continue-t-il , l'art ter-  
» mine son chef-d'œuvre ; il a su donner jusqu'au  
» moindre de tes cheveux , la forme la plus  
» élégante. Ne te reste-il rien à ajouter ? Déjà  
» d'une main sagement prodigue , un esclave  
» adroit a rempli ton cabinet d'un épais nuage  
» de poudre. Affronte ce nouveau tourbillon ;  
» courage , mon héros ; oui , c'est ainsi que  
» le plus brave de tes aïeux , à travers les  
» feux & les foudres de Mars , qui affié-  
» geoient ta patrie , fut avec tant de vaillance  
» en défendre les remparts. C'est ainsi qu'après  
» avoir mis en fuite des ennemis redoutables ,  
» sortant de la mêlée avec des cheveux en dé-  
» sordre , le visage souillé de sang , de sueur  
» & de fumée , il inspiroit encore la terreur  
» aux citoyens heureux qu'il venoit de sauver.  
» Il fut le bouclier de sa patrie ; pour toi , hé-  
» ros plus agréable , il t'étoit réservé d'en être  
» la fleur & l'ornement. N'entends-tu pas les  
» cris de tes concitoyens impatiens de te voir ?  
» Le Soleil va disparoître d'un horizon où il  
» n'a pas pu éclairer tes charmes. Il est temps  
» enfin que tes esclaves , d'une main légère ,  
» accourent te revêtir de ces habits , que le  
» goût industrieux des filles de la Seine orna  
» de paillettes étincelantes. »

## 136 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Après avoir décrit le déjeuner , le Poëte raconte ainsi la rupture de l'*Hymen* & de l'*Amour*.

» L'Hymen autrefois foumettoit tous les  
» cœurs , & l'Hymen & l'Amour n'avoient  
» qu'un même temple ; mais , par bonheur ,  
» tout change sur la terre. O Muse ! dis nous  
» par quelle heureuse révolution l'Hymen  
» & l'Amour ont vu leur empire divisé «.

» L'Amour , le plus jeune des deux freres , fut donné en garde à l'Hymen. Leur  
» mere craignoit que ce Dieu , privé de la  
» lumiere , ne l'égarât dans des sentiers détournés , & , lançant ses traits au hasard ,  
» ne fit bientôt dégénérer & périr la race  
» humaine. Aussi confia-t-elle à la prudence  
» de l'ainé la conduite de son jeune frere ,  
» aussi indocile que volage. Mes chers enfans , leur dit cette tendre mere , en les  
» embrassant , ne vous séparez jamais ; ainsi  
» réuni , vous serez plus heureux. Les traits  
» de l'un seront lancés avec plus de force , &  
» ceux de l'autre atteindront plus sûrement  
» leur but «.

» L'Amour , foible encore , se foumet aux  
» volontés de sa mere ; mais à peine il sent  
» croître ses forces , que son bouillant courage lui dit qu'il peut régner seul. Il essaie  
» le pouvoir de ses ailes ; & , s'élevant dans  
» les airs , il plane bientôt au-dessus des aigles. Il croit voir l'univers sous ses pieds.  
» Il prend son arc , & s'écrie : *Non , je n'aurai plus de maître !* D'un vol orgueilleux &

» rapide, il revient vers sa mere. Quoi! lui  
 » dit-il, l'Amour, le plus puissant des Dieux,  
 » ne seroit donc plus que le vil esclave de l'un  
 » de ses freres? Il n'oseroit donc lancer un seul  
 » trait qui ne fût dirigé par la main de ce  
 » sombre tyran? Eh! que ne me dépouille-t-on  
 » de mon arc & de mes fleches, si je n'en puis  
 » disposer à mon gré! Puisqu'il veut être mai-  
 » tre, qu'il regne seul, ce frere ambitieux. Mais  
 » non, j'ai pitié des mortels, qui périroient de  
 » langueur dans ses tristes chaînes: veuillez donc  
 » partager l'Empire entre lui & moi. C'en est  
 » fait, l'on ne nous verra plus sur le même  
 » trône. Il dit, & avec un air presque aussi  
 » intrépide que celui de Mars, il attend fié-  
 » rement la réponse de sa mere. Elle le prend  
 » sur ses genoux, le presse sur son sein. Ca-  
 » resses, pleurs, baisers, tout, jusqu'aux prie-  
 » res, fut vainement employé. Eh bien, s'é-  
 » cria enfin cette mere désolée, mes chers en-  
 » fans, puisque vous ne pouvez régner ensemble,  
 » que l'Empire se partage entre vous. Toi, plus  
 » fougueux, & moins clairvoyant, regne sur les  
 » cœurs pendant le jour, tes fleches enflammées  
 » ne t'auront bientôt fait que trop de sujets. Toi,  
 » plus paisible & plus timide, rassemble les tiens  
 » pendant la nuit. Ainsi parla Vénus, & l'Hy-  
 » men & l'Amour se séparèrent pour jamais.

C'est avec la même grace que l'Auteur nous  
 peint la descente du Plaisir sur la terre, en-  
 voyé par les Dieux pour en chasser la triste  
 uniformité; rien de plus piquant que les détails  
 de la toilette recherchée du jeune homme fri-

## 138 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

voile qu'il finit d'instruire dans l'art de tromper le tems & l'ennui, ces deux cruels ennemis de l'être futile qui ne fait pas s'occuper; on verra avec plaisir dans le second chant une description animée de la joie folle, du luxe ruineux & de la licence des orgies; mais nous nous arrêterons à l'endroit où l'Auteur nous apprend l'origine du triéstrac. L'Amour rit encore du stratagème le plus ingénieux qu'ait inventé aucun de ses sujets dans ses ruses de guerre contre l'Hymen.

Un amant malheureux brûloit depuis long-tems d'un feu secret pour la belle Aglaë: des regards tendres & languissans étoient les seuls interpretes de son cœur; encore avoient-ils de la peine à tromper la vigilance d'un époux dont les yeux ne se fermoient jamais, & qui, au moindre bruit, immobile, en silence, dresseoit deux oreilles attentives. Hélas! pas un esclave que l'amant infortuné eût pu séduire: par-tout il trouvoit devant lui la furie qui le tourmentoit: dans son désespoir, il courut au temple du Dieu bienfaisant dont la main est toujours armée du caducée, & qui porte à la tête & aux pieds des ailes légères. Il se prosterna humblement devant sa statue; les yeux en pleurs & les mains jointes il s'écrie avec ferveur: *O toi! digne fils de Maia, si propice aux vœux des tendres amans, toi qui trompas Argus aux cent yeux, & lui enlevas le trésor chéri qu'il gardoit avec tant de soin; apprends-moi à tromper, sinon les yeux, au moins, l'oreille d'un époux importun. La statue paroît*



fourire à sa demande. Il sent le divin caducée s'abaisser trois fois ; & dans l'instant , son imagination éclairée lui représente distinctement tous les détails du nouveau jeu qui doit être si propre à étourdir les maris trop attentifs. L'amant heureux s'éloigne , comme si Mercure lui eût prêté ses ailes , & il est déjà chez l'aimable Aglaë.

Il prend une table ; en rehausse les bords ; & à la même hauteur , la sépare en deux champs inégaux. Le fond en est noir. Sa largeur , de chaque côté , est occupée par douze cases alternativement marquées de pyramides blanches & vertes. Telles que les bataillons de la rose rouge & de la rose blanche , quinze dames rassemblées à chaque bout , les unes d'une blancheur éblouissante , les autres d'un noir d'ébene , attendent , pour régler leur marche , que deux dés , en roulant , sortent d'un cornet retentissant. Heureuse celle qui ne se livre pas seule aux hasards ! Une compagne est ici nécessaire pour l'aider à soutenir le choc de l'ennemi. Les dés jettés , & renvoyés aussitôt , augmentent le nombre des combattantes. Déjà je vois les dames blanches , formant deux-à-deux un bataillon ferré , attaquer , par des coups hardis , la phalange opposée. Les dames noires s'y avancent d'une marche moins ordonnée , & celles qui se hasardent imprudemment toutes seules , éprouvent différens échecs , dont la victoire tient un compte fidèle. Quelquefois le coup porte à faux , & retombe sur celle qui a poursuivi trop inconsidé-

rément son ennemie ; mais le hasard favorise les dames blanches, dont notre heureux amant est le général. Il semble que leurs rivales, commandées par Aglaë, ne demandent plus que leur défaite. L'époux, étonné, examine attentivement cette nouvelle joute. Elle lui paroît dangereuse entre deux ennemis qui se combattent d'aussi près. Tantôt le coude appuyé sur l'un des bords, il prête une oreille attentive, tantôt il porte sous la table un regard curieux, & chaque fois les cornets bruyants font retentir leurs coups redoublés. Il s'éloigne épouvanté, le soupçon le ramene. Le combat s'échauffe de plus en plus. Un seul coup peut donner ou faire perdre la palme ; le cornet disgracié de la Fortune veut donner aux dés une nouvelle chance ; il les agite violemment, & les fait rouler dans la carrière avec un bruit effroyable. Les coups sont portés & rendus avec tant de vitesse, qu'on croiroit entendre le murmure continu du tonnerre qui gronde dans les montagnes. Le mari jaloux, excédé enfin, s'échappe en se bouchant les oreilles, & en maudissant l'invention de ce jeu bruyant. Mercure, la victoire est à toi. L'amant heureux n'a dit qu'un seul mot, Aglaë a tout entendu.

» O Dieux puissans ! ( dit l'Abbé Parini, en  
 » finissant son Poëme ) qui d'un coup-d'œil ré-  
 » gissez l'univers, suspendez le rapide cours  
 » des sphaeres célestes, & laissez éclater à la  
 » lumière les nobles exploits de mon Héros....  
 » Mais la Nuit, soumise à des loix inviolables,  
 » s'avance d'un pas lent & silencieux. Déjà

» son urne lugubre répand une rosée funeste  
 » dans les airs ; toutes les couleurs brillantes  
 » dont le jour avoit peint les fleurs & la beauté ,  
 » s'effacent sous le crêpe ténébreux dont elle  
 » couvre insensiblement l'hémisphère. Sœur de  
 » la mort, elle confond comme elle tous les  
 » objets. Les arbres, les animaux, les Grands  
 » & le Peuple, tout devient égal sous son em-  
 » pire. Les Belles, énorgueillies n'a guere de  
 » leurs charmes, maintenant confuses & timi-  
 » des semblent avoir perdu leurs attraits ; la  
 » seule laideur semble augmenter son courage.  
 » Déjà je ne reconnois plus ce char qui pré-  
 » cipite sa course, ni celui que l'Amour re-  
 » tient encore dans l'ombre mystérieuse. Tous  
 » les objets disparaissent, je ne retrouve plus  
 » mon Héros. Eh ! sans lui, qui pourroit don-  
 » ner de l'intérêt à mes chants ? Peu sembla-  
 » ble au Poète lugubre, qui ne fait entendre  
 » sa voix que dans les sombres horreurs de la  
 » nuit, j'attendrai l'aurore & le chant des oi-  
 » seaux pour reprendre ma lyre. «

On voit que ce Poëme méritoit d'enrichir  
 notre langue. Le Poëte peint d'une manière  
 agréable les objets les moins rians ; & ses pin-  
 tures sont variées avec un tel art, que le  
 grand est à côté du léger & de l'agréable, &  
 qu'on passe continuellement de l'un à l'autre  
 avec plaisir.

( *Courier Littéraire de l'Europe ; Jour-  
 nal Encyclopédique ; Journal des  
 Sciences & des Beaux-Arts ; Ga-  
 zette Universelle de Littérature.* )

---

A general History, &c. *Histoire générale de la Science & de la pratique de la Musique ; par SIR JOHN HAWKINS. 5 Volumes in-4to. Londres, 1776, chez Payne.*

#### C O N C L U S I O N :

**L**ES deux derniers volumes dont il nous reste à parler, sont consacrés à la Biographie musicale, & contiennent les vies de tous les Artistes fameux dans les divers genres de composition & d'exécution, qui ont flori depuis le commencement du dix-septieme siecle jusqu'à nos jours, avec leurs portraits gravés d'après les originaux. Le volume quatrieme se termine à l'an 1700, & le cinquieme à l'an 1762. Plusieurs de ces vies offrent des faits intéressans ; celle de Stradella, fameux Chanteur & Compositeur Vénitien, présente un exemple frappant du pouvoir de l'harmonie, & en même tems un exemple terrible des excès de la vengeance.

Stradella florissoit vers le milieu du dernier siecle, & ses talens firent long-tems les délices de Venise. Il fréquentoit les maisons les plus distinguées de cette Capitale, & les personnes qui aimoient la musique & desiroient d'exceller dans cet Art, se disputoient l'avan-

tage de prendre des leçons de lui. Dans le nombre des élèves qu'il formoit, se trouvoit une jeune Dame d'une ancienne famille de Rome, nommée Hortensia, qui avoit une intrigue galante avec un Noble Vénitien ; Stradella en devint amoureux & n'eut pas de peine à se faire préférer par elle à son rival ; il l'enleva, & la conduisit à Rome, où ils se firent passer pour mariés. Le Noble Vénitien furieux de cet enlèvement, mit sur leurs traces deux assassins, qui, après les avoir cherchés inutilement dans quelques Villes d'Italie, découvrirent enfin le lieu de leur retraite, & arrivèrent à Rome un soir que Stradella donnoit un oratorio dans l'Eglise de Saint Jean-de-Latran. Ces scélérats résolus d'exécuter leur crime lorsqu'on sortiroit de l'Eglise, entrèrent pour entendre la musique, ou plutôt pour veiller sur leur victime & l'empêcher de leur échapper. Ce fut ce qui le sauva. A peine eurent-ils entendu la voix charmante de Stradella, qu'ils se sentirent pénétrés d'attendrissement & de remords ; ils se reprocherent leur affreux dessein, & ne furent plus animés que du desir de sauver celui dont ils avoient juré la mort un moment auparavant. Ils l'attendirent à la porte de l'Eglise, & le voyant sortir avec Hortensia, ils s'approchèrent de lui d'une manière soumise & polie, le remercièrent du plaisir qu'il leur avoit donné, & lui avouèrent que c'étoit à l'impression que sa voix avoit faite sur eux, qu'il étoit redevable de son salut. Ils lui expliquèrent ensuite le motif de leur voyage, & finirent par lui

conseiller de quitter Rome sur le champ , pour qu'ils pussent faire croire à celui qui les avoit envoyés , qu'ils étoient arrivés trop tard.

Stradella suivit ce conseil & se rendit à Turin avec Hortensia , tandis que les deux hommes retournerent à Venise où ils s'excusèrent comme nous l'avons dit. Mais cet événement ne fit qu'accroître la rage du furieux Vénitien ; il associa à sa vengeance le pere même d'Hortensia , en lui faisant entendre qu'il ne pouvoit laver son déshonneur que dans le sang de sa fille & de son ravisseur , & ce vieillard dénaturé se mit lui-même à la tête de deux scélérats , avec qui il prit le chemin de Savoie , après s'être fait donner des lettres de recommandation pour l'Ambassadeur de France qui étoit alors le Marquis de Villars.

Cependant la Duchesse régente de Savoie , instruite de l'arrivée des deux amans & de la cause de leur départ de Rome , les avoit pris sous sa protection , & pour les soustraire à la vengeance du Vénitien , elle avoit placé Hortensia dans un Couvent , & avoit donné à Stradella le titre de son premier Musicien avec un logement dans son Palais. Ces précautions sembloient suffisantes pour la sûreté de l'un & de l'autre , & quelques mois s'étant écoulés tranquillement , Stradella croyoit n'avoir plus rien à craindre , lorsqu'un soir qu'il prenoit l'air sur les remparts de la Ville , il fut assailli par trois assassins qui lui donnerent un coup de poignard dans le sein , & le laissant pour mort sur la place , se réfugièrent aussi-tôt à l'Hôtel de l'Ambassadeur

ambassadeur de France. C'étoient le pere d'Hortensia & ses deux satellites, que le Ministre François, qui ne vouloit ni les soutenir après un crime aussi atroce, ni les livrer à la Justice après leur avoir donné asyle, fit évader secrètement au bout de quelque tems. Dans cet intervalle Stradella guérit de sa blessure qui n'étoit pas mortelle, & le Vénitien vit échouer pour la seconde fois ses projets de vengeance; mais il ne les abandonna pas, seulement il se détermina à en différer désormais l'exécution pour la rendre plus assurée, & il se contenta de faire épier Stradella par ses émissaires. Un an se passa de cette maniere sans aucune nouvelle entreprise, & on pouvoit présumer que les persécuteurs s'étoient lassés de l'inutilité de leurs efforts; la Duchesse régente pensa qu'il étoit tems d'assurer le bonheur des deux amans & de légitimer leur union; Stradella & Hortensia furent enfin mariés & se crurent au terme de leurs malheurs. Mais une triste expérience auroit dû leur apprendre à se défier d'un calme apparent, & en effet trop de sécurité les perdit. L'envie de voir le Port de Gênes, leur fit abandonner Turin; le Vénitien en fut instruit, & le lendemain de leur arrivée à Gênes, des assassins entrèrent dans leur chambre & les égorgerent tous les deux.

Pour faire diversion à cette histoire funeste; nous rapporterons quelques anecdotes concernant Thomas Britton qui vivoit au commencement de notre siècle, & que son goût pour la musique a rendu célèbre en Angleterre.

Thomas Britton étoit Charbonnier de son métier , & il fut allier avec cette profession l'étude de la chymie & la passion de la musique. Il habitoit une maison fort petite & fort obscure , qui avoit été auparavant une écurie & qu'il avoit rendue logeable pour lui ; il y rassembloit tous les soirs un grand nombre de Musiciens & d'Amateurs du premier mérite , avec qui il exécutoit des morceaux de musique choisis ; une place longue & étroite au-dessus de son magasin de charbon lui servoit de salle de concert , & elle se trouvoit souvent remplie d'hommes & de femmes de qualité que leur plaisir y attiroit autant que la singularité du spectacle. Cet homme extraordinaire avoit chez lui une collection des Livres de musique les plus rares & les plus précieux , il s'attachoit avec ardeur à en recueillir de tous côtés , & comme le goût des Livres anciens étoit alors généralement répandu , il se rencontroit souvent dans ses recherches avec les gens les plus distingués ; en voici un exemple qui peint assez bien les mœurs Angloises.

Les Comtes d'Oxford , de Pembroke , de Sunderland , de Vichelsea , & le Duc de Devonshire étoient à la tête des chercheurs de Livres & de Manuscrits ; tous les samedis en hiver , le Parlement ne s'assemblant point ces jours-là , ils se répandoient dans les divers quartiers de Londres , & parcouroient dans la matinée toutes les boutiques de Libraires ; ils se réunissoient un peu avant midi chez un nommé Christophe Bateman , Libraire en *Pa-*



*ter-noster-row* , & là la conversation rouloit sur divers objets de Littérature & de Bibliographie. Britton qui finissoit sa ronde dans le même tems , arrivoit ordinairement au bout de quelques minutes , couvert d'un gros farrau bleu ; il déposoit son sac à charbon sur le comptoir de Bateman , & se mêloit ensuite à l'entretien qui duroit environ une heure , après quoi on se séparoit en se donnant rendez-vous à une taverne d'Aldersgate pour y dîner & y passer le reste de la journée.

Les circonstances de la mort de Britton ne furent pas moins singulieres que sa vie ne l'avoit été. Il y avoit à Londres un Forgeron nommé Samuël Honeyman , qui étoit Ventri-loque , & qui se plaisoit à effrayer les personnes dont il n'étoit pas connu. Un Monsieur Robe , voisin de Britton & Membre de ses concerts , croyant lui jouer un tour sans conséquence , lui présenta cet homme sous un prétexte assez indifférent. Tous les trois gardant le silence , Britton entendit tout-à-coup une voix qui lui annonçoit qu'il alloit mourir dans peu d'heures , si il ne se mettoit à genoux dans le moment & ne récitoit l'Oraison Dominicale. Le pauvre homme épouvanté de ce prodige , fit aussitôt ce que la voix lui ordonnoit ; mais cela ne l'empêcha pas de mourir peu de jours après , des suites de sa frayeur.

Britton étoit un petit homme assez gros ; mais il avoit quelque chose de distingué dans la figure & dans les manières ; on a deux portraits de lui peints par M. Woolaston son ami ;

## 148 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

un de ces portraits se conserve au Museum Britannique, & il y est représenté avec son farrau bleu, ayant à la main la mesure dont il se servoit pour débiter son charbon. C'est d'après ce portrait qu'il est gravé à la tête de son article, dans l'ouvrage de M. Hawkins.

Dans le premier extrait que nous avons donné de cette histoire, nous avons promis de revenir sur les critiques des Rédacteurs du *Monthly Review* ; ce sont ces deux derniers volumes qui leur fournissent le plus de matière.

M. Hawkins, en parlant au commencement de son premier volume, de ceux qui ont écrit avant lui l'histoire de la musique, a traité de minuties très-peu intéressantes certains détails où l'on entre sur la musique des anciens, comme quand on nous dit que *Chorebus*, *Hyagnis* & *Terpandre*, portèrent le nombre des cordes de la lyre de quatre à sept ; qu'*Olympus* inventa le genre enharmonique ; qu'*Eumolpe* & *Mélampe* étoient d'excellens Musiciens ; que *Pronomus*, *Antigenides* & *Lamia*, jouoient supérieurement de la flûte, &c. Ces réflexions tombent directement sur M. Burney, qui s'est étendu avec une certaine complaisance sur tous ces détails & sur une infinité d'autres concernant *Orphée*, *Amphion*, *Apollon* même & les neuf Muses, &c. Les Journalistes ci-dessus cités prennent la défense & récriminent assez vivement contre M. Hawkins. Croit-il, disent les Journalistes, intéresser davantage le public par l'histoire très-prolixie & très-circonstanciée de toutes les cotteries musicales qui ont paru dans cette Ville, par exemple, de la *Société du Ma*...

*drigal*, destinée à faire revivre l'excellent style du seizieme siecle, qui s'assembloit d'abord aux *douze cloches* en *Bridelane*, où chaque associé payoit cinq shelings par quartier pour les rafraichissemens & le tabac, qui fut transportée delà aux *armes du Fondeur* à *Lothbury*, qui revint ensuite aux *douze cloches*, & qui enfin s'est établie aux *armes de la Reine*? M. Hawkins croit-il que les annales du concert de *Castle-Tavern* en *Pater-noster-row*, de celui de *Crown-Tavern* en *White Chappel*, piqueront beaucoup la curiosité des Lecteurs, & qu'ils seront bien charmés d'apprendre que M. Pierre Preleur, Maître d'écriture en *Spital-Fields*, & M. Jean Stephens, Charpentier en *Goodman's Fields*, &c. y exécutoient leur partie? Croit-il qu'on s'inquiete beaucoup de savoir que M. Caston s'étant établi à *Iron-Monger-Row*, y donna des concerts; que M. Woolaston, qui étoit passionné pour le violon, jouoit le second-dessus quand M. Charles Froud, Organiste de *Cripplegate* ne s'y trouvoit pas; que M. Samuël Jeacock, Boulangier au coin de *Berkeley-street*, s'y rendoit assez souvent; qu'on y buvoit dans les intermedes de fort bon vin & d'excellente biere que M. Caston brassoit lui-même; qu'on se quittoit sur le minuit, & que chacun se rendoit chez soi tranquillement, à cause de l'attention judicieuse qu'on avoit eue de fixer pour ces assemblées les tems de pleine lune? Certainement il est bien glorieux pour M. Samuël Jeacock & pour M. Caleb-Jeacock, son frere, encore vivant, ancien Président de la Société du

*Chaperon*, l'être célébrés dans une histoire; d'où Orphée, Terpandre & Amphion, &c. sont exclus.

Il faut convenir que M. Hawkins mérite une partie du ridicule que les Journalistes jettent sur ses recherches; il faut convenir encore que son ouvrage est mal digéré, rempli de digressions étrangères au sujet, & absolument dénué d'ordre & de méthode; que le style en est extrêmement diffus; & que les faits intéressans qu'il contient sont noyés dans une infinité d'anecdotes triviales. Ses critiques lui reprochent tous ces défauts que les Journalistes qui lui sont favorables, se contentent d'excuser.

(*Critical Review*; *Monthly Review*)

---

*THÉORIE des Traités de Commerce entre les Nations*; par M. BOUCHAUD, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, Docteur-Régent de la Faculté des Droits de Paris, Lecteur & Professeur Royal du Droit de la Nature & des Gens, & Censeur Royal. A Paris, chez la veuve Duchesne, rue Saint-Jacques. In-12. d'environ 600 pag. 1777.

**M**R. Bouchaud, chargé d'enseigner le Droit de la nature & des gens dans le Collège Royal de France, se seroit reproché de ne publier aucun ouvrage relatif à son état. Celui-ci même

étoit destiné à faire partie du premier volume que le College Royal se propose de publier ; mais la crainte qu'il n'y occupât trop de place , a déterminé le sàvant Auteur à le donner séparément. La matiere qui en fait l'objet , n'a été traitée *ex professò* , par aucun Auteur François , & ne l'a même bien été , selon M. Bouchaud , que dans une courte Dissertation Latine du célèbre Docteur Mascou , de *fœderibus commerciorum*. Ce n'est pas que l'Académicien François n'ait trouvé des lumieres dans plusieurs autres Jurisconsultes d'Allemagne , féconde en habiles *Publicistes* : ce n'est pas non plus que la Lecture des Ecrivains François lui ait été inutile , celle sur-tout de M. l'Abbé Mably , qu'il fait profession de regarder comme un de ses Maîtres ; mais quoique dans son *Droit public* de l'Europe , justement appelé le *Manuel des Politiques* , M. Mably , parle des conventions générales touchant la navigation & le commerce , le plan de son ouvrage ne lui permettoit pas d'approfondir ce sujet ; ainsi M. Bouchaud , en le remaniant , présente , en quelque sorte , un Supplément au travail de l'estimable Publiciste François.

Cette production est divisée en XV Chapitres , sans compter un dernier destiné aux preuves justificatives : les notes , qui auroient pu détourner de l'objet principal l'attention du Lecteur , sont renvoyées à la fin des Articles. Il ne s'agit ici que des Traités de commerce , & ces Traités ne sont pas tous du même genre. Les uns ont l'apparence d'un contrat de société ,

telle fut la Confédération Anténique , dont l'époque a fait naître tant d'opinions diverses : d'autres tendent uniquement à protéger le commerce des sujets d'un Etat : plusieurs , qu'on peut appeller de *simples Traités d'amitié* , ont trois principaux objets , la *liberté* , la *sûreté* , la *facilité* de la navigation & du commerce. Il en est par lesquels on s'engage à quelque *prestation* , & qui ajoutent quelque chose à la liberté naturelle , ou la restreignent en quelque point. Telle est la matiere que M. Bouchaud propose de discuter ; mais cet examen deviendrait superflu , s'il existoit quelque Nation qui , ayant un droit légitime à l'empire de la mer , enlevât aux autres peuples la liberté de la navigation & du commerce. D'un autre côté , s'il n'existoit , par rapport à la mer , aucune sorte de propriété , la liberté de la parcourir pour commercer , ne pourroit être restreinte dans aucun cas.

M. Bouchaud fait remonter la prétention à l'empire de la mer à une haute antiquité , au temps où Minos , second du nom , fils de Lycaste & petit fils de Minos premier , régnoit en Crete , c'est-à-dire , quelques années avant le siège de Troye. Ce fut à main armée , bien plus qu'avec la plume , que les Athéniens , les Lacédémoniens , & plusieurs autres peuples , se disputèrent cet empire. Les Anciens Jurisconsultes Romains jugeoient même que , suivant le droit de la Nature , non-seulement la mer , mais encore les côtes , étoient des *choses communes* , appartenantes à tout le monde ,

S E P T E M B R E, 1777. 153

Cette opinion éprouva, comme le Gouvernement, une révolution; les Empereurs n'hésiterent point à se dire les Souverains de la mer, & les Jurisconsultes parlèrent comme les Empereurs.

C'est chez les Nations modernes de l'Europe, que la question a été débattue avec plus de chaleur par les Ecrivains qui, selon M. Bouchaud, ont montré plus de zèle patriotique que d'amour pour la vérité.

Grotius & d'autres combattirent avec force pour la *liberté* de la mer, qui ne fut pas attaquée avec moins de vigueur par Selden, & par une foule d'autres Ecrivains. Quelques-uns, tels que Pontanus & Puffendorf, qui eurent aussi leurs partisans, prenant un parti mitoyen, crurent terminer cette grande querelle à l'aide de quelques distinctions. Sans s'ériger en juge, M. Bouchaud observe que les Savans qui ne furent point séduits par un zèle immodéré pour leur patrie, se déclarèrent en faveur du sentiment de Selden.

Il y a donc, à l'égard de la mer, une sorte de propriété? Sans doute, répond M. Bouchaud; quoique la communauté des biens ait précédé toute propriété. Celle-ci, selon l'observation du Jurisconsulte Nerva, commence par la *possession naturelle*. » Or, la possession est de fait; » conséquemment, à moins qu'on ne veuille » se jeter dans le progrès à l'infini, il est de » toute nécessité, que l'occupation ou la division, qui ne peuvent, l'une ni l'autre, se » concevoir sans communauté de biens, aient

## 154 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» été les plus anciennes manieres d'acquérir. «

Cette communauté ne portant pas sur des biens d'un usage inépuisable, dut occasionner des contestations funestes ; & , pour y remédier , on convint que les choses qui n'appartenoient auparavant à personne en particulier , seroient au premier occupant. C'est ainsi qu'on s'empara de pays entiers , soit en commun & par canton , soit en détail & par petites portions de terre. Les Souverains s'arrogerent toutes les portions qui n'étoient point enclavées dans la propriété d'un peuple ou d'un particulier. Ils agirent insensiblement de même ; par rapport à la mer qui bordoit leurs Etats , s'attribuant un droit de propriété sur des choses qui ne sont pas d'un usage inépuisable. Maniere d'acquérir , par *occupation* , qui ne parut pas plus étrange , à l'égard de la mer , qu'à l'égard d'autres choses qui n'avoient point de maître , telles que les bêtes fauves , les fleuves , les mines , les métaux , &c.

La Jurisprudence vient merveilleusement à l'appui de cette propriété *maritime* , par une maxime qu'elle donne pour certaine ; c'est que la propriété d'un terrain une fois acquise par l'*occupation* , se retient par l'intention seule , sans que la possession actuelle soit nécessaire. Il faut raisonner de même à l'égard de la mer ; la propriété que l'occupation donne , est permanente , elle subsiste par l'intention , & produit divers effets remarquables , aujourd'hui sur-tout que personne ne doute qu'on ne puisse faire des conventions sur le libre usage de la navigation dans l'Océan.



Cette liberté est le premier objet des Traités de commerce ; M. Bouchaud en cite plusieurs où elle est stipulée. Mais elle est quelquefois restreinte. Souvent les Princes , sous prétexte de cas de nécessité , contraignent les vaisseaux étrangers qui abordent chez eux , de transporter des vivres , des munitions ou des troupes. C'est ce qu'on appelle *jus angariarum*.

Cette entrave , donnée à la liberté , n'est que momentanée , & n'a lieu que tant que le besoin ou l'utilité l'exige. Mais souvent aussi on a soin de stipuler qu'on ne fera point sujet à cette *prestation*.

La sûreté de la navigation & du commerce , exige que les Nations s'accordent à faire respectivement usage de leurs forces , pour empêcher la piraterie , brigandage qui subsiste depuis bien long-temps. L'Auteur rapporte les Loix d'Angleterre contre les Pirates ; & il en est une qui pourra paroître bien digne de remarque : » Si quelqu'un commet quelques pirateries envers les sujets de quelques Princes ou Républiques , quoiqu'en paix avec l'Angleterre , & que les marchandises soient vendues en place publique , elles resteront à ceux qui les auront achetées , & les propriétaires seront frustrés de leurs prétentions. « Les Hollandois prirent donc une sage précaution , lorsque , dans le Traité de 1667 avec les Anglois , ils arrêterent qu'il ne seroit point permis aux Pirates ou Corsaires , de vendre , dans les ports de l'une ou de l'autre Nation ,

## 156 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

les bâtimens & les marchandises dont ils se feroient emparés; & que si ces prises y étoient vendues, elles feroient restituées aux propriétaires qui les réclameraient. Clause d'autant plus importante, que les vaisseaux pris ne jouissent point du droit de *possession*, sur lequel on trouve ici un détail instructif.

Il est de l'intérêt & de la bienfaisance des Souverains, pour assurer le commerce, de prévenir les hasards de la mer, sur-tout les naufrages, soit par des fanaux, soit par des ports commodes sur les côtes qui leur appartiennent. Comme les feux allumés peuvent n'être pas apparens dans un tems couvert, les Physiciens nous suggerent encore une précaution dont on peut user pour empêcher les navires d'échouer contre les côtes; c'est d'y faire tirer de tems en tems quelque boëtes ou quelques coups de canon, dont la lumiere plus active & plus perçante indiquera l'endroit que l'on doit aborder ou éviter. Le bruit qui succédera, & qui met une seconde à parcourir 173 toises, fera connoître à des pilotes attentifs, & qui observeront l'intervalle de tems, écoulé entre l'apparition de la lumiere & le moment où ils entendront le coup, combien ils sont éloignés des côtes vers lesquelles ils font voile ou dont ils veulent s'écarter.

C'est pour compenser en quelque sorte les soins & les dépenses qu'entraînent de pareilles précautions, qu'ont été établis les péages que quelques Puissances exigent sur certaines côtes. Tel est, en particulier, l'origine de celui que

S E P T E M B R E , 1777. 157

la Cour de Danemarck fait lever sur tous les vaisseaux qui passent le détroit du *Sund*. Les Puissances de l'Europe ont consenti à ce droit, qui a été confirmé par différens traités. M. Bouchaud en rapporte plusieurs.

La coutume injuste & barbare de piller impunément, ou de confisquer les effets échappés du naufrage, a été long-tems en vigueur chez plusieurs Nations, même après les loix de quelques Souverains qui la proscrivirent (\*). Aujourd'hui même » dans plusieurs endroits de » l'Allemagne, les Prédicateurs ne se font point » un scrupule de prier Dieu en chaire *qu'il se* » *fasse bien des naufrages sur leurs côtes* « ; & Thomasius, célèbre Professeur de Hall, » soutient que ces prières & la coutume en elle-même, ne sont ni déraisonnables ni incompatibles avec les règles de la charité & de la justice. « Mais ce n'est peut-être de sa part qu'une ironie, pour tourner en ridicule ces Ecclésiastiques peu scrupuleux. Au reste, cette coutume fut entièrement abolie en France par un Edit de Louis XIV, en 1681; néanmoins comme elle subsiste encore dans quelques endroits, il est de la prudence des Souverains d'en affranchir leurs sujets dans les Traités de commerce.

Les associations maritimes contribuent à la sûreté & à la facilité du commerce & de la navigation : on en distingue de deux espèces

---

(\*) Elle s'observoit à la rigueur chez les François, les Anglois, les Napolitains & autres Peuples.

## 158 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

les unes sont guerrières & nommées aujourd'hui *Amirautés*. Les autres conservent le nom de *Pacifiques*, quoiqu'elles aient des vaisseaux armés pour leur défense, parce que ces associations se forment principalement pour trafiquer & non pour combattre. La perte & le gain sont communs entre les associés, à moins qu'il n'y ait quelque convention contraire. Il n'importe pas moins, pour faciliter le commerce, que ceux qui s'y livrent, soient soumis à une Jurisdiction particulière qui règle les affaires & termine les contestations, tant des Marins que de ceux qui trafiquent dans les marchés, les foires, & les places de commerce. C'est à quoi les Souverains ne manquent pas de faire attention dans les Traités, en y insérant des clauses relatives aux Consuls. (\*) Le Consul établi Juge des Négocians, & chargé des affaires de son Souverain, demeure son sujet; & quoiqu'il ne soit pas Ministre public, il doit jouir, jusqu'à un certain point, de la protection du Droit des Gens, quoi qu'en dise Wicquefort.

Ce seroit peu pour les Commerçans d'avoir des Juges, s'ils manquoient d'une bonne Jurisprudence maritime. Autrefois les Rhodiens;

---

(\*) Dans le traité que Henri IV conclut en 1604, avec le Sultan Achmet, il est dit : » que toutes les Nations commerçantes de l'Europe, y compris les Anglois, pourront trafiquer librement, sous la bannière & protection de France, & sous l'obéissance des Consuls François. »

qui eurent pendant un tems l'empire de la mer , se distinguèrent dans ce genre par des loix dont la sagesse a été célébrée par les Anciens. Cette sagesse ne se fait point remarquer dans les *Loix Rhodiennes* qui ont été publiées par plusieurs Savans : aussi M. Bouchaud pense que les vraies se sont perdues , & que celles qu'on a recueillies ont été *forgées* par un Grec du Bas-Empire , peut-être par un certain Jurisconsulte nommé *Docimus*. Après ces Loix , rien de plus célèbre , dans tous les pays septentrionaux de l'Europe , que les *Loix Visbyennes* , ainsi nommées de Wisby , Ville de Suede , Capitale de l'Isle de Gothland , bâtie par les Goths , qui y transportèrent les habitans de Wineta , Ville de l'Isle d'Usedom , submergée par les flots de la mer. Elles sont un supplément de ce qu'on appelle le *Rôle d'Oleron* , dressé , à ce qu'on croit , par l'ordre d'Eléonore , Reine d'Angleterre , & Duchesse de Guyenne , & confirmé , avec des augmentations , par Richard son fils. Ces Loix Visbyennes donnerent naissance au droit maritime des Villes Anseatiques , & sont encore aujourd'hui observées en Hollande , dans tous les points où on n'y a pas spécialement dérogé.

Le recueil de Coutumes , connu sous le titre de *Cousulat de la Mer* , fut suivi sur la Méditerranée ; & des Villes maritimes d'Espagne , où il s'étoit établi par l'usage , il passa dans la plupart des Villes d'Italie , & dans les Isles de l'Archipel. Mais de nouveaux usages

s'introduisirent : en Espagne , Charles-Quint & Philippe II ; en France , Louis XIV , formèrent une Jurisprudence maritime par diverses ordonnances ; & dans le reste de l'Europe , la plupart des Etats établirent une législation propre à chacun d'eux.

On a déjà vu que la liberté naturelle du commerce , protégée par les traités , est souvent restreinte par ces traités même. Quelquefois elle s'y trouve resserrée par des bornes mises à la navigation , ou par les routes qu'on lui prescrit : d'autre fois elle est restreinte à l'égard des marchandises d'un certain genre , qu'on appelle de *contrebande* , parce que les Souverains en défendent le transport par une Loi publique , ou du moins par une dénonciation faite aux étrangers.

A Rome , le commerce de certaines marchandises avec les Nations étrangères ou barbares , fut prohibé par différentes loix. A ce sujet M. Bouchaud examine la différence que les Romains mettoient entre les *Etrangers* ( *Peregrini* ) & les citoyens. Dans les plus anciens tems , on nommoit *Hostis* celui qui , dans la suite , fut nommé *Pereger* ou *Peregrinus*. Alors on appelloit *Perdueles* , les peuples avec qui on étoit en guerre ; & quand ce terme fut attribué à ceux qui conspiroient contre l'Etat ou contre le Prince , on laissa aux premiers celui d'*Hostis* ; & on comprit , sous le nom de *Peregrinus* , tous ceux qui ne jouissoient pas du *jus Quiritium* , ni du *jus Civitatis*. Le premier comprenoit les droits privés des citoyens Romains :

tel étoit le droit de pleine & entière liberté ; celui de famille, le *Connubium*, ou le mariage contracté suivant le Droit Civil, & désigné par le mot *nuptiæ* ; la capacité de faire un testament, de recevoir une succession, &c. Le *jus Civitatis* renfermoit tous les droits publics dont jouissoient les citoyens Romains ; tel étoit celui d'être compris dans le cens, d'être incorporé dans les légions, d'avoir suffrage dans les assemblées du peuple, de parvenir aux charges, &c. Ainsi, quiconque n'étoit pas citoyen Romain, étoit *Peregrinus* ; & la vraie comme l'unique marque de la *Pérégrinité*, étoit de n'être point compris dans le dénombrement des citoyens : d'où il résulte que les alliés du nom *Latin*, que ceux qui jouissoient du *Droit Italique*, de celui de *Provinces Romaines*, de *Municipes*, de *Colonies*, de *Préfectures*, étoient compris sous la dénomination d'*Etrangers*, comme ceux qui n'avoient aucun de ces droits. Elle s'étendoit même à celui qui n'étoit jamais sorti de Rome, s'il étoit, par exemple, de *Condition Latine*, ou de ceux qu'on nommoit *Dedititii*, i. e. d'une condition semblable à celle des peuples vaincus qui s'étoient rendus à discrétion. Cette dénomination subsista jusqu'au regne de l'Empereur Antonin Caracalla, qui, pour assujettir tous les sujets de l'Empire à l'impôt sur les successions, leur accorda le droit de *Cité*.

Depuis cette époque, le mot *Peregrinus* eut plusieurs autres acceptions toutes différentes.

1°. Il désigna tous ceux qui, quoique citoyens

& habitans de Rome, étoient nés sous un autre climat, en un mot qui n'étoient pas Romains *indigènes*. 2°. Les habitans d'une Province nés dans une autre. 3°. Les Barbares, soit qu'ils fussent nés hors de l'Empire, soit qu'ils s'y fussent venu établir sans y recevoir le droit de Cité, soit qu'ils y eussent été amenés comme prisonniers de guerre, & qu'ils y véussent aux mêmes conditions que les *Dedititii*. Ainsi les Romains traitoient de *Barbares* tous les pluples qui n'étoient pas soumis à leur Empire. Or, c'est avec ces étrangers ou Barbares, que le trafic de certaines marchandises étoit prohibé à Rome; & souvent, à l'exemple des Romains, le commerce avec l'Etranger a été limité par les Nations modernes de l'Europe.

Il y a même des cas où la liberté naturelle du commerce cesse entièrement à l'égard de certains peuples. D'abord personne ne doute qu'il ne soit défendu aux sujets d'un Etat, de trafiquer avec l'ennemi; mais cette prohibition peut elle s'étendre aux Nations amies ou aux Puissances neutres? C'est une question qui a partagé les Publicistes, & excité de vifs démêlés entre les Souverains. On distingue trois especes de choses qu'on peut fournir à un ennemi. 1°. Celles qui ne servent que pour la guerre, comme les armes; 2°. celles qui ne sont d'aucun usage pour la guerre, n'étant destinées qu'au plaisir & à l'agrément; 3°. celles qui sont utiles dans la guerre & hors la guerre, comme l'argent, les vivres, les vaisseaux, &c.



Quant aux marchandises de la premiere espece , on convient qu'une Puissance peut regarder comme ennemis ceux qui en fournissent à une Nation avec laquelle elle est en guerre. On comprend assez qu'aucune Puissance ne peut se plaindre de l'importation des marchandises de la seconde espece , moins propres à augmenter les forces de l'ennemi , qu'à énerver celles qui lui restent. La question ne peut donc avoir pour objet que les marchandises de la troisieme espece , & M. Bouchaud juge qu'elle peut être aisément décidée d'après les principes de la saine raison & de la Jurisprudence universelle , c'est-à-dire , d'après le droit que donne la guerre de commettre des actions qui , sans elle , feroient des crimes atroces , tels que le massacre , les ravages , le pillage , &c. Si , dans l'état de défense , dit-il , tout moyen de pourvoir à son salut est légitime , il doit être permis au Souverain d'employer toutes les ressources , sans lesquelles il ne peut conserver ou recouvrer ses droits ; d'écarter tous les obstacles qui s'opposent à sa défense ; par conséquent d'intercepter les vivres , l'argent , les vaisseaux envoyés à un ennemi dont ils augmentent les forces. Par la même raison , il permet au Souverain de traverser , par toutes sortes des voies , le commerce que fait l'ennemi avec une Nation amie , pourvu que le territoire de cette Nation soit respecté ; mais il juge qu'une Nation qui n'est point en guerre , ne peut empêcher une Nation libre & indépendante de trafiquer avec une troisieme ,

quoiqu'elle puisse lui refuser, pour ce commerce, le passage sur son territoire.

Si les droits de *douane*, ceux d'*entrée* & de *sortie* gênent un peu le commerce, ils contribuent aussi souvent à sa sûreté, parce qu'on doit les regarder comme un dédommagement des dépenses nécessaires pour conduire des canaux, nettoyer des ports, guider les voyageurs sur mer, en tenant les fanaux allumés, & en mettant des balises pour marquer les bancs de sable, &c. Les Romains prirent de grandes précautions, soit pour empêcher les commerçans de frauder les droits de douane, soit pour réprimer les vexations des Publicains, en quoi ils ont été imités par les Nations modernes de l'Europe dans les Traités de commerce. Les peuples en guerre & les Corsaires, ne sont pas les seuls qui s'approprient les vaisseaux ennemis, & en confisquent les marchandises, » On fait le même » traitement, dit l'Auteur, aux vaisseaux » amis, lorsqu'ils portent à l'ennemi des choses qui peuvent augmenter ou réparer ses forces : ou bien lorsqu'ils portent aux fujets de l'Etat des marchandises de contrebande. On ne se contente pas alors de saisir les marchandises; on déclare encore de bonne prise, & le vaisseau, & tout ce qui sert à l'équiper. » Cependant, lorsque la confiscation a lieu, ou parce que les marchandises n'ont pas été déclarées, ou parce qu'on a fraudé les droits, elle ne s'étend pas au vaisseau. La raison de la différence est, que

les droits de douane ne s'exigent pas à raison des vaisseaux, mais de leur charge : au lieu qu'à l'égard des marchandises de contrebande, la loi de la confiscation décide qu'elles ne doivent pas être transportées, & s'étend par conséquent aux vaisseaux qui les portent, lorsqu'elles ont été chargées par les propriétaires de ces vaisseaux ; car le propriétaire ne doit pas subir la peine d'un délit commis par un autre dans un navire qui lui appartient.

Mais les marchandises non prohibées peuvent-elles être confisquées, lorsqu'elles se trouvent avec des marchandises de contrebande, chargées de l'aveu du propriétaire du navire ? Plusieurs de nos Rois se sont déclarés pour l'affirmative : delà cet adage de droit si commun en France, *que la robe de l'ennemi confisque celle de l'ami*. Mais, quoiqu'il puisse être permis de menacer, en pareil cas, d'une confiscation générale, il ne paroît pas juste de confisquer, avec le navire, & avec les marchandises prohibées par la Loi, celles qui ne le sont pas : » Aussi les Nations de l'Europe, dit l'Auteur, suivent aujourd'hui cette » règle d'équité ; » & plusieurs Sentences, émancées des Tribunaux de France, s'y sont conformées. Il est en cette matière plusieurs cas douteux, qu'on ne peut résoudre que par des présomptions dont on trouvera le détail dans cet ouvrage.

Il ne faut pas s'attendre non plus que la Jurisprudence soit uniforme chez toutes les Nations, pour décider à qui doit revenir le profit de la confiscation. D'abord on distin-

gue trois. cas. Ou ce sont des vaisseaux de guerre du Prince, ou des vaisseaux de particuliers armés en course, avec commission du Prince, ou enfin des vaisseaux marchands réunis en flotte pour leur sûreté, qui ont pris des vaisseaux amis chargés de marchandises de contrebande. Dans le premier cas, tout le butin est dévolu au fisc, quoique les Princes soient dans l'usage d'en abandonner une partie pour exciter le courage des troupes. Si la prise a été faite par des *Capres* ou *Armateurs* qui vont en course avec la permission du Souverain, la plus grande partie du butin leur appartient, une autre au fisc. En Italie, un tiers est pour le propriétaire du vaisseau vainqueur, un tiers pour ceux qui avoient des marchandises sur ce même vaisseau, & un tiers pour l'équipage qui a combattu. En Espagne, une portion du butin revient au Roi, une autre à l'Amiral Général; en France, le Grand-Amiral a un dixieme, de même qu'en Hollande; mais l'Etat préleve avant tout un cinquieme.

Si la capture a été faite par des vaisseaux marchands réunis en flotte, on distingue encore : ou la prise a été faite par toute la flotte combinée, & alors tous les vaisseaux de l'association se partagent l'argent provenu de la vente du butin; ou la prise n'a été faite que par un ou deux de ces vaisseaux, & alors le partage du butin ne se fait qu'entre les Capitaines & les équipages victorieux, relativement à la paie de chaque membre de l'équipage.

S E P T E M B R E , 1777. 167

C'est encore une question de savoir, si la confiscation est encourue de plein droit, ainsi que l'affirment plusieurs Auteurs, dont M. Bouchaud n'approuve pas le sentiment. Comme, par la confiscation, les propriétaires souffrent un dommage très-considérable, & que souvent les vexations des Publicains sont criantes, il lui paroît très-juste que le fisc ne se mette en possession des choses tombées dans le cas de la confiscation, qu'après la Sentence du Juge. C'est aussi le moyen de prévenir les excès où se porte fréquemment l'insatiable avidité des gens de mer, à laquelle les loix maritimes ont souvent tenté de donner un frein. La France s'est toujours comportée avec équité & modération touchant les prises faites sur mer; aussi M. Bouchaud présente l'état actuel de notre Jurisprudence à cet égard, d'après le règlement de Louis XV, du 21 Octobre 1744. Il rapporte pareillement l'Ordonnance du même Roi, touchant les saluts de mer; sujet qui a occasionné bien des querelles, & qui, souvent, fait une partie importante des Traités. L'honneur du salut s'exige à plus d'un titre, & le premier de tous est la souveraineté qu'un Prince revendique sur la partie de la mer où se trouvent les vaisseaux dont il veut obtenir le salut. On ne peut pas contester légitimement à un Souverain, l'empire de la mer qui baigne les côtes de ses Etats; mais quelle étendue donner à cette mer, comment la distinguer de ce qu'on appelle *la pleine mer*? C'est ce qui n'a été fixé par aucune règle que les Nations

## 168 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

aient adoptée. M. Bouchaud n'en trouve qu'un exemple que lui fournit le Traité de Louis XIV avec le Dey d'Alger, en 1689, & qui défend aux Algériens de faire des prises sur qui que ce soit, dans l'étendue de dix lieues des côtes France.

Les Traités de commerce seroient des garans peu sûrs, si les Souverains ne veilloient pas à leur exécution, & s'ils ne prenoient pas, à cet égard, les mesures les plus sages & les plus efficaces. Un des moyens qu'ils ont coutume d'employer, est la construction des forteresses dans les pays où leurs sujets trafiquent en vertu des Traités. Quelquefois ces Traités sont si équivoques, qu'il n'est pas aisé de décider si les clauses en ont été violées, ou non, par l'une des parties contractantes. En ce cas, il seroit cruel, & souvent funeste, de recourir aussi-tôt à la voie des armes. L'antiquité nous montre trois moyens employés alors, une conférence amiable entre les parties, un *compromis* entre les mains d'arbitres, & la décision du fort.

La négociation est aujourd'hui le seul expédient auquel on ait recours, pour terminer à l'amiable ces différends. Mais rien n'est plus propre à maintenir l'exécution des Traités de commerce, que l'entretien d'une bonne flotte, capable d'en imposer & de se faire respecter.

Le *Droit de représaille*, quoiqu'autorisé par le Droit des Gens, ne fait souvent qu'aigrir les esprits; & d'ailleurs il est si facile de le porter au-delà des bornes légitimes! Au  
reste,

reste, les particuliers ne peuvent l'exercer, sans avoir obtenu des Lettres du Prince, ou une permission du Magistrat, suivant l'usage des lieux. En France, on doit s'adresser au Roi, qui accorde, à ce sujet, ce qu'on appelle des *Lettres de Marque*. Enfin, si les voies de douceur & conformes à la raison, qu'on a coutume d'employer pour assurer l'exécution des Traités de Commerce, sont infructueuses, il ne reste d'autre parti que celui de la guerre; malheureuse & funeste ressource, qui *fait tomber la plume des mains* à l'Auteur.

Son Ouvrage réunit le mérite de l'intérêt à celui de l'instruction, la profondeur à la clarté, la connoissance des usages anciens à celle des usages modernes. L'Auteur décompose avec précision les matieres compliquées; il en développe les diverses parties avec une méthode lumineuse qui en fait sentir la liaison, & d'où résulte l'application facile des principes. On nous reprochoit autrefois de négliger la science du Droit public, dont les difficultés ont été applanies par les Grotius, les Puffendorff & les Vatel; les leçons & les Ouvrages de M. Bouchaud nous mettront désormais à l'abri de ce reproche.

On a fait quelques observations critiques sur l'Ouvrage de M. Bouchaud, mais la plupart portent sur des objets de peu d'importance. Nous en exposerons quelques-unes sous les yeux de nos Lecteurs.

On a remarqué que parmi les avantages du commerce, l'Auteur n'a pas toujours fait les

plus réels, & qu'il lui en attribue quelques-uns qu'on auroit droit de regarder comme problématiques.

Malgré ce que dit M. Bouchaud, pour justifier les droits de péage, de douane, & autres impositions semblables, que les Souverains de certaines côtes levent, sous diverses dénominations, sur les sujets des Puissances étrangères, on ne sauroit s'empêcher de former des vœux pour que les différentes Nations affranchissent leurs Ports, & donnent une libre entrée aux vaisseaux des Peuples amis. Si l'état des finances de l'Europe s'y oppose, c'est un malheur qui prive peut-être plusieurs Nations d'un moyen de s'enrichir. Côme III, Grand-Duc de Toscane, établit le port de Livourne *Port franc* ; ce qui contribua beaucoup à enrichir ses Etats. De nos jours le Pape Benoît XIV a donné les mêmes privilèges au Port d'Ancône, & en a fait un *Port franc*. Que l'on ne craigne point en accordant des facilités au commerce, de trop multiplier les commerçans ; c'est par leur concurrence que l'on parviendra à établir le vrai prix des denrées : la liberté fut toujours le véritable encouragement du commerce. Tout le monde ne croit donc pas, comme M. Bouchaud, que *parmi les avantages particuliers que les Nations doivent se procurer par des traités de commerce, on puisse compter le monopole.*

Un reproche qu'on pourroit encore faire à l'Auteur, c'est qu'il a surchargé son Ouvrage d'une érudition qui devient quelquefois fati-



gante ; il paroît qu'en le composant, il avoit perdu de vue ses élèves auxquels cette érudition prodiguée dérobe souvent l'objet principal. Quand, par exemple, en observant qu'*un Pays est plus propre à un genre de productions qu'à un autre*, le nouveau publiciste n'auroit point inséré dans le corps de son introduction, un morceau de Virgile, élégamment traduit par M. l'Abbé de Lisle, personne ne lui auroit su mauvais gré de cette omission. On en a dit même presque autant de plusieurs citations érudites, qui coupent fréquemment la suite du discours. L'Auteur auroit pu les mettre en notes au bas des pages, & y joindre celles qu'il a renvoyées, soit à la fin des Chapitres particuliers, soit à la fin de l'Ouvrage, & dont plusieurs sont intéressantes & même précieuses.

(*Journal des Savans ; Année Littéraire ; Mercure de France ; Courier Littéraire de l'Europe ; Gazette universelle de Littérature.*)



DELLE Riverenze ed Inchini , &c. *Des Révérences & Inclinations des Anciens & Modernes ; Traité Théorique , Pratique , Historique , Politique , Physique & Moral , divisé en six Livres , avec des gravures & une Carte géographique. In-4to. Rome , chez Zempel.*

ON se rappelle le mot de ce Maître à danser qui apprenant l'élévation d'un Seigneur Anglois au Ministère , disoit qu'il ne comprenoit pas quel mérite on pouvoit trouver dans cet homme , qu'il l'avoit eu entre les mains pendant deux ans , & qu'il n'avoit pas pu seulement lui apprendre à faire bien la révérence. C'est un propos qui ne paroîtra plus ridicule , quand on aura lu cet ouvrage , où l'art des révérences est approfondi , & son importance démontrée par les faits & le raisonnement.

Le premier Livre est purement théorique & rempli de la métaphysique la plus subtile. L'Auteur prouve que les révérences ont un principe inné dans l'homme , & tellement inhérent à sa nature , qu'on pourroit le définir animal *révérencieux* aussi-bien qu'animal raisonnable ; que sur ce penchant inné aux révérences sont fondées les premières notions du droit ; & enfin , que le développement des facultés

de l'esprit & du cœur est toujours proportionné à l'exercice de la faculté *inclinatoire*. Ainsi c'étoit une excellente éducation que celle du Marquis de la Jannotiere , à qui on donnoit un Maître de danse pour lui former le cœur & l'esprit.

Dans le second Livre , l'Auteur expose l'origine & les progrès des révérences & des diverses inclinations soit de corps, soit de tête, chez les Nations Orientales. Il a de fort bonnes raisons pour croire que la première révérence qui ait paru dans le monde, fut faite par Eve à notre Pere commun, & que cet acte de politesse, vu les circonstances du lieu & du tems, eu des suites très-préjudiciables. Il ne fait pas si l'usage s'en continua chez leurs enfans ; le silence de l'histoire laisse les opinions libres à cet égard. L'établissement des Monarchies remit en vigueur le *principe inné*, & la science des révérences eut bientôt fait des progrès rapides ; elle passa en Europe par deux chemins différens, par l'Asie Mineure & par l'Egypte ; & elle s'y répandit aussi rapidement. L'Auteur donne ici une histoire concise mais cependant détaillée, des révolutions que cette science a éprouvées dans les différentes parties du monde depuis les tems les plus reculés jusqu'à nos jours, & il a poussé l'attention jusqu'à joindre à ces détails une carte géographique. Il se dispense cependant de parler des révérences Jésuitiques, & il donne pour raison que le caractère primitif de ces révérences étant contre nature, il ne convenoit pas d'en.

parler dans un ouvrage uniquement fondé sur des principes naturels. A cette raison de bien-séance il en ajoute d'autres non moins valables, & il assure que plusieurs années avant que cette espece de révérences fut détruite, il avoit vu le germe de leur destruction déjà développé.

Il est à remarquer que les progrès de l'art des révérences ont toujours été proportionnés à ceux des Sciences & des Lettres. L'Auteur cite à cette occasion plusieurs grands personnages qui ont consacré une partie de leur vie à la pratique des révérences, & qui en ont fait la base de leur mérite & de leur célébrité. Il observe encore à l'appui du même principe, que les Mandarins Chinois, qui sont les plus habiles gens du pays, passent pour être aussi les plus profonds en fait de révérences, & que dans toutes les Universités du monde connu, il n'y a point de savant Professeur qui ne commence ses leçons par une salutation pleine de gravité.

Le Livre troisieme renferme le système général des révérences, distribuées par classes, genres, especes & variétés. Il n'y a que deux classes de révérences, les *simples* & les *composées*. Les *simples* se subdivisent en *cordiales*, *graves*, *indifférentes* & *habituelles*; les *composées* en *équivoques*, *variantes*, *occasionnelles* & *comiques*. Viennent ensuite les especes & les variétés qui sont très-nombreuses, & que l'Auteur arrange avec toute la régularité qu'on peut exiger d'un faiseur de système. Le tout est accompagné de

tables très-curieuses , dont les unes sont remplies de calculs & les autres contiennent diverses figures. Dans les premières on trouve calculées les principales courbes que décrit la tête en saluant, dans une espace donné , & les degrés correspondans d'inclinaison à l'horizon de la dernière vertebre spinale ; les secondes contiennent cent trente-quatre figures qui représentent toutes les situations du corps dans les révérences ; ces figures qui sont toutes tracées d'après de grands personnages , ont des pendans anatomiques où l'on voit à découvert le jeu des nerfs , des muscles & des os qui est toujours relatif aux besoins & aux intentions de celui qui salue.

Dans le quatrième Livre, l'Auteur donne des préceptes de l'art des révérences qui *tourne sur un axe invariable aux deux extrémités duquel sont l'intérêt propre & le mal d'autrui. Cet axe souffre des déclinaisons très-irrégulières*, & l'Auteur les compare à celles de l'axe de la terre que le Chevalier de Louville a calculées.

Le cinquième Livre contient une suite d'anecdotes anciennes & modernes, rangées par ordre chronologique , qui prouvent évidemment que depuis trois mille ans , toutes les révolutions politiques , les succès & les désastres des Princes & des particuliers fameux , ont eu pour unique cause l'usage ou le défaut de révérences. Ce Livre intéressant peut être regardé comme le vrai manuel des gens de Cour , qu'il dispensera de toute autre étude.

Le Livre sixième & dernier a deux parties

également importantes. La première contient des exercices pour toutes sortes de révérences , d'ambitieux , d'avares , de dévots , &c. réduites à des tems réguliers & invariables. On y trouve encore des exercices particuliers relatifs aux différentes conditions des hommes & aux circonstances où ils se trouvent ; il y en a parmi ceux-là qui exigent un tems assez long & un estomac très-robuste , comme l'exercice du créancier pauvre auprès du débiteur riche , du Médecin auprès du malade , &c. Il y en a d'autres qui sont concertés & ridicules , & qui appartiennent au quatrième genre de la seconde classe des révérences , tels sont les exercices qui ont pour objet les révérences diplomatiques , & celles des Gens-de-Lettres entr'eux ou avec leurs Mécènes. Mais le plus long & le plus fatigant de tous ces exercices est celui du flatteur , parce qu'il tient dans une tension continuelle l'esprit & les organes ; cette espèce de gens meurt presque toujours cacochyme.

La seconde partie du Livre est consacrée à la Diététique préservative & curative des gens à révérences. Cette matière n'est pas traitée avec moins de profondeur que le reste. On en jugera par ce passage.

» Un des plus grands périls auxquels le Ré-  
 » vérencier soit exposé dans des cas urgens , c'est  
 » de perdre l'équilibre & d'être emporté par  
 » le poids de la partie du corps inclinée à l'ho-  
 » rizon. J'entends par cas urgens , cette espèce  
 » de révérence dont j'ai traité précédemment ,  
 » dans laquelle la tête de celui qui salue doit

» être plus basse que les genoux de celui qui  
 » reçoit le salut. Dans ces circonstances , l'hum-  
 » ble personnage , à force de se courber vers  
 » la terre , pourroit se renverser aux pieds de  
 » son idole , & se casser le cou , ce qui seroit  
 » un mal , ou laisser échapper du sommet de  
 » l'angle que sa tête forme avec ses pieds  
 » quelque murmure désagréable , ce qui seroit  
 » encore pis. Pour que la crainte de ces in-  
 » convéniens ne puisse préjudicier en rien à  
 » la profondeur convenable des révérences dans  
 » les cas graves , il sera bon que tout Pro-  
 » fesseur de *Révérenciaire pratique* , porte dans  
 » les poches de son haut de chausses , quelque  
 » contrepoids caché d'une matiere relative aux  
 » fins qu'il se propose. Par exemple , quand  
 » il s'agira de faire des révérences aux Grands ,  
 » aux Ministres ou aux Dames du grand ton ,  
 » il faudra se lester d'une bonne somme d'ar-  
 » gent qui produira le double effet d'accroître  
 » la gravité de la partie perpendiculaire du  
 » corps , & d'adoucir les esprits par des éma-  
 » nations sympathiques , &c. «

Cette plaisanterie a , comme beaucoup d'au-  
 tres , le défaut d'être trop longue ; elle est  
 d'ailleurs plus burlesque que gaie. Mais cela  
 n'empêche pas que la lecture n'en soit amu-  
 sante & que l'Auteur n'atteigne souvent le  
 but de ce genre d'ouvrage qui est de nous  
 faire rire de nos ridicules. Il parle dans un  
 endroit de son Livre , d'une autre production  
 de moindre étendue qu'il doit publier sous ce  
 titre , *de l'adulation réciproque des Gens-de-Lettres.*

## 178 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Nous en parlerons quand elle sera parvenue à notre connoissance.

( *Giornale Enciclopedico.* )

---

*SECOND Mémoire sur les avantages qu'il y auroit de changer la nourriture des gens de mer , par M. POISSONNIER DESPERRIERES , Ecuyer , Chevalier de l'Ordre du Roi , l'un de ses Médecins ordinaires , &c. Inspecteur-Adjoint des Hôpitaux de la Marine & des Colonies ; de l'Académie des Sciences , de Dijon , &c.*  
In-8<sup>o</sup>. de 87 pag.

**M**ONSIEUR Desperrieres avoit déjà prouvé l'efficacité du régime végétal , dans son *Traité des maladies des gens de mer* , & dans des Mémoires particuliers. Les expériences apportées en preuve auroient dû suffire pour vaincre l'obstination des partisans de l'ancien régime. Mais » tel est le sort des nouveautés , dit avec » raison ce Médecin éclairé ; quelque avant- » geuses qu'elles soient , elles trouvent des fron- » deurs qui n'ont souvent à opposer à des » raisonnemens solides & à des faits concluans , » qu'un usage condamné par ceux mêmes qui » le suivent. Il est du devoir d'un citoyen , » continue M. Desperrieres , de se roidir con- » tre tous les obstacles qu'il rencontre lorsqu'il



» veut faire le bien ; il doit sur-tout , le mon-  
 » trer aux hommes qui tiennent entre leurs  
 » mains le sort des peuples & des Etats , à ces  
 » hommes qui au dessus du petit intérêt qui  
 » divise les particuliers en factions acharnées  
 » les unes contre les autres , *jugent toujours sai-*  
 » *nement des objets qu'on leur présente , & les font*  
 » *tourner à l'avantage général.....*

» Comment une question aussi utile , ( celle  
 » de trouver le moyen de préparer & de conserver  
 » long-tems les différents légumes pour la nourri-  
 » ture des gens de mer , &c. ) question qui tourne  
 » aussi directement à l'avantage d'une portion  
 » d'hommes si précieuse à l'Etat , a-t-elle pu  
 » échapper à la sagacité de toutes les Acadé-  
 » mies ? On peut , sans inconvénient , igno-  
 » rer toutes les profondeurs de la théorie de  
 » la lune , la cause de la pesanteur des corps ,  
 » celle de l'ascension des liquides , &c. &c. Mais  
 » combien de victimes ne nous a pas coûté  
 » notre ignorance sur un point qui n'a besoin  
 » que d'être proposé pour être éclairci à la sa-  
 » tisfaction de tous ceux qui s'intéressent à la  
 » promulgation de ce qui est utile.

» L'observation que je viens de faire nous  
 » fournit la preuve que ce qui est le plus  
 » utile est rarement l'objet de nos recherches.  
 » La conduite des hommes de tous les siècles  
 » & de tous les pays a été si uniforme à cet  
 » égard , qu'elle a perdu le droit de nous  
 » étonner.....

A combien d'autres vérités aussi importan-  
 tes , ces réflexions de M. Desperrières ne sont-

elles pas applicables? Ici, du moins, on fait des objections à l'Auteur; il a la satisfaction de les discuter, d'y répondre, de les combattre; on voit les combattans. M. Desperrieres a l'avantage de l'espoir d'une victoire précédée d'un combat plus ou moins opiniâtre; mais les détracteurs de quelques autres vérités, peut-être plus précieuses encore, ont des moyens plus cruels pour les affaiblir. Ils ne se montrent pas, ou s'ils se montrent dans quelques circonstances, ils font semblant d'approuver; mais quand il faut agir & rendre vraiment service aux hommes, c'est alors qu'un froid de glace, & l'indifférence la plus parfaite ne décelent que trop leur inhumanité & leur inconscience,

M. Desperrieres qui a fait une étude particulière de tous les moyens de conserver les gens de mer & de prévenir leurs maladies, répond dans ce Mémoire d'une manière victorieuse, & en Médecin instruit & éclairé, à toutes les objections qu'on lui a faites & surtout à celles d'un Chirurgien nommé M. Aulfray.

Il est certain que du moment qu'on convient que le scorbut, par exemple, qui est l'affection la plus ordinaire & la plus à craindre pour les gens de mer, est une maladie putride, que la théorie & la pratique s'accordent à démontrer que rien n'est plus propre à combattre la putridité que les substances végétales, c'est vouloir se refuser entièrement à l'évidence que de nier ce fait. Ce n'est donc pas l'emploi

S E P T E M B R E , 1777. 181

de pareilles substances qu'il faut combattre , mais chercher plutôt tous les moyens de les préparer & de perfectionner la nourriture qui en résulte , soit en faisant choix des légumes & des farineux les plus convenables & les plus appropriés à cette maladie , comme choux , oignons , oseille , riz , pois , fèves , lentilles , &c. soit en les combinant , dans quelques circonstances , avec des substances animales pour accorder quelque chose à l'habitude , soit enfin en leur associant les corps les plus capables de les conserver & de fournir un assaisonnement agréable. Mais le point principal de la question est décidé & devoit l'être depuis long-tems , puisque tout le monde s'accorde à dire que dans tous les pays chauds , dans toutes les circonstances d'humidité combinée avec la chaleur dans toutes les maladies putrides , où le sang sur-tout est porté à une dissolution prochaine , le régime végétal est toujours plus avantageux & préférable à l'animal ; & comme les vaisseaux destinés pour les Indes , pour les Isles d'Amérique , enfin tous ceux qui vont du côté de l'Equateur se trouvent dans ce cas , ou il faut détruire les principes qu'on vient d'établir , ou convenir que les substances végétales méritent la préférence sur toutes les autres ; & c'est ce que l'expérience a prouvé mille fois.

( Gazette de Santé. )



*CAUSES célèbres, curieuses & intéressantes de toutes les Cours Souveraines du Royaume, avec les Jugemens qui les ont décidées. Tome XXX. A Paris, chez Lacombe, 1777.*

L X X V I I e. C A U S E.

*Vieux Médecin accusé d'avoir fait un enfant à une jeune Sage-Femme.*

**S**I la Cause du vieillard amoureux d'une jeune fille, que nous avons insérée dans un des volumes de notre Journal (\*) est une preuve que l'amour est de tout âge, la cause dont il s'agit ici offre un nouvel exemple de cette vérité.

» Elle présente un tableau également curieux & bizarre. D'un côté c'est une jeune  
 » sage-femme qui accuse un Médecin *sexagé-*  
 » *naire* de l'avoir séduite, en l'assurant qu'elle  
 » deviendrait un jour son épouse, quoiqu'il  
 » fût marié, & qu'il eût une femme & des  
 » enfans. De l'autre, c'est un Médecin con-  
 » sultant du Roi, un Médecin des armées;  
 » & un ancien Docteur de la Faculté de Mé-

---

(\*) Avril 1777, page 161.

SEPTEMBRE, 1777. 183

» decine de Paris, qui avoue avoir eu une  
» foiblesse pour une jeune fille complaisante,  
» & veut bien se charger de la nourriture de  
» l'enfant né de son concubinage, mais qui re-  
» fuse de payer des dommages & intérêts à  
» la mere, sous prétexte que sa conduite &  
» ses mœurs sont bien éloignées d'être pures.

La nourriture de l'enfant est une dette à laquelle je ne prétends point me soustraire (disoit le vieux Docteur;) mais la justice ne doit point de récompense au libertinage, & ce seroit en accorder une, que de donner des dommages-intérêts à la fille avec laquelle j'ai eu commerce.

Le Défenseur de la jeune Sage-femme soutenoit, au contraire, que le Médecin devoit non-seulement des alimens à l'enfant, mais encore des dommages-intérêts à la mere; que ces dommages-intérêts devoient être d'autant plus considérables, que le Médecin s'étoit rendu coupable du crime du rapt de séduction, & qu'il avoit abusé de la gravité de son état, pour plonger une fille vertueuse dans la débauche.

Par Arrêt rendu le 5 Février 1777, sur les conclusions de M. l'Avocat-Général Seguier, le Parlement de Paris, a condamné le Sieur de S... L... à payer 400 livres de dommages & intérêts à la Demoiselle Rigal, & à se charger de l'enfant dont elle étoit accouchée, à le nourrir & élever dans la Religion Catholique, Apostolique & Romaine, &c. & aux dépens.

## L X X V I I e. C A U S E.

*Question d'Etat. Légitimité contestée à des enfants  
par des parens collatéraux de leur pere.*

De toutes les questions qui s'agitent dans les Tribunaux, les plus importantes, sans doute, sont celles qui tendent à compromettre l'état des hommes. Depuis que nous sommes réunis en société, notre existence civile est devenue, en quelque sorte, aussi précieuse que notre existence naturelle. Delà l'intérêt général qu'ont excité, dans tous les tems, les réclamations d'état. Il semble, lorsqu'une pareille question s'élève, que chacun craigne pour soi, ou pour les siens, la même contestation. Chaque individu compare, en secret, les préjudicés qu'il a lui-même de l'état dont il jouit dans la société, avec celles qui sont administrées par le réclamant; & le jugement qui admet celui-ci dans une famille, ou qui l'en rejette, semble être un lien universel qui resserre toutes les familles en rapprochant chaque membre du tronc où il s'efforce de demeurer invinciblement attaché.

Plus ces questions sont importantes, plus les regles établies pour les décider devroient être claires, lumineuses & exemptes de toute équivoque; mais, comme la malice humaine est plus ingénieuse que la loi, il n'en est peut-être pas où l'application des regles présente plus de difficultés.

S E P T E M B R E , 1777. 185

Vers la fin du dernier siècle, Nicolas Hurot, fils d'un Charron, du village de la Frette, près Certrouville, vint à Paris. Il entra chez le Sieur Fromond, Marchand Lainier. Son intelligence & son exactitude engagèrent le Sieur Fromond à lui donner sa fille en mariage, avec une dot de 3000 livres. On voit, par le contrat passé le 4 février 1690, qu'il n'avoit aucuns biens, pas même quelques épargnes. Suivant les apparences, le beau-pere cherchoit à se procurer un gendre qui fût en état de l'aider & de le remplacer. Aussi paroît-il que le Sieur Hurot embrassa le commerce du Sieur Fromond, & fut, comme lui, Marchand Lainier.

Le 23 Février 1698, un fils, nommé Jean-Baptiste Nicolas, naquit de son mariage : on ne voit pas qu'il ait eu d'autres enfans.

Le Jeune Hurot, croissant en âge, ne répondit pas aux desirs & à l'attente de ses parens. En suivant le cours de sa vie, rien de plus difficile que de le définir. L'idée la plus juste qu'on pourroit donner de lui, seroit de dire qu'il n'avoit point de caractère fixe & permanent.

Ses démarches rassemblées & combinées, apprennent qu'il étoit timide, craintif, inquiet, ennemi de l'application : inattentif pour des choses essentielles & critiques : partisan d'une sorte de retraite : peu jaloux de se faire des confidens & des amis.

Ses jours furent un tissu de singularités, de traits bizarres, d'especes de mysteres &

## 186 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

d'énigmes ; il auroit souhaité , disoit-on , pouvoir cacher jusqu'à son véritable nom , sa résidence & son domicile ordinaire.

Il traita , & fut pourvu , en 1729 d'une charge de Sommier de vaisselle , échançonnerie , commun du roi. Cette acquisition étoit fort analogue à ses goûts ; elle n'imposoit ni gêne , ni fatigues , & laissoit au Sieur Hurot une pleine liberté.

Le Sieur Nicolas Hurot , pere , avoit , à son service , une Domestique nommée Anne Javorde. Son fils entretint avec elle des liaisons funestes. Les trois enfans nés de leur commerce , subirent les disgraces qui devoient être la suite du vice de leur origine.

Une inclination plus décente & plus sérieuse , disoit-on pour les enfans qui réclamoient la succession du Sieur Hurot , l'attacha. Les agrémens & les qualités du cœur d'Hélène le Flot , le fixerent. Mais plusieurs obstacles s'opposant à l'union qu'il avoit projetée , le Sieur Hurot , à ce que l'on prétendoit , n'avoit épousé Hélène le Flot qu'en 1745 , sans éclat , sans informer de ce mariage son pere & les parens qu'il pouvoit avoir du côté de sa mere. Le Sieur Hurot , fils , continua de vivre avec son pere tant qu'il vécut. Sa prétendue épouse conserva son logement particulier.

La Dame Hurot étant accouchée d'un fils , le 20 Avril 1746 , cet enfant fut baptisé comme fils de Jean-Baptiste-Nicolas Muro & d'Hélène le Flot , *inconnus*.



S E P T E M B R E , 1777. 187

Le Sieur Hurot, pere, mourut en 1747. Dès-lors son fils vécut publiquement avec la Demoiselle le Flot, comme mari & femme.

Le 27 Août 1750, la Dame Hurot accoucha de deux fils, qualifiés par l'acte du Baptême, de fils de *Jean-Nicolas Muro*, Employé chez le Roi; & d'*Hélène le Flot*, son épouse. Le pere étoit présent, & signa sur le registre.

Naissance d'une fille le 9 Avril 1752; elle fut baptisée sous les noms d'*Hélène Marguerite Uro*, fille de *Nicolas Uro*, Bourgeois de Paris, & d'*Hélène Flot*. Une autre fille née le 27 Juin de l'année suivante, fut baptisée comme fille de *Jean Muro*, Bourgeois de Paris. Sa mere mourut le 24 Septembre 1754.

A cette époque, les enfans de la nommée Javorde, dont on a parlé plus haut, traduisirent le Sieur Hurot au Châtelet, pour le faire condamner à leur fournir des alimens, à les entretenir, les élever, & leur faire apprendre des métiers. Sur les aveux du Sieur Hurot, il intervint une Sentence, qui fixoit pour toujours la destinée de ces enfans, & régloit ce qu'ils avoient à prétendre.

Le Sieur Hurot mourut en 1769. Le Commissaire du quartier ayant appris que les enfans qu'il laissoit n'avoient point de parens à Paris, se crut obligé d'apposer les scellés.

Trois particuliers, habitans de la campagne, se présentèrent alors en qualité de collatéraux, pour exposer leurs droits à la succession du défunt. Ils avancerent dans leurs défenses,

que jamais Hélène le Flot, n'avoit été l'épouse du Sieur Hurot. Elle avoit succédé chez lui, en qualité de Domestique, à Anne Javorde ; & le Sieur Hurot n'ayant pas jugé à propos d'oublier l'une pour l'autre, on prouvoit qu'il avoit eu des enfans en même tems de ces deux filles, qui partageoient également les bonnes grâces du maître commun. Il y a plus ; en 1748, Anne Javorde, étant accouchée d'une fille, le Sieur Hurot l'avoit fait baptiser comme fille légitime de lui & d'Anne Javorde, *sa femme*. Enfin après la mort d'Hélène le Flot, la nommée Marie-Jeanne d'Aubenton, dite *Janneton*, toujours *sa Domestique*, devint enceinte de ses œuvres. Le Sieur Hurot, à ce qu'il paroît, auroit voulu légitimer tous ses enfans. Dans l'Acte Baptistaire de celui-ci, Marie-Jeanne d'Aubenton est aussi qualifiée *sa femme*, comme l'avoient été alternativement Anne Javorde & Hélène le Flot, quoiqu'il ne l'ait pas plus épousée que les deux premières.

Le Défenseur des Collatéraux, après avoir exposé ces faits, examinait si le traitement que les enfans de Hélène le Flot avoient reçu de leur pere, depuis l'époque de leur naissance, répondoit mieux à l'idée qu'on vouloit donner de leur légitimité. Il résulte de cet examen les indices les plus marqués de la bâtardise pour ces enfans. L'aîné, qui avoit vécu sous le nom de *Jean-Baptiste Beaumont*, ne connoissoit seulement pas son pere.

D'après ces faits & les principes établis par

S E P T E M B R E , 1777. 189

les Collatéraux , il n'est pas douteux que les enfans du Sieur Hurot n'avoient aucun titre pour jouir des honneurs de la légitimité : 1<sup>o</sup>. Ils ne rapportoient aucune preuve du mariage entre leurs pere & mere.

2<sup>o</sup>. Leurs extraits baptistaires annonçoient , au contraire , qu'il n'avoit existé , entre le Sieur Hurot & Helene le Flot , qu'une union criminelle formée par la débauche.

3<sup>o</sup>. Leur prétendue possession étoit détruite par les titres qu'ils rapportoient ; d'ailleurs cette possession n'avoit point les caractères que les loix exigent pour conférer la légitimité.

Ainsi tout se réunissoit en faveur des Collatéraux.

Aussi , par Sentence du Châtelet , du 25 Janvier 1776 , leur réclamation a été admise , & cette Sentence a été confirmée par Arrêt du Parlement du 8 Janvier 1777.

## L X X I X . C A U S E .

### M O R T C I V I L E .

*Lorsqu'un Curé est condamné par contumace aux galeres perpétuelles , le Collateur de ce Bénéfice a-t-il le droit d'y nommer un autre Titulaire , ou doit-il attendre que le tems de la contumace soit expiré ?*

Ce procès présente l'exemple de la contestation la plus singulière qui puisse s'élever au sujet d'un Bénéfice.

Ce ne sont point deux titulaires qui se disputent une Cure , & qui cherchent à faire prévaloir leurs titres respectifs. Ce n'est point un dévolutaire qui , se couvrant de l'intérêt de l'Eglise , attaque la collation du nouveau titulaire , sur le fondement de son indignité ou de son incapacité.

Ce sont les créanciers du dernier titulaire , condamné pour un crime qui a fait vaquer son bénéfice de plein droit , qui s'étoient rendus appellans comme d'abus , qui contestoient à M. l'Archevêque de Bordeaux le pouvoir de nommer à un bénéfice qui avoit vaqué de plein droit , & dont son Official avoit prononcé la vacance. Ils soutenoient qu'il falloit laisser écouler les cinq années que l'Ordonnance donne aux contumax pour se représenter , avant de pourvoir au bénéfice. Ainsi , il s'agissoit de savoir si les créanciers d'un titulaire condamné par contumace à une peine corporelle , pouvoient s'opposer à la nomination du collateur. Cette question est également importante , & par sa nouveauté & par son objet. Nous allons rappeler les faits qui y ont donné lieu.

Le Sieur Mailletard étoit pourvu de la Cure de Saint-Vincent de Paule ; mais il n'avoit ni les mœurs ni les vertus qu'exige son état. La religion gémit encore du scandale qu'il a occasionné dans le Diocèse de Bordeaux.

Attirer une jeune femme dans sa maison ; sous prétexte de parenté , l'y retenir pendant plus de deux mois , s'étudier , dans cet intervalle , à la séduire & à la corrompre , l'en-

lever à son mari & s'évader avec elle; tels sont les crimes dont le Sieur Maillietard s'est rendu coupable , & pour lesquels il a été déferé à la Justice par le mari de celle qu'il avoit ravie.

Sur la plainte rendue contre lui , & sur l'information qui l'a suivie , le Sieur Maillietard fut décrété de prise de corps , & la procédure instruite par contumace contre lui , tant par le Lieutenant criminel , que par l'Official de Bordeaux.

Celui-ci rendit , le premier , sa Sentence : elle est du 29 Juillet dernier. Elle déclare la contumace bien & duement instruite contre le Sieur Maillietard , & déclare ledit Maillietard atteint & convaincu *des crimes de disparition ; départ & enlèvement de la Dame Marie-Josèphe de Peyronie , épouse de Louis-Auguste Giradeau , & du scandale public résultant de ce départ & enlèvement ; pour réparation de quoi , le Sieur Maillietard est interdit à perpétuité de toutes ses fonctions.* Il est ordonné qu'il se retirera incessamment dans tel Séminaire ou Maison religieuse qui lui sera assignée par M. l'Archevêque de Bordeaux , pour y faire demeure actuelle & continue pendant vingt ans , & y subir les peines canoniques qui lui sont imposées. La Sentence déclare , en outre , le Bénéfice-Cure de Saint Vincent de Paule , dont le Sieur Maillietard étoit titulaire , vacant & impétrable , ensemble tous autres Bénéfices dont il pourroit être pourvu ; & pour le jugement du cas privilégié , renvoie au Juge Royal.

Cette sentence fut suivie , bientôt après , de

## 192 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

celle du Lieutenant-Criminel. Par cette seconde Sentence, le Sieur Maillerard fut condamné aux galeres perpétuelles. Elle fut rendue le 8 Août ; & confirmée par un Arrêt du Parlement de Bordeaux, le 29 du même mois ; elle a été depuis exécutée en effigie.

Dans l'intervalle de ces deux Sentences, M. l'Archevêque, instruit de la vacance de la Cure de Saint Vincent, se crut obligé de pourvoir à ce Bénéfice. On fait que l'esprit de l'Eglise est que les Cures ne restent point sans Titulaire, ni les Paroisses sans Pasteur. M. l'Archevêque conféra donc celle de Saint Vincent de Paule au Sieur Veron.

Le Sieur Veron en prit possession le 4 Septembre ; &, comme les créanciers du Sieur Maillerard avoient fait saisir & séquestrer tous les fruits & revenus du Bénéfice, il fit, sur le champ, notifier aux séquestres son titre & sa prise de possession, avec déclaration qu'il entendoit prendre, percevoir & jouir, par ses mains, du tiers des fruits décimaux qui lui appartenoient pour cette année.

Les séquestres dénoncerent cet acte au Sieur Jalby, Syndic des créanciers du Sieur Maillerard, qui répondit que le Sieur Veron n'avoit pu se mettre en possession d'aucune des dépendances du Bénéfice de Saint Vincent de Paule, dont le Sieur Maillerard étoit toujours pourvu, sans blesser l'esprit de l'Ordonnance criminelle, au titre des défauts & contumaces, ni porter, par ce détour, la plus légère atteinte aux intérêts des créanciers du Sieur Maillerard.

Sug

Sur cette réponse, le Sr. Veron présenta sa requête au Sénéchal de Guienne, pour y obtenir la main-levée. Elle fut répondue d'une ordonnance portant que les Parties viendroient plaider. En conséquence, le Sieur Veron fit assigner, tant le Sieur Jalby, que Gaussens, séquestre, pour procéder sur les conclusions de sa requête.

C'est à la suite de cette assignation, que le Sieur Jalby, au nom & comme prétendu Syndic des créanciers, s'est rendu appellant comme d'abus du titre accordé au Sieur Veron. Tel est le précis des faits de cette cause, dont l'importance consiste dans la discussion des principes, & dans l'application que chacun des Défenseurs en a faite à son système particulier.

Le Bénéfice de Saint Vincent de Paule étoit-il véritablement vacant, disoit le Défenseur des créanciers, lorsque le Sieur Veron en a obtenu le titre ?

Voilà la principale question du procès. Si ce Bénéfice n'étoit pas vacant ; si nous parvenons à le démontrer, il ne peut pas y avoir de doute sur la nullité des provisions du Sieur Veron.

La vacance du Bénéfice du Sieur Mailletard ne peut avoir que deux causes : les crimes qu'on lui impute, ou les Sentences prononcées contre lui.

Quand bien même le Sieur Mailletard auroit été accusé du crime d'adultère, il étoit facile d'établir, disoit-on que son Bénéfice n'est pas vacant. L'adultère, d'après beaucoup d'Auteurs,

ne fait point vaquer le bénéfice *de droit* ; il ne peut être impétré, que quand il est intervenu, contre le coupable, un *jugement juridique*. Mais le Sieur Mailletard n'a point été accusé d'adultère : la sentence de l'Official l'a déclaré :  
 » convaincu des crimes de disparition, départ  
 » & enlèvement de la Dame Peyronnie, épouse  
 » du Sieur Girardeau. «

Les deux premiers crimes, ceux de *disparition* & de *départ*, ne donnent pas lieu à la vacance, de droit : tout ce qu'on pourroit en induire, c'est que le bénéfice seroit devenu vacant par désertion. Sous ce rapport, le titre du Sieur Veron seroit également nul & abusif, parce qu'avant de pouvoir le conférer, il falloit que le titulaire eût cessé de résider pendant six mois ; il falloit qu'après ce tems, on lui eût fait, de deux mois en deux mois, trois monitions : ces formalités, disoit-on, étoient essentielles, indispensables ; n'ayant pas été observées, on ne pouvoit, sans abus, conférer le bénéfice, comme vacant par désertion.

Mais le crime d'enlèvement, dont le Sieur Mailletard a été déclaré convaincu, opere-t-il la vacance, de droit ? c'est un principe certain en France, qu'on n'y connoît point de peine encourue par un seul fait. En effet, suivant les ordonnances, & suivant l'usage de tous les tribunaux, le délit n'est censé existant que lorsque l'accusé en est convaincu juridiquement, ou lorsqu'il l'a reconnu lui-même en jugement.

Suivant le droit canonique, la simonie fait



S E P T E M B R E , 1777. 195

vaquer , de plein droit , les Bénéfices , fans qu'il soit befoin d'aucun jugement ; cependant l'Édit de 1610 veut qu'il ne soit pourvu au Bénéfice qu'après le jugement rendu. Ainsi le Sieur Veron n'a été pourvu qu'après la Sentence de privation : si cette Sentence étoit contradictoire , point de doute qu'il ne fût valablement pourvu , parce qu'alors le Bénéfice seroit véritablement vacant. Mais cette Sentence n'est que par contumace ; & aux yeux de la loi , qu'est-ce qu'une Sentence par contumace , pendant les cinq années accordées à l'accusé pour se représenter ? Ce n'est véritablement qu'une simple accusation pendant tout ce tems , puisque ce n'est qu'après les cinq ans que la loi sage , désintéressée , désespérant enfin de l'innocence de l'accusé , qu'elle présuinoit toujours jusqu'alors , convertit en véritable condamnation , & en condamnation contradictoire , celle qui n'étoit que par défaut , & qui pouvoit être renversée d'un moment à l'autre par la simple représentation de l'accusé.

Ce ne sera donc qu'après l'expiration des cinq années seulement , que l'on pourra dire que le Bénéfice du Sieur Mailletard est véritablement vacant , en vertu de la Sentence de l'Official ; puisque ce n'est qu'après ce tems que la loi regarde cette Sentence comme contradictoire , qu'elle lui imprime le caractère & l'autorité de la chose jugée ; & que pendant ces cinq années , le Sieur Mailletard peut , à chaque instant , faire évanouir la vacance prétendue ; par sa seule représentation.

## 196 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Tels étoient les moyens principaux sur lesquels on établissoit la défense des créanciers du Sieur Maillietard. On les appuyoit des termes de la loi & d'Arrêts rendus dans différens Tribunaux.

Il n'y a point d'abus dans le titre du Sieur Veron , disoit son Défenseur. Ce titre n'est abusif , selon les créanciers , que parce qu'ils supposent que le Bénéfice n'étoit pas vacant au tems où il a été accordé. Que répondront-ils , si nous établissons que la Cure de Saint Vincent vaquoit doublement au tems de sa collation , & que M. l'Archevêque a pu , a dû le conférer quand il l'a fait ? Cette vacance est fondée sur la désertion & l'abandon , & sur un crime commis qui emportoit la vacance de plein droit , & *ipso facto* , comme parlent les Canonistes.

Tous les Auteurs nous enseignent que l'abandon que fait un titulaire de son Bénéfice , sur-tout , d'un Bénéfice-Cure , produit une vacance qui met le Supérieur dans le droit d'y pourvoir. Cette doctrine est même fondée sur la disposition précise du Chap. *extirpandæ ext. de præbend. & dignit.*

Anciennement la plupart de Bénéficiers se dispensaient de résider , & abandonnoient entièrement le soin de leurs Bénéfices. Cet abus avoit jetté de si grandes racines , & produisoit de si grands désordres , que les Conciles & les Papes s'occupèrent d'y remédier : ils établirent donc , pour chaque Bénéficier , la nécessité de la résidence , sous peine d'être privé de son

Bénéfice. C'est un devoir indispensable pour tous les Bénéficiers, écrivoit le Pape Alexandre III à l'Archevêque d'Yorck, de résider dans leurs Bénéfices, & ils doivent en être privés s'ils ne résident pas.

Ce Pape décide clairement, dans un autre endroit, qu'on ne doit point admettre, dans les Bénéfices, ceux qui ne promettent pas d'y résider; & qu'après les y avoir admis, il faut les en dépouiller s'ils n'y résident point.

Innocent III écrit à l'Archevêque de Palerme, en termes généraux, que ceux qui s'absentent de leurs Bénéfices, pendant six mois, en doivent être privés irrévocablement: *Clericos in Ecclesiis tuæ jurisdictionis beneficia quæ residentiam exigunt affectuos, si ad alterius Diœcesim, absque licentiâ tuâ morandi causâ transferint, liceat tibi distis Beneficiis spoliare.*

Il est vrai que ce Pape exige que le Bénéficiaire ait été précédemment averti par trois monitions; mais il ne faut pas croire cependant qu'elles soient nécessaires dans tous les cas.

On doit distinguer, avec l'illustre M. d'Aguesseau, deux sortes de désertions de Bénéfices. La première, selon ce grand Magistrat, n'est autre chose que la continuelle & opiniâtre absence du Bénéficiaire, & sa résidence déterminée en un lieu, autre que celui de son Bénéfice. La seconde est un délaissement du Bénéfice pour voyages de long cours, & pour retraite en lieux inconnus. A l'égard de la première, dit M. d'Aguesseau, il faut des monitions. A l'égard de la seconde, il n'en faut

point. Tels sont les principes qu'il établissoit en 1699, dans l'affaire du sieur Forceville, & qui furent consacrés par l'Arrêt du Parlement de Paris, rapporté au cinquieme volume du *Journal des Audiences* liv. 15, chap. 8. On en trouve de semblables dans Hericourt, chap. 20 de ses *Loix Eccles.* part. 2 des Bénéf. n. 25. Dans les cas de désertion, dit cet Auteur, qui sont proprement un délaissement de Bénéfice, il ne faut pas de sommation.

On ne contestera pas, sans doute, disoit le Défenseur du Sieur Veron, que la désertion du Sieur Maillietard ne soit du nombre des désertions extraordinaires. Sa retraite chez l'étranger & dans un domicile inconnu, suffit pour la faire ranger dans cette classe. Elle n'exigeoit donc point de monitions.

Nous devons ajouter qu'il y a des désertions si caractérisées, & accompagnées de circonstances si graves qu'elles font vaquer le Bénéfice sur le champ. Celle du Sieur Maillietard est encore de cette espece, puisqu'il a abandonné son Bénéfice, & disparu pour fuir avec une femme mariée qu'il enlevait à son mari, & avec laquelle il vivoit dans un commerce criminel. M. l'Archevêque auroit donc pu pourvoir, sur le champ, après sa disparition, pour ne pas laisser une Paroisse sans Pasteur. Il n'avoit pas besoin d'attendre les six mois; cependant ce n'est qu'après les six mois qu'il a pourvu le Sieur Veron.

Le second moyen de vacance de la Cure de Saint Vincent se tire de la nature même du crime

pour lequel le Sieur Mailletard a été condamné.

Les Bénéficiers peuvent se rendre coupables de deux sortes de délits ; les uns ne font vaquer leurs Bénéfices qu'après la Sentence du Juge ; les autres les font vaquer de plein droit , au moment même que le crime est commis.

Dans les premiers , les collateurs ne peuvent conférer qu'après le jugement , parce que , jusqu'au jugement , il n'y a point encore de vacance. Dans les seconds , ils peuvent conférer dès l'instant même du crime commis , parce que *le fait seul opere la vacance du Bénéfice* ; le jugement qui survient après n'est plus qu'un jugement déclaratoire , qui confirme le fait qui avoit donné lieu à la vacance de plein droit , & par conséquent le titre qui avoit été accordé.

On examinoit ensuite si le crime du Sieur Mailletard n'étoit pas du nombre de ceux qui font vaquer le Bénéfice de plein droit.

S'il s'est élevé des doutes sur la question de savoir si l'adultere simple opéroit toujours ce genre de vacance ; personne , au moins , n'a jamais douté qu'un adultere qualifié , accompagné de circonstances graves , ne dût l'opérer *ipso facto*.

» Et tel est , sans contredit , l'espece de la  
 » nature du crime du Sieur Mailletard. C'est  
 » un Ecclésiastique , qui , ayant attiré dans sa  
 » maison , sous prétexte de parenté , une jeune  
 » femme de dix-huit ans , l'y retient depuis le  
 » premier Janvier jusqu'au premier Mars. Per-

» dant ces deux mois , il ne s'occupe qu'à se-  
 » duire son esprit & corrompre son cœur. Après  
 » l'avoir entraînée dans le crime , il en pro-  
 » jette un autre. Il forme le plan de l'enlever  
 » à son mari , & de s'évader avec elle ; de  
 » passer en Angleterre ; d'abjurer sa Religion  
 » & de s'y marier. Le projet s'exécute le  
 » premier Mars : ils partent ensemble , & pro-  
 » fitent de l'instant où le mari étoit absent ,  
 » & où eux-mêmes l'avoient engagé d'aller en  
 » Périgord voir le pere de sa femme «.

» Ce n'est point là , comme on voit , un  
 » adultere simple ; c'est une adultere qualifié ,  
 » mêlé avec un rapt & un enlèvement : c'est  
 » un adultere suivi du plus grand scandale dans  
 » la Paroisse de Saint Vincent , dans les Pa-  
 » roisses voisines , & dans tout le Diocèse «.

Doutera-t-on qu'un pareil crime n'ait opéré  
 la vacance de plein droit ? le rapt seul d'après  
 la décision des Conciles & la Jurisprudence des  
 Parlemens , suffisoit pour l'opérer.

Mais en supposant encore que le crime du Sr.  
 Maïllard n'ait pas fait vaquer son Bénéfice de  
 plein droit ; en supposant que ce crime ne pou-  
 voit donner lieu qu'à une vacance *post Senten-*  
*tiam* , on soutenoit que dans ce cas-là mé-  
 me , la collation de M. l'Archevêque étoit éga-  
 lement légitime ; puisque ce n'a été qu'après la  
 Sentence du Juge d'Eglise qu'il a été pourvu à  
 la Cure de Saint-Vincent.

On convenoit que la condamnation pronon-  
 cée contre un contumax n'étoit pas irrévoca-  
 ble. Il est certain , comme on l'a dit , que la

Loi lui donne cinq ans pour se représenter ; il est certain que les jugemens rendus contre lui sont anéantis par sa représentation ; il est certain que , pendant les cinq ans , son état définitif demeure *en quelque sorte* en suspens , puisque , s'il se représente , & qu'il se justifie , il rentre dans tous ses droits : il est certain , en un mot , que ce n'est qu'après les cinq ans qu'il les perd *irrévocablement* , & qu'il demeure *irrévocablement* déchu de la propriété de ses biens en Pays de confiscation.

Mais il n'est point vrai que le jugement rendu par contumace ne doive s'exécuter qu'après les cinq ans : quoique ce jugement puisse être anéanti par la représentation de l'accusé ; il n'en conserve pas moins toute sa force jusqu'à cette représentation. Il doit donc être exécuté comme s'il avoit été rendu contradictoirement avec lui , jusqu'à ce qu'il l'ait fait réformer ou anéantir.

Les dispositions particulieres réglées par la Loi , relativement aux biens des condamnés par contumace , ne peuvent s'appliquer à des Bénéfices , dont la Loi elle-même ne parle pas , & qui n'ont rien de commun avec des biens profanes. Dès qu'il y a une Sentence qui prononce , par une disposition expresse , la privation du Bénéfice , il faut que cette Sentence ait son exécution , jusqu'à ce qu'elle ait été réformée par le Juge supérieur , ou anéantie par la représentation de l'accusé contumace. La vacance prononcée du Bénéfice met le Collateur dans l'indispensable nécessité d'y pourvoir ; car l'E-

glise veut qu'aucun Bénéfice ne reste sans titulaire ; & c'est sur-tout en matière de Cure , qu'il est essentiel que le Bénéfice soit toujours rempli , parce qu'il est essentiel qu'une Paroisse ne soit jamais sans Pasteur & sans guide. On fait que la dévolution & le dévolu n'ont été imaginés que comme des moyens d'exciter l'activité des Collateurs , & de punir leur négligence. Dès l'instant qu'un Bénéfice est déclaré vacant , l'Eglise veut qu'on nomme un titulaire , puisque , dès cet instant , elle menace le Collateur des peines de la dévolution & du dévolu.

Ce n'est donc point pour un Bénéfice qui a été déclaré vacant , qu'on peut attendre que les cinq ans de la contumace soient expirés. Ce seroit blesser les intérêts les plus essentiels ; ce seroit aller contre le vœu de l'Eglise , que d'attendre l'expiration de ce terme : nous disons plus , ce seroit une contradiction véritablement abusive , que le Juge d'Eglise déclarât un Bénéfice vacant , & que le Collateur ne s'occupât pas d'y pourvoir.

Le Droit canonique distingue deux sortes de bénéfices ; les bénéfices simples , & les Bénéfices-Cures où à charge d'ames.

On pourroit , absolument parlant , différer la collation des Bénéfices simples ; parce qu'il y auroit moins d'inconvénient à laisser résider sur la tête d'un contumax le titre d'un pareil Bénéfice.

Mais , à l'égard des Bénéfices-Cures ou autres à charge d'ames , il n'est pas possible de les lais-



ser vacans pendant cinq ans; il n'est pas même possible de livrer , pendant un si long intervalle de temps, le sort d'une Paroisse à un simple Desservant. *Conduſtitiis Præsbyteris Ecclesiam committere non licet, cùm unaquæque proprium debeat habere Pastorem.* Ce sont les termes du canon *Præcipimus 21, quest. 2.* L'intention de l'Eglise , en établissant des titres , a été d'avoir toujours des titulaires. Elle n'a, dans aucun temps, donné sa confiance à des Pasteurs mercénaires, qui, n'ayant point un état fixe, une juridiction absolue , doivent prendre moins d'intérêt au troupeau qu'à sa dépouille; doivent plus s'occuper de leur fortune que de leur Ministère, & qui, d'ailleurs, avec les plus pures intentions , ne pourroient prendre cet ascendant, inspirer cette confiance, & montrer cette autorité qu'exige la conduite de ames.

Les vœux de l'Eglise & de l'Etat ont toujours été qu'il y eût de véritables Curés dans les Paroisses. De-là tant de Déclarations de nos Rois, tant de Réglemens des Cours, pour abolir cet abus de lapart des Curés primitifs, de faire desservir les Paroisses par des Vicaires amovibles; de-là ces ordres d'établir par-tout des Curés en titre, qui pussent plus sûrement instruire les Paroissiens, en méritant leur confiance.

Qu'on ne dise donc plus qu'on peut faire desservir, pendant les cinq ans de contumace, un Bénéfice-Cure par un Prêtre, auquel on assigneroit une rétribution sur les revenus même du Bénéfice; il y a long-temps qu'on

## 204 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

ne tolere plus que des Paroisses soient ainsi abandonnées à la conduite d'un étranger , & dépourvues d'un véritable Pasteur.

Aussi , parmi tous les Arrêts rendus par contumace contre des Curés , dans les divers Parlemens du Royaume , on n'en trouve pas un seul qui ait ordonné , en déclarant leurs Bénéfices vacans , qu'ils ne pourroient néanmoins être conférés pendant les cinq ans , sauf à se retirer devers les Evêques pour pourvoir à la desserte. Parmi tant de dévoluts , dont les livres sont pleins , on ne trouve pas non plus l'exemple d'un seul dévolutaire qui ait dévoluté le Bénéfice sur la tête de celui qui en a été pourvu par l'Evêque dans les cinq ans de la contumace : on ne trouve point un seul préventif en Cour de Rome , qui ait requis le Bénéfice après les cinq ans , comme n'ayant vaqué qu'alors , & à cette époque seulement.

D'après ces moyens , on voit que , soit que l'on place le crime du Sieur Mailetard au rang de ceux qui font vaquer le Bénéfice de plein droit , soit qu'on le range seulement dans la classe de ceux qui ne le font vaquer qu'après la Sentence du Juge , la collation de M. l'Archevêque est également légitime ; & que cette affaire ne présentait d'abus que dans les prétentions des créanciers du Sieur Mailetard.

Aussi , par Arrêt de la Grand'Chambre , du 2 Mai 1776 , rendu sur les conclusions de M. de Saige , Avocat-Général , il a été déclaré n'y avoir abus dans le titre accordé au Sieur

Veron , de la Cure de Saint-Vincent de Paul ; & les créanciers du Sieur Maillietard ont été condamnés aux dépens.

Durant le cours de ce Procès , M. Romain de Seze , Défenseur du Sieur Veron , avoit combattu quelques passages du *Traité de la mort civile* , par M. Richer , qui prétend que le *Bénéfice doit rester vacant pendant les cinq années de la contumace , & qu'il doit être confié aux soins & à l'administration d'un Desservant*. On a vu dans les moyens employés par M. de Seze que cet Avocat a soutenu le contraire. M. Richer a placé à la fin du volume dont nous venons de faire l'extrait , des *Observations* dans lesquelles il discute , avec beaucoup de précision , le sentiment de son antagoniste ? Les Réflexions de M. Richer ne portent aucune atteinte à l'Arrêt du Parlement de Bordeaux , ainsi qu'il le dit lui-même ; parce qu'il est certain que les créanciers du Curé de Saint-Vincent n'avoient pas droit de former la demande qu'ils ont portée devant ce Tribunal ; la question qu'ils agitoient , leur étoit absolument étrangere ; ils contestoient la validité d'un titre Ecclésiastique , & n'avoient , pour motif , qu'un intérêt purement profane : mais M. Richer , n'en paroît pas moins persuadé , que , vu les circonstances auxquelles on ne peut trop faire attention , quand on veut s'autoriser d'un Arrêt , celui-ci n'a pas jugé *in terminis* la question qui a été agitée. » Sa décision feroit , sans doute , regle » en cette matiere , dit M. Richer , si elle eût » statué sur une demande formée par des par-

## 206 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» ties auxquelles on auroit pu supposer des  
» vues plus canoniques & moins profanes, que  
» celles qui animoient les créanciers..... C'est  
» ainsi que les Cours laissent souvent subsister  
» des mariages attaqués par des collatéraux  
» qui n'ont que leur intérêt pécuniaire pour  
» mobile , & qu'elles auroient anéantis , s'ils  
» eussent été attaqués par des personnes gui-  
» dées par le respect dû au Sacrement ou à  
» l'autorité paternelle. «



---

---

## M É L A N G E S.

---

---

### R E P R O C H E S

*A NOTRE LITTÉRATURE,  
adressés par un vieux Gentilhomme Fran-  
çois, à l'Auteur du Journal des Dames.*

**J'**AI passé ma vie à avoir de l'humeur, & je n'y renonce pas. J'ai vécu long-tems à Paris, c'est-à-dire, dans un séjour tumultueux, le plus propre à l'exciter & à l'entretenir. Je m'y réveillois le matin en pestant contre les hommes, je m'endormois en m'en plaignant. Mes rêves même n'étoient pas trop pacifiques. Je grondois dans mon sommeil, & cette continuelle effervescence ne laissoit pas que d'altérer ma tranquillité.

Après avoir rendu pendant trente ans des services assez importans pour qu'on y fit attention, je m'avisai de me mettre sur les rangs, pour demander hautement un poste qui m'étoit dû. J'avois l'âge, les titres, tous les droits. Je ne doutois nullement du succès de mes démarches, & je me fâchois, Dieu fait! contre ceux qui prévoyoient des obstacles. Poiat du tout : un jeune concurrent se pré-

## 208 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

sente avec des graces, des ridicules & des vices à la mode. Dès ce moment je fus culebuté. Les femmes le recommanderent; je devins insupportable, odieux; il parut *charmant, divin, fait pour aller à tout*, & les intrigues d'un fat inutile l'emportèrent sur les travaux d'un bon & brave Citoyen. Vous jugez si, dans ce moment, je jouois au naturel, le rôle du Misanthrope. J'étouffois de colere, je trépignois d'impatience, &, comme Alceste, je ne songeois plus qu'à sortir d'un gouffre où l'injustice triomphe, où la probité courageuse est immolée sans cesse aux maneges d'une lâche dextérité. Heureusement j'étois garçon & libre. Ne tenant ni à ces liens sacrés, qu'on aime & qui retiennent, ni à ces attachemens frivoles qu'on méprise & qui contrarient, je ne craignois point d'envelopper dans ma retraite des êtres qu'elle auroit pu effaroucher. Prêt à partir, brûlant d'échapper à mes Concitoyens, du point fatal où j'étois encore, je jettois les yeux sur ce malheureux globe pour y trouver un asyle.

Ce fut la Suisse qui me détermina. Il me sembla que la contagion universelle ne l'avoit point encore gagnée; que la franchise y régnoit, que le courage y entretenoit la liberté, & que la liberté, à son tour, y étoit la sauve-garde des vertus. Ce fut elle que j'adoptai pour patrie, & que je choisis pour séjour. Je m'y réfugiai donc avec l'espérance d'y faire impunément tout le bien qu'il me plairoit, & la douce satisfaction d'y jurer à mon aise con-

tre le reste de la terre ; car on jure en Suisse assez passablement , & c'est peut-être une des causes de ma prédilection.

J'y habite une chaumière où ma pensée est indépendante , où mes sensations sont vraies , où je jouis même de mon humeur. Toute idée de faste en est bannie : mais j'y admet la bienfaisance. Elle doit être le seul luxe d'une cabane où se retranche un honnête homme contre les fots , les fourbes & les méchans. Eh ! mon cher Monsieur , qu'aurois-je besoin d'ornemens étrangers ? La nature est si belle autour de moi ! Que vos Plutus déshonorés ensevelissent dans le duvet leur désœuvrement & leur mollesse ; qu'entre le remords qui les ronge , & le dégoût qui les consume , ils périssent d'ennui sous l'or qui les couvre & les accuse ; qu'ils ne puissent , dans le calme profond de leurs boudoirs mystérieux , étouffer le cri éternel d'une conscience qui les poursuit : moi , je me lève avec l'aurore , le regard serein comme elle , le cœur aussi pur que ses rayons. Je ne vois jamais , sans un transport nouveau , le grand astre , ame de l'univers , s'élever de la cime des monts , d'où il va répandre sur les campagnes la vie , la chaleur & la fécondité. C'est alors que mon esprit le suit dans sa course , présage avec ravissement l'abondance qu'il promet aux hommes , & adore , dans sa lumière , le gage précieux de ses bienfaits. Que ce-soit là , ou non , ce que vous appelez une digression , il faudra bien , s'il vous plaît , que vous me la

pardonnez. Tout ce qui part de l'ame n'est jamais hors d'œuvre. Voilà ma poétique , à moi , & je ne la donneroie pas pour celles de Vida , d'Aristote & de Boileau. Revenons cependant ; car je n'ai pas de tems à perdre , & j'ai beaucoup de choses à dire.

Vous imaginez , peut-être , que le genre paisible de la vie que je mene aura calmé mon caractère naturellement irascible & prompt à s'allumer. Point du tout : un homme sans humeur est , à coup sûr , un être sans énergie , je dirois presque , sans vertu. Mon ame est courroucée par le mal , comme mon oreille est déchirée par un son discordant , & tout ce qui rompt l'harmonie morale ou physique , m'est également importun , odieux , insupportable. Il n'y a pas jusqu'à des goûts que j'aime , qui ne nourrissent en moi cette indignation habituelle , qui m'incommode quelquefois , mais dont je ne me plains jamais. Il est vrai , je ne vois plus le tableau affligeant & répété de vos perfidies , de vos intrigues , de vos conventions & de vos sottises ; je ne commerce plus avec nos chers compatriotes ; mais je lis leurs Livres & la plupart me rendent furieux. Comme vous voyez , l'amour des Lettres ne sert encore qu'à aigrir les levains de ma complexion : cependant le moyen de sacrifier un loisir si noble , & une si douce étude ! Je voulois d'abord , afin d'éviter les crises , me borner à la lecture des anciens , ou des Auteurs François qui ne sont plus. Je conservois Labruyere , qui a



médit de l'homme , Montaigne , qui l'a peint , & Pascal qui l'a calomnié. Jusques-là tout alloit bien : mais l'habitude de suivre les progrès de l'esprit de ma Nation , un vœu mal éteint pour sa gloire , ce je ne fais quoi qui survit dans l'ame d'un transfuge , trop Philosophe , pour être exclusif , & trop vertueux pour être ingrat , me ramenerent à cette maudite Littérature que j'avois laissée en assez mauvais état , mais que je retrouvai dans un état bien pire encore. Je ne me possédai plus , quand , dans le cours d'une année , je ne vis pas au milieu des brochures qui vous inondent , furnager un bon ouvrage , & que je comptai , en six mois , au moins deux cens pamphlets , tous impertinens , cruels , scandaleux monumens de la rage enhardie par l'impunité , & de cette vile audace qui , à la longue , deviendrait la honte d'un siècle , où elle seroit autorisée.

Je fais que , dans tous les tems , l'orgueil , la plus stupide des passions , s'est livré , au nom de la gloire , à des excès déshonorans ; je fais que les Puissances les plus belligérantes ne le font pas autant que l'amour-propre des Ecrivains. Dans le dernier siècle cinq ou six pédans se battoient les uns contre les autres , & Moliere en a fait justice. Je fais aussi que la phalange des critiques a été presque toujours accusée de prévention , d'injustice & de partialité. S'ils entreprennent de réfuter un ouvrage , non contents d'y reprendre ce qui est vraiment reprehensible , ils le censu-

rent sur tous les points ; l'Auteur , selon eux , a fait autant des fautes que son Livre a de paroles. C'est dans cet esprit que Scaliger écrivit contre Cardan. Ce dernier parloit-il de la beauté du perroquet & de son rare plumage , c'en étoit assez pour faire soutenir à son fougueux antagoniste , que le perroquet étoit le plus hideux des oiseaux. En se rapprochant de nous , que n'eût point à souffrir Racine de la fureur des Aristarques !

Voici ce qu'il dit dans la Préface de Britannicus : *Quelque soin que j'aie pris pour travailler cette Tragédie , il semble qu'autant que je me suis efforcé de la rendre bonne , autant de certaines gens se sont efforcés de la décrier. Il n'y a point de cabale qu'ils n'aient fait , point de critique dont ils ne se soient avisés ; il y en a qui ont pris même le parti de Néron contre moi.*

Dans un autre endroit il s'explique ainsi : *Voilà tout ce que j'ai à dire aux personnes à qui je ferai toujours gloire de plaire ; car pour les libelles que l'on fait contre moi , je crois que les Lecteurs me dispenseront volontiers d'y répondre.*

Toutes ces critiques sont le partage de quatre ou cinq petits Auteurs infortunés qui n'ont jamais pu par eux-mêmes exciter la curiosité du Public. Ils attendent toujours l'occasion de quelque ouvrage qui réussisse pour l'attaquer , non point par jalousie ; car sur quel fondement seroient-ils jaloux ? mais dans l'espérance qu'on se donnera la peine de leur répondre , & qu'on les tirera de l'obscurité où leurs propres ouvrages les auroient laissés toute leur vie.

Quels coups ne s'efforça point de porter au grand Corneille la petite haine de l'imperceptible Scuderi ? C'étoit l'insecte dans l'oreille du lion.

Fénélon lui-même, cette ame douce & sublime , que ses mœurs & son génie devoient mettre plus qu'un autre à l'abri de la satire , n'a point échappé à ses outrages. Tel est le jugement qu'on en porte dans je ne fais quelles observations.

*Fénélon étoit un pauvre Théologien , plus nourri de la lumière des Auteurs profanes que de celle des Peres ; esprit artificieux souple , flatteur & dissimulé s'il en fut jamais , qui , séduit par une femme , ne songeoit qu'à établir par-tout la séduction.*

Je ne finirois pas si je voulois accumuler les citations où paroissent dans tout leur jour les balourdises de ces hommes sans frein , qui s'attachent aux réputations les mieux établies , comme les chenilles se traînent sur le duvet d'un fruit dans sa maturité. Mais ce fléau n'a jamais été , ce me semble , aussi répandu qu'il l'est aujourd'hui parmi vous. Quel renversement de tous les principes ! quel oubli de toutes les bienséances ! quelle méprisable animosité ! en un mot , quel torrent d'injures qu'on ne peut lire , sans une sorte d'emportement contre les malheureux qui avilissent à ce point la dignité d'homme , pour satisfaire la vanité d'Ecrivain. Vos soi-disant Littérateurs se haïssent comme des femmes , & s'invectivent comme des Moines. Les anciens ont eu raison de représenter leur Pallas armée. Cette divinité qui ,

selon eux, gouverne l'empire des Lettres ; communique aujourd'hui à ceux qui les dégradent & qui croient les cultiver , des mouvemens plus défordonnés , des humeurs plus âpres , sur-tout des inclinations plus belliqueuses , que Mars n'en inspire à ses guerriers.

Encore si ce déchaînement s'arrêtoit aux ouvrages , mais il n'a plus de limites. A ce qu'il me semble , les personnes même ne sont pas épargnées. La satire s'en prend à tout. Les vertus les plus pures en sont atteintes. Elle attaque indistinctement les noms les plus intacts ou les plus illustres. De la fange où elle est née , elle franchit la hauteur des rangs , & viole jusqu'à l'asyle de l'innocence. Eh ! quoi la plus sainte , la plus sacrée , la plus respectable des propriétés , l'honneur des citoyens sera dorénavant , parmi vous , livré au caprice de ces hommes perdus qui n'en eurent jamais , & qui , écrasés sous le fardeau du mépris , voudroient en rejeter une partie sur tout ce qui les environne ! Qu'attendre d'une société où votre réputation , ce prix tardif des efforts & des sacrifices , ce trésor qu'il faudroit racheter de tout son sang , est à la merci des premiers brigands auxquels il plaira de l'envahir ? L'honnête-homme est sans défense. Ces gens-là en ont une , c'est leur lâcheté. Ils se fient à leurs vices , comme les serpens à leurs venins , & ils demeurent seuls sur l'arene , parce que leur voisinage flétrit , & qu'on resteroit souillé par leur approche.

Que les fumées du fanatisme républicain

offusquent les esprits , les exaltent & enfantent  
 ces diatribes sanglantes , nées du choc des par-  
 ris , & de l'opposition des sentimens. Ellès ont  
 au moins une excuse , l'abus du patriotisme.  
 Mais par où justifier tant de petits méchans ,  
 tant d'avortons satyriques , qui , chez vous ,  
 diffament à tort & à travers , qui n'ont pas  
 même assez d'ame pour haïr , qui assurément se  
 gardent bien de prétendre à la gloire , & ne  
 se déchainent ainsi que par cet instinct de *mal-*  
*faisance* qui leur tient lieu de prétexte & d'ins-  
 piration ? A quoi vous servent donc , morbleu ,  
 les progrès de votre philosophie , si elle n'a-  
 doucit pas vos mœurs , si elle ne met pas un  
 frein à vos passions , si elle ne vous conduit  
 pas à l'appréciation juste , des objets qui oc-  
 cupent & divisent , la société ? Se peut-il qu'un  
 Peuple , qui devoit être poli par la culture  
 des Lettres , par le concours des Arts agréa-  
 bles & des connoissances utiles , se peut-il que  
 des François , que des hommes enfin , au sein  
 de l'instruction , s'abandonnent à des excès qui  
 rappellent la barbarie ? Autrefois du moins , à  
 travers votre légèreté apparente , vous étiez  
 galans & sensibles , vous célébriez les graces ,  
 vous les couronniez de fleurs ; vos chansons  
 respiroient l'amour , la délicatesse & la gaieté.  
 Aujourd'hui , la méchanceté la plus lâche pré-  
 side , même à vos couplets. Détracteurs des  
 femmes les plus aimables , vous déchirez les  
 couronnes que nous avons treffées pour elles.  
 D'indécens vaudevilles , enfans de la licence  
 & de la calomnie , sont autant d'atteintes &

d'outrages à la beauté. Vous abusez de sa foiblesse, vous ridiculisez ses vertus; &, au lieu de jeter, sur quelques-uns de ses travers, le voile de l'indulgence, vous les révelez, vous les proclamez avec la plus amère exagération. O Nation dégénérée, Nation raisonneuse, calculaute & triste, qu'est devenue votre chevalerie, votre bienfaisance, & sur-tout votre amabilité?

Si le remède n'est pas très-prompt, vous ne ferez bientôt plus qu'un assemblage d'hommes sans vigueur, sans émulation, sans générosité, *qui se rendront justice en se méprisant tous.*

Pour vous, Monsieur, si vous donniez par malheur dans ces travers qui m'irritent; ne me prononcez jamais le nom de philosophie. Un vrai Philosophe est, en quelque sorte, l'homme de la nature. Il se recueille pour l'étudier, il ne l'étudie que pour la peindre. Il ne connoît ni le fiel de la haine, ni les manèges de l'ambition, ni les fureurs de la jalousie. Il n'écrit point seulement pour exister dans le souvenir des hommes, il écrit pour les rendre meilleurs, pour leur présenter sans cesse l'auguste image de la vertu, ferrer les liens qui les unissent, changer leurs devoirs en plaisirs, & les disposer à ces passions douces qui reconcilient le Sage avec la vie.

Tels devroient être ceux qui se livrent à l'étude de la sagesse; mais, pour cela, il ne faudroit point respirer un air que de malignes vapeurs empoisonnent. Il ne faudroit point habiter un pays où l'égoïsme brise tous les nœuds,  
dérruit

détruit tous les rapports , éteint le véritable enthousiasme. Il ne faudroit point s'abandonner à cet esprit méthodique , aride & meurtrier , qui ferme l'ame , seche l'imagination , regarde en pitié les Arts qui développent la sensibilité , & n'apprend rien à l'homme , sinon qu'il doit être vain , & que d'ailleurs il est foible , méchant & malheureux.

O toi ! ( vais-je m'écrier avec vous ) toi , qui sacrifies aux Muses comme à des furies ; toi , que font pâlir les succès de tes rivaux ; toi , dont l'ame énervée , languissante & flétrie , se croit active & forte , parce qu'elle sent la haine & connoît la vengeance ; fuis , malheureux , fuis avec un ami , s'il t'en reste un , dans la profondeur des solitudes champêtres. Là , ranime en toi l'homme éteint , l'homme dégradé , l'homme , enfin , mort au bonheur & à la vertu. Rajeunis tes sens , tes idées , leve tes regards , vois & respire.

Tout brûlé des passions de la Ville , tu as besoin d'un air pur qui te vivifie , de spectacles qui t'aident à penser. Contemple , ce qu'on n'apperçoit pas à travers nos brouillards & nos vices , la pompe des cieux , la majesté des campagnes , ce calme intéressant qui semble dire à l'homme sensible : *Reviens à la Nature.*

Enfoncé dans son sein , tu rougiras bientôt de cette existence artificielle que tu traînois dans l'opprobre , ayant toujours la gloire en perspective. Tu conviendras que cette gloire même ne vaut pas les travaux qu'elle coûte , les ennemis qu'elle attire , les regrets qui l'ac-

## 218 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

compagnent, & tu n'immoleras plus la paix d'un cœur libre à ce météore fugitif, qui, presque toujours, échappe aux vivans, & ne se fixe qu'autour de quelques tombeaux, que l'envie lui dispute. C'est au milieu de ces leçons fortes & touchantes, que l'esprit s'élève & qu'on cesse de haïr les semblables. Aux douloureuses convulsions de l'amour-propre succéderont les épanchemens de la consolante amitié. Une douce énergie remplacera la fièvre qui te dévorait, &, dans une extase tranquille, des larmes involontaires & muettes couleront de tes yeux deffillés. Alors replonge-toi dans le chaos des Villes ; tu leur dois un exemple : alors, si tu le veux, écris, tu seras éloquent, & tu pardonneras à ceux qui le seront plus que toi. Dans tes ouvrages passeront quelques teintes de ces tableaux vastes qui t'auront frappé, & tu sentiras qu'il faut commencer par être bon, avant de songer à devenir sublime.

Je suis, sans compliment, votre serviteur ;

JEROME-PAPHNUCE G....

*De ma Chaumière en Suisse.*

*( Journal des Dames. )*





*MORT DE M. GRESSET ; Article de M.  
de la Harpe.*

**L**ES Lettres viennent de perdre M. Gresset ; il est mort à Amiens où il s'étoit retiré depuis trente ans. Ce qu'on doit regretter le plus, ce n'est pas qu'il ait fini la carrière de la vie , à l'âge où elle est le plus communément bornée, (il avoit 68 ans) mais qu'il n'ait pas rempli celle du travail & de la gloire pour laquelle il sembloit fait. Il est peu d'hommes de talent dont les premiers essais aient eu plus d'éclat. *Vervet*, ouvrage plein de facilité & de grâce, & dont le mérite parut d'autant plus grand, que le sujet sembloit offrir moins de ressourcés, *Vervet* fit beaucoup de bruit dans le monde. Il n'y a point eu de bagatelle poétique qui ait fait une plus grande fortune. Cet ouvrage, & la *Chartreuse* qui lui est bien supérieure, annonçoient un talent original, & ce qui ajoutoit à la singularité, c'étoient les premiers ouvrages de goût qu'on eût faits dans un Collège. Rousseau, excellent juge en Poésie, quand il n'étoit pas passionné, donna les plus grands éloges à l'Auteur de *Vervet* & de la *Chartreuse*. Il jugeoit avec raison que toutes les richesses du style poétique étoient rassemblées dans ce dernier ouvrage. Ce qui le caractérise particulièrement, c'est une fécondité d'ex-

pressions qui , même quelquefois dégénere en luxe , & un espece d'abandon facile qui va jusqu'à la négligence. Les phrases sont souvent longues , & un peu traînantes. Mais il répand une harmonie si douce , & les vers s'enchaînent si bien les uns aux autres , que le défaut de la diffusion disparoît devant les beautés qui s'y mêlent , & quand la maniere d'un Auteur est belle , il faut lui laisser les défauts qui tiennent à sa maniere ; c'est un des principes de la saine critique & de l'équité , mais qui n'est pas fait pour être senti par les juges vulgaires , encore moins par les juges passionnés , qui réellement blessés des beautés qui les affligent , semblent ne l'être que des défauts qu'ils exagèrent.

La *Chartreuse* respire d'ailleurs une philosophie aimable qu'il seroit à souhaiter que l'Auteur eût toujours conservée. Rien n'est plus agréable , ni plus heureux , que l'idée allégorique qu'il nous donne de la vie humaine.

En promenant vos rêveries ,  
 Dans le silence des prairies ,  
 Vous voyez un foible rameau ;  
 Qui par les jeux du vague Eole ,  
 Détaché de quelque arbrisseau ,  
 Quitte sa tige , tombe & vole  
 Sur la surface d'un ruisseau.  
 Là par une invincible pente ,  
 Forcé d'errer & de changer ,  
 Il flotte au gré de l'onde errante ;  
 Et d'un mouvement étranger.  
 Souvent il paroît , il surnage ,  
 Souvent il est au fond des eaux ;

Il rencontre sur son passage  
Tous les jours des pays nouveaux ;  
Tantôt un fertile rivage,  
Bordé de côteaux fortunés ,  
Tantôt une rive sauvage ,  
Et des déserts abandonnés.  
Parmi ces erreurs continues ;  
Il fuit, il *vogue* jusqu'au jour,  
Qui l'ensevelit à son tour  
Au sein de ces mers inconnues ;  
Où tout s'abîme sans retour.

Il y a dans ces vers quelques imperfections, quelques répétitions de mots, mais aucun de ces défauts essentiels qui gâtent le style, & nuisent à l'effet ; & c'est ce qu'il faut faire soigneusement observer à ceux qui traitent la critique de puérile ; lorsqu'on leur reproche des fautes graves & accumulées. Ils pensent se justifier par l'exemple des bons Ecrivains, chez qui l'on peut rencontrer aussi des fautes, & ils ne songent pas que ces fautes sont le plus souvent très-légères, & sont comme étouffées par les beautés, bien loin de leur nuire ; ils ne songent pas qu'il faut d'abord avoir un style, & que lorsqu'on manque des qualités indispensables, sans lesquelles il n'y en a point, alors quelques beautés éparées sont foiblement senties ; & ne peuvent pardonner le vuide ou la fausseté des idées, ni une diction continuellement vicieuse. Quel charme au contraire dans le morceau que je viens de citer ? Comme l'allégorie est juste & soutenue ! Comme la tournure & l'expression sont intéressantes !

*L'Épître au Pere Bougeant*, les *Ombres*, sont fort inférieures à la *Chartreuse*, & roulent sur le même fonds d'idées. La *Pièce* intitulée, *Épître à ma Muse*, est foible & inégale. Celle que l'Auteur adressa à sa sœur sur une convalescence, est ce qu'il a fait de mieux après la *Chartreuse*.

M. Greffet sorti des Jésuites, & accueilli dans le monde, voulut s'élever jusqu'à la Tragedie. Mais il n'avoit pas consulté les forces, ni le caractère de son talent quand il donna son *Edouard III*. Le succès passager de quelques représentations qu'il obtint comme tant d'autres *Pièces* oubliées, ne l'a pas empêché de tomber comme elles dans l'oubli. L'intrigue en est froide, & le style plus froid encore; à quelques vers près, la diction est pénible, ampoulée & incorrecte. Le sujet de *Sidney* qui fut joué quelques années après *Edouard*, n'étoit pas beaucoup plus heureux. Le dégoût de la vie n'est pas un sentiment fort dramatique, à moins qu'il ne fût soutenu par l'énergie d'un caractère & d'une passion. Mais l'amour de *Sidney* pour une *Rosalie* qu'on ne connoit point, & qui est retrouvée au second acte, & le petit escamotage d'un valet qui substitue un verre d'eau à un verre de poison, tout cela forme une intrigue très-petite, & un Roman très-commun. Quand on a voulu reprendre *Sidney* en dernier lieu, il n'a eu aucun succès. Cette *pièce* foible au théâtre, se recommande par un autre mérite qui la fera vivre dans la mémoire des Amateurs; c'est le style, qui est d'une beauté soutenue. C'est même dans cet Ouvrage que l'on trouve les

seuls vraiment beaux vers que l'Auteur ait faits dans le genre noble qui n'étoit pas le sien. Car on en trouveroit bien peu dans *Edouard* qui fussent dignes d'être cités. Au contraire on a cité souvent ces vers de *Sidney* :

C'en est donc fait enfin : tout est fini pour moi.  
Ce breuvage fatal que j'ai pris sans effroi ,  
Enchaînant tous mes sens dans une mort tranquille ,  
Va du dernier sommeil assoupir cette argile , &c.

Le *Méchant* , joué en 1747 , réussit beaucoup plus que *Sidney* , & il est resté au Théâtre. Quoique l'intrigue en soit un peu froide , & qu'elle ne soit même qu'une copie de celle du *Flatteur* de Rousseau , elle est infiniment supérieure à cette dernière Piece par le style & par les détails comiques. Personne ne lit le *Flatteur* , & tout le monde fait par cœur une foule de vers du *Méchant* qui sont devenus proverbes. En général la supériorité du style , & la difficulté du genre , font encore de cet Ouvrage , malgré ce qui lui manque , le plus beau titre littéraire de l'Auteur. On a dit que plusieurs des traits les plus agréables du *Méchant* , appartenoint à la Société de Madame de F\*\* , où Gresset vivoit , & qu'on appelloit la *Société du Cabinet verd*. Mais quand cela seroit vrai , la gloire du Poète n'en seroit point diminuée. Quel Auteur comique ne profite pas de ce qu'il entend dans la société ? C'est-là une partie de ses études. Le *Méchant* fut très-sévèrement critiqué dans sa nouveauté. Quelqu'un dit à ces Censeurs si difficiles : vous serez peut-

*être vingt ans sans avoir le pendant de cette Pièce.* Cet homme étoit Prophète. Il y en a trente qu'on a donné *le Méchant*, & depuis ce tems nous avons eu de jolis actes, des ouvrages très-ingénieux, tels que les *Mœurs du tems*, les *Fausses infidélités*, &c. mais pas une Comédie en 5 actes qui approche du *Méchant*, même de fort loin.

C'est aussi là que s'arrête la gloire de l'Auteur & que finit l'histoire de ses travaux. Il ne faut pas parler de ses Odes, d'une Traduction des Eglogues de Virgile, ni sur-tout d'un *Discours sur l'harmonie*. On est encore à concevoir que l'Auteur du *Méchant* ait pu produire cette déclamation scholastique. Rien ne fait mieux voir combien les hommes de talent doivent être sobres & réservés sur l'article de l'impression. M. Gresset n'a imprimé que deux petits volumes, & il y en a un de trop. Mais celui qui contient *Vervet*, la *Chartreuse* & le *Méchant*, lui assure à jamais un rang parmi les bons Poètes qui ont enrichi notre langue d'ouvrages faits pour durer autant qu'elle.

Les seuls fruits de son loisir dans la retraite ; furent un petit Poème intitulé *le Parrein magnifique*, & un nouveau Chant de *Vervet* intitulé *l'Ouvroir*. On dit qu'on retrouve encore des traces de son talent dans ces deux morceaux qui n'ont jamais été imprimés. (\*)

( *Journal de Politique & de Littérature* )

---

(\*) On apprend d'Amiens que dans le nouveau chant ajouté au *Vert-Vert*, & intitulé *l'Ouvroir*, M. Gresset

LETTRE de M. DE MANDRE, à  
M. MORAND, Docteur en Médecine,  
& de l'Académie des Sciences, sur  
la population de la Ville de Paris,  
comparée à l'état où elle étoit il y a un  
siècle.

**V**OUS avez trouvé, Monsieur, dans le Livre  
intitulé : *Mémoires, Conférences & Observations*  
*sur les Arts & les Sciences*, par Jean-Baptiste  
Denis, Médecin ordinaire du Roi, imprimé à  
Paris, in-4to. en 1682, page 35, qu'il y  
avoit eu dans Paris, en 1670, 16810 baptê-  
mes & 21461 morts, & en l'année 1671,  
18532 baptêmes & 17398 morts. On est as-  
suré, par les états qui s'impriment tous les  
ans, à Paris, chez Latour, Imprimeur de la  
Police, que le nombre des baptêmes de la

---

décrivoit les occupations des Religieuses. On dit que  
ce fut par égard pour feu M. l'Evêque d'Amiens que  
M. Gresset ne publia point ce chant, & on pense qu'il l'a  
jeté au feu dans les premiers jours de sa maladie.  
Quelqu'un s'est rappelé de l'*Ouvroir* quatre vers que nous  
transcrivons.

L'une découpe un *Agnus* en lozange,  
Où met du rouge à quelque Bienheureux ;  
L'autre bichonne une Vierge aux yeux bleus,  
Ou passe au fer le toupet d'un Archange.

## 226 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Ville de Paris, a monté , pendant l'année 1770, à 19549, celui des morts à 18719; & qu'en 1771 le nombre des baptêmes a monté à 18941, & celui des morts à 20685. Vous avez pensé qu'en comparant ces deux époques, on pouvoit se former une idée exacte de l'accroissement de la population de Paris, dans l'espace d'un siècle. Pour mieux faire cette comparaison, vous avez joint les deux années du siècle dernier & celles du siècle présent. L'année commune, prise sur 1670 & 1671, a fourni le nombre de 17671 baptêmes, & de 19429 morts; l'année commune, prise sur 1770 & 1771, a fourni 19245 baptêmes & 19702 morts. Pour rendre cette comparaison juste, il faut observer que M. Denis a composé son Ouvrage sur la supputation générale des feuilles des années 1670 & 1671, imprimées *in-folio*, & mois par mois, chez Frédéric Léonard, rue Saint-Jacques. J'ai cherché à me procurer ces feuilles, que je n'ai pu découvrir dans aucune Bibliothèque, pas même dans celle du Roi. M. Poullétier, Maître des Requêtes, a, dans sa Bibliothèque, un Recueil de plusieurs pièces détachées, parmi lesquelles on trouve la feuille imprimée pour le mois de Janvier 1672, chez ce Frédéric Léonard, Imprimeur ordinaire du Roi, & une pareille feuille pour le mois de Décembre 1679, imprimée chez Thierry, Imprimeur ordinaire de la Police. Ces feuilles, toutes deux détachées, sont à la suite d'un frontispice imprimé *in-folio*, sous le titre : *Etat général des Baptêmes, de s*



## S E P T E M B R E , 1777. 227

*Mariages & des Mortuaires des Paroisses de la Ville & Fauxbourgs de Paris, pour l'année 1679, chez Denis Thierry, Imprimeur ordinaire de la Police, rue Saint-Jacques. La feuille du mois de Décembre 1679, contient une récapitulation générale de l'année, & porte le nombre des baptêmes à 17257, celui des mariages à 3881, & celui des morts à 27100.*

En comparant l'année commune, prise sur 1770 & 1771, avec celle prise sur 1670 & 1671, il sembleroit, au premier coup-d'œil, que les deux années du siècle présent ont fourni 1574 baptêmes de plus que celles du siècle passé, & 273 morts de moins; mais les feuilles détachées, conservées dans la Bibliothèque de M. Poullétier, m'ont appris qu'en 1679, & par conséquent dans les années précédentes, les états qui s'imprimoient annuellement ne comprenoient pas les Paroisses de Saint-Philippe du Roule, Saint-Denis de la Chapelle, Saint-Jacques de la Villette, Saint Jean-Baptiste de Belleville, Notre-Dame de Délivrance au Gros-Caillou, & Saint-Louis des Invalides, lesquelles Paroisses, au nombre de six, sont comprises dans les états de 1770 & 1771; il faut donc, pour établir une comparaison juste, distraire des états de 1770 & 1771, le nombre des baptêmes & des morts de ces six Paroisses. J'ai trouvé, par le relevé que j'en ai fait, qu'en 1770 il y avoit eu dans ces six Paroisses, 556 baptêmes & 897 morts, & dans le cours de l'année 1771, 515 baptêmes & 819 morts. Il est nécessaire, pour que la com-

## 228 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

paraîsoit exacte, de diminuer de 535, nombre moyen des baptêmes des deux années 1770 & 1771 des six Paroisses, les 19245 baptêmes qu'ont fourni les états généraux de 1770 & 1771, & les réduire à 18710. Les morts de ces six Paroisses des mêmes années 1770 & 1771, donnent le nombre moyen de 858, qu'il faut pareillement distraire des 19702 morts qu'ont fourni les états généraux de 1770 & 1771, ce qui les réduit à 18844.

De ce calcul, il en résulte que dans les Paroisses qui étoient comprises dans les feuilles imprimées en 1670 & 1671, il y a eu dans ces deux années 1039 baptêmes de moins, & 585 morts de plus que dans les deux années 1770 & 1771.

Ces résultats présentent plusieurs observations qui paroissent constantes ; 1°. en 1670 les Paroisses du Roule, de la Chapelle, de la Villette, de Belleville & du Gros-Caillou, qui font présentement une partie considérable de Paris, & dont elles augmentent la population, étoient, sans doute, trop peu peuplées pour en être regardées comme les Fauxbourgs. 2°. La population de Paris, en la calculant par les baptêmes, s'est accrue dans les autres Paroisses, qui formoient pour lors la Ville de Paris, d'environ un dix-septième dans le courant d'un siècle. 3°. Le même espace de tems, qui fournit une augmentation de naissances d'environ un dix-septième, présente une diminution de morts d'environ un vingt-deuxième, ce qui forme une apparence de contradiction ; le nom-

bre des morts dans une Ville telle que Paris; devant toujours être proportionné à celui des naissances. Je crois cependant que cette différence peut provenir, 1°. de ce que les habitans de Paris envoient hors de cette Ville plus d'enfans en nourrice qu'il n'y en envoient autrefois, & le plus grand nombre de ces enfans périssant dans les premières années de la naissance, il en résulte nécessairement que le nombre des morts doit être moins grand dans la Ville de Paris. 2°. De ce que les établissemens de charité se sont fort multipliés dans Paris depuis un siècle. La bienfaisance y est plus générale, les aumônes plus abondantes, & les pauvres malades reçoivent dans les Paroisses, plus de secours qu'on ne leur en procuroit autrefois.

M. Denis n'a pas fait mention dans son Ouvrage du nombre des mariages célébrés dans la ville de Paris; mais j'ai trouvé dans la feuille détachée du mois de Décembre 1679, conservée dans le cabinet de M. Poullétier, que les mariages y sont portés au nombre de 97; & que dans cette même dernière feuille, qui contient la récapitulation générale de l'année 1679, les mariages y sont portés au nombre de 3881. On peut supposer qu'il ne devoit pas y avoir grande différence entre l'année 1679, & les années 1670 & 1671; mais pour comparer le nombre des mariages de cette époque, avec celui des années 1770 & 1771; il faut faire une opération semblable à celle qui a été faite pour les baptêmes & pour les

## 230 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

morts, c'est-à-dire, en distraire les six Paroisses qui ne sont pas comprises dans les feuilles de 1679.

Les mariages faits à Paris, en 1770, ont monté à 4775, & en 1771 à 4452; le total est par conséquent de 9227, & l'année commune ou le nombre moyen, de 4613. Les six Paroisses dont j'ai fait ci-devant mention, ont fourni, pour 1770, 116 mariages, & pour 1771, 122, ce qui donne pour le nombre moyen 119, lequel, ôté de 4613, réduit les mariages, durant ces deux années; à 4494. Il y a par conséquent dans la dernière époque, 613 mariages de plus que dans la précédente; mais cette comparaison ne peut jamais être aussi juste que celle des baptêmes & des morts, attendu qu'elle n'a pour base que la seule année 1679, & qu'en général il se trouve plus de variations d'une année à l'autre, par rapport à ces sortes d'actes, que dans ceux des baptêmes & des morts.

Enfin, Monsieur, cette même feuille de 1679 présente une différence bien plus extraordinaire sur le nombre des morts, puisqu'il y est marqué que dans le cours de l'année ils ont monté à 27100, quoique, comme je vous l'ai observé, on comprit dans ces feuilles six Paroisses de moins que dans celles qu'on publie présentement; que ces six Paroisses aient donné pour 1770 & 1771 le nombre moyen de 858, & qu'enfin je sois assuré que depuis 1720 jusqu'à présent, l'année 1740, où on a compté 25284 morts, ait été la plus mortelle;

il faut donc que quelque raison physique ait diminué la mortalité dans Paris depuis un siècle, ce qui est très-consolant pour l'humanité, & feroit desirer que les personnes qui exercent un art, auquel on doit sans doute une grande partie de cet avantage inappréciable, cherchassent à en découvrir la cause.

Vous m'objecterez peut-être, Monsieur, que l'usage où sont les meres de nourrir leurs enfans, vous paroît plus commun présentement qu'il ne l'étoit il y a quelques années, & que par conséquent la différence des morts ne peut pas provenir de ce qu'il y avoit plus d'enfans nourris par leurs meres il y a un siècle, qu'il n'y en a présentement; mais il faut observer que ce sont quelques personnes riches & aisées qui ont donné, depuis peu d'années, le bon exemple de nourrir elles-mêmes leurs enfans, & que cet exemple n'a pas influé sur le Peuple, qui est peut-être plus occupé par les ouvrages d'industrie qu'il ne l'étoit il y a un siècle, & est, par cette raison, moins à portée de vaquer aux soins qu'exige la nourriture & la première éducation des enfans; peut-être aussi le Peuple ayant plus d'aisance qu'autrefois, se trouve-t-il plus en état de payer des mois de nourrice & de sevrage à des étrangères qui élèvent des enfans dans les campagnes. Ce sont des observations qui méritent d'être approfondies, & sur lesquelles vous êtes plus en état que tout autre de faire des réflexions, qui serviront de suite à celles que vous avez insérées dans les *Mémoires de l'Académie des*

## 232 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*Sciences*, imprimés en 1771. La récapitulation des baptêmes, des mariages & des morts de Paris, depuis 1709 jusqu'en 1770, que vous avez consigné dans cet ouvrage, servira à notre postérité de base authentique pour connoître les accroissemens ou la diminution future de la population de la Capitale du Royaume.

(*Mercur de France.*)

---

### PROBLÈME INTÉRESSANT DE MORALE; par M. LINGUET.

**L**E Lord F...., homme très-riche, étoit aussi très-avare, deux qualités qui vont souvent ensemble, en Angleterre comme ailleurs. Son unique attention étoit de thésauriser. Il n'avoit jamais voulu se marier, par la frayeur que lui inspiroit l'entretien d'une femme : il n'avoit point d'amis : il passoit presque toute sa vie à la campagne, sans autre société que celle d'un vieux Valet-de-chambre François, qui le servoit depuis cinquante ans. Il rendit le dernier soupir entre les bras de ce domestique, dans un Château éloigné.

Son héritier, qu'il n'avoit jamais voulu voir, étoit un pauvre Gentilhomme, du fonds de l'Ecosse. Le Valet-de-chambre lui écrivit de se rendre au plutôt à ..... qui lui appartenoit par le décès de son parent. Le nouveau riche accourut avec l'empressement que donne une pareille nouvelle.

A son arrivée , le domestique lui rendit un compte exact des meubles du château , & des revenus de la terre dont il avoit eu long-tems la direction : il le termina par remettre à l'héritier 90,000 livres sterling en billets de banque , qu'il avoit trouvés dans le cabinet du mort , & dont il s'étoit rendu dépositaire , pour en empêcher la distraction.

Pour sentir le mérite de cette action , il faut savoir que cette somme compose plus de deux millions , argent de France ; que les billets de banque étant au porteur , ils appartiennent , ou du moins sont payés , à quiconque s'en trouve nanti ; & qu'ici le gardien de ce trésor en avoit seul connoissance.

Le Gentilhomme reçut le présent , parcourut le porte-feuille avec une avidité taciturne , & après un long silence , *Est-ce bien là tout ?* dit-il à son *Bienfaiteur*. Pour réponse , les larmes inonderent le visage du généreux domestique. Alors l'héritier détacha du paquet un billet de dix pieces (dix Louis) , en le lui offrant , pour prouver sa reconnoissance. Le François se retira en sanglotant. Il est mort , il y a deux ans , dans la misère , à Londres , entre les bras du Docteur Legoux , Chirurgien-Accoucheur , aussi honnête qu'habile , de qui je tiens cette anecdote , & qui m'a permis de le citer.

*Que doit-on admirer le plus ici , de la fidélité du domestique , ou de l'ingratitude de l'héritier ?*

Cette homme , si respectable , & si mal-recompensé , se nommoit *Furant*. Les Grecs &

les Romains ont célébré & immortalisé des noms qui le méritoient bien moins.

(*Annales Politiques, Civiles & Littéraires du dix-huitième Siècle, ouvrage Périodique.*)

---

*RAPSODIE sur le génie & les Ecrits de  
SHAKESPEARE.*

*Traduite de l'Anglois (\*).*

SHAKESPEARE est un Auteur dont les créations dramatiques s'accordent en général si parfaitement avec celles de la nature, qu'il n'est pas seulement admirable à le considérer en grand, mais qu'il offre encore de nouveaux sujets d'étonnement quand on l'examine au microscope. Un Ecrivain étranger nous reproche à la vérité d'avoir un enthousiasme excessif pour ce barbare : si nous l'avons admiré avec connoissance de cause, ou si nous avons suivi aveuglément l'impulsion d'un sentiment qui nous entraînoit malgré nous, c'est ce que je ne puis dire : mais il est certain que les travaux des Editeurs de Shakespeare ne l'ont pas excessivement servi. Ces Editeurs tiennent cependant, pour la plupart, un rang distingué dans les Lettres. Mais quelques-uns avoient eux-mê-

---

(\*) Nous avons cru que cette rapsodie pourroit amuser nos Lecteurs, qu'il n'est pas besoin de prévenir sur le jugement qu'on doit en porter.



mes sur le Parnasse des possessions trop étendues & trop importantes ; pour s'occuper bien sérieusement des intérêts d'autrui ; & parmi ceux qui s'en sont fait une affaire sérieuse , il est malheureusement arrivé que le plus habile a préféré la gloire de trouver des conjectures ingénieuses au mérite de faire des observations solides. Le caractère de ses corrections n'est pas tant d'être ou justes ou fausses , que d'être toujours outrées ; & si l'on peut le dire , *Warburtoniennes*. Un autre a entrepris depuis de travailler sur notre Auteur, qu'il paroît avoir regardé comme une espèce de Protée sauvage ou de frénétique ; en conséquence il lui coupe les ailes avec le glaive de sa critique , toutes les fois qu'il sort de la sphere de discrétion que ce savant Editeur s'est circonscrite..... Cependant quelles que soient la négligence des uns & la rigueur des autres , il y a des gens qui croient fermement que ce sauvage , ce barbare sans goût & sans culture , n'a obtenu que la moitié de la gloire qu'il mérite ; ils espèrent qu'il viendra quelque nouvel Aristote , qui ne se contentant pas d'effleurer la surface des choses , entrera dans l'esprit de ses compositions , pénétrera les secrets de son génie , & purgera ses écrits des taches étrangères qui les déshonorent. A l'égard de celles qui sont inhérentes aux ouvrages mêmes , peut-être deviennent-elles invisibles à ceux qui les cherchent au milieu de l'éclat que répandent les beautés , au lieu de chercher les beautés , comme on ne le fait que trop souvent , au travers d'une obscurité réelle

ou prétendue. Quand la voracité du tems aura englouti tous ses Editeurs & tous les Commentateurs, quand le nom de *Voltaire* & la langue dans laquelle il a écrit, seront sortis de la mémoire des hommes, les monts *Apalachiens*, les rivages de l'*Ochio*, les plaines de *Sciola* retentiront encore des accens de ce *Barbare* ; il fera entendre dans sa langue le tumulte des vraies passions de la nature ; le tems n'adoucirait point les douleurs de *Lear*, il n'effacera point les charmes de *Rosalinde*. Rien n'est périssable dans lui, si ce n'est ce savoir dont on prétend qu'il étoit si dépourvu : il n'en avoit pas, à la vérité, autant qu'il en falloit pour le siècle où il vivoit, mais il en avoit peut-être trop pour la portée de son génie & les intérêts de sa gloire. *Milton* & lui transmettront les restes usés & les haillons de la mythologie à la postérité la plus reculée où leur propre valeur n'auroit pu les faire passer, & les *Métamorphoses* d'*Ovide*, indignes par elles-mêmes de l'immortalité, s'y élèveront avec leur appui.

*Shakespéare* diffère essentiellement de tous les autres Ecrivains ; nous sentons plutôt ses beautés que nous ne les comprenons ; & il y a une infinité d'occasions où il est plus vrai de dire qu'il nous possède, que de dire que nous le possédons. Et cela n'est point étonnant ; il sème les germes de l'action & des caractères, d'une main si adroite & d'un air si indifférent, il est si sûr de son empire sur nos cœurs, & se soumet si peu à notre jugement, qu'il nous est supérieur dans tout ce qu'il fait. Nous ne

voyons pas sa marche , nous n'appercevons pas la connexion de la cause & de l'effet , nous sommes emportés par une admiration aveugle , & nos foibles lumieres ne peuvent atteindre à la hauteur de ses procédés. Tous les incidens paroissent des effets du hasard , & cependant nous sentons que tout est dessein & arrangement. Ses personnages agissent & parlent non-seulement de la maniere la plus vraie par rapport à la nature , mais encore de la maniere la plus convenable par rapport à nous ; il ne nous montre , il ne nous fait sentir précisément que ce qu'il faut ; il n'a pas un passage qui ne s'adresse à l'esprit & au cœur ; il fait de nous tout ce qu'il lui plaît , & d'autant plus aisément qu'il ne trahit jamais le secret de ses opérations. Nous voyons les personnages agir par l'impulsion combinée des passions , de la raison , de l'intérêt , du caractère & du tempérament mêlés dans leurs justes proportions , & nous sommes forcés de reconnoître que tout ce que font ou sentent ces personnages , est un résultat nécessaire de cette combinaison. Tout est mêlé & tout est distinct ; tout est compliqué & tout est simple. Je suis obligé de m'arrêter ; je craindrois que l'expression de mon admiration ne parût peu convenable en parlant d'un homme ; *mais c'est vraiment quelque chose de prodigieux , qu'une simple créature humaine , ait eu une compréhension si vaste & si parfaite ; qu'un homme ait possédé un art si exquis , que tandis que l'effet total se fait sentir aux femmes & aux enfans , la cause échappe*

souvent aux Commentateurs les plus habiles. Un sceptre & un brin de paille sont dans ses mains de la même efficacité; il n'a pas besoin de choisir, tout ce qu'il touche devient d'un grand prix; rien n'est trop élevé, rien n'est trop bas. Est-ce un caractère actif, comme Richard? Il nous offre tout ce que nous pouvons désirer. Est-ce un caractère tout différent, comme Hamlet, il n'excite pas moins d'admiration. L'activité produit un genre de perfection, l'inaction en produit un autre: l'Histoire, le Conte, ou la Ballade; le Roi ou le Gueux, le Héros, le Furieux, l'Imbécille ou le Fol, tout est égal; rien n'est pire ni meilleur; le même génie se répand dans tout & s'y fait également admirer. Veut-il montrer un caractère dans des situations différentes? Faut-il qu'il renferme dans une heure les événemens de plusieurs années? Avec quelle magie il fait préparer l'illusion! Il faut d'abord soumettre l'entendement: il se sert des préjugés de l'enfance pour aveugler l'âge mûr: l'ordre est anéanti, les loix de la nature sont oubliées, & il ne reste dans les esprits qu'une impression d'horreur & je ne fais quoi de sauvage. Il ne nous laisse pas le tems de la réflexion; la force des sentimens, l'horreur des crimes & des remords, les poignards tirés, les meurtres, les Esprits & les enchantemens, nous tiennent dans une agitation continuelle & s'emparent de toutes les facultés de notre ame. Eperdus & hors de nous-mêmes, nous ne nous appercevons ni du changement des lieux ni de l'éloignement des tems,

& jusqu'au moment où la toile tombe , nous ne faisons qu'un songe dans le cours duquel nous ne pensons pas un moment aux loix de l'existence. Il se trouve quelquefois un Rhymer qui se réveillant en sursaut , vient de par Aristote faire un procès au hardi Magicien ; mais Aristote lui-même , s'il revenoit au jour , désavoueroit son téméraire Avocat , & tomberoit aux pieds du Grand-Homme. *O modele suprême de la perfection dramatique , lui diroit-il , ne m'imputez pas l'insolence de ces insensés : les Poètes de Grece étoient resserrés dans le cercle étroit du chœur , la gêne de leur situation les assujettissoit à la précision , & ils se voyoient contraints de copier fidèlement les détails de la nature ; je les ai suivis , je n'ai pas prévu qu'on pourroit tracer un cercle plus vaste , & étendre le Drame aussi-loin que l'esprit humain peut atteindre. Convaincu par l'expérience , je vois maintenant qu'on peut se faire une nature plus simple ; une nature d'effets seulement , indépendante des relations locales & de la continuité de tems. La nature , pour se conformer aux facultés des hommes , a fait de la vie humaine une chaîne régulière de causes visibles & d'effets : mais la Poésie se plaît dans la surprise , cache sa marche , s'empare du cœur dès la première fois , & s'élève au plus haut degré du sublime sans laisser voir la trace de son vol : la vraie Poésie n'est pas la nature , c'est une magie ; on voit l'effet , les causes sont cachées ou inconnues. Je n'ai point prescrit de loix au Magicien : son pouvoir est sa loi. Quels exemples proposer , quelles bornes fixer , à qui n'est ni imitateur ni placé*

*dans la sphere de l'imitation ? En un mot , si il parvient à son but , qui pourra blâmer sa marche ? En Poëse , les moyens , soit visibles soit cachés , sont justifiés par le succès ; mais ils sont plus parfaits & plus admirables quand ils sont inconnus.*

*( Universal Magazine. )*

### NOTICE d'un Testament singulier.

**M**R. Girard , Docteur en Médecine , s'exprime ainsi dans une Lettre écrite de Marvejols , le 23 Février dernier , à M. le Chevalier de Servieres , Officier de Cavalerie , & que celui-ci vient de rendre publique.

*J'ai vu la copie du testament qu'Aldebert de Peyre , Evêque de Viviers , fit en 1303. Un acte aussi singulier est certainement bien propre à nous donner une idée du siècle d'ignorance & de superstition où il fut écrit : le nombre des fondations & des legs que cet Evêque fit aux Eglises & aux Couvens est incroyable ; presque tous les Moines & toutes les Religieuses , tous les Prêtres du Vivarais & du Gevaudan sont appelés à partager son hérité , & ce à la charge de fonder des cloches , d'élever des Autels du côté de l'Orient , de dire des Messes , de faire des services , & sur-tout des repas annuels , pour la redemption de l'ame du testateur , & de celles de ses parens ; outre cela , Aldebert , à l'exemple de ses aïeux , fait*

*une substitution cléricale perpétuelle en faveur du second fils du Seigneur Baron de Peyre , son neveu , ou du troisieme , si le deuxieme venoit à se marier , à condition que le substitué prendra la tonsure , & avec la clause expresse , que si le Seigneur de Peyre ou quelqu'un de ses successeurs à perpétuité venoient à empêcher par négligence , fraude ou méchanceté , qu'aucun de ses enfans n'embrassât l'état Ecclésiastique , & qu'il les obligeât tous à s'engager dans le mariage ou à entrer dans le Cloître , dans ce cas le testateur legue trois terres considérables comprises dans la substitution , à la Cathédrale de Mende , laquelle sera tenue , en conséquence , de donner 1000 marcs d'argent aux Jacobins de Marvejols , pour Messes , prieres , services & repas annuels ( pro refectionibus annuatim ad redemptionem animæ suæ & parentum . ) La substitution cléricale a été suivie jusqu'à la fin du dernier siècle , dans la maison de Peyre , où il n'y a point eu de cadets depuis cette époque . Enfin , dans le même testament l'Evêque de Viviers exige de ses héritiers & légataires , qu'ils ne parleront jamais la Langue Françoisise , ni celle d'Auvergne , mais qu'ils s'en tiendront au patois ou jargon du pays , qui a toujours été son langage , & celui de ses peres ; sans quoi il leur impose une amende de 50 liv. tournois , reversibles à l'Eglise de Mende .*

( Journal Encyclopédique . )



---

*ODE A ÉPICURE. Imitation de l'Allemand, de M. GLEIM.*

**E**SPRIT céleste, esprit émané d'un Dieu ;  
ô toi, mon Epicure, il t'aima ce Dieu dont  
tu niois l'existence.

Tu ne dus qu'à lui seul ce noble effort, ce  
génie ardent & sublime qui, des fanges de la  
terre où nous rampons, t'emportoit jusques  
sur les hauteurs qu'habite sa lumière incréée.

Traversant d'abord, avec un religieux ef-  
froi, les immenses ténèbres qui te séparoient  
de lui, tu t'élevois par degrés, & de son trône  
il jettoit sur toi un regard bienfaisant. Mais  
bientôt ce trône de feu s'offrit à ton œil ébloui ;  
d'une main audacieuse tu voulus y atteindre,  
il disparut dans des flots de clarté. Tu voulus  
en suivre la trace, il se perdit dans la foule  
des mondes, remonta jusqu'à la source du jour,  
& le grand Être qui t'aimoit, t'abandonna à  
l'erreur pour te punir de ton audace...

Oui, oui, mon Epicure, il t'aimoit ce Dieu  
dont tu niois l'existence...

Sans cela ton esprit, retenu par des liens  
terrestres, auroit-il pu s'égarer si loin ? Des-  
cendu des régions supérieures, & désespé-  
rant désormais de pénétrer jusqu'à l'essence des  
choses, tu entendis la voix de la volupté, de  
cette volupté céleste qui pouvoit seule te dé-



dommager de la présence & du commerce d'un Dieu.

Mollement couchée dans tes jardins , à l'ombre d'un buisson de roses , elle t'appelloit , te sourioit ; mais toi , toujours flottant dans le doute , tu attendois que la sagesse s'approchât du berceau parfumé où elle reposoit , & vint t'y conduire par la main ; tu vis alors que les regards de la Deesse étoient doux comme ceux de l'innocence , & que son front étoit calme & serein comme celui de la vertu.

La Sagesse , pour te rassurer entièrement , la salua avec un baiser de sœur ; mais toi , trop incrédule Epicure , tu fis un pas en arrière , craignant encore que ce ne fût pas la sœur de la Sagesse.

Moins timide , enfin , tu t'assis , avec sécurité , entre les deux sœurs , qui se plurent à t'instruire , & tu appris , dans leur charmant entretien , que la Volupté n'est pas fille de la Terre.

Une jouissance modérée , te dit-elle , voilà le secret du bonheur. Par elle seule tu mettras un frein à tes passions ; elle armera ton esprit d'une force que rien ne pourra vaincre , rendra ton ame libre , & te donnera un cœur tranquille.

Ce fut la Volupté qui t'enseigna que l'humanité est le premier devoir de l'homme. Sensible comme ta maîtresse , aussi doux qu'elle-même , tu ne fermois plus une oreille superbe à la plainte du pauvre & au cri de la commiseration. La Volupté , mon Epicure , ouvrit

ton cœur à la Bienfaisance. Heureux depuis ce moment, tu ne quittas plus le buisson de roses, & l'Être-Suprême te voyoit, avec plus de complaisance encore, du haut de son trône inaccessible.

Par M. DORAT.

(*Journal de Dames.*)

*ABRÉGÉ de la Vie de M. FALK;  
par M. GÉORGI.*

**M.** Falk (Savant dont nous avons parlé au mois d'Avril, pag. 64) étoit né en 1725 ou 27 dans la partie de la Suede qu'on nomme la Gothie Occidentale. Il étudia la Médecine à Upsal, & s'y adonna à la Botanique sous la conduite du Chevalier de Linné, qui pour le distraire de la mélancolie dont il étoit affecté, le fit voyager dans l'Isle de Gothlande, & le chargea d'y rechercher plusieurs plantes & de ramasser les différentes especes de coraux qui naissent dans la mer dont cette Isle est environnée. Le compte qu'il rendit de son voyage prouva son savoir. Mais il ne guérit pas de son humeur hypocondre, qui fut entretenue par l'indigence & la vie sédentaire. Lorsque le Professeur Forskol alla d'Upsal à Copenhague en 1760, M. Falk l'y accompagna pour examiner s'il ne pourroit pas, conformément aux vœux du Chevalier de Linné, obtenir d'être

du nombre des Savans qui ont entrepris le fameux voyage d'Arabie par ordre du Roi. Des gens de distinction s'y intéressèrent, mais trop tard : la compagnie étoit formée & complète. Il prit ce contre-tems à cœur & revint à Upsal en herborisant, & continuant d'augmenter la Flore Suédoise. Une personne de Pétersbourg, ayant demandé au Chevalier de Linné un homme capable de garder un Cabinet d'Histoire Naturelle, M. Falk accepta cette place qui lui fraya le chemin à celle de Professeur de Botanique au jardin des plantes de Pétersbourg, vacante depuis Siegesbeck.

En 1768 l'Académie Impériale des Sciences le prit à son service, pour qu'il aidât à remplir le projet des expéditions d'Orenbourg. Comme sa santé étoit languissante, & qu'il avoit besoin d'un second, suivant ses desirs, M. Géorgi lui fut accordé pour associé. Ils se joignirent en 1770 à Astracan, & parcoururent ensemble le Gouvernement d'Orenbourg, la Province d'Isétis & la Sibérie jusqu'à l'Oby. La maladie de M. Falk répandit beaucoup de lenteur & d'ennui sur le voyage. Il n'avoit pas un jour de santé, & cependant il ne cessoit point de travailler autant qu'il lui étoit possible. Ses papiers doivent contenir des descriptions bien travaillées d'animaux & de plantes qui n'avoient point encore été suffisamment décrits, & de bonnes observations sur les Nations qu'il a vues, parce que le premier article étoit son objet principal, & il se faisoit une récréation du second. L'Académie le rappella par égard pour ses in-

fermités, & lui permit d'aller de Casan aux bains de Kislar, d'où il revint à Pétersbourg à la fin de 1773, avec les apparences d'une meilleure santé. Mais son mal ne tarda pas à reprendre avec des accès plus furieux. Au mois de Décembre 1773, il commença à quitter peu le lit, & à ne vivre que de pain séché à la Suédoise & trempé dans du thé; encore n'en mangeoit-il qu'une seule fois par jour. D'abord il recevoit des visites, mais bientôt il les refusa toutes, & se livra entièrement à la solitude. Au retour de M. Géorgi il avoit l'air d'un squelette affreux à voir. Il parloit peu, & ce n'étoit que plaintes des maux qui l'accabloient & d'une insomnie sans relâche. Son domestique de confiance voulut veiller auprès de lui la nuit de sa mort, mais il le renvoya. Le 31 Mars au matin, M. Géorgi, qui n'avoit point cessé d'être son ami, fut appelé dans la maison de M. Falk. Il le vit baigné dans son sang. A côté de lui étoit un rasoir avec lequel il s'étoit fait une petite coupure, un pistolet & un paquet de poudre à tirer. Le bout du pistolet étoit dans sa gorge & la crosse hors du lit. La balle lui avoit passé à travers la tête & avoit été frapper le plafond. On trouva sur son Bureau un billet indéchiffrable qu'il avoit écrit la veille : rien d'ailleurs de remarquable. Il a toujours passé pour hypochondre & quelquefois déliant. Du reste sa conduite étoit celle d'un homme d'honneur doux & poli; c'est pourquoi on le souffroit & on l'excusoit. Quoiqu'il fut bienfaisant, son économie a suffi pour

qu'il ait laissé de l'argent. Ainsi ce n'est pas la misère qui l'auroit mis au désespoir. Il étoit d'une indifférence qui n'a rien de pareil. L'amour étoit pour lui une passion qu'il connoissoit à peine, & il aimoit mieux la solitude & le repos que la société. A l'égard de la religion il la respectoit sans chaleur. Il faut que ce soit un redoublement d'accès de sa maladie qui ait armé ses mains contre lui-même, & que l'exécution ait été aussi subite que la résolution. Chacun le regrette. Sa sépulture sembloit devoir rencontrer des difficultés, & c'est par un effet de la noble façon de penser des Ecclésiastiques d'aujourd'hui, qu'il a été inhumé au cimetière de l'Eglise des Etrangers, où ses amis ont accompagné son convoi.

(*Mercur d'Altona.*)

## L A L E Ç O N.

**L'**ORIENT retentit sans cesse du bruit des chaînes que secoue l'Esclave lorsqu'il en est accablé ; le désespoir lui en fait souvent des armes contre le Despote qui l'en opprime ; dans le tems même qu'il fléchit sous leur poids, sa voix quelquefois s'élève & fait entendre la vérité avec plus de force & de courage que ne le fait ailleurs l'homme fier & vil qui s'applaudit d'être libre & qui ne sait que ramper & flatter.

## 248 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Nourschivan , né auprès du trône , élevé comme la plupart des Princes destinés à régner , nourri dans les respects que prodigue la flatterie à celui qui doit être maître un jour , n'avait vu personne contredire ses passions , lui enseigner qu'il naquit homme avant de naître Prince ; il avoit passé sa première jeunesse dans les dissipations les plus chères à son goût. Vif , actif & courageux , il annonça par son penchant pour la chasse combien il aimeroit la guerre & braverait les dangers ; seul au milieu des forêts , il attaquoit le tigre & le lion ; toujours il triomphoit de ces bêtes féroces , & les blessures qu'il remportoit de ses combats & de ses victoires , ne sembloient servir qu'à lui inspirer le desir de les chercher de nouveau.

L'ange de la mort qui plane également sur les palais & sur les chaumières , dont le dard aigu frappe pareillement les Rois & leurs esclaves , s'étoit étendu sur le trône de Deli ; la mort de Selim qui l'occupoit , remplit l'Empire de deuil ; son fils Nourschivan est appelé pour lui succéder. Il ceint le bandeau des Rois sans en connoître les devoirs ; il reçoit les hommages de la Cour prosternée devant lui , & se hâte de se débarrasser des fêtes que son avènement au trône occasionnoit , pour aller chercher les plaisirs chers à son cœur. Les forêts étoient sa demeure favorite ; les Ministres qui regnoient & conduisoient tout sous son nom , applaudissoient à sa passion , qu'ils appelloient celle des héros , &

l'entretenoient pour le retenir toujours éloigné des affaires.

Un événement important qui devoit armer les Indiens contre des Princes ambitieux qui cherchoient à faire des conquêtes dans ces vastes & riches contrées , obligea les Ministres épouvantés d'appeller au Conseil le Souverain dont ils s'étoient contentés jusques-là d'employer le nom. On le presse de revenir à Deli ; ce n'est qu'avec peine qu'il s'y résoud ; le jour qu'il doit donner à l'Empire est un jour superbe pour la chasse ; & ce sacrifice dont on ne parvient qu'avec peine à lui faire sentir la nécessité , ne laisse pas de lui coûter. Il arrive ; il entre au Conseil ; ses premiers discours en arrivant ne roulent que sur les plaisirs de la chasse ; son imagination jeune s'anime , s'échauffe & s'étend sur ces peintures ; il raconte les momens les plus beaux que lui a offert sa passion pendant deux mois qu'il s'y est livré sans interruption , c'est-à-dire , depuis l'instant qu'il est monté sur le trône , du moment où il auroit dû s'occuper de toute autre chose. Lorsqu'il eut fini son récit , un vieux Indien , appelé dès son enfance aux affaires , & qui depuis long-tems donnoit sa voix dans les Conseils des Souverains de Deli , se leva. Les Rois , dit-il , doivent habiter les cours & les camps , & non les forêts & les déserts. Les affaires même des particuliers souffrent toujours lorsqu'ils préfèrent les dissipations au travail ; mais lorsqu'un Souverain ne connoit ni n'écoute que la voix du plaisir , la ruine d'une Nation en-

tiere peut en être la suite terrible. Nous sommes assemblés ici, ajouta-t'il, pour des objets plus importants que celui de nous entretenir des plaisirs de la chasse ; les exploits qu'elle entraîne sont ceux d'un piqueur, & les chiens en partagent la gloire avec le chasseur, s'ils n'en ont pas la plus grande part. O toi ! si tu veux t'occuper des maux de tes sujets, & y remédier, tu trouveras des peuples reconnoissans, tendres & soumis à tes loix ; mais si tu refuses....

Nourfchivan irrité, l'interrompit en cet endroit ; & le regardant avec un œil étincillant de rage, portant la main sur son cimenterre : que veux-tu dire, lui demanda-t'il ? parle, si je m'y refuse....

Le vieux Conseiller ne parut point interdit ; son œil modeste, mais ferme, se fixa sur le Prince ; si tu te refuses à tes devoirs, lui dit-il, ton peuple oubliera les siens dont tu l'auras dispensé ; ils chercheront un meilleur maître.

Nourfchivan se leva avec précipitation, sortit du Conseil avec l'air de la fureur. Un instant le fit rentrer en lui-même. Il revint plus calme au milieu des Ministres qui étoient encore assemblés, & que la fureur du maître plongeait dans l'effroi. Je reconnois, dit-il en entrant, la vérité de ce que tu viens de me dire. Celui qui ne remplit pas les devoirs d'un Roi, ne peut avoir long-tems de bons sujets. Rappelle-toi donc que dès ce moment tu n'auras plus à faire à Nourfchivan le Chasseur, mais à Nourfchivan le Sultan des Indes.



SEPTEMBRE, 1777. 251

Le Monarque tint parole ; la leçon qu'il avoit reçue fut toute sa vie présente à son esprit ; il devint Guerrier & Politique, & fut le meilleur & le plus grand Roi de l'Inde.

(*Journal Anglois.*)



---

---

## POÉSIES FUGITIVES.

---

---

### LA NATURE SAUVAGE *ET LA NATURE CULTIVÉE.*

O D E.

**A**VANT que l'homme sur la terre  
Eût porté des yeux créateurs ,  
Son globe inculte & solitaire  
N'offroit que de vastes horreurs :  
Des forêts chauves & mourantes ,  
Des rocs tombans, des eaux stagnantes ,  
Des troncs brisés, des monts fumans....  
Dans l'effroi de ce deuil immense  
La mort seule erroit en silence  
Parmi les ravages du tems.  
O toi qui, portant l'épouvante  
Dans tous les lieux où tu parois ,  
Ravis la pâture vivante  
Des cruels hôtes des forêts ;  
Quelle est cette enveloppe épaisse  
Qui te défigure & t'abaisse  
Au-dessous des ours dévorans ,  
Et, voilant ton grand caractère  
Fait du bienfaiteur de la terre ,  
Le plus affreux de ses tyrans ?

## SEPTEMBRE, 1777. 253

A ce bloc informe & rebelle,  
Un prompt ressort donnant le jeu,  
Y développe l'étincelle  
Qu'y lança le regard d'un Dieu :  
L'homme en jaillit, ce Dieu l'agite,  
Son cœur s'ouvre, son sein palpite,  
Son front superbe est éclairci;  
La bienveillance y peint ses charmes,  
Sous l'humide voile des larmes  
Son oeil farouche est adouci.

Ainsi l'ébauche diligente  
Du mâle crayon du Pouffin,  
Sous une couleur indigente  
Ne montre encor qu'un grand dessin :  
Par degrés l'accord se dévoile,  
Un souffle qui parcourt la toile  
Y répand un feu créateur;  
La touche ardente qui s'enflamme  
Aux traits muets imprime une ame,  
L'ouvrage étonne son Auteur.

Chênes antiques du Riphée!  
Vous vîtes ce prodige heureux,  
Quand le Thrace aux accens d'Orphée,  
Quitta vos dômes ténébreux.  
A ta voix, divine éloquence,  
Des mœurs, des arts, de l'abondance,  
L'homme a vu les trésors ouverts;  
Ta chaleur lui rend tout possible,  
Et, du moment qu'il est sensible,  
Seul il émeut tout l'univers.

## 254 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

O Nature! voici ton maître :  
 Terre! Elémens! obéissez ;  
 Germes nouveaux! recevez l'être :  
 Voiles épais! disparoissez.  
 Il dit; & l'antique nature,  
 Dans sa profonde sépulture,  
 Treffaille à ce cri souverain ;  
 Elle s'élève triomphante ;  
 Une flamme active & puissante  
 A coulé dans son vaste sein.

La forêt gémit & recule ,  
 Le sep monte sur les côteaux ;  
 L'herbe s'étend, l'onde circule ,  
 Le marais fuit sous les roseaux :  
 Le fier lion perd son empire ,  
 Epouvanté, l'ours se retire  
 Dans les rochers inhabités ;  
 Et vers les cavernes profondes ,  
 On voit les reptiles immondes  
 S'enfuir à nœuds précipités.

Tels, parmi des cyprès funebres ,  
 Et d'une froide horreur émus ,  
 Les Voyageurs, dans les ténèbres ;  
 Traversoient les forêts d'Hémus ;  
 Tels, sortant de ces noirs dédales ,  
 Ils s'élançoient, tremblans & pâles ,  
 Saluant les tours de Tempé ;  
 Ainsi j'embrasse le rivage  
 Où m'a précipité l'orage  
 Dont le péril est dissipé.

## SEPTEMBRE, 1777. 255

O terre nouvelle & chérie !  
Jeune verdure ! utile émail !  
Nouvel Eden que l'industrie  
A reconquis par le travail !  
Salut, salut, vive lumière,  
Toits de fleurs, paisible chaumière,  
Source pure, fleuve argenté,  
Bocage où la fraîcheur repose,  
Où, parmi des berceaux de rose,  
Sourit la tendre volupté !

Aux soins si doux de la culture,  
Quel plus doux charme s'unissoit,  
L'homme alors chantoit la nature,  
Lorsque sa main l'embellissoit :  
Je le vois, dans la greffe heureuse  
Epanchant la seve amoureuse,  
Enfler l'or des fruit éclatans,  
Marier mille fleurs entr'elles,  
Et de mille especes nouvelles,  
Couronner le front du printems.

Autour de son toit solitaire,  
Les fiers taureaux multipliés,  
Devant ce maître de la terre,  
Baissent leurs fronts humiliés.  
La faux dépouille la prairie,  
L'aire gémit, la meule crie,  
La roue enleve les moissons.  
Si les Autans lui font la guerre,  
L'homme allume au feu du tonnerre,  
Le feu qu'il oppose aux glaçons.

## 256 L'ESPRIT DES JOURNAUX :

La parole peinte ou tracée  
 Dans les dépôts du souvenir,  
 Immortalise la pensée,  
 Et la transmet à l'avenir.  
 Le tems fuit ; mais une main sûre  
 L'atteint , l'enchaîne , le mesure ,  
 Et regle ses pas inégaux.  
 L'œil armé des foyers du verre ,  
 Voit un atome sur la terre ,  
 Et dans les cieus des cieus nouveaux.

Sous les profondeurs de la roche ,  
 Le flot comprimé va rugir ;  
 Par un canal qui les rapproche ,  
 Les deux mers s'entendent mugir.  
 Frappé d'un faisceau de lumière ,  
 Le diamant vole en poussière ,  
 L'or en vapeurs se convertit.  
 L'homme a parlé , la foudre expire ,  
 Elle fuit un fil qui l'attire  
 Dans l'abyme qui l'engloutit.

Desir dévorant de connoître !  
 L'homme est un Dieu par tes transports :  
 Des élémens il se rend maître ,  
 Tout cede à ses bouillans efforts.  
 Des vastes ailes du commerce ,  
 Il bat l'Océan qu'il traverse ,  
 Lit au ciel les chemins des eaux ;  
 Et , pénétrant la terre obscure ,  
 Dans l'atelier de la nature ,  
 Surprend le secret des métaux.

S E P T E M B R E, 1777. 257.

Son génie a de ses barrières  
Brisé l'importune prison ;  
Il court, il vole, & ses lumières  
Ont l'univers pour horizon.  
Brûlant du feu de la pensée,  
Dans les cieux son ame élancée,  
Va saisir les plus grands objets ;  
Il embrasse, en son vol immense,  
Le passé par l'expérience,  
Et l'avenir par ses projets.

*Par M. le Baron DE TSCHOUDI.*

---

---

A M. D E S A R T I N E,

*Sur le rétablissement de la Marine.*

**D**EPUIS que le Trident, ce levier des deux  
mondes,

Aux bouts de l'univers fit respecter les lis,  
Qui ne connoît pas sur les ondes  
Les immortels lauriers que nous avons cueillis ?  
Sur le rivage de l'Afrique,

Le Croissant Barbaresque, ensanglanté deux fois,  
Le Lion d'Iberie & le Lion Belgique  
Rugissant sous nos coups & cédant à nos loix ;

La chute des ramparts de Gêne  
Et du marbre de ses palais,  
Sous le tonnerre des François,  
Devant les poupes de Duquêne,

## 258 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Et Dugué-Trouin , & Jeanbart ,  
Embrasant des flotes rivales ,  
Le front même du Léopard  
Silloné vers Dublin par nos foudres navales ?  
Devant la Hogue enfin , si de cruels retours  
Fanèrent ces moissons de palmes triomphales ,  
Madraff & Minorque , en nos jours ,  
Par leur défense illustre , augmentant notre gloire ,  
Ont vu de leurs forts consternés ,  
Nos escadres & la victoire  
Entrer dans leurs ports étonnés.  
O fortune ! tu te signales  
En abaissant , par intervalles ,  
Les peuples même les plus fiers.  
En différens climats , que d'attaques fatales  
Flétrirent de nouveau nos couronnes rostrales ?  
Que de cyprès attestoient nos revers !  
En vain le zèle de nos villes  
Avoit prodigué les trésors  
Pour reconstruire sur nos bords  
D'autres citadelles mobiles.  
Ces vaisseaux , masses inutiles ,  
Sous la lime du temps périssoient dans nos ports :  
L'art des Forbins & des Tourvilles  
N'aiguilloit plus nos efforts.  
Dans nos chantiers la hache oisive  
N'osoit y façonner les pins ,  
Devant la puissance attentive  
De nos ambitieux voisins.  
Presque endormis sur nos destins ,  
Et , de la défiance , embrassant les fantômes ,



Nous avons laissé voir à l'Insulaire ardent  
L'emblème de ses trois royaumes ,  
Dans les trois pointes du Trident.

Le moment est venu : tu saisis cet instant ,  
Sartine , & des esprits tu ranimes la seve.

Un corps nouveau d'édifices flotans  
A ta voix , sur nos bords , magiquement s'acheve :  
Pour nous , sur les deux mers , un plus beau jour  
se leve ;

Et nos vaisseaux indépendans ,  
Vogueront désormais sous d'autres Miltiades ,  
Et ne pourront plus , dans nos rades ,  
Etre enchaînés que par les vents.

Où sont ces vains esprits , dont l'indiscrete audace  
Prétendoit qu'à ce poste où l'on te voit monté ,  
La voile d'un vaisseau devoit t'avoir porté ?  
Le Sage est ce qu'il veut , & s'instruit par sa place ,  
Tel fut le grand Colbert. A ce sublime emploi ,  
D'une autre sphere élevé comme toi ,  
Toujours égal à sa fortune ,  
Il soutint , d'un bas éprouvé ,  
Le fardeau qu'une main commune  
Auroit à peine soulevé.

Toi qui , du code maritime ,  
Viens d'effacer , par d'heureux changemens ,  
La rouille que le tems imprime  
Aux plus utiles monumens :  
C'est sur l'autel de la Patrie ,  
Qu'habitait la flatterie ,  
Je te présente un pur encens.

Un autre, en un plus long ouvrage,  
Errant de rivage en rivage,

Eût chanté, de nos ports, les honneurs renaissans,  
Eût couronné de fleurs l'ancre de l'espérance,  
Eût peint la liberté, le front ceint de lauriers,  
Attachant de ses mains la corne d'abondance,

Aux poupes des vaisseaux guerriers :

Moi, présageant les jours propices,

Qu'amènent de tes soins les prudentes prémices,

J'ai craint de retarder tes travaux vigilans ;

Et j'ai mesuré mes accens,

Non sur le prix de tes services,

Mais sur celui de tes momens.

Puisse, de la paix florissante

Les rameaux être conservés,

Sous la fauve garde imposante,

De nos pavillons relevés !

Puisse, l'heureux Trident, où notre espoir se fonde,

Né jamais faire ombrage aux peuples inquiets,

Et devenir plutôt, sur les plaines de l'Onde,

Un contre-poids, qu'un sceptre en la main des  
François !

*Par M. LE MIERRE.*

## ÉPIGRAMME.

**C**ET Auteur si connu, Monsieur de Boniface,  
Ayant enfin fini deux Odes à la glace ;  
Court chez un Gentilhomme, & d'un ton doucereux,

SEPTEMBRE, 1777. 261

Le presse de juger la meilleure des deux.  
Mon cher, dit celui-ci, pareil choix m'embarrasse;  
Vous-même assurément le ferez beaucoup mieux.  
Non, répond notre Auteur, mon goût sera le vôtre,  
Et, sans perdre d'instans, la premiere il lui lit:  
Le Gentilhomme alors, l'interrompt & lui dit,  
Nachevez pas, Monsieur, j'aime beaucoup mieux  
l'autre.

---

AUTRE A UN AVOCAT.

EN plaidant une Cause, un jour Maître Chopin  
Fondoit son Droit sur la Coutume.  
L'avez-vous jamais lue, ami, dit un Robin?  
L'Avocat insulté proteste, aboie, écume,  
Et du doigt montrant son cerveau;  
La Coutume, Messieurs, elle est là, je vous jure:  
Oh! j'en connois la reliure,  
Dit un plaissant, elle est en veau.  
*Par M. l'A. L.....*

---

VERS

A Madame la Princesse DE MONACO.

CHACQUE Divinité jadis eut son partage :  
Jupon eut la grandeur, le rang, la majesté;  
Minerve les talens; & Vénus la beauté.

## 262 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

**A** a Reine du Ciel chacun rendit hommage ;  
Tout baissa devant elle un front respectueux.

Par mille dons rares & précieux ,  
**Minerve** des esprits entraîna le suffrage ;  
**Vénus**, en souriant, emporta tous les cœurs ;  
Zéphir, pour elle, oublia Flore ;  
**Mars** oublia Bellone, Apollon les neuf Sœurs ;  
Et cette Déesse eut encore  
Plus d Amans que d'Adorateurs.

Ainsi la Fable, en ses rians mensonges,  
Embellissoit la vérité :  
Mais pourtant la réalité  
L'emporte aujourd'hui sur les songes  
De la crédule antiquité.

**A**ujourd'hui la beauté, les talens, la noblesse,  
Dans un même sujet réunis,  
Offrent à nos regards surpris,  
**Vénus** en habits de Princesse,  
**Pallas** sous les traits de Cypris.  
La grandeur & la bienfaisance  
Annoncent toujours sa présence,  
Avec l'amour & le plaisir ;  
Et toujours marchent sur ses traces  
La Raison à côté des Graces,  
Et le respect près du desir.  
Dans ce portrait, peu digne d'elle,  
**Monaco** ne verra que l'ombre de ses traits ;  
C'est le sort de tous ses portraits  
D'être au-dessous de leur modele.

*Par M. DREUX.*

## LA FEMME SAVANTE.

**L**A prude Eglé, savante fanatique,  
Se nourrissoit des bons Auteurs anciens,  
Et de leurs mots farcissoit tous les siens;  
Si qu'une nuit, rapporte la chronique,  
Elle éveilla son mari trop dormeur,  
En lui criant d'une voie héroïque :  
„ Tu dors Brutus, & Rome est sans vengeur! ”

*Par M. P\*\*\*.*

---

## LE LION MOURANT.

### F A B L E.

**L**E Roi des animaux, accablé par les ans,  
Voyoit de ses sujets sa caverne remplie :  
On juge bien qu'en dignes courtisans,  
Ils prodiguoient la flatterie.  
Un Renard près de lui s'écrioit : „ Dieux puissans !  
„ Aux dépens de mes jours prolongez ses années. “  
Emu de ces regrets touchants,  
Le moribond leur dit : „ Mes chers enfans ,  
„ Il faut céder aux destinées ,  
„ Vos hurlemens ne me guériront pas.  
„ Mais je fais un remède à la douleur profond  
„ Que vous causera mon trépas ;  
„ Escortez-moi dans l'autre monde.

## 264 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

„ Par ce dévouement généreux,  
„ Vous prouvez que la mort même,  
„ Pour les bons cœurs vaut cent fois mieux  
„ Que de survivre à ce qu'on aime. “  
Quel fut l'effet de ce discours ?  
Des vils flatteurs il montra l'imposture.  
Tous d'alléguer que la loi de nature,  
Défendoit d'abréger ses jours.  
Et puis, au même instant, saluant *son Altesse*,  
Chacun défila..... défila,  
Ne songeant plus à sa tristesse.....  
Bons amis de Cour, vous voilà !

*Par M. le Chevalier DE LA LOGE,  
Officier d'Artillerie.*

---

## LES VAPEURS.

### C O N T E.

**D**E petites vapeurs quelquefois tourmentée,  
(C'est un mal fort en vogue & tout-à-fait joli,  
Qui sied à la beauté dont il est accueilli.)  
De petites vapeurs quelquefois tourmentée,  
Une femme à grands tons s'en fut trouver P\*\*\*,  
Esculape fameux, consommé dans son art :  
„ Des plus sombre ennuis j'ai la tête affectée,  
„ Lui dit-elle, & je viens implorer vos secours :  
„ Si j'en crois le Public, toujours juge équitable,  
„ Vous êtes en mérite un homme incomparable ;  
„ Je

**S E P T E M B R E , 1777. 265**

- „ Je me jette en vos bras ; rendez-moi mes beaux  
„ jours ,  
„ Et débarrassez-moi du fardeau qui m'accable. —  
„ Madame , assurément je serai trop heureux  
„ De pouvoir vous guérir : la cure est agréable.  
„ Donnez-moi votre poulx ; il est fort bon .... les  
„ yeux  
„ Me semblent assez clairs..... Dormez-vous? — A  
„ merveille. —  
„ Avez-vous appétit ? — Oui ; la faim me ré-  
„ veille. —  
„ Vous déjeûnez? — Je dîne & je soupe encor  
„ mieux. —  
„ L'estomac ? — Excellent. — Symptômes dan-  
„ gereux !  
„ Marchez vous ? — Fort long-tems & sans faire  
„ de pause. —  
„ Allons , allons , demeurez-là :  
„ Je vais ordonner quelque chose  
„ Qui vous ôtera tout cela. “

*Par M. WILLEMAIN d'ABANCOURT.*



ACADÉMIES.  
SÉANCES  
DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

---

I.

ACADÉMIE des Sciences , Belles-Lettres  
& Arts de Marseille.

**L'**Académie vient de proposer pour ses prix les sujets suivans :

POUR 1778. » Quels sont les divers engrais  
» que la Provence peut fournir ; quelle est la  
» maniere de les employer suivant les diffé-  
» rentes qualités du terrain. « *Prix double.*

POUR 1779. » Quels sont les moyens les  
» plus propres à vaincre les obstacles que le  
» Rhône oppose au cabotage , entre Arles &  
» Marseille , & à empêcher qu'il ne s'en forme  
» de nouveaux. « *Prix double.*

POUR 1780. » Quels sont les avantages &  
» les inconvéniens de l'emploi du charbon de  
» pierres , ou de bois , dans les Fabriques ; la  
» description des différentes mines de charbon



S E P T E M B R E , 1777. 267

» qui sont en Provence , & leurs qualités «  
*Prix double.*

POUR 1781. » Comme la profondeur de tous  
» les ports peut diminuer par la vase & le  
» sable que les eaux pluviales , les courans  
» peuvent y charrier , &c. L'Académie de-  
» mande quelles sont les causes qui pourroient  
» concourir à combler insensiblement le port  
» de Marseille ; quels sont les moyens d'en pré-  
» venir les effets , & d'y remédier.

Ces prix sont , chacun , une médaille d'or ;  
de la valeur de 300 liv. ; ils seront distribués ,  
chaque année , le premier mercredi après la  
quinzaine de Pâques.

On adressera les ouvrages à M. Mourraille ;  
Secrétaire perpétuel de l'Académie ; ils seront  
rendus francs de port , & ils ne seront reçus  
que jusqu'au premier Janvier de chaque année.

( *Mercur de France.* )

I I.

*ACADÉMIE des Sciences , Arts & Bel-  
les-Lettre de Dijon.*

Dans une Séance publique de l'Académie ;  
tenue le 28 Avril dernier , M. Durande , Doc-  
teur en Médecine , Professeur de Botanique , &c.  
a lu un Mémoire dans lequel il expose les fa-  
cilités que donne la Chymie pour perfection-  
ner la connoissance du regne végétal ; il y rap-  
porte ensuite l'histoire des expériences qu'il a  
faites sur le bouillon blanc ou mollene à fleurs

M 2

## 268 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

blanches, que G. Bauhin a nommé *Verbascum Lychnitis*, flore albo, parvo; & Linnæus, *Verbascum Lychnitis*, & dont on trouve une assez bonne figure dans Tabernæmontanus. On voit par les détails de l'analyse chymique de cette plante, que ses vertus dépendent de la proportion dans laquelle se trouvent les parties résineuses & gommeuses; que la fleur donne les mêmes produits que la racine, mais que l'extrait qu'on en fait, est moins amer, de sorte qu'en réunissant les fleurs à la racine de cette plante, on est assuré de donner un remède moins échauffant que si l'on n'employoit que la racine, & plus actif que si l'on se borneroit à prescrire les fleurs. M. Durande a appuyé, par plusieurs observations, les conséquences qu'il a tirées de l'analyse qu'il a décrite; elles prouvent que le bouillon blanc à petites fleurs est celui que l'on peut employer avec succès contre la jaunisse.

Les Rédacteurs de la *Gazette Salulaire*, observent que, malgré leur estime pour l'analyse chymique de M. Durande, il voudra bien leur permettre de douter de l'infailibilité des procédés pyrotechniques, avant d'asseoir leur jugement sur les qualités virtuelles des végétaux. Néanmoins, selon les Rédacteurs de la *Gazette Salulaire*, le Public ne doit pas moins à M. Durande la connoissance spécifique de la mollenie, dont il est ici question, & que l'on peut administrer avec confiance, comme un remède excellent contre la jaunisse. Cette plante, ajoutent-ils, n'étoit connue jusqu'ici des Pharmacolo-

S E P T E M B R E , 1777. 269

gistes, que relativement à ses propriétés émollientes & résolutives ; en conséquence , elle étoit prescrite contre la colique, les tranchées, les écouvelles & les fieves quartes.

( *Gazette de Santé ; Gazette Salulaire.* )

I I I.

*ACADÉMIE Royale des Sciences de Paris.*

L'Academie a élu , avec l'agrément du Roi , M. Margraff , célèbre Chymiste , & Membre de l'Académie Royale des Sciences de Berlin , pour remplir la place d'Associé étranger , vacante par mort du Prince Jablonowski.

( *Journal Encyclopédique* )

I V.

*ACADÉMIE Royale des Inscriptions & Belles-Lettre de Paris.*

L'Académie , dans son Assemblée du 8 Juillet , élut M. le Baron de Sainte-Croix , Associé libre étranger , à la place vacante par le décès du Prince Jablonowski ; & M. Brunck , Associé libre régnicole , pour remplacer le feu Président des Broffes.

Dans notre Journal , du mois de Juillet , ( page 266 , ) nous avons donné , d'après le *Mercur de France* , un Extrait du Mémoire de M. l'Abbé Ameilhon sur la *Métallurgie des Anciens* ; ce Savant vient de s'appercevoir que

la personne à laquelle il s'en étoit rapporté pour rédiger l'Extrait, y a fait entrer un article sur l'art du Batteur d'or, lequel devoit être totalement supprimé. En conséquence, l'Académicien vient d'adresser au *Mercure* un Avis, pour que le Public ne soit point trompé par de fausses notions, & aussi pour prévenir toute espèce de critique.

## V I.

*SOCIÉTÉ Libre d'Emulation de Paris.*

## SECOND SUJET DE PRIX.

La Société d'Emulation, en consacrant un fonds annuel pour des prix destinés à récompenser l'invention & la perfection des outils-matrices, croit devoir exposer aux yeux du Public le tableau de leur utilité.

De tous les objets dont cette Société doit s'occuper, c'est l'un des plus analogues à ses vues patriotiques, & les plus relatifs à son institution.

*L'outil-matrice* est celui qui supplée au grand nombre des outils, & par une manœuvre simple, réunit l'effet de plusieurs; par-là, il économise le tems, les opérations & les dépenses. Son action est toujours une, toujours la même; par conséquent, il donne toujours les mêmes résultats, n'étant pas le fruit de l'habitude & de la routine : le génie & la combinaison, au contraire, présidant seuls à sa formation, il

tend sans cesse à la perfection ; dès qu'il est parfait, tout ce qui en provient, l'est aussi.

D'où il résulte, qu'une Nation qui possède le plus de ces outils pour les Arts mécaniques, doit nécessairement l'emporter sur celle qui en est privée. L'une crée, pour ainsi dire, ses productions, tandis que l'autre les ébauche avec peine, appelle à grands frais plusieurs mains à son secours, & y prodigue un tems considérable pour lui donner un point de perfection, qui ne peut jamais être le même.

Ainsi, les Anglois & les Allemands, dans plusieurs branches de commerce & de fabriques, telles que la Clincailerie, l'emportent sur nous, par la simplicité de leurs outils ; cependant la subsistance, & par conséquent la main-d'œuvre, sont, en général, beaucoup plus chères chez eux que dans nos contrées ; les produits de leur industrie devroient donc être à plus haut prix. Ils ont en outre à supporter des frais immenses d'exportation, & de très-gros droits à l'entrée du Royaume & des Capitales ; non-seulement ils soutiennent la concurrence des prix des objets fabriqués en France, mais souvent ils ont forcé, par la modicité de leurs prix, les Nationaux à abandonner leurs Fabriques. Ils doivent cet avantage à la simplicité de leurs outils. Il ne s'agit donc que d'exciter l'industrie à leur enlever cette ressource, & l'on balanceroit leurs succès.

Il est vrai que l'intérêt personnel jette ordinairement le voile le plus épais sur la mé-

chanique de ces outils , & sur la maniere de s'en servir. Les Etrangers sur-tout , ensevelissent dans le plus profond silence ce qu'ils appellent *leurs secrets*. La France , par la description quelle publie journellement des Arts & Métiers , leur a donné l'exemple d'une générosité sans réserve ; ils profitent de ce qu'ils appellent *notre indiscretion* , & nous ne recevons rien d'eux en échange. Mais il est un moyen , non-seulement de leur ravir promptement ces prétendus secrets , mais encore de donner lieu à de nouvelles découvertes , en portant nos vues sur des objets qui n'ont pas encore été tentés ; c'est d'offrir à l'industrie une honnête rétribution , qui la dédommage avec raison du sacrifice qu'elle sera obligée de faire d'un tems précieux & de soins assidus , pour la perfection ou l'invention de ces outils-matrices , & de lui présenter en même-tems une distinction honorable qui , en faisant remarquer un Inventeur à ses contemporains , offre encore la perspective de l'aisance.

Pénétrée de ces idées , la Société projette de s'occuper successivement de tous les Arts mécaniques , en commençant par ceux dont l'usage est le plus journalier & le plus nécessaire au Peuple , & de ne quitter chacun qu'après avoir épuisé tous les moyens qui peuvent les faire tendre à la perfection.

Un de ceux qui lui a paru mériter le plus son attention , est celui de la fabrique des aiguilles à coudre.

Quoiqu'elles soient d'un usage & d'une uti-

lité universelle, quoiqu'il s'en fasse une consommation très-considérable dans le Royaume, cependant il n'en existe aucune Manufacture en France.

La Communauté des Epingliers de Paris, depuis sa réunion avec celle des Aiguilletiers en 1764, a seule le privilège exclusif de faire des aiguilles à coudre ; ce n'a été jusqu'à présent qu'un privilège stérile ; elle ne fait plus ni épingles ni aiguilles. Les épingles se font à l'Aigle en Normandie, & dans quelques autres Villes du Royaume ; & les aiguilles se tirent toutes d'Aix-la-Chapelle, de Clèves & d'Angleterre. S'il s'en est fait en France, ce n'a été que passagèrement & par quelques ouvriers échappés des Manufactures étrangères. C'est ainsi qu'on en a fabriqué quelque tems à Rouen, sans même les y achever complètement. Elles se polissoient à Paris, & y étoient connues sous le nom d'*aiguilles de Paris*. Ce partage de main-d'œuvre ne pouvoit qu'en augmenter le prix, & faire tomber ces Manufactures divisées. C'est aussi ce qui est arrivé ; & il y avoit déjà long-tems que l'on ne faisoit plus d'aiguilles en France, lorsqu'en 1755, un homme très-ingénieux se proposa d'en établir une Manufacture.

Il connoissoit les procédés des Fabriques étrangères. Ils étoient ruineux, & les réforma. Sa Manufacture parut si utile & si bien entendue, que le Gouvernement lui accorda un encouragement ; mais d'autres spéculations l'ayant détourné de cette entreprise, cette Manufacture n'a malheureusement eu aucune suite, & cet

## 274 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Art est toujours resté étranger à la France.

Les aiguilles le plus en usage , sont celles d'Aix-la-Chapelle & de Clèves ; elles sont à bon marché , mais elles pèchent par la forme , par la qualité de l'acier & par la trempe.

Celles d'Angleterre sont moins défectueuses pour la trempe & pour l'acier.

Pour qu'une aiguille soit de forme convenable , il faut que la pointe se prolonge jusqu'au tiers de la longueur totale de l'aiguille.

2°. Que le corps & la tête soient exactement du même calibre.

3°. Que la cannelure ou coulisse , qui est formée des deux côtés de la tête , soit assez profonde pour que le fil puisse s'y loger , & ne forme point de bourrelet qui empêche son introduction dans l'étoffe.

4°. Que les angles du trou , ou œil qui sert à enfiler , soient assez adoucis pour ne pas couper le fil.

Aucune de ces conditions n'est observée dans les aiguilles étrangères.

La trempe n'est pas moins essentielle ; celles d'Allemagne plient comme des lames de plomb , sont sujettes à blesser , & les Ouvriers , quand ils travaillent dans des étoffes dures , passent plus de tems à les redresser , qu'ils n'en emploient à coudre.

A l'égard du poli , il est aussi parfait aux aiguilles d'Allemagne , qu'à celles d'Angleterre.

La Société libre d'Emulation desireroit qu'un genre de Manufacture aussi utile , pût se rétablir en France , & elle croit que les moyens



les plus sûrs de le faire avec succès , de soutenir la concurrence , & même de l'emporter sur l'Etranger , sont de diminuer les opérations de la main-d'œuvre , & de corriger les nombreuses imperfections des aiguilles que l'on fabrique actuellement.

La premiere de ces imperfections , dépend de la matiere : si l'on n'emploie pas d'excellent fil d'acier , on ne peut obtenir une bonne trempe.

On ne fait point de fil d'acier en France ; mais on fait à Rives & à Vienne en Dauphiné , de l'acier aussi fin que celui que l'on tire d'Allemagne & de Suede ; ainsi , il sera facile aux Artistes d'engager quelqu'un des Maîtres des trefileries de fil d'archal , à leur faire du fil d'acier dans tous les calibres des aiguilles , & la Société desireroit que les aiguilles qui lui seront présentées , fussent faites avec du fil d'acier tiré en France.

Les autres imperfections proviennent de la main-d'œuvre.

Les Ouvriers commencent par couper le fil d'acier dans la longueur qu'ils veulent donner à leurs aiguilles.

Ensuite , ils en aplattissent un des bouts sur une petite enclume , par le moyen d'un coup de marteau ; cela cause à la matiere un écartement qui rend l'aiguille plus large à la tête. Cet aplattissement leur est nécessaire pour asséoir le poinçon dont ils percent l'aiguille , & assujettir la lime avec laquelle ils font la cannelure. Mais on conçoit , qu'en aplattissant

## 276 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ainsi la matiere , ils risquent de la faire fendre.  
Aussi , y a-t-il beaucoup d'aiguilles qui , à tous leurs défauts , joignent celui d'être fendues à la tête.

La cannelure se fait à la lime , en retournant l'aiguille de chaque côté.

Le trou se perce avec un poinçon ; il exige trois opérations : on perce l'aiguille d'un côté ; on la retourne pour la percer de l'autre , & avec un autre outil , on fait sortir le petit morceau d'acier qui en remplit la tête.

Plusieurs inconvéniens résultent de cette méthode.

1°. Le peu de consistance des petits poinçons mal assurés que l'on tient à la main , & dont l'effet dépend de la force incertaine d'un coup de marteau plus ou moins fort , fait souvent briser la tête de l'aiguille.

2°. Le poinçon , en faisant son ouverture , laisse des angles tranchans qui coupent le fil. On fait à quel point un accideet de cette nature , déconcerte un Tailleur , une Couturiere , leur fil est perdu , ils jettent l'aiguille ; c'est une double perte , sans compter celle du tems , qui est précieuse à des gens qui gagnent peu.

3°. La multiplicité des opérations , qui prend plus de tems & plus de main-d'œuvre.

Les Ouvriers commencent à la lime la pointe de l'aiguille , qui se perfectionne sur une meule. Le travail de la lime étant pénible & long , ils évitent de prolonger la pointe , & il en résulte qu'il faut tirer l'aiguille avec force pour la faire passer.

La trempe des aiguilles se fait par quantité. Il faut ensuite faire *revenir* les aiguilles, pour qu'elles ne soient pas cassantes.

Elles présentent individuellement deux sortes de polis, un poli ordinaire, & un autre beaucoup plus fin vers la pointe ; il est évident que c'est l'effet de deux opérations différentes.

D'après cet exposé, la Société d'Emulation demande :

1°. Un outil - matrice qui, sans altérer la rondeur cylindrique du fil d'acier destiné à former l'aiguille à coudre, forme tout à la fois ; s'il est possible, les deux coulisses ou cannelures, & l'œil qui sert à l'enfiler.

2°. Un autre outil qui abatte & arrondisse les angles qui resteront après le perçement de l'œil.

3°. La Société demande de plus, que la pointe des aiguilles qu'on lui présentera se continue jusqu'au tiers de la longueur, par une gradation insensible, & qu'on lui donne sur ce point un procédé facile.

4°. Elle desire aussi qu'on lui offre des moyens sûrs & économiques de donner la trempe aux aiguilles, & de les faire revenir.

5°. Enfin, des aiguilles dont le poli ordinaire, avec la méthode sûre de les polir ainsi en grande quantité ; & des aiguilles, prises de celles-là, qui aient le poli plus fin vers la pointe.

La Société avertit qu'elle n'exigera point d'outils pour tous les calibres des aiguilles ; il

## 278 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

suffira qu'on lui en présente pour les aiguilles les plus fines & les plus grosses. Elle ne donnera le prix qu'à des outils qui, à l'extrême simplicité, réuniront la certitude de l'effet; à quelques mains qu'ils soient confiés.

Les Mémoires & outils destinés au concours doivent être envoyés à M. *Cominet*, Directeur du Bureau de Correspondance, rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur, avant le premier Janvier 1778. La Société consacre deux prix à cet objet: l'un de 900 livres, l'autre de 300, qui seront distribués en Mars de la même année.

Elle croit ces récompenses suffisantes pour exciter l'émulation des Artistes; mais si pourtant elle jugeoit que les différens outils qu'elle leur demande, leur eussent coûté beaucoup de frais, ou si les conditions qu'elle desire se trouvoient remplies à un degré éminent, elle se porteroit volontiers à y ajouter un supplément.

(*Observations sur la Physique, sur l'Histoire Naturelle & les Arts.*)

## V I.

### *ACADEMIE des Sciences de Baviere.*

L'Académie propose les questions suivantes pour l'année 1778.

» De quels privilèges a joui le *mundiburdium-advocatia*; ou le droit de protection &  
» de fauf-conduit des Evêques, des Couvens  
» & des Eglises de Baviere, depuis l'an 900

» jusqu'à la fin du 13<sup>e</sup>. siècle ; de quelle ma-  
 » niere les Avocats chargés de ce département  
 » ont-ils exercé leurs offices ; & quand cet em-  
 » ploï commença-t-il à perdre son ancienne au-  
 » torité ? »

La classe de Philosophie avoit proposé l'an-  
 née dernière cette question. » Existe-t-il une  
 » vraie analogie physique entre la force élec-  
 » trique & la force magnétique ? Et s'il est pos-  
 » sible de le démontrer , quelle est la maniere  
 » dont ces forces agissent sur le corps des ani-  
 » maux. » Le prix est remis à l'année 1778 ,  
 parce que l'Académie desireroit à ce sujet dif-  
 férentes observations importantes pour l'Histoire-  
 Naturelle ,] qu'elle n'a point trouvées dans  
 les Mémoires qui ont concouru. Chacun des  
 deux prix ci-dessus sera de 50 ducats.

La classe des Belles-Lettres propose la ques-  
 tion suivante : » Quelle a été l'influence de la  
 » poésie sur les mœurs des Peuples , parmi les  
 » Anciens , & quelle est cette influence sur  
 » les modernes ? » Ce prix sera d'une médaille  
 d'or de 10 ducats.

On peut écrire en Allemand , en François  
 ou en Latin , en observant les formalités ordi-  
 naires. Les Mémoires doivent être adressés avant  
 la fin de Décembre de cette année , à M. Li-  
 powski , pour la classe historique , & à M. Ken-  
 nedy , pour les questions concernant la Philo-  
 sophie & les Belles-Lettres ; l'un & l'autre Se-  
 crétaire de l'Académie , à Munich.

(Gazette Universelle de Littérature.)

## V I I.

## SOCIÉTÉ des Sciences de Copenhague.

La Société propose pour l'année 1778, les  
sujets suivans :

## E N M A T H É M A T I Q U E S.

*Cum nostris temporibus variæ innotuerint methodi  
distantiam non nimis magnam ex una statione ope-  
rius, vel duorum tuborum optidorum & speculo-  
rum mensurandi, desideratur optima & commodissi-  
ma talis instrumenti dispositio & præcisionis gradus  
ejus subsidio obtinendus.*

## E N P H Y S I Q U E.

*Utrum Alkali vegetabile fixum sal simplex fit;  
an ex aliis substantiis compositum experimentis ef-  
ficere.*

## E N H I S T O I R E.

*Quæritur, quo tempore Danorum Imperium in  
Esthonia cæperit, quænam incrementa quasque mu-  
tationes habuerit à Valdemaro II ad Valde-  
marum usque III. Quando penitus defuerit, quis sub  
ea potestate status hujus regionis fuerit politicus  
& ecclesiasticus, & quænam legum Danicarum ves-  
tigia ibi adhuc reperiuntur.*

Le prix que la Société donnera à celui qui

S E P T E M B R E , 1777. 281

aura le mieux traité chaque sujet, consiste en une médaille d'or de la valeur de cent écus, argent de Danemarck.

Les savans, tant étrangers que Danois, excepté les membres de la Société, sont invités à concourir pour ces prix, & voudront bien écrire leurs mémoires en François, Latin, Danois ou Allemand.

Les concurrens adresseront leurs Mémoires francs de port, à Son Excellence M. de *Hielms-tierne*, Conseiller-privé du Roi, Chevalier de l'Ordre de Danebrog, & Président de la Société; aucun écrit ne sera reçu au concours passé le dernier d'Août 1778.

La distribution des prix se fera vers la fin du mois d'Octobre, & le jugement de la Société sera publié incontinent après.

Les Auteurs sont priés de ne se point faire connoître, mais de mettre une devise à la tête ou à la fin du Mémoire, & d'y joindre un billet cacheté avec la même devise, qui contiendra leur nom & le lieu de leur résidence.

( *Année Littéraire.* )

## V I I I.

### *SOCIÉTÉ des Arts d'Utrecht.*

La Société propose les deux questions suivantes, la première pour 1778, & la seconde pour 1779:

1°. » De quelle maniere pourroit-on le mieux diriger les Fabriques déjà existantes

## 282 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» dans le pays ; particulièrement dans la Pro-  
» vince d'Utrecht , pour en retirer un avan-  
» tage général , & procurer , par leur moyen ,  
» des ressources à plusieurs personnes de di-  
» verses conditions , principalement à celles  
» qui n'ont point appris un métier , ou qui  
» en différens tems, manquent d'ouvrage , &  
» quelles nouvelles Fabriques pourroit-on éta-  
» blir pour le même effet ?

2<sup>o</sup>. » Que doit-on penser de la plantation  
» d'arbres dans les Villes , & autour d'elles ?  
» Est-elle favorable ou nuisible à la santé des  
» hommes ? L'air se purifie-t-il ou s'infecte-t-il  
» par les exhalaisons des arbres ? Enfin , quelle  
» sorte d'arbres est la plus ou moins utile ou  
» préjudiciable ? » Chacun de ces prix consiste  
en une somme de 30 ducats , ou bien en une  
médaille d'or de la même valeur , au choix  
des Auteurs couronnés. Les Mémoires , écrits  
en Hollandois , en François ou en Latin , doi-  
vent être adressés , francs de port , avant le 1<sup>er</sup>.  
Décembre des années 1778 & 1779 , à M. Jean  
Van Haafden , Secrétaire de cette Société.

( *Journal Encyclopédique.* )

### I X.

*ACADEMIE Royale des Sciences & Belles-  
Lettres de Berlin.*

Le cinq du mois de juin , l'Académie tint  
son Assemblée publique , suivant l'usage ordi-  
naire , pour célébrer l'avènement du Roi ré-



S E P T E M B R E , 1777. 283

gnant au trône. M. Formey , Secrétaire perpétuel, en fit l'ouverture par un discours relatif aux circonstances.

Il rendit compte ensuite des prix que l'Académie avoit à distribuer , & des questions qu'elle proposoit pour ceux qu'elle distribueroit les années suivantes.

L'Académie a renvoyé à l'année prochaine, le prix de la classe de Philosophie expérimentale qu'elle devoit adjuger cette année, & elle propose une nouvelle question pour la classe de Philosophie spéculative, dont elle distribuera le prix en 1779. Aussi-tôt que le Programme qu'elle fera distribuer , & qui contiendra les détails sur ce sujet , nous sera parvenu, nous en ferons part à nos Lecteurs.

M. le Baron de Zedliz lut ensuite les Considérations sur l'état présent des Ecoles publiques, & sur la possibilité de les rendre plus analogues & plus utiles à la vie civile.

M. Formey termina la séance par l'éloge de M. Pott , célèbre Chymiste.

## X.

### *ACADÉMIE des Arcades de Rome;*

Monsieur le Comte Ange-Marie d'Elci, noble Florentin, Auteur de la Tragédie intitulée *Narzane Regina di Persia*, dont nous avons annoncé le succès dans notre dernier Journal, ayant fait imprimer cette Piece avec une autre Tragédie de sa façon qui a pour titre

*Manlio Torquato*, l'Académie des Arcades a faisi cette occasion pour donner à ce Gentilhomme une marque particuliere de son estime : en conséquence, dans la Séance qui se tint le jeudi dix du mois de Juillet dernier, & à laquelle assistoit S. E. le Cardinal d'Elci, oncle du jeune Poëte, il fut proclamé Berger d'Arcadie par le Garde Général. On lut ensuite de très-beaux Vers sur la Poésie Tragique, & un Sonnet à la louange du grand Métastase, composé par le récipiendaire, qui fut célébré à son tour par M. l'Abbé Louis Godard, dans une *Canzone* où l'Auteur fit des allusions très-heureuses aux deux Tragédies que nous avons nommées plus haut. M. l'Abbé Don Ferdinand Giovanucci, Professeur de Théologie au College Romain, ferma la Séance par un discours sur la Philosophie morale qui lui attira des applaudissemens d'autant plus flatteurs, que l'Assemblée étoit composée ce jour-là des prélats les plus respectables de Rome, & de l'élite de la Littérature

( *Notizie del Mondo.* )

## X I.

### *ACADÉMIE de la Crusca de Florence.*

Jeudi dix Juillet dernier au matin, l'Académie tint une Séance publique en présence de la plus-grande partie de la Noblesse de cette Capitale, de presque tous les Ministres étrangers, & d'un grand nombre de gens de

**S E P T E M B R E , 1777. 285**

Lettres distingués. M. le Docteur Dominique Brogiani Professeur, d'Anatomie dans l'Université de Pise , lut une Dissertation , *sur la correspondance de la respiration avec la pulsation des arteres* , dont on admira le style autant que les raisonnement & les idées.

(*Notizie del Mondo.*)



---



---

# S P E C T A C L E S.

---



---

## P A R I S.

### O P É R A.

**O**N a donné sur ce Théâtre, le mardi 8 Juillet ; la première représentation d'*Ernelinde*, Tragédie Lyrique en cinq actes ; le Poëme est de feu M. Poinfinet, la Musique est de M. Philidor.

Cette Tragédie, représentée pour la première fois en Novembre 1767, en trois actes, a été remise en cinq par les soins de M. S. qui a essayé de donner plus de développement & de vraisemblance à ce Poëme. L'ouvrage de Poinfinet étoit mal conduit, mal écrit, dénué d'intérêt & de vie. En vain M. S. a pris la peine d'y faire des retranchemens, des augmentations, des corrections. Il n'a pu même en faire un ouvrage passable. La Musique, les Ballets, le Spectacle soutiennent seuls la curiosité du Spectateur.

On se rappelle qu'*Ernelinde*, fille de Rodoald, Roi de Norwege, avoit été promise à Sandomir, Prince de Danemarck. Ricimer, Roi de Suede, vient attaquer Rodoald dans

S E P T E M B R E , 1777. 187

ses états : Sandomir le fait triompher. Ricimer reclame comme le plus digne prix de la victoire, la main d'Ernelinde. Sandomir est offensé de cette injustice ; il défend ses droits. Ce malheureux Amant est mis dans les fers ; mais il en est délivré par Rodoald , qui triomphe à son tour de Ricimer. Sandomir a la générosité de lui faire rendre sa liberté & sa puissance. Ricimer, vaincu par tant de bienfaits , ne met plus d'obstacle à l'amour d'Ernelinde & de Sandomir.

Il faut avouer que le sujet de cet Opéra n'est pas aussi favorable pour le Théâtre lyrique que ceux d'*Iphigénie*, d'*Alceste*, d'*Orphée*, d'*Armide*, de *Castor*, &c. Le succès constant de cette Tragédie est dû tout entier au génie du Musicien. Ce succès, lit-on dans le *Journal des Théâtres*, a réveillé les jaloux ennemis de M. Philidor. La basse envie qui s'étoit déjà attachée aux pas de cet illustre Compositeur, a renouvelé ses menées obscures, & a cherché à diminuer l'éclat d'une gloire dont elle étoit éblouie ; mais sa rage a été inutile, & , malgré ses cris impuissans , l'ouvrage, tous les jours plus goûté, ajoute tous les jours à la juste célébrité dont jouit M. Philidor. Ce Compositeur a mérité les suffrages des vrais amateurs & les acclamations du public, dans les morceaux d'ensemble & dans les airs, où il fait toujours allier un chant suivi & heureusement modulé, à l'énergie & à la vérité de l'expression. C'est-là sans doute ce qui caractérise le grand talent en Musique, disent

## 288 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

les Rédacteurs du *Mercur*, d'approprier au sentiment ou à la Passion, un chant toujours pur & sensible ; & c'est ce qui fera toujours distinguer l'Opéra d'*Ernelinde*, où M. Philidor a développé les richesses de l'imagination & de toutes les connoissances de son art. Beaucoup de morceaux seront recherchés & feront plaisir dans les concerts, où l'on n'admet que la véritable Musique, celle qui a un caractère, & une belle modulation. On peut citer parmi les morceaux qui ont fait la plus grande sensation, le chœur des Guerriers, *ô Mars* &c. & le monologue d'Ernelinde, qui ont paru d'une composition forte & savante.

On pourroit reprocher à M. Philidor de n'avoir pas toujours employé l'expression dramatique, d'avoir donné trop de séchresse à son récitatif, qui est plus chanté que parlé, & d'avoir rendu ses chœurs quelquefois trop bruyans. On en pourroit citer des exemples ; mais on est persuadé que M. Philidor connoît mieux que personne le défauts de son ouvrage, & qu'ils ne se trouveront point dans d'autres Poèmes plus dignes de ses accords. On a aussi remarqué que les airs chantés par le Roi vainqueur, amoureux & jaloux, n'ont pas ce caractère de rudesse, de violence & de fierté qui convenoit dans cette circonstance. C'est un lion amoureux qu'il falloit faire rugir. Mais n'est-ce pas la faute du Poète, qui a d'abord manqué ce principal personnage qui prêtoit tant à l'action théâtrale ? On doit admirer d'autant plus le talent du Musicien, qu'il étoit

rare

S E P T E M B R E , 1777. 289

rare de trouver un Poëme plus verbeux & qui contint cependant moins de choses. Il présente à la vérité un grand nombre de faits & de situations différentes ; mais le Poëte ne s'étant point attaché à donner de la vraisemblance à ses événemens , ni de la vérité à ses caractères , il en résulte que les scènes ne sont point liées entr'elles , & qu'elles passent sous les yeux du Spectateur comme les verres d'une lanterne magique.

Les Ballets , de la composition de MM. Noverre & Gardel , ont fait le plus grand plaisir. Le combat du premier acte , dessiné par M. Gardel , produit un effet digne du Théâtre de l'Opéra , & les Ballets qui terminent le cinquième acte sont aussi gais qu'agréablement & savamment dessinés. Ils font beaucoup d'honneur à M. Noverre.

MM. Les Directeurs n'ont rien épargné pour ajouter à la magnificence du Spectacle.

( *Journal des Théâtres ; Mercure de France ; Journal de Politique & de Littérature ; Journal de Paris ; Gazette universelle de Littérature ; Affiches & Annonces de Paris.* )

## COMÉDIE FRANÇOISE.

Nous nous étions proposés d'attendre que la Comédie de l'*Egoïsme* fût imprimée pour offrir à nos Lecteurs le plan de cette Piece ; & quelques-uns des détails qui lui ont mérité des applaudissemens. Mais les extraits qui ont déjà paru dans plusieurs Journaux , semblent

nous engager à faire connoître aujourd'hui cette nouvelle production de la plume de M. Cailhava. On doit se rappeler ce que nous avons dit dans notre dernier Journal, en annonçant les premières représentations de cette Comédie. Vivement critiquée par un seul Journaliste, elle a tous les autres pour sa défense. Selon le Rédacteur du *Journal de Politique & de Littérature*, l'intrigue de cette Comédie est vicieuse, & les caractères ne sont pas imaginés plus heureusement ; il n'y a pas un trait qui ne blesse les vraisemblances ; elle renferme deux ou trois traits de vérité & de plaisanterie, & une douzaine de vers raisonnables. Les partisans de cette Piece paroissent convenir qu'elle n'est pas sans défauts, mais ils n'en croient pas moins, qu'elle est une des meilleures qui ait été jouée depuis long-temps au Théâtre François. Les Rédacteurs du *Journal Encyclopédique* ont fait précéder l'extrait qu'ils ont donné de l'*Egoïsme*, de réflexions préliminaires sur le vice attaqué par M. Cailhava ; réflexions d'autant plus nécessaires que la critique reproche à l'Auteur le choix même de son sujet.

L'Amour de soi, disent les Journalistes ; dispose l'homme à l'amour de ses semblables ; de ce premier instinct de la nature naissent tous ses penchans ; il s'aime, il est foible, sa foiblesse lui découvre ses besoins, & ses besoins deviennent des sentimens. Ainsi l'intérêt commun a pour base l'intérêt particulier.

L'égoïsme naît de cet amour de soi ; mais



il en est l'abus. L'amour de soi se répand au dehors , & rapproche les hommes ; l'égoïsme les isole , en se concentrant en lui-même ; l'un conduit à toutes les vertus par ce sentiment de bienfaisance auquel on a donné le nom universel & respectable d'*humanité* ; l'autre dégrade la nature humaine par l'insensibilité , mere de tous les vices. L'amour de soi sert la société , pour jouir ; l'égoïsme jouit de la société , sans la servir.

On ne peut nier que ce siècle ne soit le regne de l'égoïsme , & ses funestes ravages avertissoient un Auteur Philosophe de l'immoler à la censure théâtrale. C'est par la peinture vivante de chaque siècle , que les leçons du Théâtre deviennent le code perpétuel des mœurs. Mais celui qui oseroit attaquer l'idole public devoit s'attendre à exciter une espece de soulèvement : aussi la première représentation de la Piece nouvelle a été orageuse, on a paru révolté du caractère odieux du principal personnage , comme s'il avoit fallu le montrer sous des couleurs séduisantes. L'égoïste paisible , qui l'est sans le scavoir , l'égoïste de bonne foi , qui l'avoue , & l'égoïste hypocrite , qui croit l'être à l'insu des autres , tous ont refusé de se reconnoître ; comme si M. Cailhava n'avoit pas eu l'idée heureuse de distribuer son sujet dans ses différens personnages , en graduant son grand caractère , de nuances en nuances , depuis les petites prétentions d'une femme qui tient avec orgueil *les rênes du ménage* , jusqu'aux affreux

excès de ces âmes viles qui combinent froidement leurs intérêts, sans s'effrayer du crime, & font des vœux secrets pour le bouleversement d'un état, prêts à sacrifier à leur bien-être *leurs parens, leurs amis, leur patrie & l'honneur.*

Les êtres frivoles qui n'aiment rien, & qui se font un titre de leur frivolité même, en se détachant de la famille universelle, crient à la calomnie, & disent avec sécurité : *Nous sommes égoïstes, sans être des scélérats ;* mais l'homme inutile, entouré de faciles jouissances, qui promène aujourd'hui son oisive existence de toilette en toilette, qui ne vit que pour ses plaisirs, qui ne manque pas à la probité, parce qu'il n'est pas pressé par les circonstances ; qui enfin ne se fait pas horreur, parce qu'il ne se connoît pas, peut devenir demain un Philémon (c'est l'égoïste de la *Pièce*), s'il a besoin de l'être. Quelle confiance peut inspirer son respect pour les petites bien-séances de l'usage, quand il ne respecte pas les principes éternels de la morale ?

Après s'être plaint que le caractère étoit trop fortement prononcé ; on a prétendu que ce n'étoit pas un caractère. Il faut pourtant s'entendre. L'égoïsme, comme nous l'avons prouvé, est la source de tous les vices ; il ne paroît appartenir à tous les caractères que parce que tous les caractères lui appartiennent : d'après ce principe, quel avantage n'a pas le sujet ? Molière, dans *l'Avare*, n'a attaqué que l'avarice ; dans *le Tartufe*, il n'a immolé que l'hypocrisie ; mais dans *l'Egoïste*.

*me* on frappe tous les vices à la fois. Un reproche plus sérieux fait à la pièce , c'est la foiblesse de l'intrigue ; il faut avouer que le ressort est dans la main des valets , & qu'il tient un peu à la manière Espagnole & Italienne ; on veut aujourd'hui que l'action ne soit plus conduite par des personnages subalternes , & l'on a raison ; mais l'effet qui résulte de ce moyen est comique , & la comédie actuelle est si triste qu'il faut bien regretter les valets qui faisoient rire. À l'égard de l'intérêt , dans les pièces de ce genre , il résulte moins de la force de l'intrigue que du développement des caractères , & le caractère de Philémon nous a paru parfaitement développé. Passons au plan de l'ouvrage.

Les personnages sont un vieux Précepteur qui a élevé les enfans de la maison , & qui sollicite avec importunité une pension qu'on lui a en effet promise ; un père indolent qui végète ; une Madame Florimon , sa femme , qui *veut paroître tout faire , & ne fait jamais rien* ; leurs deux fils , dont le plus jeune , amant aimé de Constance , ne soupire qu'après la guerre , pour son avancement ; & l'aîné , qui est *l'Egoïste* proprement dit ; cette jeune Constance , pupille de Polydore , leur oncle ; cet oncle , qui arrive de l'Amérique avec une fortune de trois millions ; enfin , la soubrette Marton , & Clermont , valet de confiance de Polydore.

Avant l'arrivée de Polydore , Philémon sans fortune , médite les moyens de s'en créer

une : son caractère s'annonce rapidement dans une scène pleine d'excellens traits , où il désigne à son portier les gens méprisables , mais en faveur , qu'il se propose de voir , & les gens estimables , mais sans crédit , qu'il ne recevra plus , comme *n'étant bons à rien*. Seul il gémit de la tranquillité publique , & fait des vœux pour une révolution *qui brouille un peu tout* , & le mette en état de jouer un rôle. En attendant , persuadé par l'expérience , que *la célébrité sert nombre d'audacieux* , il veut tenter un coup d'éclat ; il a fait un Livre rempli de maximes hardies , & de projets conformes à ses principes , qui est déjà chez l'Imprimeur ; il cherche un ami qui prenne sur lui tout le danger attaché à ces sortes de productions , & trouve plaisant de choisir son Précepteur imprudent pour sa victime. On lui annonce le retour de son oncle , qui l'a déjà comblé de bienfaits ; mais ne le croyant pas riche , il en reçoit froidement la nouvelle. Sitôt qu'il est désabusé , il montre l'affection la plus tendre pour ce *cher oncle* , & se propose de s'emparer de son cœur , pour lui arracher ses richesses. Polydore arrive : c'est un homme vertueux , c'est-à-dire , qui a toujours dirigé son intérêt particulier vers l'intérêt commun ; son neveu le séduit par les dehors affectés de la vertu , *le seul nom de vertu le jette dans l'ivresse*. Philémon en obtient le consentement pour son mariage avec Constance , sa pupille , qu'il chérit , & qu'il veut donner au plus vertueux de ses neveux ; il en reçoit encore la moitié de son

bien , un porte-feuille de 150000 liv. , avec le titre de son associé , & à condition qu'il les partagera entre ses parens. Cette condition fatigue bientôt l'égoïsme de Philémon ; & tandis qu'il cherche une tournure pour s'approprier cette somme , au mépris des devoirs sacrés qui lui sont imposés , il se forme contre lui un complot entre Marton & Clermont , qui parviennent à faire échouer ses projets. Tous deux ont de violens soupçons contre la probité de Philémon ; Marton a pitié du sort de sa jeune maîtresse , dont on contraint le penchant , & Clermont veut éclairer la bonne foi de l'honnête Polydore. Un motif d'intérêt personnel se réunit à leur zèle , pour ne pas laisser dépouiller leur maître. Ils épient tous deux Philémon avec tant de soin , qu'ils trouvent une occasion favorable d'enlever son porte-feuille , substituent de faux billets aux véritables , remettent ensuite le porte-feuille aux mains de Polydore , qui , sans être instruit de l'échange , le rend à son neveu. Cependant le Livre imprimé se répand sous le nom de Durand ; ce malheureux Précepteur est arrêté ; & le Chevalier qui veut le défendre , est mis en prison avec lui. Durand nomme alors l'Auteur ; sur cet aveu , on le relâche avec le Chevalier , & Philémon est exilé par ordre du Gouvernement. Polydore ouvre enfin les yeux. Le calme de Philémon , qui apprend froidement la détention de son frère , & la lecture de son Livre abominable , lui découvrent toute la noirceur de son âme ; en lui annonçant son

## 296 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

exil , il lui redemande ses billets; Philémon les refuse , & même la dot de la pupille , dont en effet le contrat de mariage avec lui est malheureusement signé. L'oncle indigné lui reproche de l'avoir trompé par de faux dehors de probité ; Philémon entreprend avec audace de justifier l'égoïsme dont on l'accuse , & dont il est convaincu. Il tire parti de son indifférence pour Constance , & imagine de se faire honneur du sacrifice de sa main , en annulant volontairement le contrat qui les lie , à condition toutefois qu'on ne répètera rien des sommes qu'on lui a remises. Polydore est consterné , & ne fait quel parti prendre , lorsque le fidele Clermont le tire à part , l'instruit de l'échange des billets , & lui montre les véritables , qu'il a su conserver. Polydore essaie encore de ramener , par l'amitié , son neveu , qu'il a tant de peine à croire aussi méchant ; mais le voyant persister dans son intrépide impudence , il le confond , en lui présentant les bons billets. Philémon puni ne dément point son affreux système , & se console en se promettant d'étudier mieux l'art profond d'attirer tout à soi. Il part pour l'exil , où les bontés de son oncle le suivront encore , & Constance & le Chevalier s'unissent.

On voit que ce plan est fécond en situations fortes & attachantes ; dans le 1er. Acte on remarque l'art d'annoncer les personnages , & de préparer les effets. La scène de Philémon & de son portier a obtenu de justes applaudissemens.

PHILEMON.

Ma liste ?

LA PIERRE.

La voilà.

PHILEMON.

Que j'indique , en lisant ;

Les hommes bons à voir.

LA PIERRE.

Bien ! ordonnez.

PHILEMON.

Clitandre.

*Bas.* Cet homme a des talens, des vertus à revendre ;

Mais il fait mal sa cour, il n'a plus de crédit.

*Haut.* Je n'y suis plus pour lui, pour Clitandre.

LA PIERRE.

Suffit.

PHILEMON.

Dorlix.... ( *A part* ) Il est fin , souple ; il ira loin ;  
je gage.

*Haut.* Je recevrai Dorlix. --- Le Comte du Rivage.

*Bas.* J'aime à trouver l'utile , & me ris du clinquant.

*Haut.* Serviteur. -- *De la part du Duc de Saint-Cernant.*

Suivons un peu cet homme..... Encensons ses faiblesse,

Puisque la flatterie est l'aimant des richesses ;

Vantons jusqu'aux vertus de la Phryné qu'il a ;

L'amour-propre répugne à ce manège-là ;

Le sacrifice est dur... Le prix en dédommage :

D'ailleurs, la sotte idole , obtient un faux hommage ;

## 298 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Encor le lui rend-on dans l'ombre du secret ;  
Sa faveur est publique ; & rapporte en effet....  
Dorimon..... (*En riant*), je crois voir sa petite colere ;  
Je viens de l'embarquer dans une sottie affaire :  
J'espérois pouvoir mettre à profit ses faux pas.  
Evitons tout reproche , en ne le voyant pas , &c.

Nous croyons que ce style est le véritable style de la Comédie. Les idées sont profondes , & les vers faciles ; le même ton regne assez généralement dans tout l'Ouvrage , quoique la critique ne lui ait pas rendu justice.

La premiere scene du second Acte est Comique ; elle est entre le pere de Philémon ; cet Egoïste indolent , & La Pierre , qui lui sert de Lecteur.

F L O R I M O N.

Eh ! La Pierre ?

L A P I E R R E.

Monsieur ?

F L O R I M O N.

Viens , suis moi , mon enfant ;

Ma femme fait du bruit dans son appartement ;

Je n'y pourrois jamais digérer qu'avec peine ,

Et je crois même avoir tant soit peu la migraine ;

Qu'il me tarde de voir mon frere de retour ,

Pour qu'il fasse bâtir , dans le fond de la cour ,

Un réduit où je puisse , en plein jour , sur ma chaise ;

Et la nuit , dans mon lit , reposer à mon aise !

Eh ! la Pierre ?



SEPTEMBRE, 1777. 299

LA PIERRE.

Monsieur ?

FLORIMON.

Mon Livre favori :

Tu l'as pris avec toi, sans doute ?

LA PIERRE.

Le voici ;

Et bien enveloppé.

FLORIMON.

Quel excellent ouvrage !

L'Auteur est sûrement un Philosophe , un Sage ,  
Ami vrai des humains. Loin de les régenter ,  
D'exagérer leurs maux , & de les insulter ,  
Il les console. Lis.

LA PIERRE *touffe.*

Hem ! . . . . Troisième Chapitre :

FLORIMON.

Non , recommence tout. Relis jusques au titre.

Quel titre ! On ne sauroit l'entendre assez souvent :  
Il châtouille le cœur bien agréablement.

LA PIERRE , *avec emphase.*

*L'Almanach des Centenaires.*

FLORIMON.

On devroit bien orner ce bon Livre d'estampes ;  
De vignettes , d'amours , de jolis culs-de-lampes.

N 6

## 300 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

L A P I E R R E.

*Quelques Soldats sont morts à Rome , à la cent-vingtième année de leur âge.*

F L O R I M O N.

Les gaillards !..... Cent vingt ans ! Donc , à ce compte-là ,  
J'ai cinquante ans à vivre , & peut-être au-delà ;  
Je ne suis qu'un enfant.

L A P I E R R E , lisant.

*L'Univers vient de perdre le célèbre Caritides , âgé de 103 ans. Il est mort de fatigue , en composant son Dictionnaire des Dictionnaires.*

F L O R I M O N , riant.

Quand je perdrai la vie  
Ce ne sera jamais pour pareille folie.  
Ma paresse elle-même en fera caution.  
A cent ans bien sonnés , à l'âge de raison ,  
Peut-on rêver encore au Temple de Mémoire ,  
Ne point apprécier tout fantôme de gloire ?

Les bornes d'un Journal ne nous permettent pas de multiplier les citations : nous avons remarqué le même mérite de style dans les trois premiers Actes ; les petites négligences des deux derniers peuvent aisément disparaître à l'impression. La scène où Philémon engage Durand à se déclarer l'Auteur de son ouvrage est pleine d'adresse ; celle où , sous le nom de ce même Durand , il fait passer

rapidement en revue tous les personnages de la Piece devant son oncle , & dévoile leur égoïsme , pour couvrir le sien , en feignant de les excuser , a été très-applaudie ; celle où il surprend son frere aux genoux de Constance , dans l'instant où son oncle vient de lui promettre sa main , & où il disparoît tout-à-coup en ne disant que ce vers ,

Sortons , pour ne pas être ou dupe ou généreux ,  
 Cette Scene est un de ces coups de maître  
 qui peignent un caractère par un trait ; mais  
 depuis que l'aréopage des loges s'est élevé ,  
 que la fureur des applaudissemens , & le nombre  
 des représentations ne prouvent que la  
 médiocrité des ouvrages condamnés en secret  
 par le connoisseur ; depuis qu'on se récrie  
 d'admiration aux endroits qui devroient exci-  
 ter un murmure universel , les beautés sim-  
 ples & vraies , ces mysteres de l'art savant  
 qui se cache pour mieux ressembler à la na-  
 ture , sont ou rarement apperçues , ou froi-  
 dement senties. Une Comédie de *l'Egoïsme* ;  
 telle que Moliere même auroit pu la conce-  
 voir , demanderoit pour enlever tous les suf-  
 frages , un parterre composé de Philosophes.  
 Il semble que l'Auteur ait eu dans sa Piece ,  
 des vues plus grandes encore que celles qu'on  
 lui suppose , c'étoit de faire sortir d'une in-  
 trigue domestique des résultats applicables à  
 tous les ordres de l'état , & même au systé-  
 me des Gouvernemens : peut-être a-t-il voulu  
 révéler son secret par ce vers :

*Mon cher , une famille est un petit état.*

## 302 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

C'est ainsi que les Fables de la Fontaine ; dont l'enfance ne fait que s'amuser , découvrent au Lecteur qui pense , les vérités les plus utiles & les plus profondes.

A cet Extrait de *l'Egoïsme* , tiré du *Journal Encyclopédique* , nous ajouterons un Précis du jugement porté , dans les autres Ouvrages périodiques , sur le mérite de cette Comédie.

Nous avons cru remarquer quelques défauts dans la conduite de cette Piece , disent les Auteurs du *Journal François* ; mais nous pensons qu'il seroit aisé de les corriger ; que l'ouvrage n'est pas à beaucoup près sans mérite ; que l'intention morale en est excellente ; que le principal personnage est , quoi qu'on en dise , heureusement tracé , & que depuis dix ans on n'a représenté aucune Comédie qui annonce plus de talens.

Les Auteurs du *Journal des Sciences & des Beaux-Arts* vont plus loin : selon eux la Comédie de *l'Egoïsme* convient à tous les pays ; on peut la jouer sur les Théâtres de toutes les Nations , elle peut plaire à toute espèce de Spectateurs , faire rire dans tous les siècles , inspirer dans tous les tems & dans tous les lieux , le même intérêt , & conserver ce même but moral : le Dialogue en est simple ; aisé , enjoué , naturel & précis ; l'intrigue se forme & se dénoue sans embarras ; le style est le seul qui convienne à la Comédie faite pour les Spectateurs de tous les ordres & de tous les états ; la Piece est remplie de scènes , de vers & de situations vraiment comiques.

Tous les rôles tendent au même but moral ; malgré cet assemblage d'Egoïstes rien n'est forcé, tout est naturel, c'est l'image de toutes les Sociétés ; & quoiqu'aujourd'hui *l'Egoïsme* soit le vice dominant en France , cette Comédie seroit jouée à Londres , à Rome , à Pétersbourg , à Philadelphie , qu'elle seroit également applaudie.

Selon les Auteurs du *Mercur* , cette Piece présente plusieurs situations d'un bon comique. Elle est sur-tout recommandable par des détails charmans , par d'excellens traits de caractère ; & par des morceaux d'un style ingénieux & brillant.

On lit dans *l'Année Littéraire* une Lettre adressée aux Rédacteurs de ce Journal , & dans laquelle l'Auteur dit son sentiment sur les *caracteres* , *l'intrigue* & le *style* de *l'Egoïsme*. Il en résulte que M. Cailhava a les talens les plus distingués pour la Comédie , que sa Piece est un excellent ouvrage.

Cependant le public ne se porte pas en foule aux représentations de *l'Egoïsme*.

Ce n'est pas sans rougir pour le goût de la Nation , disent les Rédacteurs du *Journal François* , que nous voyons des niaiseries prétendues dramatiques .... attirer à un Théâtre étranger un concours prodigieux , tandis qu'un ouvrage d'un mérite très-supérieur , est à peine accueilli sur la Scene Française ; mais ces puérilités disparaîtront pour jamais ; & nous osons croire que *l'Egoïsme* , sans avoir en apparence une réussite aussi brillante , conservera l'estime des connoisseurs , & que les Comédiens lui

donneront une place parmi les Pièces de leur répertoire.

C'est aussi l'opinion de l'Auteur de la Lettre insérée dans *l'Année Littéraire* : quand les idées du public seront mûries, dit-il, qu'il sera universellement reconnu que le principal caractère de la Pièce n'a rien d'outré, qu'il n'est que ce qu'il doit être, je ne doute point qu'elle n'ait un plein succès. C'est un ouvrage trop solide, trop bien fait pour qu'il n'obtienne pas le degré d'estime qui lui est dû.

L'Auteur propose néanmoins quelques corrections.

» Je voudrois, dit-il, que l'Auteur, dans  
 » ses deux premiers actes, tirât un meilleur  
 » parti de ses principaux personnages, de toute  
 » cette famille d'Egoïstes, qu'il amenât avec  
 » elle des tableaux plus pittoresques, qu'il y  
 » eût un peu plus de richesse & de pompe.  
 » Peut-être conviendrait-il aussi de relever un  
 » peu le personnage du Précepteur, de lui donner au moins des dehors plus agréables ; tout  
 » cela est facile ; j'ai même entendu dire que  
 » l'Auteur, toujours disposé à mettre à profit  
 » les bonnes critiques, étoit dans le dessein de  
 » faire à peu-près ce qu'on a indiqué. Quoi  
 » qu'il en soit, je n'ai d'autre objet que la  
 » gloire de l'art & l'encouragement des talents, &c.

(*Journal Encyclopédique ; Journal des Sciences & des Beaux-Arts ; Journal de Politique & de Littérature ; Mercure de France ; Journal François ; Journal de Paris ; Année Littéraire.*)

HISTOIRE-NATURELLE.

P H Y S I Q U E.

CHYMIE. BOTANIQUE.

---

I.

*LETTRE de M. DE LA LANDE, de  
l'Académie des Sciences, aux Auteurs du  
Journal de Paris, du 9 Juillet dernier.*

**D**EPUIS que vous avez parlé, MM. ; de la multitude des taches qu'il y a eu sur le soleil depuis un mois, (\*) tout le monde me demande si c'est à cela qu'il faut attribuer le froid que l'on éprouve encore, & la saison pluvieuse qui paroît extraordinaire. Permettez-moi de répondre à ces questions par la voie de votre Journal. On fait assez que les taches du soleil n'annoncent que des révolutions dans le globe de cet astre, & qu'à 34 millions de lieues de distance, elles ne peuvent avoir de

---

(\*) Voyez notre dernier Journal, pag. 303.

### 306 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

rapport avec celles de notre globe. Mais ce que personne ne veut se rappeler , c'est que de la pluie & du froid dans les mois de Juin & de Juillet n'ont rien d'extraordinaire à Paris. Tous les neuf ans , ou à-peu-près , nous éprouvons de pareilles vicissitudes , soit que cela tienne à la révolution de l'apogée de la lune , ou à une période physique de l'humectation & du dessèchement des montagnes & des lacs.

Qu'on ouvre les *Mémoires de l'Académie des Sciences* pour 1767 , 1768 & 1769 ; voici ce qu'on y trouvera.

1767. *Mai*. Quoiqu'il soit tombé peu d'eau ; les pluies étant venues par ondées & assez fréquemment , ce mois peut passer pour humide ; à quelques jours de chaleur près , tout le mois a été froid , & l'on a été obligé d'allumer du feu jusqu'à la fin.

*Juin*. Ce mois peut passer pour humide ; parce qu'il a plu très-souvent ; il peut aussi passer pour froid ; les nuits sur-tout ont été si froides , qu'il auroit gelé , si , &c.

*Jullet*. Ce mois a été extrêmement pluvieux. Depuis le premier jusqu'au 17 , il a plu tous les jours prodigieusement par de grandes averses , ou par des pluies continuelles qui ont duré plusieurs jours de suite , ou par de petites ondées qui ont tombé tous les jours ; les chemins ont été aussi mauvais qu'en hyver , les pluies ont cessé le 5 Août.

1768. *Mai*. Ce mois a été fort sec & très-froid ; on n'a pas pu se passer de feu dans les appartemens.



## S E P T E M B R E , 1777. 307

*Juin.* On n'a cessé que le 20 de faire du feu; & si les appartemens n'avoient pas été échauffés par les chaleurs qu'il a fait depuis le 23 jusqu'au 27, on auroit été obligé de se chauffer les derniers jours de ce mois.

*Juillet.* Le tems a été variable; & si l'on en excepte quelques jours de chaleur, il a toujours fait froid.

*Août.* Ce mois a été extrêmement frais, on peut même dire froid pour le mois d'Août; car excepté quelques jours de chaleur, il a toujours été si froid, qu'il a gelé plusieurs jours de suite. Ce mois étoit sec.

1769. *Mai.* Les premiers jours de ce mois, vers le milieu & à la fin, il est tombé de l'eau fort à propos pour faire lever les avoines, & les graines légumineuses.

*Juin.* Ce mois peut passer pour froid & humide; la terre étoit si molle, qu'on a été obligé de discontinuer les labours.

*Juillet.* Ce mois a été variable & assez humide; il est tombé beaucoup d'eau par orage.

*Août.* Ce mois a été variable & orageux.

J'ajouterai encore que même l'année suivante 1770, ce ne fut que le 13 Juillet que le tems se réchauffa & s'éclaircit. Mais des étés brûlans comme celui de 1772, & des années plus tempérées font oublier celles qui ont précédé, & l'on dit chaque fois que les étés sont moins chauds, l'axe de la terre a tourné, le soleil est encrouté, ou d'autres balivernes semblables.

Lorsque l'on m'a accusé en 1764, d'avoir annoncé une éclipse totale, tandis que j'avois

## 308 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

dit formellement le contraire ; en 1769 , d'avoir dit que Saturne étoit perdu ; en 1773 , d'avoir annoncé une comete funeste , j'ai été obligé de prendre la plume pour me justifier & pour détromper le public. Cette année on m'impute ses inquiétudes à l'occasion des taches du soleil. C'est entre vos mains , Messieurs , que je dépose ma justification.

( *Journal de Paris.* )

### I I.

*PREMIER problème de Chymie à résoudre.*

*Déterminer si tous les Sels à base métallique sont décomposables par l'intermède de l'eau seule.*

On connoît déjà plusieurs sels à base métallique , sur lesquels l'eau pure a une action marquée de décomposition ; tels sont le vitriol de mercure , le beurre d'antimoine , le nitre mercuriel bien saturé de mercure , & plusieurs autres , qu'il suffit d'étendre & de laver dans beaucoup d'eau , pour séparer & réduire , dans l'état de chaux , la plus grande partie du métal qui étoit unie à l'acide.

On observe aussi tous les jours dans les Laboratoires , que les dissolutions des métaux par les acides & par les alkalis , que l'on conserve dans des flacons , forment , au bout d'un tems plus ou moins long , suivant la nature de ces sels , des dépôts qui ne sont qu'une par-

tie du métal ou de sa terre, séparée peu-à-peu par l'intermede de l'eau de la dissolution.

Enfin, celui qui propose cette question, a observé que plusieurs sels à base métallique, même avec excès d'acide, & particulièrement les sels à base d'étain, dont quelques-uns, à la faveur de l'excès d'acide, pouvoient rester long-tems en dissolution limpide & sans dépôt, dans une quantité d'eau distillée assez considérable, se décomposoient néanmoins, & formoient des sédimens très-marqués, quand il noyoit ces dissolutions dans une beaucoup plus grande quantité d'eau, & qu'il conservoit, pendant long-tems, ces dissolutions ainsi étendues, dans un lieu où la chaleur étoit habituellement environ de vingt-cinq degrés au-dessus de zéro du thermometre de Réaumur.

Ces observations semblent indiquer que tous les sels à base métallique pourroient être décomposés ainsi par l'intermede de l'eau seule : mais faute d'un nombre suffisant de faits, ce n'est encore là qu'une conjecture ; & comme les propositions ou théorèmes généraux, sont aussi rares que précieux & importans en Chymie, il est aisé de sentir, qu'il seroit très-essentiel de déterminer si l'effet entrevu, dont il s'agit ici est général, ou ne l'est pas.

La solution complete de cette question exigera, à la vérité, un très-grand nombre d'expériences ; mais ce qui doit encourager à les entreprendre, c'est que quand même on ne pourroit pas les faire toutes, les phénomènes particuliers que présenteront celles qui auront

### 310 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

été exécutées avec l'exactitude convenable ; ne pourront manquer de répandre beaucoup de lumière sur la nature des métaux , des différens acides auxquels ils peuvent s'unir , & sur l'action réciproque de ces substances les unes sur les autres : il paroît par les faits déjà connus jusqu'à présent , que les sels métalliques dans lesquels le métal est le plus rapproché par l'acide , de l'état de chaux ou de terre , sont ceux qui peuvent être décomposés le plus facilement & le plus complètement par l'intermede de l'eau seule. Qu'en conséquence , les sels nitreux exigeront en général moins d'eau & de tems , que les autres , pour leur décomposition complète ; ensuite , des sels vitrioliques ; & enfin , les sels marins : enforte que si avec le tems , une température convenable & une suffisante quantité d'eau , on parvenoit à décomposer complètement , ceux des sels métalliques , dans lesquels le métal paroît le moins calciné par l'acide , tels que sont le sublime corrosif & la lune cornée , ( elle se dissout dans l'eau en quantité suffisante pour l'expérience ) , on auroit lieu de regarder la solution générale du problème comme fort avancée , puisqu'on en pourroit presque conclure *à fortiori* , qu'aucun des autres sels à base métallique ne pourroit résister à ce moyen de décomposition.

Il est presque inutile d'avertir , du moins les Chymistes , qu'il ne faudra employer à ces expériences que des vaisseaux de crystal , très-nets , bien bouchés avec leurs bouchons de crystal ,

de l'eau distillée la plus pure ; & pour les sels de difficile décomposition , des pintes d'eau par grain de sel , & des années de séjour , dans un lieu d'une température un peu chaude , ou au Soleil , &c. L'agrément de ces sortes d'expériences , c'est que les préparations étant une fois bien faites , elles s'achevent toutes seules , sans soin , sans embarras , sans emploi de tems , de la part de celui qui les entreprend.

( *Observations sur la Physique , sur l'Histoire Naturelle & les Arts.* )

## I I I.

*EXTRAIT d'une Lettre écrite de Nantes ,  
sur un fait singulier.*

» Une Dame de distinction , déjà avancée  
 » en âge , vivoit sur un petit bien aux envi-  
 » rons de Nantes ; elle y passoit la belle sai-  
 » son , après laquelle elle revenoit en Ville ;  
 » comme elle aimoit beaucoup les abeilles ,  
 » elle en avoit une grande quantité à la cam-  
 » pagne , & prenoit un plaisir infini à leur pro-  
 » curer toutes les petites douceurs propres à  
 » ces insectes. Dans les derniers jours de Mai ,  
 » on amena cette Dame malade à la Ville ,  
 » un peu de tems après elle mourut. Toutes  
 » les abeilles sont venues de la campagne & se  
 » sont rassemblées sur son cercueil , qu'elles  
 » n'ont abandonné qu'au moment de l'inhuma-  
 » tion. Un voisin de la Dame s'étant aperçu  
 » de l'arrivée des essaims , & sachant qu'elle

### 312 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

» avoit à la campagne un grand nombre de  
» ruches , s'y rendit promptement & les trouva  
» toutes dégarnies. Le fait est très-singulier ,  
» & mérite l'attention des Naturalistes. Si je  
» ne me trompe , ajoute l'Auteur de la Let-  
» tre , un passage de Virgile prouve qu'il n'est  
» pas absolument nouveau. «

( *Journal de Politique & de Littérature.* )

#### I V.

#### *LETTRE aux Auteurs du Journal de Paris.*

Nous avons beaucoup d'exemples de la reconnaissance & de l'attachement des chiens , nous en avons moins de leur amitié réciproque & de leur bienfaisance. En voici un qui mérite une place dans leur Histoire.

Vous savez qu'à l'Hôtel des Invalides il n'y a que quelques Chefs qui aient la liberté d'avoir un chien , & c'est à l'un d'eux qu'appartenoit celui dont j'ai à vous parler. Bonne chere & peu de travail étoit son énigme ; aussi étoit-il gros & gras & dans toute la fleur de la santé ; mais l'abondance & la prospérité n'avoient pas eu sur lui l'influence qu'elles ont sur nous assez souvent : il n'avoit ni orgueil ni dureté. Un jour il rencontra en se promenant un autre chien dont la maigreur annonçoit bien qu'il ne vivoit pas dans la même auberge que lui. Il eut pitié de son état , & le voyant ainsi décharné , il  
résolut

réfolut de lui offrir l'hospitalité & de lui faire partager fa table. Ce projet édifiant n'étoit pas d'une exécution bien facile. Tous les chiens étoient confignés à la porte ; & les Portiers étoient toujours armés d'un fouet qui les écartoit. Les difficultés ne le rebute-  
rent point. Il guide fon protégé & s'avance avec lui vers la porte. A peine eft il apperçu , qu'ayant placé derrière foi fon camarade , il fe porte vis-à-vis le Portier , lui préfente une gueule courroucée , & par des aboyemens terribles & continuels , s'efforce de le distraire ou de l'intimider. En effet le Portier , foit qu'il fût réellement effrayé , foit qu'il craignît de le frapper lui-même en voulant frapper l'étranger , laiffe au dernier le tems de paffer ; les voilà tous deux dans l'Hôtel & bientôt à la cuifine. Notre chien hospitalier eut toutes les attentions imaginables pour fon commensal qui ne tarda pas à fe ressentir des effets de la bonne chere. Il ne bernoit pas fes foins à ceux de la cuifine ; il fe fervit long-tems pour le mener à la promenade , du moyen dont il avoit ufé pour le faire entrer dans l'Hôtel. Enfin il vit l'embonpoint de fon cher hôte s'augmenter de jour en jour ; & il ne lui permit de s'en aller que lorsqu'il le crut parfaitement remis , encore ne fe font-ils féparés fans doute que parce qu'il y avoit réellement à craindre pour le chien étranger. Depuis ils ont ceflé de vivre enfemble ; mais ils fe rejoignent fouvent pour fe promener amicalement aux environs des Invalides.

J'appelle , Messieurs , en témoignage de ce fait tout l'Hôtel des Invalides , qui est dans le cas de confirmer mon récit. Dans ce siècle ombrageux & méfiant , il faut d'aussi fortes preuves , pour constater l'honnêteté des animaux que pour faire croire à la nôtre.

(*Journal de Paris.*)

## V.

### *ARTICLE d'Histoire - Naturelle.*

On voit à Paris un Lynx d'environ 8 mois , qui n'avoit pas plus de 6 semaines , lorsqu'il fut pris dans les Pyrénées , par un chasseur qui venoit de tuer la mere , & qui les avoit apperçus l'un & l'autre sur un arbre. Ce Lynx est de la taille d'un chien courant , de la petite espece , fort mince de corps , monté sur de hautes jambes , & très-agile ; sa tête ressemble à celle du chat , & n'en differe que par les oreilles , qui sont terminées par une touffe de poils noirs , formant une espece de pinceau , & par ses yeux qui , quoique de la même couleur que ceux du chat , sont beaucoup plus fendus. Sa peau est d'un jaune foncé , son poil ras & tacheté comme celui du tigre , & sa queue est d'environ 6 pouces de longueur. On dit qu'il y a plus de 200 ans qu'on n'a vu de Lynx en Europe ; cependant , celui qu'on voyoit vivant , il y a 4 ou 5 ans , à la ménagerie de Chantilly , & que l'on conserve empaillé dans le



cabinet du Prince de Condé, a beaucoup de ressemblance avec celui qu'on voit à Paris. Au reste, il n'a rien de commun avec le Lynx fabuleux des anciens, dont la vue perçante pénétrait à travers les murailles, & dont l'urine se changeoit en une pierre précieuse appelée *Lapis Lyncurius*.

( *Journal Encyclopédique.* )

## V I.

### E L E C T R I C I T É.

*Extrait d'une Lettre de Sivrai en Poutou.*

» Un jeune homme de cette ville, très-bien  
 » fait, d'une excellente constitution, jouissant  
 » d'une santé parfaite, & âgé de 26 ans, s'ap-  
 » s'aperçut, il y a quelques années, qu'en se  
 » frottant avec la main dans l'obscurité, il for-  
 » toit de tout son corps, des étincelles & des  
 » traînées de lumière, qui suivoient exacte-  
 » ment l'impression de sa main, & ressembloient  
 » en quelque sorte aux feux électriques. Il a  
 » souvent renouvelé cette observation, étant  
 » seul : il a toujours apperçu les mêmes effets ;  
 » ce qui l'a engagé d'en faire part à ses amis,  
 » qui ont vu ce phénomène avec surprise. On  
 » fait qu'il est une espece de feu follet nommé  
 » *ignis lambens*. C'est une petite flamme ou lu-  
 » miere que l'on apperçoit quelquefois sur la  
 » tête des enfans, des hommes, sur la criniere  
 » des chevaux, lorsqu'on les peigne, & sur  
 » le dos des chats, lorsqu'on les frotte à con-

### 316 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» tre-poil. Cet effet , dit M. de Bomare , dans  
» son Dictionnaire d'Histoire Naturelle , au mot  
» *feux follets* , est produit par des exhalaisons  
» onctueuses , qui s'attachent aux cheveux &  
» aux crins , & s'enflamment par le frottement  
» sans donner de chaleur : il tient beaucoup  
» aux phénomènes électriques. Celui dont je  
» parle , continue l'Auteur de la Lettre , est sans  
» doute de cette espèce. Mais ce qu'il est in-  
» téressant d'observer , c'est que cet effet ne se  
» produit point pendant le cours de l'été , sur  
» le jeune homme qui l'a remarqué : il com-  
» mence à la Toussaint , & finit vers le mois  
» de Mars. Il ne se fait point non plus apper-  
» cevoir , s'il passe la main sur sa peau ou sur  
» ses habits. Les traînées de lumière ne pa-  
» roissent que quand il promène les doigts sur  
» sa chemise , ne l'eût-il prise que le jour  
» même. Seroit-ce de ses doigts que sortiroit  
» la flamme ? En passant la main sur la che-  
» mise d'une autre personne , en sortiroit-il  
» de la lumière ? En verroit-on également sur  
» la chemise de ce jeune homme , si une au-  
» tre personne la touchoit ? C'est , dit encore  
» l'Auteur , ce que je me propose d'examiner  
» l'hiver prochain. Ce phénomène paroît mé-  
» riter l'attention des Naturalistes. Il est sin-  
» gulier qu'il n'ait lieu que quand les doigts  
» de cette personne touchent à sa chemise , &  
» qu'il n'ait pas lieu lorsqu'il touche sa peau  
» ou la laine de ses habits. Ce seroit donc le  
» lin seul qui le produiroit chez lui , & les  
» autres substances absorberoient donc le feu

» électrique qui est dans ses doigts, au point  
 » de le rendre invifible? »

( *Avis Divers.* )

## V I I.

*OBSERVATIONS sur la Lettre Précédente.*

» L'Auteur de la Lettre y propofe comme  
 » une queftion, de favoir fi les feux follets  
 » ou électriques que le jeune homme dont il  
 » parle tiroit de fon corps par le frottement,  
 » fortioient de fes doigts ou de fa chemife? Je  
 » puis avancer, d'après l'expérience, que ce  
 » n'étoit pas de fes doigts. Je me fuis apper-  
 » çu, il y a plus de 35 ans, que mon corps  
 » avoit la même propriété que celui de ce  
 » jeune homme. J'ai cru bonnement jufqu'à  
 » préfent, que c'étoit une chofe commune à  
 » toute l'efpece humaine, & je n'ai pas cher-  
 » ché à l'approfondir. Le hafard m'a fait faire  
 » cette découverte, & voici comment

» Une nuit d'hiver que j'ôtois mon habit  
 » pour prendre ma robe de chambre ( &  
 » cela dans une chambre fans lumière ), en  
 » retirant mon bras de la manche de mon  
 » habit, ayant la vûe tournée de ce cô-  
 » té, j'apperçus une petite lueur affez fenfi-  
 » ble. Je regardai aufsitôt vers la fenêtre,  
 » croyant que c'étoit quelque lumière du voi-  
 » finage, dont l'éclat paffant à travers les vi-  
 » tres, s'étoit échappé par un coin du ri-  
 » deau; mais je vis que celui-ci étoit exacte-  
 » ment fermé, & je remarquai en outre,

» qu'il n'y avoit aucun trou. Alors je pen-  
 » sai que cette lueur venoit de moi-même,  
 » & étoit occasionnée par quelques effets élec-  
 » triques, provenans peut-être de ma chemise,  
 » ou du lin dont elle étoit fabriquée. En con-  
 » séquence, j'en étendis la manche sur mon  
 » bras, je la frottai avec ma main, & j'en vis  
 » sortir autant de petites étincelles que l'on en  
 » tire de dessus le dos d'un chat. J'observai  
 » qu'elles faisoient de même un petit pétille-  
 » ment, & que plus la friction étoit précipitée,  
 » plus la quantité en augmentoit.

» Ce détail paroîtroit prouver invinciblement  
 » que ces étincelles proviennent uniquement  
 » de la toile de la chemise, imprégnée peut-  
 » être des exhalaisons onctueuses émanées du  
 » corps humain, (comme le dit l'Auteur de  
 » la Lettre de Sivrai) puisqu'il est certain que  
 » ma main n'avoit point encore agi, lorsque  
 » j'avois vu paroître la première lueur, &  
 » qu'ôtant mon habit assez précipitamment,  
 » le frottement fort & vif de la doublure de  
 » ma manche de veste (\*) sur ma chemise,  
 » l'avoit seule produite. On peut encore con-  
 » clure de-là, qu'il ne seroit pas nécessaire,  
 » pour donner lieu à ce phénomène, que la  
 » friction fût faite avec la main, & qu'il suf-  
 » firoit de la faire avec toute autre chose, qui  
 » eût peut-être le même degré de chaleur  
 » qu'avoit alors la doublure de ma manche,

---

(\*) L'Auteur de la Lettre dit ici, qu'il ne se rap-  
 pelle pas de quelle étoffe étoit cette doublure.

SEPTEMBRE, 1777. 319

» ou bien qui fût également imprégnée d'ex-  
» halaisons onctueuses, comme devoient l'être  
» vraisemblablement, tant ma manche de che-  
» mise, que ma manche de veste.

» Vous ferez de ceci, Monsieur, l'usage  
» que vous jugerez à propos, &c. «

Signé D'AMBLAY

A Paris, ce 29 Juillet 1777.

( *Avis Divers.* )

## V I I I.

*ALLONGEMENT singulier d'un cadavre  
après sa mort; par M. l'Abbé ROZIER,  
Auteur du Journal de Physique.*

Le premier Mai de cette année, le nommé *Duverger*, âgé de 55 ans, mourut subitement. Son état étoit celui de Colporteur de billets de Loteries, de relations, &c. & étoit avoué de la Police. Cet homme, un des plus disgraciés de la Nature, avoit trois pieds huit pouces de hauteur; son tronc étoit bossu du côté gauche, son estomac comme rentré dans le dos, & ce tronc déjetté sur la hanche droite du côté de la bossie; ses cuisses représentant la forme d'un cercle, & par conséquent, laissant un grand ovale entre elles; les os de ses jambes, courbés dans le sens contraire, c'est-à-dire, ceintrés dans la partie antérieure; cet homme marchoit presque sur ses chevilles, & les deux pieds

recourbés au deux tiers & en dehors, ne touchoient terre que par l'autre tiers. Telle étoit la structure de cet homme. Dans l'intervalle des 24 heures, qui ont suivi l'instant de sa mort, son corps a grandi d'un pied & demi, & toutes les parties, auparavant contrefaites, se sont allongées & redressées; la seule cuisse & jambe gauche sont seulement restées plus courtes de 3 à 4 pouces que l'autre. On peut compter sur la véracité de ce fait qui m'a été rapporté par ses parens & par ceux qui l'ont enseveli. Il fut inhumé le 2 Mai dans le cimetière de Saint Benoît. Je fis quelques démarches pour avoir la permission de le faire exhumer, afin de constater ce fait encore plus authentiquement; mais je trouvai tant d'obstacles pour remplir les formalités usitées en cette occasion, que je cessai mes poursuites. Comment la seule force séparée des muscles ou des nerfs, ou de tous deux, agissant ensemble, a-t-elle été assez puissante pour redresser une charpente, dont la plupart des parties étoient courbées plus qu'en demi-cercle depuis 55 ans? Beau sujet de méditation pour MM. les Anatomistes. Le pere de ce *Duverger* étoit également contrefait; mais un peu moins que le fils, & son corps, après sa mort, s'est également allongé & redressé.

## I X.

## B O T A N I Q U E.

Les *Annonces, Affiches & Avis divers*, qui

s'impriment à l'Isle de France, n'avoient encore jamais parlé d'une fait aussi neuf, aussi curieux, aussi intéressant que celui qu'on lit dans la Feuille du 16 Octobre 1776, à l'article du Port-Louis de l'Isle de France. » Lundi « 14 de ce mois, MM. les Chefs de la Co-  
 » lonie, accompagnés de plusieurs personnes  
 » de considération, se sont rendus au Jardin  
 » du Roi à Montplaisir, où M. Céré, Major  
 » du quartier de Pamplémoufès, à qui le Mi-  
 » nistre en a confié la direction, leur a fait  
 » voir treize Géroffiers en rapport & en  
 » fleurs, & a détaché de dessus un d'eux un  
 » bouquet composé de vingt-sept clous, par-  
 » venus à la grosseur requise pour être effets  
 » commercables. M. le Chevalier de Ter-  
 » nay (\*) s'en est chargé pour, à son retour  
 » en France, le présenter à S. M. comme une  
 » preuve du succès complet de cette Epicerie  
 » à l'Isle de France, & comme un gage de  
 » la reconnoissance des habitans de la Colonie «.  
 C'est aux vues patriotiques, aux talens de M.  
 Poivre, ancien Intendant des Isles de France  
 & de Bourbon, à la vigilance & aux soins  
 de M. Céré, qu'on est redevable de ces nou-  
 velles productions, qui feront une époque  
 mémorable pour notre siècle. Les Romains  
 croyoient décorer la marche pompeuse de leurs  
 triomphes, en y faisant porter les arbres rares

---

(\*) Gouverneur de la Colonie : il est arrivé de l'Isle de France, & a été présenté au Roi par M. de Sartine, le 25 Mai dernier.

### 322 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

des pays qu'ils avoient conquis. Nous ne devons pas voir , avec moins de joie & de reconnaissance , les Géroffiers s'approcher de nos climats , & porter du fruit dans nos possessions. Les Muscadiers , le Santal-citrin , le Sapan , le Campêche , le Cacaoyer , la Cannelle , &c , donnent des espérances aussi flatteuses , & n'ont plus besoin que de quelques années pour nous faire jouir de leurs riches productions.

( *Affiches & Annonces de Paris.* )





---

---

# M É D E C I N E

## C H I R U R G I E.

---

---

### I.

*DÉS CAUSES QUI ACCÉLERENT LE DÉPÉRISSEMENT DE L'ESPECE HUMAINE. Extrait de la Gazette de Santé, Article de Paris.*

**O**N remarque depuis long-tems que l'espece humaine dépérit sensiblement, sur-tout aujourd'hui, dans la Capitale. Plusieurs causes auxquelles on ne pense point à remédier, y donnent lieu; les unes en agissant directement contre la santé, d'autres en y multipliant les maladies, & enfin d'autres en s'opposant constamment au rétablissement des malades. Une des principales qui y perpétuent sans cesse les maladies, est la mal-propreté générale & le défaut d'usages qui tendent à la conservation des hommes; usages inconnus sur-tout parmi le Peuple, sans cesse infecté par les maladies curanées & contagieuses si fréquentes dans cette Ville.

Une autre cause non moins puissante de ce

dépérissement, c'est la qualité des vins qu'on y distribue. C'est un fait incontestable, qu'il est impossible aujourd'hui de n'être point incommodé, du plus au moins, par l'usage des vins pris chez le Marchand qui les vend en détail; quoique la plupart du tems, ils ne contiennent pas un atome de litharge ou d'autre préparation de plomb. Leur effet le plus ordinaire est de porter à la tête ou à la gorge, & de troubler les digestions. On ne peut attribuer ces accidens qu'aux différens mélanges qu'on fait, soit pour donner de la couleur aux vins, soit pour les rendre plus agréables au goût. Il n'y a peut-être pas d'abus plus criant, plus contraire à la santé par sa continuité, & plus capable de mériter l'attention de ceux qui veillent ou doivent veiller à la conservation des hommes. C'est en vain que la loi sévit contre les fraudes, les mélanges faciles à reconnoître & à prouver. Il y en a d'autres qui ont échappé jusqu'à présent à toute espece d'examen de la part des Chymistes, & qu'il seroit néanmoins bien important de découvrir. Ce seroit-là le chef-d'œuvre de la Chymie, & peut-être la preuve la moins équivoque que cette science n'est point inutile. Car, à quoi servent toutes les analyses les mieux raisonnées, les mieux faites, si la principale est négligée, si on ne peut découvrir des principes délétères qu'on avale à chaque instant avec une liqueur trompeuse, souvent très-agréable, & qui tue enfin, malgré la sage précaution que la nature a pris de donner à l'homme la faculté de s'ac-

coutumer même aux poisons. L'homme le plus robuste ne peut résister long-tems à celui-ci, & l'on remarque qu'en moins de six mois la santé la plus forte se trouve détruite par l'usage de ces vins. Il seroit à souhaiter qu'il y eût une récompense pour celui qui découvroit soit par l'analyse, soit par toute autre voie, les matieres que les Marchands de vin emploient pour dénaturer ainsi les vins & convertir en poison la boisson la plus salutaire, lorsqu'elle est prise pure & avec modération. Ce seroit de tous les services un des plus essentiels à rendre à la Capitale, & nous prions tous ceux qui pourroient nous donner quelques renseignemens à cet égard, de nous les communiquer; nous serons très-empressés d'en faire part au public. (\*)

Nous n'en avons que très-peu à donner sur cet objet. On fait que quelques marchands, pour donner plus de *chaleur*, comme ils disent, à leur vin, y mêlent de la fiente de pigeon; d'autres, les baies ou fruits de la plante appelée *alkekengi*; enfin d'autres, différentes substances également échauffantes & pernicieuses.

Une autre cause de destruction parmi les hommes, dans la Capitale, & qui contribue le plus à rendre les maladies presque incurables par leur ancienneté, est le grand nombre

---

(\*) On doit adresser les lettres ou paquets, francs de port, au Sieur Ruault, Libraire, Rue de la Harpe pour la *Gazette de Santé*.

### 326 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

de charlatans de toute espece qui s'y établissent, & dont la témérité égale toujours l'ignorance. Suivant le recensement qu'on vient d'en faire, il se trouve que leur nombre surpasse celui de huit cens, & qu'il augmente tous les jours. Cela forme une épidémie dans Paris constamment regnante & toujours meurtrière.

Ajoutez à toutes ces pestes publiques, les Livres à recettes, tous ces Dictionnaires pour mettre la Médecine à portée de tout le monde, & qui sont autant d'épées qu'on met entre les mains des fous; la mauvaise administration sur les objets qui concernent la santé; le défaut de police sur tous les abus qui servent à fomenter ou à perpétuer les maladies; l'encouragement accordé à tous les moyens de les propager; le fréquent usage & sur-tout l'abus des poisons dans la plupart des maladies; le maniement & l'emploi fréquent des vapeurs méphitiques qu'on est bien loin de redouter, depuis qu'on les appelle *air-fixe*; les préjugés absurdes & indestructibles qui rendent la plupart des hommes entêtés ou extravagans dans leur manière de raisonner, & absolument aveugles sur leur plus grand intérêt; la vapeur infecte qui s'exhale des tombes au milieu de Paris; la construction on ne peut pas plus vicieuse de tous les Hôpitaux, & l'habitude horrible ou plutôt l'affreuse & révoltante nécessité d'y tenir souvent dans le même lit un mort, un mourant, un malade, un convalescent, des scorbutiques, des galeux, &c.

Ce tableau qu'on croiroit chargé, ne l'est

cependant point. Il n'y a peut-être pas aujourd'hui une seule famille bien saine à Paris. Tandis que la goutte, les vices dartreux, &c. assiegent presque toutes les familles des Grands; le rachitis, la galle, &c. celles du Peuple; le scorbut, les maux vénériens, &c. parcourent toutes les classes, & tout se ressent en outre du danger des maladies courantes & de l'influence d'un ciel extrêmement inconstant. Tant de causes réunies ont fait des habitans de Paris le Peuple peut-être le plus foible, & le plus mal sain qu'il y ait sur la terre, & rendu cette Capitale le foyer de presque toutes les maladies connues. Aussi y meurt-on toujours avant le terme ordinaire de la vie, & il n'y a d'heureux, du côté de la santé, que quelques individus célibataires, qui ayant peu de communication avec le reste des hommes, s'occupent du soin de se conserver, comptent pour quelque chose la propreté & l'éloignement des lieux infects, & pour rien, la plupart des systèmes & des coutumes modernes qui ne tendent à rien moins qu'à la destruction de l'espèce humaine.

## I I.

*NOUVELLES OBSERVATIONS sur  
les Asphyxies.*

On ne sauroit exposer avec trop de soin; les faits qui peuvent intéresser l'humanité, & fournir des observations & des lumières à ceux

### 328 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

qui professent l'art de guérir ; celui que nous allons transcrire a été communiqué par M. Barbut , Médecin de Nîmes , & M. Etienne , Chirurgien de la même Ville.

» L'enfant d'un Meûnier des environs de  
» Nîmes , âgé de 3 ans , eut le malheur de  
» tomber, le 29 Mai au soir , dans un puits  
» qui contient 4 ou 5 pieds d'eau , & dont  
» la profondeur depuis l'embouchure jusqu'à  
» la surface de l'eau peut être de 3 pieds. On  
» l'en retira 6 à 7 minutes après ; il étoit froid ,  
» sans mouvement & sans sentiment ; on se hâ-  
» ra d'envoyer à la Ville chercher du secours ,  
» & ce ne fut qu'au bout d'une heure qu'on  
» put lui en donner. Le célèbre M. Portal , si  
» avantageusement connu par les ouvrages  
» dont il enrichit tous les jours l'art de gué-  
» rir , & à qui tant de noyés doivent la vie ,  
» nous suggéra les moyens les plus efficaces ,  
» qui furent les suivans : 1°. les frictions seches.  
» 2°. Les fumigations aromatiques. 3°. L'in-  
» sufflation de l'air , & de la fumée de tabac ,  
» dans la bouche , pour dissiper l'écume vis-  
» queuse adhérente à son gosier. 4°. Quelques  
» gouttes d'eau-de-vie , qu'il ne put avaler.  
» L'enfant se réchauffa peu-à-peu , le poul-  
» donna plusieurs pulsations , les secours fu-  
» rent continués ; il avala la boisson qu'on lui  
» présentait avec beaucoup de peine , & on  
» eut soin de le tenir chaudement jusques au  
» lendemain , où nous observâmes un assoupis-  
» sement des plus profonds , un poulx assez  
» développé , quelques mouvemens convulsifs ,

» & cette humeur visqueuse au gosier ; les la-  
 » vemens de tabac ne furent point oubliés,  
 » les sternutatoires furent mis en usage, & la  
 » saignée fut pratiquée aux deux bras, mais  
 » sans beaucoup d'effet ; car il ne sortit pas  
 » en tout deux onces de sang. Toutes les fois  
 » qu'on verfoit du liquide dans la bouche de  
 » cet enfant, il touffoit & étoit sur le point  
 » d'être suffoqué. Falloit-il le faire vomir pour  
 » débarrasser son gosier de cette écume vis-  
 » queuse qui le menaçoit d'une mort prochain-  
 » ne ? N'avoit-on rien à risquer dans ce cas-  
 » là ? Le gosier fut châtouillé avec une plume,  
 » pour remplir cette indication ; l'enfant fit  
 » quelques mouvemens ; mais ils ne furent sui-  
 » vis d'aucune évacuation : c'est là qu'on voyoit  
 » la nature combattre un ennemi terrible,  
 » sans pouvoir le terrasser. Cependant, quel-  
 » ques heures après, il survint un vomisse-  
 » ment spontané, de même qu'un flux de ven-  
 » tre, qui n'apportèrent aucun calme : enfin,  
 » l'asphyxique paroissoit toucher au terme fa-  
 » tal ; le visage étoit rouge, & la respiration  
 » stertoreuse, lorsque nous eûmes recours à  
 » la saignée du pied, qui lui rendit la vie,  
 » comme par miracle. *C'est ainsi, dit M. Portal,*  
 » *qu'on voit quelquefois le sujet revenir à la vie,*  
 » *dès qu'on a dégagé ce viscere (le cerveau) de*  
 » *la pression qu'il éprouvoit.* »

( *Journal de Politique & de Littérature.* )



## I I I.

*COPIE d'une Lettre écrite par M. GRAND-CHAMP, Chirurgien-Major de la Charité, à Lyon, à M. FAISSOLES, Chirurgien du Roi de la même Ville, le 22 Juillet 1777.*

M O N S I E U R ,

Je vous envoie les détails des secours administrés ce matin à la Charité, pour une femme noyée. Cette femme, de cette Ville, âgée de 42 ans, & qui ne veut point être nommée, ce matin à quatre heures, dans un moment de désespoir, s'est précipitée dans le Rhône, au-dessus des moulins qui sont vis-à-vis de la Charité. Un Pêcheur qui étoit sur la chauffée de M. Perrache, a aperçu aux environs de cinq heures, quelque chose qui flot-  
toit, & étoit entraîné par les flots; il se leve, il examine, & distingue un jupon & une coëf-  
fe; il appelle du secours, on atteint & on tire à terre cette infortunée. Comme elle avoit tous les signes de mort, on l'a couchée par terre, & laissée une demi-heure sans penser à tenter aucun moyen; cependant une femme a passé, l'a déshabillée, lui a mis des linges, & l'a fait apporter à la Charité. A six heures elle étoit froide, livide, sans poulx, sans aucune espèce de mouvement; je l'ai sur le



champ fait frotter avec des flanelles chaudes ; imbibées d'esprit-de-vin : la saignée avec les fumigations, l'émétique, les frictions spiritueuses, &c. ont été employées séparément & ensemble pendant plus d'une heure sans succès ; mais à sept heures & demie environ, un frémissement au poulx, un léger mouvement de respiration a fait aussi-tôt chanter victoire ; elle s'est remise par gradation , en multipliant, en variant mes secours ; enfin à neuf heures elle m'a parlé, & m'a appris le sujet de son désespoir, pour lequel je lui ai promis le secret le plus inviolable. Mais une scene bien attendrissante a succédé à celle qui venoit de finir ; cette pauvre femme, au moment où sa raison est venue éclairer son esprit, au moment où son ame a recouvré avec son corps sa vigueur, a été si effrayée du danger qu'elle avoit couru, si en horreur à elle-même d'avoir attenté à sa vie, que ce combat de sentiment & de sensation sur un corps si frêle, a manqué à faire évanouir toutes mes espérances & mes plaisirs : elle est tombée dans une syncope dont j'ai eu beaucoup de peine de la retirer ; mais enfin elle est bien actuellement, son ame & son corps jouissent du calme qui suit ordinairement une si violente tempête. Voilà le vrai & le détail exact : vous en ferez l'usage que bon vous semblera.

J'ai, &c.

( *Affiches de Dauphiné.* )

## I. V.

*SUR les vapeurs méphitiques.*

Il y a quelques jours qu'à Cobourg, un Charpentier étant descendu avec un autre homme dans un caveau de la hauteur de l'étage d'une maison, qui étoit resté long-tems fermé, & où l'on avoit mis de la biere nouvellement brassée, tomba aux pieds de son camarade, qui voulut le secourir, & tomba lui-même évanoui; un troisieme homme voulut y descendre pour aider les deux autres; mais on le retira comme mort, avant qu'il fût descendu à la moitié de la profondeur; on parvint néanmoins à le rappeler à la vie, mais aucun remede ne put sauver ses deux compagnons. Presque dans le même tems un Architecte de Halle en Souabe eut à visiter, dans une vigne d'Almerspach, Pays de Wirtemberg, une fosse de 18 pieds, formée on ne fait comment; il présenta à l'embouchure une lumiere qui s'éteignit; il fit jetter plusieurs seaux d'eau dans le trou; la lumiere descendit plus bas; & s'éteignit encore: il y fit jetter de l'eau à plusieurs reprises, & fort rapidement, jusqu'à ce que la lumiere pût parvenir & rester au fond sans s'éteindre. Il y fit alors descendre le monde nécessaire, & la fosse fut visitée sans aucun inconvénient. Nous avons cru devoir mettre le remede à côté du mal, en réunissant ces deux articles.

( *Gazette Salulaire.* )

S E P T E M B R E , 1777. 333

V.

*CHOCOLAT blanc pour les poitrines délicates , par M. MARTIN , Apothicaire , rue Croix-des-petits-Champs.*

Le Cacao a toujours été regardé , avec raison , comme un bon aliment très-utile dans l'hétisie , & la phthysie , propre à adoucir l'acrimonie des humeurs , & à fortifier l'estomac : cependant M. Lieutaud , dans sa matiere medicale , observe que si le Cacao ne se trouvoit pas mêlé , comme il l'est dans l'usage ordinaire , avec des substances aromatiques , on ne pourroit pas le mettre au nombre des remedes stomachiques. Suivant l'opinion de cet Auteur respectable , il mérite mieux une place au nombre des remedes béchiques adoucissans ; c'est à cause de cette dernière propriété , que l'on prépare quelquefois avec six ou huit amandes de Cacao torréfiées , une émulsion qui s'ordonne à ceux qui toussent beaucoup : à cet usage près , on n'emploie guere le Cacao que pour faire le Chocolat ; mais M. Martin a pensé qu'il étoit intéressant de préparer , avec la partie huileuse essentielle du Cacao un Chocolat blanc qui ne reçoit dans sa composition aucune espece d'aromate , & que plusieurs Ministres de la santé ont administrés très-fructueusement dans différentes maladies de la poitrine , sur-tout dans la toux & le catarre.

Cette espece particuliere de Chocolat con-

### 334 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

vient aussi aux personnes épuisées : la manière d'en faire usage consiste à en dissoudre une prise (ce qui fait la quatrième partie d'une tablette) dans une tasse d'eau bouillante, & agitée quelques instants. On la prend ordinairement en se mettant au lit, observant deux heures d'intervalle après avoir mangé. Le Chocolat peut servir au déjeuner, étant très-agréable au goût; la boisson qui paroît être la plus analogue pendant le cours de la journée, est composée avec la poudre pectorale que l'on étend dans une suffisante quantité d'eau.

(*Journal des Sciences & des Beaux-Arts.*)

#### V I.

*ARTICLE tiré des Annales Politiques, Civiles & Littéraires du dix-huitième Siècle, Ouvrage périodique ; par M. Linguet.*

M. Valentin (Chirurgien de Paris), réfléchissant sur la méthode des anciens, & combinant le succès de leurs amputations, pratiquées seulement dans les parties sphacelées, avec les malheurs sans nombre qui résultent de la méthode moderne, avoit imaginé de procurer aux membres qu'on étoit obligé de séparer du tronc une gangrene artificielle, & de n'opérer que quand le sentiment détruit, comme le cours des liqueurs, épargneroit au malade la douleur & le risque : le moyen en étoit

facile ; il ne s'agissoit que d'employer le tourniquet plutôt , & d'écraser , par une compression violente , les vaisseaux nourriciers , afin de tuer d'avance le membre qu'il étoit impossible de conserver.

Cette gangrene locale n'avoit aucune espece de danger : elle procuroit le moyen de faire une opération facile , sans souffrance & sans inquiétude ; l'idée en devoit donc être adoptée : point du tout. Elle n'a pas manqué de trouver des contradicteurs acharnés. M. Valentin , quoique convaincu de la vérité de ces principes , hésitoit à faire une expérience à laquelle il étoit difficile de déterminer un malade , & dont il auroit fallu que le Chirurgien prit sur lui tous les hasards. Heureusement la nature indignée de ces obstacles est venue elle-même au secours de son vengeur : elle lui a offert dans ces derniers tems une démonstration éclatante de la solidité de ses réflexions.

Aux Ormes , chez M. le Marquis de Voyer ; un aide-de-cuisine fut blessé un jour au haut de la cuisse , tout près de l'aîne , par le timon d'un carrosse. Le coup avoit porté sur l'artere crurale : elle avoit été entièrement affaîsée. Les secours furent inutiles pour lui rendre l'élasticité : ce qui devoit arriver , arriva ; la gangrene parut à l'extrémité du pied.

Heureusement on n'en soupçonnoit pas la cause. Le Chirurgien de la maison , voyant un sphacele bien décidé , coupa sans inconvénient la portion attaquée.

Bientôt les mêmes symptômes se firent re-

### 336 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

marquer sur la jambe ; ils gagnèrent le genou , il falloit emporter tout ce qui étoit au-deffous , & peu après on vit qu'on n'avoit rien fait : la cuisse fut couverte des mêmes signes dont on croyoit avoir détruit le principe. On proposa alors de faire l'opération dans le vif. On pressoit le Chirurgien d'aller ainsi au-devant du mal , & de tuer , en quelque sorte , la gangrene en la prévenant.

C'étoit un homme d'esprit & un bon observateur. Voyant que la nature s'étoit ainsi défait d'elle-même de ce que quelque principe secret la forçoit d'abandonner , & trouvant d'ailleurs dans le sujet les symptômes d'une constitution vigoureuse , que les pertes n'affoiblissoient pas , il voulut attendre l'événement avant que d'employer le bistouri. La gangrene se développa toujours : elle gagna la tête de la cuisse , précisément dans la hanche. Ce fut là son terme. Etant alors arrivé à la source , elle est tombée avec la cuisse malade. Le patient s'est parfaitement rétabli. Il existe encore aujourd'hui chez M. le Marquis de Voyer : il n'a qu'une cuisse. L'autre est absolument détruite , jusques dans les ligamens de la jointure , & cela sans effusion de sang , sans tortures & sans instrumens.

Ce qu'il y a de singulier , c'est que ce *monopede* semble ne pas souffrir d'être réduit à un seul point d'appui. Il n'a pas daigné se faire un support artificiel , comme le font ordinairement les infortunés qui n'ont perdu qu'une portion de ce qui lui manque en entier.

Son

Son corps ne porte que sur la jambe qui lui reste. Un simple bâton à la main lui suffit pour conserver l'équilibre. Il se transporte partout avec autant d'agilité qu'il a jamais pu en avoir. Il sert la cuisine ; il monte les escaliers ; il porte de l'eau : il rend tous les services qu'on pourroit attendre d'un homme complètement organisé. Il a même dans ces derniers tems pris du goût pour la chasse, & consacre à cet exercice tous les momens que son état lui laisse.

*Nous ne ferons aucune remarque sur cet article intéressant par l'observation qu'il contient : c'est aux maîtres de l'art à consulter l'expérience pour décider le point de doctrine.*



---

AGRICULTURE.  
ECONOMIE.  
INDUSTRIE. COMMERCE.

---

## I.

*DÉCOUVERTE importante pour mettre les  
Edifices à l'abri des incendies.*

DE LONDRES, ce 13 Juillet.

**L**E 8 de ce mois, une foule innombrable de personnes de tout état accourut, de 15 milles à la ronde, au Château de Chevening, (Terre située dans la Province de Kent & qui appartient au Comte de Stanhope) pour y être témoin d'une expérience fort singulière. Il s'agissoit de constater la bonté d'une nouvelle méthode découverte par le Lord Mahon, pour mettre à couvert les maisons des ravages du feu. Rien n'est ni plus simple ni moins coûteux que l'invention de ce Seigneur; il n'emploie, pour réussir, ni brique, ni tuile, ni pierre, ni aucune autre matière incombustible de cette espèce. Le bâtiment qu'on avoit construit à dessein,



n'étoit que de bois & de lates liés ensemble par du plâtre ; sur chaque plancher il y avoit du fable en petite quantité , mais il faisoit corps avec les autres matieres. Pour faire l'épreuve , on remplit tout le rez-de-chauffée , long de 26 pieds , de fagots de bois , de paille , de poix & d'autres matieres seches & inflammables. Cet amas alloit du sol jusqu'au plafond , & l'on ne douta presque pas que dans peu de tems tout ce bâtiment ne fût réduit en cendres. A peine eut-on mis le feu à ces matieres , que leur embrasement subit effraya la plupart des spectateurs. La flamme sortoit à torrens des portes & des fenêtres , & s'élevoit à une grande hauteur ; le bâtiment disparut presque en entier aux yeux des Spectateurs , & les flammes l'enveloppoient de tous les côtés. Quand elles s'apaisèrent & que l'aliment leur manqua , l'étonnement devint général ; le bâtiment qu'on croyoit détruit , ne fut pas même légèrement endommagé. Le plafond & les endroits du sol où la poix & les autres matieres avoient été amoncelées en plus grande quantité , étoient beaucoup noircis par le feu ; point de crevasses aux murs , point de plâtre détaché ; tout se trouvoit en aussi bon état qu'auparavant. Les personnes qui durant l'incendie avoient eu le courage de se tenir dans une chambre immédiatement au dessus de celle qui étoit en feu , n'éprouverent d'autre sensation & ce n'est que par s'échauffoit un peu. Après cette épreuve on en fit une autre. Sur chaque degré de l'escalier on alluma de grands feux ; le succès fut

### 340 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

constamment le même. Cette découverte est trop utile pour que le Lord Mahon en fasse un mystère, & l'on se flatte qu'il ne tardera pas à faire part au Public de ses procédés.

( *Gazette d'Agriculture, Commerce, Arts & Finances.* )

#### I I.

**ESSAI** sur la culture du Pavot blanc & la préparation de l'Opium dans la Province de Bahar : par J. KERR, Chirurgien de l'Hôpital civil au Bengale : avec la description d'un instrument pour extraire le suc du Pavot.

Le sol de Bahar est une argille mêlée de sable cristallin & calcaire dans une proportion considérable. On voit dans plusieurs endroits une infinité de petits grains blancs & luisans (*mica*) ; & dans d'autres, de la poussière calcaire dont les habitans du Pays font de la chaux ; il végète à la surface beaucoup de nitre & de sel alimentaire, & on y trouve aussi du sel sélénit.

La terre est d'une couleur pâle, elle se dissout promptement dans la bouche, & ferme fortement avec l'acide nitreux.

Quand un champ a été bien préparé par la charrue & par la herse, & que toute la surface est parfaitement de niveau, on le divise en aires quadrangulaires de sept pieds de long sur cinq de large ; & on laisse de l'une à l'autre

tre un vuide de deux pieds que l'on creuse pour servir de conduit aux eaux & les distribuer également par-tout le terrain.

On sème en Octobre ou Novembre : les plantes croissent à 6 ou 8 pouces de distance les unes des autres , & sont arrosées abondamment. Quand elles sont parvenues à six ou huit pouces de hauteur , on leur donne beaucoup moins d'eau ; mais alors le Cultivateur jonche la surface des aires , d'un mélange de cendres , d'excrémens humains , de bouse de vache , & de terre nitreuse qu'on tire des grands chemins & des vieux torchis. Quand ces plantes sont près de fleurir , on les arrose avec profusion pour en augmenter le suc. Quand les capsules sont à moitié mûries , on ne les arrose plus du tout , & on commence à recueillir l'opium.

Sur le soir , quand le Soleil se couche , on fait deux incisions dans la longueur de chaque capsule à moitié mûre , en allant du bas en haut , & en prenant garde de pénétrer la cavité intérieure de la capsule. On répète ces incisions tous les soirs , jusqu'à ce que chaque capsule ait reçu six ou huit plaies ; alors on laisse mûrir les semences qu'elles renferment. Les capsules mûres produisent peu ou point de suc. Si l'incision étoit faite dans la chaleur du jour , la cicatrice se formeroit trop vite ; au lieu que l'humidité de la nuit favorise l'écoulement du suc.

Dès le grand matin , de vieilles femmes , des enfans & de jeunes filles viennent recueillir ce suc , en raclant les incisions avec une pe-

### 342 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

tité pelle de fer ; elles le déposent dans un pot de terre où elles le pétrissent avec les mains en plein Soleil , jusqu'à ce qu'il se soit épaissi considérablement. Alors on en fait des boules du poids d'environ quatre livres , & on les laisse ensuite sécher dans des bassins de terre. Ces boules sont recouvertes avec des feuilles de pavot ou de tabac , & elles restent ainsi jusqu'au moment où elles sont en état d'être vendues. On falsifie souvent l'opium en y mêlant de la bouse de vache , de l'extrait de tige de pavot bouillie , & diverses autres substances dont les Naturels du Pays ont le secret.

#### *USAGE & abus du Pavot.*

La graine de pavot se vend dans les marchés & passe pour être quelque chose de délicieux à manger ; on en fait usage dans les émulsions , & il en entre dans tous les remèdes rafraîchissans que les Médecins de l'Indostan prescrivent à leurs malades.

L'opium est ici une branche considérable de commerce ; on en exporte annuellement des environs du Gange , six cens mille livres pesant , dont la plus grande partie va à la Chine & aux Isles Orientales , où la livre se vend ordinairement de deux *dollars* & demi d'Espagne à six ou sept *dollars* , sans compter les frais & les taxes. Cela peut paroître incroyable à ceux qui n'ont point examiné les effets du monopole.

Les bons & mauvais effets de l'opium sont

bien connus en Europe , tous les Livres en traitent : les Indiens s'en servent pour les mêmes usages que nous , mais beaucoup plus hardiment : ils le prennent intérieurement comme un excellent cordial qui les plonge à peu de frais dans une agréable yvresse. Ils supposent que l'opium donne de la vigueur & du courage , & ils en prennent toutes les fois qu'ils ont quelque danger à affronter ; mais les personnes qui en font un usage trop fréquent , maigrissent bientôt & tombent dans un état de langueur stupide qu'on remarque à la première vue. Dans la dernière famine en 1770 , les malheureux que ce fléau faisoit périr par milliers , achetoient de l'opium à des prix exorbitans , pour se soustraire aux atteintes de la faim , & s'épargner les angoisses d'une mort lente.

Les Chinois fument de l'opium avec leur tabac , c'est une de leurs plus grandes voluptés , & le premier compliment qu'ils font à un étranger après les salutations usitées , est de lui proposer une pipe , du tabac & de l'opium. Les Malais fument & mâchent de l'opium à l'excès.

J'ai oublié de donner la description de la plante , telle qu'on la trouve dans tous les Ecrivains de Botanique : c'est le *papaver somniferum* de Linnæus ; il croît dans la Grande-Bretagne sans culture , & il y vient plus beau que dans cette contrée avec tout le soin possible. On peut employer dans la Grande-Bretagne & dans l'Amérique pour la production de l'opium des terres de peu de valeur : ce genre de pro-

duction fournit une occupation convenable aux personnes âgées & aux jeunes gens qui ne peuvent pas supporter des travaux pénibles. Un acre de terre rapporte soixante livres d'opium; si on évalue la livre à neuf sterlings seulement, c'est pour le produit total vingt-sept livres sterlings.

## FIGURE I.

L'instrument dont on se sert pour extraire le suc du pavot, consiste en deux plaques d'acier paralleles jointes ensemble par un fil, & séparées aux points A & B. On passe l'index dans le nœud coulant C, on appuie le pouce & le doigt du milieu sur les points A, & on fait l'incision sur le pavot avec les points B.

(*Universal Magazine.*)

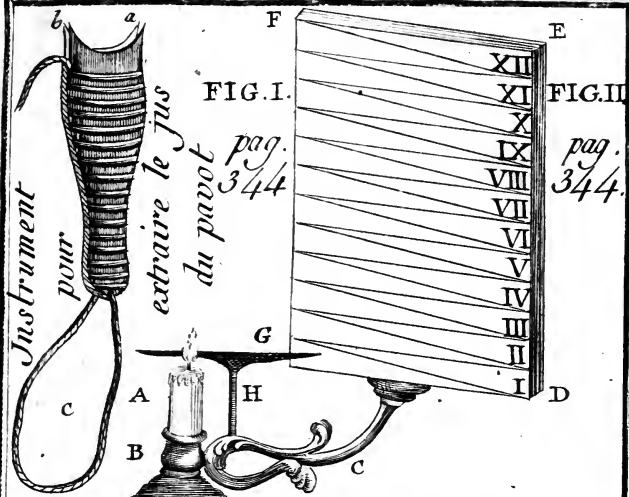
## III.

## FIGURE II.

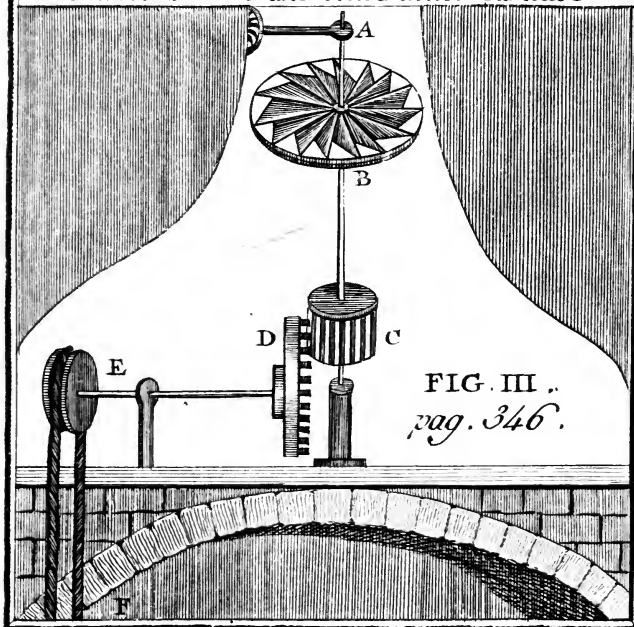
*DESCRIPTION d'une nouvelle Lampe chronometre qui indique l'heure pendant la nuit.*

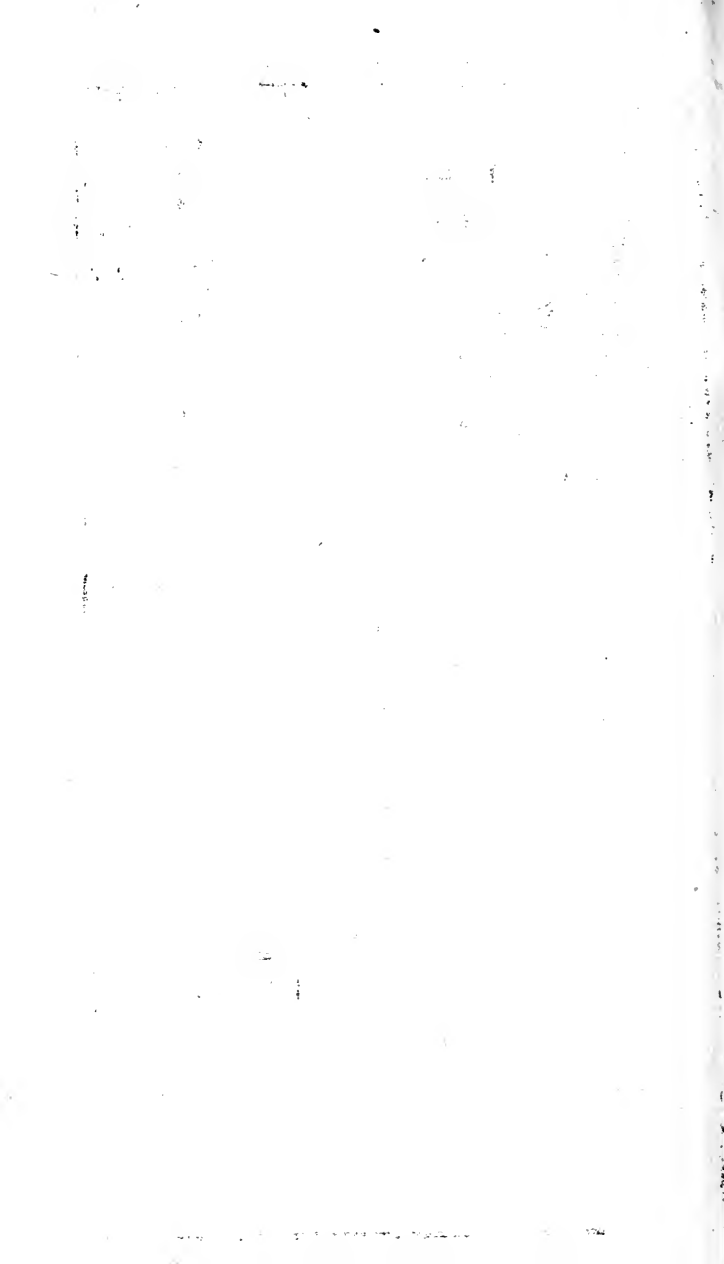
La lampe A est un vaisseau cylindrique de trois pouces de hauteur & d'un pouce de diamètre, posé dans le pied B. L'intérieur de ce vaisseau doit être exactement du même diamètre dans toute sa longueur. Au pied B est attaché le manche ou le bras C, qui supporte le

# Lampe Chronomètre



## Moulin à bras d'une Construction Curieuse







## S E P T E M B R E , 1777. 345

Plan D, E, F, G, d'environ douze pouces de hauteur & de quatre de largeur. On couvre ce Plan de papier huilé qu'on divise en douze parties égales, par des lignes horizontales, à l'extrémité desquelles sont marqués les nombres des heures, depuis un jusqu'à douze; & entre les lignes horizontales, il y a des diagonales qui sont divisées en demies, quarts, &c. Sur le pied B, est le gnomon ou style H, éloigné seulement d'un demi pouce de la flamme de la lampe.

Maintenant si la distance du Plan D, E, F, G au style, est de six pouces, il doit en résulter que, tandis que le liège qui soutient la mèche descendra d'un pouce, par la consommation de l'huile, l'ombre du style sur le plan montera à douze pouces, ce qui est toute sa hauteur, & montrera par cette progression, l'augmentation régulière des heures, avec leurs divisions. Il est nécessaire que l'huile dont on se sert pour la lampe, soit toujours pure & de la même espèce, & la mèche de la même grosseur & de la même substance, parce que la régularité de l'ombre qui se peint sur la figure en dépend.

Cette machine utile est susceptible de décoration; on peut peindre sur le papier huilé diverses figures de goût ou de fantaisie; il faut seulement avoir soin que les divisions des heures soient toujours visibles & remarquables.

( *Universal Magazine.* )

## I V.

## FIGURE III.

*DESCRIPTION d'un Moulin à bras curieux, qui étant une fois mis en mouvement, travaille continuellement du matin au soir, sans l'intervention d'aucune force animale. Article traduit de l'Anglois.*

La forme de ce moulin peut être la même que celle des moulins ordinaires; son mouvement doit être entretenu par le moyen d'un tourne-broche à fumée ( Smoke Jack ) : l'usage de cette sorte de tourne-broche est assez commun; mais peu de gens ont une idée claire de sa construction & de son jeu; en voici une explication précise. La roue horizontale A B, est placée dans la partie la plus étroite de la cheminée, qui est proche du feu; ses aîles qui sont d'étain, sont inclinées à l'horizon. Sur le même axe que la roue A B, est placée la roue en couteau C, qui accroche les dents de la roue perpendiculaire D. Sur le même axe que la roue D, est placée la roue de bois E, autour de laquelle est passée la corde F, dont l'extrémité inférieure soutient la roue de la broche.

L'air raréfié par l'action du feu, s'élève avec force dans la cheminée, & rencontrant les aîles inclinées de la roue horizontale, placée

dans la partie la plus étroite , fait tourner nécessairement cette roue ; la roue en conteau C tournant sur le même axe , met en jeu les roues D & E , avec la corde F , dont le frottement fait mouvoir la roue de la broche , dans un degré de vitesse proportionné à son poids & à la force du feu.

Ceci posé , que dans le centre de cette dernière roue on fixe , au lieu d'une broche de fer , le bras d'un moulin , il tournera de la même manière & dans la même proportion ; & le mouvement continuera non-seulement tant que le feu durera , mais encore long-tems après qu'on l'aura éteint ; car il y aura une circulation d'air continuelle vers le haut de la cheminée , jusqu'à ce que l'air intérieur se soit refroidi au même point que l'air extérieur.

Cette machine peut être employée à d'autres usages qu'à moudre du grain ; on peut s'en servir pour devider de la laine , pour faire battre un marteau sur l'enclume , sans interruption , & enfin pour les différentes opérations domestiques qui exigent un mouvement égal & continu.

( *Universal Magazine.* )



---

---

TRAITS DE BIENFAISANCE,  
DE JUSTICE ET D'HUMANITÉ.

---

---

## I.

**L**A Fête de la Rose a été célébrée à Salency le 8 Juin, conformément à l'usage & à l'Arrêt du Parlement du 20 Décembre 1774. M. le Maréchal de Broglie, Madame la Maréchale, MM. leurs fils, & la jeune Comtesse de Lamer, qui étoient pour lors à Carlepont, maison de campagne de M. de Noyon, se sont rendus à Salency, chez M. Sauvel, Prieur-Curé de cette Paroisse, pour voir cette pieuse & touchante cérémonie. On demanda permission à M. le Maréchal de lui présenter la Rosiere; il répondit, avec cette bonté & cette douce affabilité qui lui sont si ordinaires, qu'il vouloit au contraire qu'on le présentât à la Rosiere, puisqu'elle étoit la Reine du jour. Lorsque cette fille arriva, avec sa garde, son cortége, les tambours & instrumens, M. le Maréchal, avec sa famille, forma un demi-cercle dans la salle du Prieur pour la recevoir. Sur les instances des Officiers de la Justice, en l'absence du Seigneur, le Comte de Revel, fils du Maréchal, & Madame la Comtesse de Lamer, firent l'honneur

à la Rosiere de lui donner la main dans toute la cérémonie, M. le Maréchal, avec le reste de sa famille, fut aussi du cortège de la Rosiere à l'Eglise, à la Chapelle de la Rose, & même au lieu où on lui rend des hommages. M. l'Abbé de Sinety, Vicaire-Général du Diocèse, couronna la Rosiere, & lui fit le discours d'usage, à l'occasion de son couronnement. Lorsque la cérémonie fut finie, M. le Prieur fit servir à Madame la Maréchale une collation & des rafraîchissemens à toutes les personnes qui se rendirent chez lui, soit par curiosité, ou par amitié. M. le Maréchal & sa digne épouse, voulurent admettre à leur table la Rosiere, son pere & sa mere, & les placerent à leur côté; c'étoit un spectacle bien touchant, de voir ces bonnes gens, ne sachant trop quelle situation tenir; mais M. & Madame la Maréchale les rassurerent, en leur offrant de tout ce qui étoit sur la table, en buvant à leur santé, & leur permettant de boire à la leur. Une danse dans la charmille du Prieur, mit fin à cette charmante Fête. M. le Prince de Broglie dansa avec la Rosiere, & MM. ses freres avec les anciennes Rosieres. Malgré le nombre infini de Spectateurs qui accoururent de toutes parts à cette Fête, tout s'y passa avec décence & sans confusion, tous s'en retournerent dans l'admiration, louant la piété, l'affabilité de M. & Madame la Maréchale. Les bons & vertueux Salenciens, & sur-tout le pere & la mere de la Rosiere, à qui M. le Maréchal fit un présent considérable, ne sont pas encore revenus

## 350 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

de leur surprise ; ils n'oublieront jamais une époque qui donnera un nouvel éclat & une nouvelle célébrité à cette cérémonie, déjà si connue dans la France.

( *Mercur de France.* )

### I I.

La Princesse Poniatowska , épouse du Prince ci-devant Grand-Chambellan de la Couronne de Pologne , vient de faire un nouvel acte d'humanité , auquel elle doit peut-être sa propre conservation. Au plus fort d'un orage que l'on essuya à Varsovie , cette Princesse vit tomber dans la rue , une vieille femme infirme , elle sortit elle-même pour la secourir : dans le moment qu'elle venoit de quitter son appartement , le tonnerre y tomba ; elle y vit à son retour les traces fumantes de la foudre qui avoit brûlé quelques meubles , sans faire un dommage bien considérable.

( *Journal de Politique & de Littérature.* )

### I I I.

Parmi les Traits de Bienfaisance qui sont particuliers à la Grande-Duchesse de Russie , & qu'on cite avec plaisir , en voici un qui prouve également sa bonté & sa justice. Un des jours du mois de Juin dernier , elle traversoit une rue étroite de cette Capitale ; son cocher eut la mal-adresse de faire passer une des roues de son carrosse sur le corps d'un jeune homme

qui n'avoit pas eu le tems de se ranger. La Princeſſe touchée de cet accident , fit arrêter auſſi-tôt , descendit de ſa voiture , y fit monter l'infortuné , qu'elle ordonna de conduire dans la maiſon du Chirurgien le plus voiſin , où elle le ſuivit à pied. Le jeune homme a dû la conſervation de ſa vie aux ſoins généreux de S. A. I. ; aux ſecours prompts & efficaces qu'elle lui a fait donner , elle a joint une penſion qui lui ſera payée pendant ſa vie : « les Princes , a-t-elle dit à cette occaſion , ne doivent jamais faire de malheureux ; ſ'il arrive qu'ils en aient fait , ſans le ſavoir , ils doivent , auſſi-tôt qu'ils en ſont inſtruits , ſ'emprefſer de réparer le mal. »

## I V.

L'Impératrice-Reine voulant adoucir les pertes que les habitans de Cremnitz ont éprouvées dans le dernier incendie de cette même Ville , leur a fait donner 200 mille fl. pour les aider à reconſtruire leurs maiſons. S. M. I. , par une ſuite de ſa bienſaiſance , a fondé auſſi à Vienne une maiſon où les enfans des deux ſexes ſeront inoculés *gratis*. C'eſt M. le Docteur Ingenhuſen qui eſt chargé des opérations , ſous l'inſpection de M. le Baron de Storck , premier Médecin de la Cour d'Autriche.

( *Journal Encyclopédique* )

## V.

Un jeune garçon Boucher s'étant jetté à la

### 352 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

nage à Fonte-Blanda, près de Sienne, retira de l'eau un enfant qui se noyoit, il le reconduisit chez ses parens, qui, pour lui marquer leur reconnoissance, le presserent d'accepter une somme assez considérable; mais ce jeune libérateur, digne d'un état au-dessus du sien, dit qu'il avoit trouvé sa récompense dans l'action même qu'il venoit de faire.

#### V I.

Trois Particuliers étant partis de Paris, dans le dessein de voyager quelque tems pour leur amusement, apperçurent, à la fin du second jour de leur marche, une flamme considérable. Ils voulurent aussi-tôt à l'endroit d'où elle partoît, & trouverent les malheureux habitans d'un village, ayant leur Pasteur à leur tête, occupés à éteindre un incendie qui avoit déjà consumé trois chaumieres. Ils se joignirent à eux; & après trois heures de travail, ils parvinrent à arrêter entièrement les progrès du feu. Ils jouissoient de la reconnoissances des Paysans, lorsque, réfléchissant sur la perte que venoient d'éprouver les propriétaires des chaumieres brûlées, & frappés tous trois du même sentiment, ils tirèrent en même tems leurs bourses, les remirent entre les mains du Pasteur, renoncèrent à leur voyage, & s'applaudirent d'avoir fait servir au bien de l'humanité, un argent qu'ils destinoient à leurs plaisirs. La somme s'est trouvée monter à 5600 livres.



## V I I.

M. de Lille, Auteur de *la Philosophie de la Nature*, reçut, pendant sa détention, une Lettre anonyme, conçue en ces termes :

*Je n'ai point le bonheur de vous connoître, Monsieur; mais votre Ouvrage m'a inspiré ce qu'en lisant M. de Voltaire j'ai plus d'une fois senti le desir de faire, une action honnête.*

*Je n'ai donc pas hésité de vous faire offrir deux rouleaux de 50 louis qui peuvent vous être de quelque ressource dans votre situation : vous me les rendrez quand vous le pourrez. Je crois autant aux plaisirs de la conscience qu'à ses remords : aussi ne céderai-je à l'envie que j'ai d'être connu de vous que lorsque vous serez heureux.*

Par un de ces hasards qui servent si bien l'humanité en trahissant la bienfaisance, on a découvert que M. le Marquis de Villette est l'Auteur de la lettre & de l'envoi.

## V I I I.

De jeunes Etudians de l'Université de Göttingue, ont formé une caisse pour faire soigner à leurs dépens les chevaux malades, qui appartiennent à des personnes pauvres. On en prendra, selon l'avis qui vient d'être publié, autant que les écuries du manège peuvent en contenir. Ceux des gens de la campagne & surtout des Payfans pauvres, seront traités gratuitement & de préférence à tous les autres. L'Ac-

sociation n'excepte aucune maladie ; les chevaux atteints de quelque maladie contagieuse, n'auront aucune communication avec ceux dont les maladies ne le sont pas.

( *Gazette d'Agriculture.* )



---

## ANECDOTES. SINGULARITÉS.

---

### I.

UN vieillard riche, mort depuis peu, avoit renvoyé tous ses domestiques, pour épargner leurs gages & leur nourriture; mais, quoiqu'il fût avare, il avoit la vanité de ne vouloir point le paroître; il avoit conservé, de tous ses habits de livrée qu'il avoit vendus, une seule manche, qu'il passoit dans son bras lorsqu'il vouloit jeter de l'eau par la fenêtre, afin que ses voisins ne s'aperçussent pas qu'il se servoit lui-même. Avant qu'il eût renvoyé ses domestiques, s'il avoit une longue course à faire, il empruntoit leurs souliers pour épargner les siens.

### I. I.

Deux Seigneurs Anglois, élevés ensemble dans le même Collège, & ne s'étant point vus depuis qu'ils en étoient sortis, se rencontrèrent un jour. Après les complimens réciproques: *Milord*, dit l'un, ne vous souvient-il

## 356 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

pas que vous me devez dix mille livres sterling ? — Je ne me le rappelle pas. — » Lors-  
 » que nous étions au Collège, nous jouâmes  
 » à croix ou pile pour le montant de certe  
 » somme; & vous la perdîtes « — C'étoit  
 une plaisanterie. — « Non, Milord, cela étoit  
 » sérieux. « — Si vous m'assurez sur votre pa-  
 role d'honneur que la chose est ainsi, cela me  
 suffit. Le gagnant donna cette parole, & le per-  
 dant paya la somme.

### I I I.

Charles-Quint demandant un jour à Michel-  
 Ange quelle estime il faisoit d'Albert Dure,  
 habile Peintre Allemand, & Littérateur esti-  
 mable; il lui répondit sur le champ, avec la  
 franchise d'un homme de génie qui fait s'ap-  
 précier : *Je l'estime à tel point, que si je n'étois  
 pas Michel-Ange, j'aimerois mieux être Albert  
 Dure, que l'Empereur Charles-Quint.*

### I V.

ON fait que Tillotson fut, dans le dernier  
 siècle, le plus profond Théologien & le Pré-  
 dicateur le plus éloquent de la Grande-Bre-  
 tagne. A la plus vaste érudition, Tillotson unis-  
 soit des qualités aimables : il avoit l'ame belle ;  
 le cœur excellent, & de tous les Savants &  
 Littérateurs de son tems, il n'y en eut aucun  
 qui eut autant d'amis, ni qui se fit aussi peu  
 d'ennemis; mais il eut un défaut, & ce dé-

faut, qui le rendoit quelquefois singulier, ne servoit qu'à lui attacher encore davantage ses amis qui s'en amusoient. De tous les hommes, Tillotson fut le plus distrait, & il eut des absences dont la Bruyere, s'il les eût connues, n'eût vraisemblablement pas manqué de charger le caractère de son Ménalque; tels sont entr'autres ces traits qu'on rapporte de lui. Un jour qu'il agitoit avec quelques Savants une question qui l'occupoit beaucoup, un moucheron vint le piquer fort vivement à la jambe; le Docteur impatienté, se baissa & se mit à gratter pendant quelques minutes la jambe de son voisin, qui le laissoit faire, & Tillotson qui se sentoît toujours piquer jusqu'au sang, interrompit la suite de ses raisonnemens; & continuant de gratter la jambe de son voisin, il avoua qu'il ne concevoit pas l'obstination du moucheron, qui avoit pris à tâche de le percer jusqu'aux os.

## V.

Une autre fois qu'il avoit fait partie avec trois de ses amis d'aller de Londres passer la journée à Windsor, à peine ils furent entrés dans le carrosse qu'ils avoient loué pour ce voyage, qu'ils se mirent à disputer sur des points de Philosophie. Le plus phlegmatique d'eux quatre, M. de Maizeaux, s'apercevant, après deux heures de marche, que la voiture alloit lentement, mit la tête à la portiere : *allons donc, allons donc*, cria-t-il au Cocher, *if you please Gentleman*, répondit le Cocher, qui ;

n'entendoit pas le François , & qui crut qu'on lui disoit à *London* , à *London* , & tournant ses chevaux , il reprit la route par où il étoit venu. Les quatre amis , toujours argumentant & toujours disputant , ne s'appercurent de la méprise du Cocher qu'à la barriere de *Londres* , enforte qu'au lieu de descendre à *Windsor* , où ils étoient attendus pour dîner , ils se trouverent justement au même endroit d'où ils étoient partis.

## V I.

Par ordonnance de son Médecin , Tillotson avoit été prendre un bain de santé chez un Baigneur de *Londres* , fort éloigné de son quartier ; enfoncé dans ses méditations , il sortit du bain , s'habilla machinalement , & de tous ses vêtements n'oublia que son haut-de-chauffe ; il sortit gravement dans ce burlesque équipage , traversa quelques rues , & ne comprenant point à quel propos on éclatoit de rire en le regardant , ni pourquoi il étoit suivi d'une foule d'enfants , il entra dans une boutique & demanda quelle pouvoit être la cause de cette espece de tumulte ? mais c'est vous , lui répondit celui auquel il s'adressoit , en lui faisant remarquer le défaut de son habillement. Tillotson étoit le plus honnête & le plus verueux des hommes ; sa confusion fut extrême , il envoya querir sa culotte au plus vite , & se persuada que du moins la honte de cette aventure le corrigerait ; il se trompa , & fut toujours également distrait.

---

# BIBLIOGRAPHIE

## DE L'EUROPE.

---

### ITALIE.

NUOVA Espofizione, &c. *Nouvelle exposition de la véritable structure du cerveau humain ; par M. Vincent Malacarne, Chirurgien & Professeur de Chirurgie dans la Ville d'Acqui. In-12. Turin, 1776.*

Cet ouvrage est le fruit d'un long travail ; & doit assurer à son Auteur une place honorable parmi les bons Observateurs ; il seroit seulement à désirer que la lecture en fût plus agréable ; car nous en sommes venus à ce point que ce n'est pas assez d'instruire, & qu'il faut encore plaire en instruisant ; tant d'ouvrages sur les Sciences où la clarté est unie à la profondeur, & l'intérêt du style à l'importance des matieres, nous ont accoutumés à exiger dans un Savant qui écrit, les qualités d'un bon Ecrivain. M. Malacarne paroît s'être peu occupé de cette partie, & il ne sera probablement lu que par les gens du métier, à qui son ouvrage sera particulièrement utile. Ils y trouveront une infinité de détails sur la construc-

tion du cerveau qui n'avoient pas encore été faisis , & qui pourront conduire les Anatomistes à une connoissance plus parfaite de ce viscere jusqu'à présent mal observé.

» Qu'on ne s'étonne pas , dit M. Malacarne  
 » dans son introduction , de l'exactitude scrupuleuse avec laquelle j'indique tant de petites parties qui entrent dans la structure du  
 » cerveau , & qu'on ne croie point ce travail inutile ; toute surprise cessera quand on connaîtra les vues qui m'ont guidé & qui me  
 » paroissent très-justes. Jusqu'ici nous avons ignoré absolument l'usage des différentes parties du cerveau ; & qui sait si notre ignorance ne provient pas de ce que les Anatomistes se sont toujours contentés de les décrire assez superficiellement , sans s'arrêter  
 » aux fréquentes variétés qui s'y rencontrent ? Dans les quarante-quatre cerveaux que je  
 » décris , par exemple , j'ai toujours observé une diversité remarquable , sinon dans le  
 » nombre des *lobes* , & dans la disposition des autres parties principales , du moins dans la  
 » structure des *petits lobes* (*lobetti*) dans l'union des mêmes , dans la quantité , la direction , l'ordre & la terminaison des *lames*  
 » qui en constituent les *feuilletts* (*foglietti*) , & dans la situation de ces derniers à l'égard des  
 » *petits lobes* auxquels ils appartiennent. Je dirai quelque chose de plus : certains *feuilletts* , qui dans quelques cerveaux appartiennent absolument à un *petit lobe* , ne se trouvent point du tout dans quelques autres , ou  
 » sont communs à deux *petits lobes* , ou appartiennent à un autre *petit lobe* à qui ils sont  
 » à peine contigus ailleurs. Les *fillons* mêmes varient en profondeur & en étendue ; de-là  
 » on



S E P T E M B R E , 1777. 361

» on peut juger si il n'y a pas de variété  
» dans le nombre & la disposition des *lames*.  
» Outre la diversité qui regne dans la struc-  
» ture des *lobes* relativement à chaque *hémis-*  
» *sphère* , on peut remarquer encore de fréquen-  
» tes transpositions ; c'est-à-dire , que celui qui  
» étoit à droite dans un cerveau , se trouvera  
» à gauche dans un autre , &c. Il n'y a pas  
» moins de diversité dans la disposition des  
» parties qui se trouvent à la *face* inférieure ,  
» & qui sont beaucoup plus compliquées ,  
» beaucoup plus bizarres , & composées de *la-*  
» *mes* qui s'entrelassent de mille façons diffé-  
» rentes. Je me crois donc fondé à espérer  
» qu'il s'échappera peut-être un jour quelque  
» rayon de lumière sur l'usage de ce viscère  
» & des parties qui le composent , &c.

( *Efemeridi di Roma.* )

ELEMENTI e Regole fondamentali, &c.

*Élémens & Regles fondamentales de la  
Langue Latine , in-8vo. ; ayant pour  
Epigraphe : Non obstant hæ disciplinæ  
per illas eentibus sed circa illas hæren-  
tibus. Quintilien. Florence, 1777, chez  
Gaetan Cambiagi, Imprimeur du Grand-  
Duc.*

Le Père Mazzoni, Moine Olivétain, Auteur  
de cet Ouvrage , s'est conformé entièrement à  
la méthode de Dumarfais, qui a pour elle la raison  
& des autorités très-respectables. Il est à re-  
marquer que tandis qu'on s'élève en France con-  
tre toutes les réformes proposées par les Phi-  
losophes , on les adopte avec empressement en

*Tome IX.*

Q

Italie , dans ce Pays que bien des gens regardent encore comme le siege du pédantisme & de la superstition. La Philosophie a peut-être fait plus de progrès chez les Italiens que chez nous ; ils s'enrichissent des vérités que nous rejettons , & s'éclairent des lumieres-que nous voudrions éteindre.

( *Novelle Letterarie.* )

**SAGGIO** Epistolare , &c. *Essai en forme de Lettre sur la République de Dalmatie , par M. le Comte Rudos Antonio Micheli Vitturi. In-8vo. Venise , 1777 , chez Coletti.*

Nous avons annoncé dans notre Journal du mois de Novembre de l'année dernière , page 356 , un Ouvrage économique , intitulé : *Réflexions sur l'état actuel de la Dalmatie , &c.* Cet Ouvrage commence ainsi : *L'avilissement de la Dalmatie fut un effet de la destruction de son Gouvernement Monarchique ; ce Pays se conserva en qualité de Royaume jusqu'à la victoire que Paul Emile remporta sur Gentius , qui y regnoit ; de ce moment la Dalmatie fut une Province Romaine.* C'est sur cette phrase , que M. le Comte Vitturi attaque l'Auteur des Réflexions , & il prouve qu'elle contient plusieurs erreurs de fait ; d'abord que les Illyriens sous le Gouvernement Monarchique , ne jouirent jamais que d'une considération médiocre ; secondement , que Gentius ne fut pas vaincu par le Consul Paul Emile , mais par le Préteur Anicius , qui le mena en triomphe à Rome avec sa femme & ses enfans ; troisièmement , que la Dalmatie proprement dite , étoit libre avant la destruc-

tion du Royaume d'Illyrie; quatrièmement, que depuis la défaite de Gentius, la République des Dalmates s'agrandit considérablement, & qu'elle florit pendant un siècle & demi, jusqu'au tems d'Auguste, où elle fut forcée de plier sous le joug des Romains. M. le Comte Vitturi relève encore quelques autres erreurs répandues dans le même Ouvrage; une des plus plaisantes est d'avoir pris les Dialogues de Phocion pour un Ouvrage de ce fameux Général des Athéniens. Cette discussion est suivie de quelques vers *Seiolti*, adressés à l'Archevêque de Spalatro, qui prouvent que l'érudition n'est pas le seul mérite de l'Auteur.

( *Giornale Enciclopedico.* )

ELEMENTI della coltivazione de' grani, &c. *Elémens de la culture des grains, à l'usage de la Campagne de Rome; dédiés à Sa Sainteté Pie VI, par Louis Doria, Romain. In-8vo.* Rome, 1777, chez Salomoni.

Les encouragemens que le Pape regnant donne à l'Agriculture, justifient bien l'hommage que lui rend M. Doria en lui dédiant cet Ouvrage, qui est aussi très-digne de paroître sous des auspices si glorieux. L'ordre, la précision & la bonté des principes le distinguent; c'est un résumé bien fait des meilleures instructions que nous ont données, Columelle, Varron, Caton, Palladius, Virgile, Alamanni, Bacon, Duhamel & les autres célèbres Agronomes : il est enrichi de cinq gravures qui rendent l'intelligence des préceptes plus facile, en fixant les yeux sur les objets.

( *Efemeridi di Roma.* )

### 364 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

**VITA** del Sommo Pontifice, &c. *Vie du Souverain Pontife Ganganelli, traduite du François, de M. le Marquis Caraccioli; quatrième édition, avec des augmentations, des corrections, & des gravures. In-8vo. Florence, 1776, aux frais de François Pifoni.*

Parmi les augmentations de cette quatrième édition, nous citerons un Sonnet, dans lequel le Libraire se félicite du prompt débit des précédentes. Il s'est imprimé à Florence six mille exemplaires de la Vie de Ganganelli, & il n'en reste presque plus; il s'est fait dans la même Ville deux éditions des Lettres de Ganganelli; & la dernière est presque épuisée. Cela prouveroit que les Italiens ne font pas si peu de cas de ces Ouvrages, qu'on l'insinue dans certaines brochures, dont il ne se vendra jamais six mille exemplaires, à moins que les épiciers ne se chargent du débit. (*Novelle Letterarie.*)

**DELLA** legitima distribuzione de 'Corpi Minerali, &c. *De la véritable distribution des Corps Minéraux; Essai en forme de Lettre, adressé à S. E. M. Jean Strange, Ministre résident pour S. M. Britannique auprès de la Sérénissime République de Venise, Membre de la Société-Royale, &c. par M. François Dembscher. In-4to. Venise, 1777, de l'Imprimerie de Palese.*

Cet ouvrage contient des vues sur la Miné-

ralogie qui paroissent mériter l'attention & le suffrage des Savans. L'Auteur y fait voir les défauts des systêmes minéralogiques qu'on a suivis jusqu'à présent, & la nécessité d'en former un plus complet & plus exact. Il remarque que le savant Cronstedt est celui qui a proposé les meilleures idées sur ce sujet, & qu'il est à regretter que la mort l'ait emporté au milieu de son travail. Après diverses observations critiques sur les principaux Minéralogistes, il expose son plan, qui est fondé sur l'opinion, aujourd'hui la plus générale, que les corps minéraux sont formés d'un principe terrestre, d'acide & de phlogistique combinés de différentes manieres. Il divise les corps minéraux en quatre classes générales, les *terres*, les *sels*, les *inflammables* & les *métaux*; il subdivise les *terres* en *calcaires*, *moyennes* & *silicees*; les *sels* en *acides*, *alcalins* & *neutres*; les *inflammables* en *fluides*, *solides* & *adventis*; les *métaux* en *résistans au feu*, & *calcinables* ou *volatilifables par le feu*. Il indique ensuite les especes & les variétés d'une maniere concise, mais suffisante, pour donner une idée claire de son systême qui differe des autres par beaucoup de détails.

( *Giornale Enciclopedico.* )

CIVILIS Doctrinæ Analysis Philosophica  
Auctore Joanne Olivier, Jurisconsulto  
Carpentoract. In-4to. Romæ, 1777, typis Joan. Generosi Salomonii.

M. Olivier a divisé son ouvrage en deux parties : il examine dans l'une *qualis affinitas sit Philosophiam inter ac Jurisprudentiam*; dans l'autre, *quomodo juris scientia Philosophicè inspicí possit*.

## 366 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Il prouve dans la première que tous les Législateurs & Jurisconsultes ont été de grands Philosophes, & les raisons qu'il en donne sont très-singulières; par exemple Pithagore, Hipparque, Socrate, Aristote & Sénèque, ont réprouvé les nôces incestueuses, les Jurisconsultes Romains les ont réprouvées aussi; donc ils étoient Philosophes comme Pithagore, Hipparque &c. Aristote & Marc Aurele, ont remarqué que tout homme qui juge dans sa propre cause, juge en sa faveur; c'est un axiome de droit que *nemo sit judex in propriâ causâ*: donc le droit & la Philosophie sont la même chose. En argumentant de la sorte, on peut trouver dans le monde beaucoup de Philosophes qui ne s'en sont jamais doutés, mais on prouve qu'on ne l'est guère soi-même.

Dans la seconde partie M. Olivier traite philosophiquement tous les objets qu'embrasse la Jurisprudence civile; des douze sections qui composent cette partie, la meilleure, au jugement des Journalistes de Rome, est la dernière de *arte juris explicandi*, dont ils recommandent la lecture à l'Auteur lui-même quand il voudra donner au public quelque autre ouvrage de ce genre.

(*Efemeridi di Roma.*)

DE Anima brutorum Commentaria : *curiosum nobis natura ingenium dedit* : SENECA. de Vit. beat. *In-8vo.* Florentiæ, 1776, excudebat Cajet. Cambiagi.

C'est au R. P. François-Marie Soldini, Carme-Déchauffé, qu'on doit cette dissertation en faveur de la spiritualité de l'ame des bêtes. Son

ouvrage est divisé en six chapitres où il discute ce point de métaphysique d'une manière très-satisfaisante; - il faut pourtant avouer qu'il se sert dans le second chapitre, d'un genre de preuve qui n'est guere philosophique, en rappelant le culte religieux que plusieurs Peuples anciens rendoient à certaines brutes; ces hommages absurdes prouvent bien plutôt la folie des hommes que l'intelligence des bêtes.

(*Novelle Letterarie.*)

**ELOGIO** storico del famoso Ingegnere Bartolomeo Ferracino, &c. *Eloge historique du fameux Ingénieur Barthelemi Ferracino: où l'on fait connoître ses opérations & les machines qu'il a inventées; par M. Jean-Baptiste Verci. On a ajouté les Vies des Peintres célèbres de Bassano, & des Notices sur les Sculpteurs & les Graveurs. In-8vo. Venise, 1777, chez Jean Gatti.*

Ferracino fut un de ces hommes rares & privilégiés, qui ne doivent rien qu'à la nature, chez qui le génie prévient les instructions & supplée au défaut des connoissances; il fut grand Mécanicien sans avoir jamais appris la mécanique, & il fit des prodiges dans un Art dont il n'eût pas pu donner des leçons. Cet homme étonnant naquit à Solagna, Village des environs de Bassano, le 18 Août 1691. Ses parens étoient très-pauvres & gagnoient leur vie à scier des arbres sur les montagnes voisines; l'emploi de Barthelemi encor enfant, fut de faire tourner la pierre où l'on aiguisoit la scie.

Pour s'épargner cette peine, il inventa une petite machine qui mise en jeu par le vent, toujours considérable sur ces montagnes, faisoit aller la pierre & la scie avec une grande rapidité. C'est par-là que son talent se manifesta pour la première fois, & M. de la Lande se trompe lorsqu'il dit dans son voyage, que le coup d'essai de Ferracino fut une machine pour bercer son frere encore enfant.

Ferracino devint Charpentier, puis Forgeron, puis il fit des horloges; & ensuite, son génie se développant de plus en plus par l'exercice, il construisit une machine hydraulique pour laquelle il se servit sans le savoir de la *cochlea* d'Archimede. Depuis ce tems il jouit d'une réputation brillante; la République de Venise l'employa dans les opérations les plus difficiles où il porta toujours sa supériorité ordinaire, & le Sénat rendit plusieurs fois témoignage à ses talens par les décrets les plus glorieux. Il est mort dernièrement chargé d'ans & de gloire, laissant de tous côtés, dans sa patrie, des monumens de ses travaux qui justifient le nom d'*Archimede* que le Comte Algarotti lui avoit donné. Plusieurs savans Italiens ont écrit son éloge, & M. Verci est le quatrième. Il ne donne son ouvrage, que comme l'avant-coureur d'un autre plus considérable qui sera une vie détaillée de Ferracino, avec des planches gravées contenant les dessins de toutes ses machines.

A l'égard des vies des Peintres de Bassano, &c. Nous en avons parlé (\*) lorsqu'elles

---

(\*) *Esprit des Journaux*, Septembre 1775, pag. 126.



S E P T E M B R E , 1777. 369

parurent pour la première fois ; cette réimpression ne peut qu'être agréable aux Amateurs.

( *Giornale Enciclopédico.* )

LETTERA del Signor Canonico Reginaldo Sellari , &c. *Lettre de M. le Chanoine Reginaldo Sellari , Noble de Cortone , Secrétaire perpétuel de l'Académie Etrusque de sa patrie , à un Amateur d'antiquités résident à Rome , sur deux Urnes Etrusques ornées de bas-reliefs & d'inscriptions : avec des Notes par un autre Académicien Etrusque. In-8vo. Rome , 1777, de l'Imprimerie de Salvioni , & se trouve chez Grégoire Settari , à l'enseigne d'Homere.*

Lorsque cette Lettre parut pour la première fois , les savans Italiens en applaudissant à l'érudition de M. Sellari , trouverent ses conjectures peu fondées. M. l'Abbé Amaduzzi plus en état qu'aucun autre de prononcer sur ce sujet les a crues susceptibles d'objections très-fortes qu'il propose dans les Notes de cette édition dirigée par lui-même.

Les deux Urnes dont il est question , ont été trouvées l'une à côté de l'autre dans un caveau à Chiufi. On voit sur la première cinq figures qui représentent , suivant M. Sellari , le Roi Latinus sur son trône , recevant les présents que lui offre Enée accompagné de son fils Ascagne & de ses principaux Officiers ; à ces figures est jointe une inscription en caractères

### 370 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

étrusques que M. Sellari lit ainsi : *Thania Ascanei. Latinisa*. Il prétend en conséquence que cette Urne renfermoit les cendres d'une fille d'Ascagne nommée *Thania Latinisa*. On ne voit sur la seconde Urne qu'une tête de Méduse avec une inscription aussi en caractères étrusques où M. Sellari lit : *Athri. Arimni. Scurpu. Athri. Patis*. Il suppose que cette Urne renfermoit les cendres d'un certain *Athrus Arimnus Scorpio*, fils d'*Athrus Pati*, & le même que cet *Arimnius*, Fondateur de Rimini, dont parle Pausanias. A ces conjectures il en ajoute une autre qui est fondée sur la proximité des deux Urnes, savoir que la Princesse *Thania Latinisa* avoit épousé le Prince *Arimnus Scorpio*. M. Amaduzzi renverse ce système en prouvant entr'autres choses, que d'après les caractères étrusques, il faut lire dans la première inscription *Achnei* au-lieu d'*Ascanei*, & dans la seconde *Scurfu* au-lieu de *Scurpu*. Il fait encore des réflexions très-sages sur les illusions auxquelles on est exposé quand on porte un esprit systématique dans l'explication de l'antiquité figurée. (*Efemeridi di Roma.*)

RELAZIONI d'alcuni Viaggi, &c. *Rélation de quelques Voyages faits en diverses parties de la Toscane, pour en observer les productions naturelles & les monumens antiques; par M. le Docteur Jean Targioni Tozzetti; seconde édition, considérablement augmentée. Tome X, in-8vo. Florence, chez Gaetan Cambiagi, Imprimeur du Grand-Duc.*

Les éloges que nous avons donnés à cet Ou-

vrage en annonçant les volumes précédens (\*), nous dispensent d'entrer dans d'autres détails que ceux qui sont nécessaires pour faire connoître ce dixieme volume. On y trouve d'abord la suite des remarques de M. Targioni, sur le Voyage de Micheli, avec une Lettre sur la Terre, & un Catalogue raisonné des différentes productions qui appartiennent à la classe des pierres, par M. Jean Strange, Résident pour Sa Majesté Britannique auprès de la République de Venise. Viennent ensuite les Relations de deux autres Voyages de Micheli, qui terminent la première partie du volume.

La seconde contient un Essai de la Topographie Physique du canton appelé *Lunigiana*, ou vallée de la Magra. Ce morceau devoit entrer dans le grand Ouvrage que M. Targioni avoit entrepris, & dont il publia un Prospectus en 1754.

(*Novelle Letterarie.*)

LA Storia della Sardegna, &c. *Histoire de la Sardaigne*; par M. l'Avocat Michel-Antoine Gazano, Secrétaire d'Etat pour les affaires de ce Royaume. Tome I, in-4to. Cagliari, 1777, de l'Imprimerie Royale.

Il y a deux ans que M. l'Abbé Cambiagi fit imprimer à Florence le premier volume d'une Histoire de Sardaigne; cet Ouvrage fut très-

---

(\*) *Esprit des Journaux*, Janvier 1776, page 366; Octobre 1776, page 365.

### 372 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

bien accueilli, & les Journaux d'Italie en parlèrent dans le tems avec élogé. Voici une nouvelle Histoire du même Pays, qui ne paroît pas faite pour avoir moins de succès; on peut dire même que M. Gazano a de grands avantages sur son prédécesseur, ayant écrit sur les lieux, & s'étant trouvé par sa place plus à portée qu'aucun autre de se procurer des instructions. Ce premier Volume est divisé en trois Livres, qui embrassent trois périodes de tems considérables, l'une depuis l'établissement des Carthaginois dans la Sardaigne, jusqu'au Règne de Constantin; la seconde, jusqu'aux Règnes de Charlemagne & de ses Successeurs; la troisième, jusqu'aux guerres que se firent les Républiques de Pise & de Gênes, pour la Souveraineté de la Sardaigne, après que les Maures en eurent été expulsés.

FR. Thomæ Mariæ Cerboni Ordinis Prædicatorum Sacræ Theologiæ Magistri, & Professoris in Urbano Collegio de Propagandâ Fide, de jure, & legum Disciplina. Tomus secundus. *In-8vo.* Romæ, 1777, typis Sacræ Congregationis de Propagandâ Fide.

Ce volume contient sept Livres; dans les deux premiers (qui sont les XIV & XV de l'Ouvrage) l'Auteur traite des conseils Evangéliques & de la loi Evangélique non écrite, c'est-à-dire, des traditions; dans le suivant, il parle de la Loi humaine en général, & dans les autres, des Loix & du Gouvernement Ecclésiastiques.

GLI Uccelli di Sardegna, &c. *Les Oiseaux de Sardaigne* : in-8vo. Saffari, 1776, chez Joseph Piattoli.

Cet Ouvrage fait suite aux Quadrupedes de Sardaigne , que le même Auteur a publiés il y a deux ans ; il ne s'est point assujetti aux méthodes des Ornithologistes , mais il a suivi l'exemple que M. de Buffon a donné le premier , de s'attacher aux divisions générales de la nature. Il divise les Oiseaux de la Sardaigne en terrestres & aquatiques ; à la tête de la première classe , il met les Vautours , & il en indique quatre especes , le Vautour griffon , le Vautour noir , le Vautour blanc , qu'il croit le même que le *Pernopterus* d'Aristote , & le Vautour barbu de Linnæus. En parlant des Vautours , il remarque qu'il y en a quelques-uns qui ont les doigts liés par une membrane , & que ce caractère est commun à beaucoup d'autres Oiseaux de proie , quoique M. de Buffon leur ait assigné le caractère contraire. Les Aigles suivent les Vautours. L'Auteur conjecture que l'Aigle royal se trouve en Sardaigne , mais il est sûr qu'on y trouve le petit Aigle , le Pygargue , & l'Aigle de mer. Les Faucons & les Autours de différentes especes , y sont aussi très-nombreux , comme les Eperviers le sont dans la petite Isle de Saint-Pierre , du moins si l'on en juge par la dénomination , d'*insula accipitrum* *ερακων* , que lui donne Ptolomée : mais il paroît assez probable que les Grecs , par le mot *ερακός* , & les Latins par le mot *accipiter* , désignoient toute sorte d'oiseaux de proie , à l'exception de l'Aigle.

Parmi les oiseaux de proie ignobles, le Milan & l'espece que les Italiens appellent *Poana*, font leur nid en Sardaigne. Parmi les oiseaux nocturnes on compte, le Duc (*Assuolo*) ou le petit Hibou (*Picciologuso*) qui n'a été décrit ni par M. de Buffon ni par Linnæus; la Fresaye & la Chouette. On trouve dans le même pays quatre especes de Corbeaux, & les plus belles variétés de celle des Pies; les Coucous y sont encore plus communs, & leur article est fort intéressant par une digression de l'Auteur sur l'époque du chant des oiseaux en Sardaigne.

Dans le genre des Gallinacés, l'espece des Perdrix est la plus commune en Sardaigne, après celle des *Galline Pratajuole*, qui ont été mal connues jusqu'à présent des Ornithologistes. Le genre des Pigeons comprend le Pigeon domestique, le Ramier, le Pigeon de roche (*Sassaiuolo*) un peu différent, suivant l'Auteur, de celui que Gesner & Aldrovande ont décrit, & enfin la Tourterelle.

On voit en Sardaigne la grosse Alouette, ou la Calandre si renommée pour la douceur de son chant, la même que l'*alauda magna* de Linnæus vue en Amérique par Catesby. La Grive habite aussi ce pays, ainsi qu'une espece de Solitaire noir, tout différent du Solitaire décrit par Linnæus, & les autres Ornithologistes. A l'occasion de cet oiseau, l'Auteur explique un passage d'Aristote dont le vrai sens n'avoit pas été saisi, parce qu'on ne connoissoit pas l'espece de Solitaire dont il s'agit dans ce passage. La nomenclature des oiseaux terrestres est terminée par les oiseaux à bec gros & conique, & par les oiseaux à bec court.

Les oiseaux aquatiques se distinguent en non-palmipedes & palmipedes, L'Auteur fait entrer

dans la premiere classe les *aves grallæ* de Linnæus ; il met à la tête de la seconde , la Foulque , qui a les membranes des pieds divisées , & à la fin le Corbeau aquatique , dont les quatre doigts sont unis par une même membrane. Nous n'entrerons pas dans de plus longs détails sur ces deux classes ; nous nous contenterons d'observer que l'article du *Phénicoptere* dans la seconde , est très-curieux & très-instructif. L'Auteur y réfute l'erreur de quelques Naturalistes qui ont prétendu que le jeu des mâchoires , se faisoit chez le *Phénicoptere* , & le Crocodile , d'une maniere toute opposée à celle dont il se fait chez les autres animaux.

(*Efemeridi di Roma.*)

## A N G L E T E R R E.

MISCELLANEOUS Works , &c. *Œuvres mêlées de feu Philippe Dormer Stanhope , Comte de Chesterfield , consistant en Lettres à ses amis qui n'avoient pas encore été publiées , & en divers autres Articles : le tout précédé des Mémoires de sa vie ; par M. Maty. 2 Vol. In-4to. Londres , chez Dilly.*

Le Docteur Maty étant mort avant d'avoir pu achever les Mémoires de la vie du Comte de Chesterfield, il n'y a que les cinq premieres parties qui soient entièrement de ce Docteur : la sixieme a été rédigée sur un canevas très-informe qu'on a trouvé chez lui après sa mort. On desireroit peut-être dans ces Mémoires plus de faits particuliers , plus de détails sur la vie privée

## 376 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

du Comte ; mais tels qu'ils sont, ils peuvent intéresser ceux que sa grande réputation rend curieux de le connoître.

Le Comte de Chesterfield nâquit à Londres le vingt-deux Septembre 1694. Il montra dans sa jeunesse une ardeur démesurée de s'instruire & de se distinguer, & en même tems un penchant marqué à la paresse. Heureusement une sage leçon le corrigea de ce défaut ; ce fut le Lord Galway qui la lui donna : *Si vous voulez, lui dit cet estimable & infortuné Général, vous adonner aux affaires, il faut que vous deveniez matineux. Dans les postes distingués auxquels vos talens, votre rang & votre fortune vous donnent droit de prétendre, vous serez exposé à recevoir des visites à toute heure du jour, & si vous n'avez l'habitude de vous lever très-matin, vous n'aurez jamais un instant de loisir & dont vous puissiez disposer à votre gré.*

A l'âge de seize ans, le Comte fut envoyé à Cambridge où il étudia la Philosophie & les Sciences, principalement l'Anatomie ; il se rendit très-habile dans cette partie, & même plus qu'il n'eût fallu pour son bonheur & pour sa santé, car il contracta delà un foible pour les remèdes, qui en fit le martyr de la Médecine & la dupe de tous les Charlatans.

A dix-huit ans il voyagea seul en Europe ; mais il ne tarda pas à regagner l'Angleterre où il fut rappelé par l'accession de George Ier., & il fut élu à son retour Membre du Parlement : honneur dont il ne jouit pas long-tems. Ses adversaires que son éloquence effrayoit, découvrirent qu'il n'avoit pas l'âge requis ; ils lui firent entendre qu'ils pouvoient tirer avantage de cette découverte, & le Comte les prévint



en partant pour Paris où il attendit une occasion plus favorable. Devenu Pair par la mort de son pere arrivée en 1721, il alla siéger dans la Chambre des Lords, & il s'y distingua par un genre d'éloquence dont les caractères principaux étoient la clarté, l'élégance & la finesse que l'on retrouve dans tout ce qui nous reste de lui.

Durant la mésintelligence qui regna entre Georges I & son fils le Prince de Galles, le Comte de Chesterfield resta toujours fidèlement attaché au dernier, quelques offres que lui fit la Cour pour l'attirer dans son parti. Cependant quand le Prince de Galles fut monté sur le trône, il ne se mit pas beaucoup en peine de récompenser sa fidélité; le Comte garda seulement auprès du Roi la place de Chambellan qu'il avoit eue auprès du Prince, & il se passa plus de six mois avant qu'on lui donnât entrée dans le Conseil-Privé. L'année suivante il fut nommé Ambassadeur en Hollande, & il en revint l'an 1732, ayant demandé son rappel sous prétexte de mauvaise santé. On lui donna à son arrivée la place de Grand-Maître de la Maison du Roi, mais il fut disgracié peu de tems après, pour avoir contrarié le fameux Robert Walpole qui étoit alors Ministre, à l'occasion d'un bill d'excise que ce dernier vouloit faire passer au Parlement.

Il fut regardé dans sa disgrâce comme le martyr de la liberté & l'appui du parti de l'opposition qu'il soutint de toute son éloquence & de tout son crédit, jusqu'à ce qu'il fut renvoyé pour la seconde fois en Hollande. Il en fut rappelé la même année pour être Lord Lieutenant d'Irlande, & l'année suivante il fut fait Secrétaire d'Etat. Il se démit de cette place en 1748, au grand déplaisir du Roi, sur

### 378 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

quelques oppositions qu'il éprouva dans le Conseil, & il passa le reste de ses jours dans une retraite philosophique.

Il en est des Œuvres mêlées du Comte de Chesterfield comme de tous les Recueils qu'on publie après la mort de leurs Auteurs, & qui contiennent beaucoup de choses peu intéressantes & peu dignes de voir le jour. Telle est dans celui-ci une Lettre à M. Crébillon, où M. de Voltaire est fort maltraité. Le Comte de Chesterfield peut avoir écrit cette Lettre, mais il y a tout lieu de croire qu'il ne l'auroit point fait imprimer.

(Critical Review.)

#### CHARACTERS of eminent Personages, &c.

*Caractères de plusieurs Personnages distingués, contemporains du Comte de Chesterfield, composés par lui-même, & maintenant publiés pour la première fois.*  
In-12. Londres, 1777, chez Flexney.

Rien ne prouve que ces caractères soient vraiment du Comte de Chesterfield, si ce n'est qu'on y retrouve son style & sa manière; mais nous croyons que ce point là suffit pour qu'on puisse les regarder comme de lui. Voici comme il a peint M. Pitt, aujourd'hui Lord Chatham.

» M. Pitt fut redevable à ses propres talens  
» de son élévation aux postes les plus considérables de l'état. Des talens supérieurs suppléèrent chez lui au défaut de la naissance  
» & de la fortune qui suppléent trop-souvent chez d'autres au défaut des talens. Il sortoit  
» d'une famille toute nouvelle, il étoit le  
» plus jeune de plusieurs frères, & sa for-

» tune se bornoit à un revenu de cent livres  
» sterlings par an.

» Il fut destiné au service dans sa jeunesse;  
» & il commença par une cornette de  
» cavalerie. Ainsi privé des faveurs de la for-  
» tune, il n'avoit aucun protecteur pour le  
» pousser dans les affaires, & , si j'ose parler  
» ainsi, pour faire les honneurs de ses talens;  
» mais ils se suffirent à eux-mêmes.

» Sa constitution lui refusoit les plaisirs ordi-  
» naires; car à l'âge de seize ans il étoit mar-  
» tyr d'une goutte héréditaire, & son génie  
» l'éloignoit de l'oisiveté & des dissipations  
» de la jeunesse. Il employa donc tout le loi-  
» sir que lui laissoit sa triste & douloureuse in-  
» commodité, à acquérir un grand fonds de  
» connoissances utiles & prématurées. Ainsi par  
» l'inconcevable relation des causes & des ef-  
» fets, ce qui sembloit le plus grand malheur  
» de sa vie, fut peut-être la principale cause  
» de l'éclatante fortune qu'il fit depuis.

» Sa vie privée ne fut souillée par aucun  
» vice, ni avilie par aucune foiblesse. Tous  
» ses sentimens étoient généreux & élevés. Sa  
» passion dominante étoit une ambition sans  
» bornes, & c'est cette passion qu'il fait ce  
» ce que le monde appelle un grand homme,  
» quand elle est soutenue par de grands talens  
» & couronnée par de grands succès.

» Il étoit haut, impérieux, ne pouvant  
» souffrir la contradiction; défauts qui accom-  
» pagnent souvent les Grands-Hommes, &  
» qui leur nuisent toujours.

» Il avoit des manieres adroïtes & polies;  
» mais au travers desquelles on voyoit un  
» homme convaincu de la supériorité de ses  
» talens.

## 380 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» Il étoit en société très-vif & très-aimable ;  
» & il y portoit une souplesse d'esprit qui le  
» rendoit propre à tous les genres de conver-  
» sation. Il faisoit des vers assez heureusement ;  
» mais c'étoit un talent qu'il ne cultivoit gue-  
» res & qu'il n'avoit point.

» Il entra fort jeune au Parlement , & il  
» égala sur ce grand Théâtre aussi-tôt qu'il  
» y eut paru , les Acteurs les plus habiles , &  
» consommés par la plus longue expérience.  
» Son éloquence étoit de tous les genres , il  
» excelloit dans la discussion comme dans la  
» déclamation. . . . Dans cette assemblée où tout  
» le monde parle du bien public & où cha-  
» cun s'occupe de son intérêt particulier , il  
» joua dès l'abord le rôle de Patriote , & il  
» soutint si bien ce personnage , que le peu-  
» ple le regarda comme son champion le plus  
» intrépide & le plus incorruptible.

» La faveur publique dont il jouissoit & son  
» habileté reconnue , forcèrent George second  
» qui ne l'aimoit pas , à l'employer. Il fut  
» fait Secrétaire d'Etat , & dans cette situa-  
» tion délicate où il sembloit qu'il falloit op-  
» ter entre le rôle de Patriote & celui de Mi-  
» nistre , il fut se ménager avec tant d'adresse ,  
» que tandis qu'il servoit le Roi dans ses vues  
» sur son Electorat plus efficacement qu'aucun  
» autre Ministre , il conserva tout son crédit  
» auprès du peuple , à qui il faisoit entendre  
» que pour assurer ses possessions dans l'Amé-  
» rique Septentrionale , il n'y avoit d'autre  
» moyen que d'entretenir dans le pays d'Ha-  
» novre une armée de soixante-quinze mille  
» hommes à la solde de l'Angleterre ; tant il  
» est vrai qu'il est plus aisé de tromper les  
» hommes , que de les détromper.

» Son désintéressement & même son mépris  
 » pour l'argent, lui applanit la route du pou-  
 » voir, & prévint ou fit taire l'envie.... Il  
 » fera toujours une grande figure dans les an-  
 » nales de cette contrée, malgré l'espece de  
 » tache dont il s'est couvert, en acceptant du  
 » Roi actuel, lorsqu'il lui remit les sceaux,  
 » une pension de trois mille livres sterlings  
 » sur trois têtes.

» Tout bien considéré, on peut dire qu'il avoit  
 « des qualités qui n'appartiennent qu'à un grand  
 » homme, avec quelques-uns de ces défauts qui  
 » sont le partage de notre espece & les suites  
 » nécessaires de son imperfection. «

Les autres Caractères sont ceux de George I,  
 que l'Auteur représente comme un *bon & bon-  
 nête Gentilhomme Allemand*, de la Reine Caro-  
 line, *femme aimable, d'une conception vive &  
 assez instruite pour une femme*; de Sir Robert  
 Walpole, de M. Pulteney, de Lord Hardwi-  
 cke & de M. Fox.

(*Monthly Review.*)

MEMOIRS, &c. *Mémoires de la Mar-  
 quise de Louvois, dans une suite de  
 Lettres; par une Dame, 3 volumes,  
 petit-in-8vo. Londres, chez Robson.*

Ces Mémoires sont moins intéressans par le  
 fonds, qui est très-peu de chose, que par les  
 détails qui sont agréables & variés. C'est une  
 correspondance entre plusieurs personnes de  
 goût & de mérite, qui écrivent toutes fort  
 bien.

(*Critical Review.*)

### 382 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

A Dialogue, &c. *Dialogue sur l'Amitié  
& la Société ; par M. Dobson. In-12.*  
Londres, chez Becket.

Ce Dialogue ne contient rien de bien neuf ; & cela n'est pas étonnant. Car que n'a-t-on pas dit sur l'Amitié ? Mais il est écrit avec assez de délicatesse, & il fait honneur à l'ame de l'Auteur, qui n'est peut-être pas si bon Philosophe que bon ami. On est tenté de le croire, en voyant de longs raisonnemens sur les effets cachés de la sympathie, qui rappellent le *je ne sais quoi* du Pere Bouhours.

(*Monthly Review.*)

THE Works of John Locke, &c. *Œuvres de Jean Locke : huitieme édition, 4 volumes in-4to.* Londres, chez Rivington.

Cette édition des Œuvres du plus grand Métaphysicien d'Angleterre, est plus exacte & beaucoup plus complete que les précédentes. On peut en juger par les articles ajoutés, que voici : 1 *Lettre à Mrs. Cockburn, envoyée avec un présent de Livres à cette Dame, qui avoit composé une défense de l'Essai sur l'entendement, &c. contre quelques remarques du Docteur Thomas Burnet.* 2 *Lettre à Edmont Clarke, Ecuyer, sur le haussement du prix de la monnoie, &c.* 3 *Lettre du Lord Shaftesbury, au Docteur Fell, sur M. Locke.* 4 *Lettre de Sir Peter King, au Lord Shaftesbury, sur la mort de M. Locke.* 5 *Petit Traité en défense de l'opinion de M. Locke, sur l'identité personnelle, &c.* 6 *Analyse de l'Essai sur l'entendement humain.*

On trouve à la fin de cette édition, un article considérable, où l'Editeur rend compte de tout ce que Locke a écrit, & de ses principales opinions; *c'est*, disent des Journalistes Anglois, *l'Histoire-Naturelle de ses Œuvres.*

(Critical Review.)

**THE** History of the Flagellants, &c. *Histoire des Flagellans, ou les avantages de la Discipline : Paraphrase & Commentaire de l'Ouvrage de l'Abbé Boileau ; par quelqu'un qui n'est pas Docteur de Sorbonne. In-4to. Londres, 1777, chez Hingeston.*

L'Abbé Boileau, frere aîné du fameux Poëte, publia, en 1700, à Paris, un Ouvrage intitulé *Historia Flagellantium, de recto & perverso Flagrorum usu apud Christianos.* Ce n'est qu'un tissu d'Anecdotes plus ou moins piquantes sur l'usage de la Flagellation, que cet Abbé avoit rassemblées, probablement sans autre but, que d'en amuser le public, après s'en être amusé lui-même. L'Auteur de l'Ouvrage que nous annonçons, a fait un nouveau Livre de celui de l'Abbé Boileau, en se servant des mêmes matériaux, mais en les distribuant sur un plan qui lui est propre, en mettant de l'ordre où il n'y avoit que de la confusion, & en donnant un but à ce qui n'en avoit point. Au texte ainsi retabli ou paraphrasé, dans lequel il conserve toujours le ton & la gravité d'un Docteur de Sorbonne, il a ajouté un Commentaire où il s'explique en son propre nom, & où il donne carrière à ses idées

qui ne sont point du tout favorables à l'usage de la Flagellation. On attribue cet Ouvrage à M. de Lolme, Auteur d'un traité très-estimé sur la constitution d'Angleterre.

(*Monthly Review.*)

AN Essai, &c. *Essai sur l'application de l'Histoire-Naturelle à la Poésie.* Par M. Jean Aikin, in-8vo. Londres, chez Johnson.

On se plaint généralement, dit M. Aikin, de l'insipidité de la Poésie moderne... On est dégoûté d'y voir une répétition continuelle des mêmes images, & on conclut delà que les Auteurs de notre siècle manquent absolument de génie. Cette conséquence n'est ni juste ni consolante, & on trouveroit bien plutôt la raison du défaut dont on se plaint, si l'on considéroit attentivement la manière dont la Poésie est venue des Anciens à nous. On a remarqué que tous les Poètes qui ont voulu peindre la nature champêtre depuis Théocrite, n'ont fait que copier ses tableaux; la même chose est arrivée dans les autres genres de poésie, & c'est pour n'avoir point vu la nature de leurs propres yeux que nos Ecrivains modernes tournent sans cesse dans un cercle d'images usées qui n'ont plus d'attrait pour les Lecteurs. De cette habitude de copier les premiers Poètes, & de cette négligence à observer, il résulte encore un grand inconvénient, c'est qu'on n'a qu'une idée vague & confuse des effets & des productions de la nature, qu'on manque dans les peintures qu'on en fait, d'une certaine vérité & d'une certaine précision, & qu'on tombe dans le faux & dans l'outré, toutes



tes les fois qu'on veut enchérir sur les modèles que l'on copie. M. Aikin en donne plusieurs exemples, tirés soit des Poètes Latins, soit des Poètes Anglois. C'est ainsi que Lucain, voulant enchérir sur l'admirable description que Virgile fait dans le premier Livre de ses Géorgiques, des présages qui annoncent la tempête, attribue à la Corneille ce que l'autre ne dit que des oiseaux aquatiques.

*Caput spargens undis, velut occupet imbrem  
Instabili gressu metitur littora Cornix.*

Ce Poète Rhéteur tombe à cet égard dans un contre-sens d'autant plus grossier, que Virgile peint la Corneille errante sur un sable aride.

*Tum Cornix plenâ pluviâ vocat improba voce,  
Et sola in siccâ secum spatatur arenâ.*

Warton, dans sa traduction Angloise de Virgile, a fait une faute semblable sur ces vers de la seconde Eclogue.

*Tibi candida Nais  
Pallentes violas & summa papavera carpens.*

En rendant *summa papavera* par des têtes odoriférantes de pavots (\*); car le pavot n'a qu'une odeur foible & peu agréable.

De ces exemples & d'une infinité d'autres, M. Aikin conclut qu'une étude attentive de la nature est nécessaire aux Poètes, à qui elle peut épargner bien des fautes; il observe ensuite

(\*) Behold for thée the neighb'ring Naiad crops

The violet pale, and poppy's fragrant tops.

Tome IX,

R

### 386 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

qu'elle peut leur fournir une source nouvelle de beautés , & il le prouve par des citations de divers morceaux de Virgile , de Milton , de Thompson , &c. qu'il accompagne de réflexions pleines de goût. En général ce Livre est composé sur de très-bons principes ; c'est l'ouvrage d'un homme savant & judicieux , & la lecture n'en est pas moins agréable qu'instructive.

( *Critical Review.* )

POEMS , &c. *Poésies* , par Thomas Warton ; nouvelle édition avec des augmentations. In-8vo. Londres , 1777 , chez Becket.

Dé tous les morceaux de poésie que M. Warton présente ici au public , il n'y en a que sept qui aient déjà paru , & cette édition en contient trois fois davantage ; ainsi le titre n'est pas trompeur , comme dans tant d'éditions prétendues augmentées. On distingue dans ce recueil , un Poëme sur la mort de George second , & plusieurs Odes dans la maniere de M. Grai , qui ne sont pas inférieures pour l'enthousiasme poétique à celles de cet Auteur , & qui ont le mérite d'être plus claires. Les autres pieces , sans être toutes de la même force , ne dépassent point le volume : on y remarque du goût , de l'élégance & du talent pour la poésie descriptive.

( *Monthly Review.* )

LETTERS , &c. *Lettres du défunt R. Docteur Thomas Herring , Lord Archevêque de Cantorbery , à William Dun-*

SEPTEMBRE, 1777. 387

combe, *Ecuyer* ; écrites de l'an 1728 à l'an 1757 : avec des Notes & un Appendice. Petit in-8vo. Londres , chez Johnson.

Le Docteur Herring naquit en 1693 , dans le Comté de Norfolk ; il fit les études avec distinction à Cambridge , & son mérite l'éleva aux premières dignités de l'Eglise d'Angleterre ; il fut fait Evêque de Bangor en 1738 ; il fut transféré à York en 1743 , & il quitta ce siége en 1747 pour celui de Cantorbery, qu'il occupa jusqu'en 1757 , année de sa mort.

Les Lettres de ce Prélat respectable , portent l'empreinte d'un esprit doux & paisible , d'une piété sincère & d'un savoir solide ; plusieurs sont particulièrement intéressantes pour ceux qui veulent connoître l'Histoire littéraire d'Angleterre ; il y est souvent question de Pope & de Lord Bolingbroke & des ouvrages de ces hommes célèbres.

L'Editeur a réuni dans l'Appendice qui est à la fin du volume , diverses pieces dont il est question dans le cours de cette correspondance ; les principales sont , dix Lettres de M. de Fenelon & de M. de la Motte , au sujet de la traduction de l'*Illiade* par ce dernier ; des remarques sur la notion d'un Dieu du Lord Bolingbroke ; & les argumens de Balbus le Stoïcien en faveur de l'existence de Dieu , traduits du traité de Cicéron de *naturâ Deorum* , par M. William Duncombe , à qui les Lettres de l'Archevêque Herring sont adressées.

( *Critical Review.* )

### 388 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

ADRESSES to young Men , &c. *Discours aux jeunes hommes ; par M. James Fordyce. 2 vol. in-12. Londres, 1777 , chez Cadell.*

M. Fordyce est déjà bien avantageusement connu par les Sermons aux jeunes femmes , & par un très-beau discours où il prouve combien leur société peut être profitable. Ces discours aux jeunes hommes ne peuvent qu'augmenter sa réputation de talens & de zèle ; ils sont au nombre de dix sur les sujets suivans : le respect que les jeunes gens se doivent à eux-mêmes ; l'honneur comme principe ; l'honneur comme récompense ; le désir de la gloire ; l'amour ; l'amitié ; un esprit mâle considéré comme opposé à un esprit efféminé ; un esprit mâle , considéré comme opposé à la lâcheté ; la beauté de l'humilité ; motif de s'adonner de bonne heure à la piété pris dans l'état des tems. L'onction , la douceur & l'amour des hommes sont ce qui caractérise particulièrement les ouvrages de M. Fordyce.

( *Monthly Review.* )

### A L L E M A G N E , &c.

JOHANN Winkelmanns Geschichte der Kunst des Alterthums , &c. *Histoire de la Science de l'antiquité ; par M. Winkelmann , dédiée au Prince Wenzel de Kaunitz-Rietberg. 1777. A Vienne , de l'Imprimerie de l'Académie. In-4to. de 8 alphabets 3 feuilles.*

Cet ouvrage n'a pas seulement immortalisé M. Winkelmann , mais il a fait un honneur

infini à la Nation Allemande , chez les étrangers , & les a ravis d'admiration. Qui peut entendre le nom de Winkelmann , que son mérite a élevé de la profession de son pere , qui étoit Cordonnier à Stendal , jusqu'au rang de Président de l'Académie à Rome , sans être pénétré de pitié de son sort , & de vénération pour ses cendres ! Où est l'Allemand qui ne se félicite pas d'avoir un si glorieux compatriote qui est venu en Italie comme un ancien sage pour apprendre à Rome à connoître les précieux trésors qu'elle possède au dedans & au dehors de ses murailles , & les plus beaux monumens de l'esprit humain ! M. Winkelmann n'étoit point content de l'édition qui a paru à Dresde , & il employoit une partie de son tems à en préparer une plus parfaite. Dans son dernier voyage d'Italie en Allemagne , il se proposoit d'en procurer une traduction Françoisé à Berlin. Différentes circonstances se sont réunies pour le détourner de ce dessein. Après avoir fait un séjour agréable à Vienne , il s'en retournoit à Rome par Trieste. C'est-là , à Trieste , que l'assassin Archangeli a tranché le fil de sa vie glorieuse. Il semble que les hommes illustres ont un pressentiment de ce qui doit leur arriver de funeste. Au moment que M. Winkelmann reçut le coup meurtrier , il écrivoit un *Avis au futur Editeur* de son Histoire : comme si par une espece de divination il eût prévu que ce seroit un autre que lui-même. La Dédicace , fort courte , est de M. Sonnenfels , qui parle , au nom de l'Académie des Arts d'Imitation , au Prince son Protecteur. La Préface a seule quatre feuilles d'impression en assez gros caractères , qui en imposent pourtant plus à l'œil qu'ils ne sont beaux réelle-

### 390 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ment. On y donne un abrégé de la vie de l'Auteur, & on y compare son travail avec celui des Antiquaires qui l'ont précédé dans la même carrière. L'Académie annonce que M. Franke, Bibliothécaire de Dresde, ami de M. Winkelmann, doit donner sa vie au Public. Mais la mort de M. Franke vient de faire évanouir cette espérance. Les gravures ont été travaillées la plupart avec goût sous les yeux de M. Schmutzer. La tête de M. Winkelmann est au frontispice, & celle du Prince Kaunitz au-dessus de la Dédicace. Cette édition est si remplie d'augmentations, que ceux qui ont déjà celle de Dresde, ne se repentiront point d'avoir acquis la nouvelle de Vienne.  
(*Gazette Littéraire de Halle.*)

**WINKELMANN'S** Briefe an seine Freunde, &c. *Lettres de feu M. Winkelmann, à ses amis ; première partie.* A Dresde, 1777. Vol. in-8vo. de 18 feuilles.

M. Dosdorf, Bibliothécaire de l'Electeur de Saxe, est l'Editeur de ces Lettres, auxquelles il a joint des observations Littéraires. On doit le remercier de ce qu'il donne & de ce qu'il promet. Nous avons dans ce volume les Lettres de M. Winkelmann au Comte Bunau, qui l'avoit tiré de l'obscurité de Seehausen, où il enseignoit, pour le faire son Bibliothécaire à Nothenitz : elles vont depuis 1748 jusqu'en 1757. Suivent celles qu'il a écrites à M. Franke, attaché aussi à la Bibliothèque du Comte Bunau, depuis 1755 jusqu'en 1768 ; celles adressées au Conseiller Heyne, depuis 1764 jusqu'en 1768 ; enfin celles à M. de Riedesel, Auteur du *Voyage de Sicile*, depuis 1763 jusqu'en 1767.

Ces Lettres, parmi lesquelles il s'en rencontre aussi quelques-unes au Ministre de Munchausen, consistent en annonces de nouvelles découvertes, & en récit des travaux, de la situation & de la maniere de vivre de l'Auteur à Rome. C'est dans cette correspondance qu'il se montre sans voile & sans fard. On y voit un homme d'un tempérament ordinairement froid, s'éprendre des beautés de l'antiquité, & porter sa noble ardeur jusqu'à l'enthousiasme; un homme qui plaît particulièrement par son amour de la liberté & de l'indépendance, & par une solidité de caractère inflexible, jusqu'au milieu des Princes & des Cardinaux qui lui semblent des hommes quelquefois plus foibles que les autres; un homme plein de gratitude pour le moindre service, délicat dans l'amitié qu'il trouve le tems de cultiver malgré ses occupations continuelles, & qui, parvenu au plus haut période des connoissances, se souvient, & sent qu'il est homme; un Savant enfin, qui n'envise les biens de la vie que comme un moyen d'être utile, qui juge du mérite non sur les dignités & les richesses, mais sur l'esprit & le cœur, qui, loin de faire un secret de ses vastes connoissances, n'a rien de plus à cœur que de les communiquer, se réjouit des lumieres des autres, & des progrès de ses élèves, & qui préfère un moment de contentement que donne la vertu à toute la gloire de la postérité.

Le second volume qui, outre les Lettres à MM. Hagedorn & Lessing, contiendra la vie de M. Winkelmann, ne se fera pas long-tems attendre.

*b id.*

### 392 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

VON der Gastfreundschaft. *Traité de l'Hospitalité* ; par M. Hirschfeld. 1777. A Leipfick , chez Reich. In - 8vo. de 6 feuilles.

On connoît déjà par d'autres ouvrages agréables l'Auteur de celui-ci , dont les réflexions spéculatives sur une vertu si honorable à l'humanité , sont inférieures à la partie historique , particulièrement où il combat ce paradoxe de Hume que » les hommes n'ont point de penchant plus général que la haine des étrangers. « L'ouvrage est divisé en 13 articles indiqués par des N<sup>o</sup>. L'inspection du sujet de chaque article excitera le desir de le lire en entier. N<sup>o</sup>. 1. Plan suivant lequel on se propose plutôt d'observer les mœurs des Peuples les uns à l'égard des autres , que celles des familles particulières. 2. Les besoins des anciens Peuples & de plusieurs modernes sont une des causes de l'Hospitalité. La sociabilité & la sympathie naturelle entre les êtres de la même espèce en sont encore une cause. 3. Aussi-bien que l'ignorance , la foiblesse , la timidité & les diverses manières de subsister des différens Peuples. De là vient que ceux qui ne vivent que de chasse & de pêche , sont moins hospitaliers que les Pasteurs & les Laboureurs. 4. Exemples d'Hospitalité chez les Peuples qui sont encore dans l'état de nature : sur-tout parmi les Insulaires. Bel article , dans lequel les Voyageurs anciens & nouveaux ; tels que , Hawkesworth , Cook , Bougainville , Hontan , Lepechin , Hytchkow , Oloff , &c. ont été mis à contribution. Les exemples auroient pu être plus abondans , si l'on n'avoit pas avec



raison préféré un choix judicieux à une multiplicité indigeste. 5. Examen plus particulier de la fausse maxime de Hume. 7. Et des causes de l'*Inhospitalité* de plusieurs Peuples sauvages qu'on attribue aux hostilités inhumaines des Européens contre eux. Les portraits sont plutôt esquissés qu'achevés. On peut voir le tableau complet dans les *Incas* de M. de Marmontel, dont la traduction Allemande qui vient d'être publiée ne le cède point à son original pour la beauté. 8. Principes fondamentaux du droit général de l'Hospitalité, appuyés d'observations & d'exemples tirés des Auteurs anciens & modernes, particulièrement des Orientaux. Cet article intéresse, mais il laisse à désirer quelque chose qui y devroit être pour sa perfection. Car, pourquoi avoir négligé l'Histoire-Sainte? Elle présente des traits qu'il eût été bon de recueillir, & qu'il est mal d'avoir omis: entr'autres (Genes. 19. 8.) celui de Lot, qui eût plutôt laissés déshonorer ses filles, que violer ses Hôtes. Quel riche fond de réflexions pour un Scrutateur de la nature humaine! L'opinion religieuse des Anciens qui croyoient que les êtres supérieurs daignoient quelquefois les visiter, méritoit d'être plus développée. L'Auteur n'a pas aussi fait assez usage d'Homere & des Poëtes Grecs qui lui eussent fourni une excellente matiere. 9. Coutumes des Grecs modernes. 10. De l'Hospitalité comme vertu qui a la Religion pour principe, & des fondations pieuses des Chrétiens; des Mahométans & d'autres Sectes. 11. De l'influence des Loix sur cette vertu. 12. Et des obstacles qu'elles y apportent. 13. Contient des observations pratiques. Ce petit ouvrage sera lu de tous ceux à qui l'Histoire de l'homme n'est point indifférente.

REDEN von dem Verfasser der Spatzier-  
 gange. *Discours de l'Auteur des Pro-  
 menades.* A Leipfick, chez Weygand,  
 1777, premier volume in-8vo. de 13  
 feuilles, avec une belle estampe des-  
 finée par Chodowiecki, & gravée par  
 Geyfer.

M. Blum s'est fait si avantageusement connoître en qualité d'Ecrivain, par ses Promenades, que pour recommander ces Discours, il lui fuffit d'annoncer qu'ils font du même Auteur. D'abord ils devoient paroître sous le titre de *Sermons d'un Laïc.* C'étoit assez pour indiquer qu'ils n'étoient pas destinés pour la Chaire : mais le scrupule de paroître s'ingérer dans le ministère d'autrui, a engagé à réformer le titre. Ils ne fauroient manquer d'être lus avec satisfaction de tous ceux qui goûtent un Livre dont l'Auteur a aussi fort à cœur l'avantage de ses freres que le sien propre, déclare ne chercher le bonheur que dans la Religion & la vertu, essaie de guérir les plaies du genre-humain, & a le don de parler sans sécheresse & quelquefois avec feu.

Les Discours font au nombre de huit. Le Ier. traite de la dignité & du mérite des femmes. Le ton qui y regne est le vrai ton qu'on devoit toujours employer vis-à-vis d'elles ; ton caressant & poli, mais grave & sérieux. Le 2d. est une *Apologie en faveur de l'instruction des gens de la Campagne.* Nous ne pouvons pas être toujours de l'avis de l'Auteur à l'endroit où il en vient à la Religion. Le IIIe. *Discours sur les funérailles de PHILOXURUS, mort subi-*

tement sans avoir rendu hommage à la Religion ; est un des meilleurs du Recueil. Le IVe. sur l'Histoire d'Anne a besoin d'être lu de ceux qui ne comprennent pas l'utilité de ces sortes d'Histoire de l'ancien Testament. Le VIe. est sur la mort de SERENUS, digne Pasteur que les Promenades ont fait connoître. Le VIIe. contre la charlatanerie en Médecine, produiroit un effet salutaire s'il étoit lu dans les assemblées des Paysans. Enfin, le VIIIe. contient l'Apologie de l'Auteur & de ses Partisans. Il s'échauffe ici, contre sa coutume, & s'irrite contre les personnes à qui toute nouveauté paroît dangereuse, au lieu qu'on devroit examiner & distinguer les nouveautés, & ne pas s'indisposer contre un Laïc qui travaille à éclairer ses freres.

Ce petit Livre est terminé par un projet de M. Serenus, pour mieux régler le service des Eglises; sur quoi on observera que c'est une étrange variation parmi les Protestans que des Ministres osent publiquement bâtir des systèmes de Religion, & entreprendre de substituer des formules de Prières de leur façon, à la place de celles que l'usage a consacrées, & qui sont tirées de la Bible; tandis que dans l'Eglise Romaine on s'étudie au contraire à ne composer, autant qu'il est possible, les nouveaux cours d'Office divin que des propres paroles des Saintes Ecritures.

G E D A N K E N uber die absichten Gottes beym tode Hofnungsvoller Kinder, &c.  
*Reflexions sur les desseins de Dieu dans la mort des Enfans d'une grande espérance.* Petit Ouvrage de deux feuilles

### 396 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*in-8vo.*, fait à l'occasion de la mort de Frederic Collner, par le Ministre Protzen, Aumônier des Armées. A Francfort-sur-l'Oder, chez Strauff. 1776.

Cet Ecrit se distingue de ceux du même genre par la nouveauté & la beauté des pensées. La mort prématurée des Enfans de grande espérance, y est représentée comme une assurance continuelle de notre immortalité. L'Histoire de l'éducation du jeune homme, fils unique du vénérable Docteur Collner, mort à 14 ans de la petite-vérole, & les devoirs des peres y sont exposés de maniere à servir d'exemple.

Leben des Freyherrn von Ikstadt. *Vie du Baron d'Ikstadt, Conseiller-intime de l'Electeur de Baviere; par M. Schubart. In-8vo.* de 9 feuilles, avec son portrait en buste. A Ulm, chez Stettin. 1776.

Une Notice exacte de tous les Ecrits du Baron, fait le principal mérite de cette vie.

BIBLIOTHECA Jo. Ern. Neubauer, Prof. Anat. Chir, &c. *Bibliothèque de feu M. Neubauer, Professeur d'Anatomie, de Chirurgie & d'accouchemens, composée de Livres choisis rares & très-rares, avec une Collection d'instrumens de Chirurgie & de Pieces d'Anatomie, qui se vendront le 1er. Octobre à Jene par ses Héritiers.*

SEPTEMBRE, 1777. 397

Ce Catalogue de 334 pag. in-8vo. imprimé à Jene, chez Fickelscherr, contient environ 5000 volumes, sans compter les Dissertations. Il est assez bien fait pour le conserver même après la vente. Les Connoisseurs y trouveront des articles précieux & uniques.

(Gazette Littéraire de Halle.)

P A Y S - B A S,

A V I S.

JEAN-EDME DUFOUR & PHI. ROUX, Imprimeurs Libraires à Maëstricht, viennent de réimprimer la *Bibliothèque Orientale de M. d'Herbelot*, volume in-folio, même format de l'*Encyclopédie* de Paris; les Supplémens sont remis à leurs places dans le texte. Cette Edition est bien soignée, sur du beau papier, avec un caractère neuf, & exactement corrigée.

Ils viennent aussi de publier l'*Histoire du Royaume de Majorque & de ses Annexes*, in-4to. 3 parties, un volume. L'Auteur de cet Ouvrage, dont ils ont acquis le manuscrit, est M. d'Hermilly, Traducteur de la grande Histoire d'Espagne de Ferreras, à laquelle celle de Majorque fait suite.

Les mêmes Libraires ont fait traduire & viennent de publier, l'*Histoire Ecclésiastique de Mosheim*, d'après la seconde édition de la version Angloise, & avec les notes de M. Macaire; grand in-8vo. 6 volumes.

Ils ont actuellement sous presse, trois autres articles intéressans, dont deux traduits de l'Anglois, savoir :

*Histoire d'Irlande*, traduite du Docteur Leland; in-12. 6 volumes, faisant suite aux His-

### 398 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

toires d'Angleterre & d'Ecosse de MM. Hume & Robertson.

*Histoire de l'Amérique*, traduite du même Docteur Robertson (Auteur des Histoires d'Ecosse & du Regne de Charle-Quint ; ) in-12. 4 volumes.

Et les *Œuvres complètes de M. Le Febvre*, Major des Ingénieurs au Service du Roi de Prusse, imprimées & manuscrites, rassemblées en 2 volumes in-4to. avec 34 plans supérieurement gravés.

*L'EUCCHARISTIE* vengée ou *l'Adoration perpétuelle* ; tant pour servir à l'instruction des Fideles, que pour les exciter à la plus tendre piété au Saint-Sacrement. Benedicam Dominum in omni tempore. Ps. 33. A Louvain, chez J. P. G. Michel. in-12.

Cet ouvrage, dont le plan est sagement conçu, réunit une piété éclairée, une érudition employée à propos, un style clair & pressant. L'Auteur l'a divisé en onze chapitres. Dans le premier qui a pour titre, *ce que c'est que l'Eucharistie*, on traite du Sacerdoce de J. C. selon l'ordre de Melchisedech, des sacrifices de l'Ancienne Loi & leur différence de l'Eucharistie, &c. Le Chapitre II, a pour objet *le culte dû à l'Eucharistie*. Le troisième peut être regardé comme un Supplément aux deux premiers ; on y traite particulièrement du sacrifice de la Messe. Dans les Chapitres IV. & V ; on expose *l'origine de l'Adoration perpétuelle*, & *ses progrès* ; un *chaîne de faits cu-*

rieux & de détails intéressans offre, dans ces deux Chapitres, une lecture variée, piquante même pour toutes les classes de Lecteurs. Le fixieme Chapitre embrasse *les motifs de l'Adoration perpétuelle*; & dans le VIIe. on expose *les avantages qui en résultent*. Dans le VIIIe. IXe. & Xe. Chapitres, on répond aux *objections contre l'adoration perpétuelle*; on expose les regles des Confreres unis pour l'*Adoration*, & les diverses manieres de s'entretenir avec J. C. pendant l'*heure de cette Adoration*. Enfin, le dernier Chapitre établit le *rapport de l'Adoration perpétuelle, avec la dévotion au sacré Cœur de Jesus*. On voit que l'Auteur n'a rien négligé pour rendre ce volume aussi complet qu'il pouvoit l'être.

## F R A N C E.

*E L É M E N S de Minéralogie Docimaistique, par M. Sage; seconde Edition, en deux volumes in-8vo. A Paris, de l'Imprimerie Royale, 1777, & se trouve chez Lormel, Imprimeur-Libraire, rue du Foin; Didot le jeune, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins. Prix 9 livres.*

On voit, à la tête de cet Ouvrage, le Portrait de l'Auteur, au bas duquel on lit:

» B. G. S A G E ,

» Né à Paris, le 7 Mars 1740, des Académies Royales des Sciences de Paris, de Stockholm, & des Académies Impériale & Electorale de Mayence, Censeur Royal.

» *Discipulorum Pignus amoris* : «

Ce qui est une preuve d'autant plus convaincante de l'amour de ses disciples, que c'est la deuxième gravure qu'ils lui offrent.

Ces deux volumes sont remplis de nouvelles découvertes aussi intéressantes pour la Chymie, la Physique, l'Histoire-Naturelle, qu'utiles à l'humanité. Parmi tant d'objets, nous nous contenterons de faire observer à nos Lecteurs un remède que le savant Académicien indique dans plusieurs endroits de son Ouvrage.

C'est l'*Alkali volatil fluor*, qui, suivant les observations de M. Sage, guérit la brûlure, si on l'applique dans le moment même & avant que le tissu de la partie soit détruit.

L'Auteur a exposé la raison de cet effet dans son *Analyse des Bleds*, &c. imprimée à Paris en 1776. C'est, dit-il, parce que l'alkali s'empare de l'acide concentré, qui avoit passé dans le corps par la chaleur. (\*)

Ce même alkali volatil, donné intérieurement, & appliqué sur les plaies, guérit non-seulement les personnes qui ont été mordues par la vipere, mais encore celles qui sont hydrophobiques, ou qui ont été mordues par un animal enragé; on peut consulter sur cet effet de l'alkali volatil, le Livre que nous annonçons; & une dissertation *sur les effets de l'Alkali volatil* publiée par le même Auteur, dans son *examen Chymique*, imprimé à Paris en 1769.

Enfin ce savant Académicien démontre, par des expériences, qu'il faut avoir recours au même

(\*) *Nota.* Que l'air & le feu que l'on a mis au nombre des quatre élémens, sont regardés par M. Sage, comme des composés. Les élémens sont, selon lui, la terre-absorbante, le principe aqueux, l'acide phosphorique, & le phlogistique.



remède pour rappeler à la vie les personnes qui sont dans l'asphyxie , sur-tout si elle est produite par la vapeur de l'acide méphétique , improprement appelé air fixe , qui se rencontre assez communément dans nos mines de charbons , & qui s'échappe du vin , de la biere , &c. en fermentation , ou qui est produite par la combustion du charbon , &c. &c.

Il démontre même que l'acide du vinaigre que l'on avoit recommandé dans ces asphyxies , n'a d'autre effet que celui d'accélérer la mort.

*ŒUVRES du R. P. La Berthonye, Docteur en Théologie, de l'Ordre des Freres Prêcheurs, pour la défense de la Religion Chrétienne, contre les Incrédules & contre les Juifs ; trois vol. in-12. Paris, chez la veuve Defaint, Libraire, rue du Foin, près la rue S. Jacques.*

L'incrédulité, comme un feu dévorant, dit l'Editeur, se répand dans l'Empire de Jesus-Christ, pour ravir à l'Eglise ses titres les plus augustes, ses Mysteres, son Libérateur, & son Dieu même. Il est donc à désirer que tous les Théologiens & les Prédicateurs unissent leur zele & leurs efforts pour terrasser ce monstre qui menace de tout ravager & de tout perdre. C'est aux vices, & sur-tout à l'ignorance des peuples, que l'impiété doit ses progrès. Si elle a fait dans l'Eglise un grand nombre d'apostats, c'est que la plupart des Chétiens ne connoissent de la Religion que le nom, ou quelques pratiques extérieures; de vains sophismes les éblouissent & les renversent; une conversation licentieuse, une plaisanterie impie, une ob-

## 402 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

jection frivole, mais proposée avec le ton arrogant des Philosophes du jour, les déconcerte, les remplit de doutes, & les conduit à l'infidélité. Il faut donc instruire les peuples, graver dans leur esprit les principes simples, féconds, inébranlables, sur lesquels pose l'édifice de la Religion. La nouvelle Philosophie leur paroîtra alors une foiblesse d'esprit, un vrai délire dont la raison même s'offense & rougit, & le partage des esprits faux & des cœurs dépravés. C'est cet objet qui a occupé le P. La Berthonye. On trouve dans les deux premiers volumes ses Discours qui présentent la Religion telle qu'elle est. Il en établit, en développe les preuves avec un ordre, une clarté, une force bien propres à affermir le Fidele dans la foi, à arracher au péril ceux que des démarches imprudentes, des lectures ou des liaisons dangereuses auroient ébranlés; à faire rougir nos Philosophes qui ont cherché dans l'incrédulité un asyle contre les remords, qui haïssent la Religion parce qu'elle est ennemie de leurs vices. Il dévoile les artifices & la mauvaise foi de l'incrédulité; expose sa honte & ses foiblesse; fait sentir aux plus obstinés qu'elle n'a ni principes ni solidité, qu'elle n'offre que de timides conjectures, de grossières contradictions, de monstrueuses erreurs, les plus désolantes incertitudes, & enfin le désespoir.

D'après cet exposé, on ne doit pas s'étonner que ces Discours aient été prêchés avec le plus grand succès. Les Temples les plus grands de la Capitale suffisoient à peine pour contenir la multitude des Auditeurs qui y accouroient de tous les quartiers de Paris; les Savans témoignioient le même empressement que le peuple; les esprits forts, attirés par le bruit de

ses Sermons, vinrent grossir la foule, & la vérité força plusieurs d'entre eux à rendre hommage à la Religion par une conversion sincere. Je me souviens, dit M. l'Abbé Dinouart, d'avoir été témoin de ses succès, & de la réputation que ce célèbre Orateur a si bien méritée; je le suivois régulièrement, & jamais je n'ai entendu un Orateur établir & défendre avec plus d'éloquence, de force, & d'une manière plus à la portée du peuple, les fondemens & les droits de la Religion. J'engage les Ecclésiastiques, continue le Journaliste, à lire plus d'une fois ces excellens Discours; & je suis persuadé qu'ils reconnoîtront qu'entre tous les Ouvrages qu'on a donnés sur la Religion, celui-ci doit tenir un des premiers rangs. Le troisieme volume présente des Instructions sur l'accomplissement des Prophéties qui ont rapport à Jesus-Christ. On y prouve qu'il est le Messie promis aux Patriarches & annoncé dans tous les Livres de l'Ancien Testament; que les Juifs sont inexcusables d'en attendre un autre. La conversion sincere d'un Juif avant le tems marqué, est une sorte de prodige; & ce prodige a cependant été opéré par cette dernière partie des Œuvres du P. La Berthonye. On nous dit qu'on n'a pu recouvrer les Sermons pour le Carême, & les Conférences pour justifier l'Eglise contre la séparation des Protestans, du même Auteur. Ces deux Ouvrages ne sont pas perdus pour tout le monde; il est certain que quelqu'un les possède; mais ce quelqu'un devoit se faire un point de conscience d'en priver le Public.

( *Journal Ecclésiastique* )

*Description des Volcans éteints du Vivarais  
& du Velay, par M. Faujas de Saint-Fond.*

*Un Volume in-folio, imprimé avec des caractères neufs, sur du papier superfine, & orné d'environ vingt-cinq planches, gravées d'après les dessins pris sur les lieux, sous les yeux de l'Auteur.*

*Ouvrage proposé par souscription.*

Le Naturaliste qui auroit osé dire, il y a vingt ans, que la plupart des Villes de l'Auvergne, du Velay & du Vivarais, reposent sur des restes d'anciens Volcans, dans une étendue de plus de quatre-vingt lieues, & que le sol de ces différentes Provinces, où l'on voit de nos jours des moissons abondantes, des prairies émaillées de fleurs, des arbres & des fruits de toute espèce, n'est qu'un composé de matières vitrifiées, ou réduites en cendres; un tel Observateur devoit nécessairement s'attendre à essuyer des contradictions de toute espèce, ou à être accablé sous le poids du ridicule. Mais, vers 1752, M. Guettard fit connoître les restes des Volcans de Volvic, du Pui de Dome, du Mont d'Or en Auvergne, & parla de quelques montagnes de la France qui ont vomi autrefois des laves. En 1760, M. Desmarest fit insérer dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris*, des observations sur les basaltes d'Auvergne. M. Montet désigna, dans le même temps, ceux du *Causse de Bessan* & de *Saint-Tibery*, dans le Bas-Languedoc.

On se propose de donner ici les détails les plus étendus sur les Volcans éteints du Vivarais, & du Velay; on respectera ceux de l'Auvergne & du Bas-Languedoc, comme étant du département de Messieurs Guettard, Desmarest & Montet.

Le frontispice, de grandeur double *in-folio*, qui se repliera dans le volume, offrira le type des principaux volcans connus, brûlans actuellement, tels que l'*Etna*, le *Vésuve*, l'*Ecla*, le *Mont Albours* près du Taurus; l'*Iste de Fuogue*, le *Pic de Ténériffe*; les Volcans d'*Aréquipa*, de *Carrapa*, de *Malahallo*, &c. Ces Volcans seront représentés dans leur position & dans leur forme naturelle, d'après les dessins & les relations les plus exactes. Quoiqu'ils ne soient pas faits pour former un ensemble, un tout dans un même tableau, on a eu cependant l'art d'en faire une planche intéressante, particulièrement consacrée à l'instruction. Cette gravure sera suivie d'une explication propre à donner une notion succincte de chacun de ces Volcans.

Il sera fait mention ensuite de tous les Auteurs, tant anciens que modernes, qui ont parlé du basalte en masse ou en prisme. On examinera leurs différens sentimens.

L'Auteur s'attachera à donner l'analyse chimique du basalte, & des différens corps étrangers qui s'y trouvent naturellement ou accidentellement incrustés, tels que les noyaux de *granite*, de *spath*, de pierre *calcaire*, de *quartz*, de *silex*, de *zéolite*, de *choert*, soit en noyaux irréguliers, soit en cristaux.

On désignera les basaltes en masse, en boules, en colonnes d'un seul jet, en colonnes articulées; les laves en tables, celles qui sont

poreuses ; les especes de *pépérino* , les *toffa* ; les *pouzzolanes* , &c. On trouvera ici un Mémoire détaillé sur les différentes especes de *pouzzolanes* , & sur la maniere de les employer utilement & avec succès pour les bâtimens , & d'en faire le plus excellent ciment. On verra , par la comparaison , & d'après une suite d'expériences , que l'Auteur en a découvert une mine semblable en tout à celle de *Pouzzol* , & d'une aussi bonne qualité ; découverte d'autant plus utile , que cette mine est à portée d'un grand fleuve ( le Rhône ) & qu'on pourra en faire le transport à peu de frais dans tout le royaume , ce qui dispensera de tirer de l'étranger cette matiere si utile.

Cet examen sera suivi d'une Carte géographique très-exacte & très-détaillée du Vivarais & du Velay. On y désignera , par des signes de convention , les *crateres* ou bouches des volcans éteints ; les basaltes en prismes , les laves poreuses , &c. Les matieres *calcaires* , les *quartz* , les *granits* , les *schistes* , les *argiles* , &c. qui environnent ces anciens volcans , seront très-clairement distingués par d'autres caractères.

L'Auteur ne s'est pas contenté d'avoir un excellent Dessinateur , il avoit encore avec lui un Ingénieur-Géographe pour prendre les distances , mesurer les élévations , & lever les plans nécessaires.

Chaque itinéraire sera accompagné des gravures qui y sont relatives , & chaque gravure sera suivie d'une explication raisonnée , qui achevera de faire connoître à fond les morceaux qu'on aura voulu représenter.

Toutes les planches ont été destinées sur

## S E P T E M B R E , 1777. 407

les lieux, sous les yeux de l'Auteur, par le Sieur A. Edouard - Gautier Dagoty, second fils, qui, un talent décidé pour le dessin & pour la gravure, joint le goût le plus vif & le plus passionné pour l'Histoire Naturelle; il en a gravé plusieurs; d'autres l'ont été par de très-habiles Artistes. La plupart des planches sont de grandeur double & triple *in-folio* pour la longueur, & gravées avec un soin & une précision extrême. On a choisi cette forme de préférence, comme la plus propre à représenter les objets en grand, & à permettre des détails que le format *in-4<sup>e</sup>*. n'auroit pas pu comporter

L'on paiera en souscrivant, 24 livres.

En retirant le volume en feuilles avec toutes les planches, en Février 1778, 36 livres.

Total, 60 livres.

On souscrit à Grenoble, chez J. Cuchet, Imprimeur-Libraire; à Paris, chez Nyon, Libraire, rue St-Jean-de-Beauvais, & chez les principaux Libraires de l'Europe.

La souscription ne sera ouverte que jusqu'à la fin d'Octobre 1777 pour la France, & jusqu'au premier Janvier 1778 pour l'Etranger, passé lequel temps l'Ouvrage se vendra 80 livres.

( *Journal des Savans.* )

**LE Dentiste Observateur**, ou *Recueil abrégé d'Observations tant sur les maladies qui attaquent les gencives & les dents, que sur les moyens de les guérir, &c.* Par Honoré Gaillard Courtois, *Expert Dentiste.* in-12 A Paris, chez Lacom-

be , Libraire , rue de Tournon , près le Luxembourg.

C'est un des Arts sur lesquels on a le plus écrit ; M. Courtois a consulté les livres , mais beaucoup moins que la nature. Depuis trente ans qu'il exerce , il n'a jamais cessé d'observer , & c'est par-là qu'il s'est mis en état d'établir une doctrine vraie & solide , & sur-tout de combattre les Charlatans. En 1772 il présenta à l'Académie un instrument pour arracher les dents. Cette Compagnie approuva cet instrument avec d'autant plus d'applaudissement qu'il supplée à un instrumens dangereux & meurtrier. M. Courtois demeure toujours rue & à côté de l'ancienne Comédie Française ; il n'a jamais changé de logement , & n'a jamais eu le projet de se retirer , comme on en avoit répandu le bruit.

( *Journal des Sciences & des Beaux-Arts* )

*DIVERSITÉS Galantes & Littéraires*, 2 part. in-12. petit format. A Londres , & se trouve à Paris , chez Dorez , Libraire , rue S. Jacques , 1777 , prix 3 liv. les deux vol. br.

L'Editeur prévient qu'il s'est proposé de rassembler une foule de petites Pieces en prose , ou publiées séparément en feuilles volantes , ou ensevelies dans de vieux Journaux & des Collections volumineuses ; il ajoute que si ce premier Essai est accueilli du Public , on en publiera une suite qui , sans être fort étendue , renfermera tout ce qu'il peut y avoir de



de plus précieux en ce genre. Il est certain qu'avec du goût, on pourroit faire d'excellens Recueils. Mais il ne faudroit pas y admettre des Pièces trop connues, telles que les Réflexions sur l'Epopée Françoisé, la *Lettre de Boileau à M. de Mimures*, qu'on trouve dans ces deux premiers Volumes. Il faudroit encore mettre au bas des Pièces les noms des Auteurs ; d'ailleurs ces deux Volumes contiennent des morceaux curieux & rares.

*L'ESPRIT des Esprits, ou Pensées choisies, pour servir de suite aux Maximes de la Rochefoucault*, à Londres, & se trouve à Paris, chez Dorez, in-12. petit format, 1777, prix br. 1. liv. 4 s.

Des pensées, pour être bien choisies, devroient produire cet effet, qu'on n'en lût pas une sans qu'on n'eût envie de lire la suivante, & que quand on reprendroit le Livre, on fût fâché de ne les savoir pas toutes par cœur. Ce n'est pas ce que ce Recueil fait éprouver : il seroit à désirer que l'Editeur, au-bas de chaque Maxime, en eût cité l'Auteur. Il y en a d'ingénieuses.



## G R A V U R E S.

**L**A *Récompense inattendue, les Plaisirs Nocturnes*, deux Estampes de 10 pouces environ de hauteur & 7 de largeur; sujets tirés de l'Arioste, dessinées par M. Monnet & gravées par M. Chevery. A Paris, chez l'Auteur, rue Saint-Honoré, vis-à-vis M. Armet, Notaire.

*L'Horoscope accomplie, les Epoux curieux*, deux Estampes de 10 pouces de hauteur & 12 de largeur; composition ingénieuse & agréable de M. Freudeberg, gravure faite avec beaucoup de soin, de talent & d'une manière finie, par M. Ponce. Prix 2 liv. chaque Estampe, chez M. Ponce, rue Saint-Hyacinthe, maison de M. de Bure.

*Triomphe de la Peinture*, dédié à M. le Duc de Liencourt, Colonel du Régiment de la Rochefoucault, gravé par M. Dennel, élève de M. Beauvarlet, d'après le tableau de M. Lagrenée.

Cette Estampe a dix-huit pouces de hauteur & treize environ de largeur. Elle est d'une composition très-agréable, & la gravure est d'un burin précieux, dont les tailles artistement variées & ménagées, donnent à cet ouvrage un effet pittoresque & un accord piquant de clairs & d'ombres. Elle annonce très-avantageu-

sement les talens du jeune Artiste qui en est l'Auteur. Prix 3 liv. chez M. Dannel, rue du Petit-Bourbon, près la Foire St. Germain.

*Portrait de Louis XV*, gravé par L. Boffe, d'après le tableau de M. Vanloo. Il est du même format que le Portrait de l'Empereur que nous avons annoncé dans notre dernier Journal, & on le trouve à la même adresse. Prix 1 liv. 4 sols.

*Portrait de M. le Comte de Buffon*, de l'Académie Française, de celle des Sciences, &c. dédié à M. son Fils. Ce Portrait, demandé par l'Académie Royale des Beaux-Arts de Toulouse, vient d'être dessiné d'après nature, par M. Pujos, Peintre en miniature, Associé honoraire de cette Académie, & gravé par M. Vangelisti. Il se vend chez M. Pujos, quai Pelletier, maison de Mde. Lequin, Orfèvre. On lit au bas ces vers de M. l'Abbé de Lille.

La Nature pour lui prodiguant sa richesse,  
 Dans son génie, ainsi que dans ses traits,  
 A mis la force & la noblesse ;  
 En la peignant, il paya ses bienfaits.

*Portrait de M. Sigaud de la Fond*, ancien Professeur de Mathématiques, Démonstrateur de Physique expérimentale en l'Université, de la Société Royale des Sciences de Montpellier, &c. On trouve ce Portrait chez Coroin, Graveur, rue des Anglois, vis-à-vis la rue du Plâtre. Prix 12 s.

## 412 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

On publie chez Mademoiselle Hemery, rue Cassette, à la Vierge, une suite d'Eftampes gravées dans la maniere du crayon rouge à la fanguine, d'après d'excellens deffins des meilleurs Maîtres. Rien n'est plus propre pour servir de modeles aux jeunes gens qui veulent se former dans l'art du deffin. Ces Eftampes font :

Un cahier de quatre planches de différentes têtes, prix 12 f.

Deux têtes de Vieillard, 10 f.

Une tête de jeune fille d'après M. Greuze, 16 f.

Une tête de Saint Michel, d'après le Guide, 16 f.

Le Maître & l'Ecolier, 12 f.

Une tête de femme qui dort, 16 f.

*Les Coufeufes*, Eftampe d'environ 21 pouces de largeur & 17 de hauteur, deffinée & gravée par J. Beauvarlet, Graveur du Roi, d'après le Tableau original du Guide, tiré du Cabinet de l'Impératrice Catherine II, Souveraine de toutes les Ruffies. Prix 16 liv. à Paris, chez l'Auteur, rue du Petit-Bourbon, attenant la Foire Saint-Germain. Composition agréable, & gravée d'un burin précieux & pittoresque. C'est un des morceaux essentiels de l'Œuvre de M. Beauvarlet, dont les Amateurs recherchent & confervent les ouvrages.



## M U S I Q U E.

**T**ROIS Sonates de Clavecin ou Forte-Piano ; avec un accompagnement de Violon *ad libitum* ; dédiées à M. Preaudeau , Trésorier-général de l'Artillerie & du Génie ; par N. J. Hullmandel. Œuvre III. Prix 6 liv. à Paris , chez l'Auteur , rue Basse , porte Saint-Denis , & aux adresses ordinaires de Musique.

*Recueil de Romances & Airs nouveaux* , avec accompagnement de Clavecin ou *Piano-Forte* ; par M<sup>\*\*\*</sup>. Prix 6 liv. aux mêmes Adresses que ci-dessus.

*Recueil de différens morceaux de Musique* , Ariettes , Chansons & Duo , avec accompagnement de Violon , Basse & Alto obligé , ou de Piano-Forte & Harpe ; par MM. Albanese & Mongenat. Prix 7 liv. 4 s. à Paris , au Bureau de l'Abonnement Musical , rue du Hâfard-Richelieu. L'affociation de ces deux Auteurs , dont les ouvrages sont connus avantageusement , est un préjugé favorable pour la réussite de celui-ci.



# CATALOGUE

DE

## LIVRES NOUVEAUX.

**A**NECDOTES intéressantes & historiques de l'illustre Voyageur pendant son séjour à Paris, dédiées à la Reine, seconde édition, corrigée & augmentée in-12. br. 1 l. 4 f.

Avec le Portrait de M. le Comte de Falckenstein. 1 l. 16 f.

*Paris, chez Ruault, L. rue de la Harpe.*

Histoire de la Ville de Sancerre, par M. Poupard, Curé de la même Ville : in-12. br. 2 l.

*Paris, chez Berton, L. rue S. Victor.*

Bibliothèque orientale d'Herbelot, nouvelle édition, entièrement conforme à l'ancienne de 1697 : in-fol. en feuilles. 36 l.

*Maëstricht, chez Dufour, & à Paris, chez la Ve. Tilliard & fils, L. rue de la Harpe, au coin de celle Pierre-Sarrazin.*

Essai sur les Comètes, où l'on tâche d'expliquer les Phénomènes qu'offrent leurs queues, & où l'on fait voir qu'elles sont probablement destinées à rendre les Comètes des mondes habitables : avec des Observations & des Réflexions sur le Soleil & sur les Planètes du premier ordre ; par M. André Oliver, traduit de l'Anglois : in-8vo. br. 2 l. 5 f.

*Amsterdam, chez Marc-Michel Rey, & à Paris, chez le Clerc, L. quai des Augustins*

## S E P T E M B R E , 1777. 415

**Histoire universelle & diplomatique**, contenant les événemens les plus remarquables depuis le partage de l'Empire jusqu'à Pepin-le-Bref; par M. Weguelin, Professeur d'Histoire à l'Académie Royale des Gentils-hommes : Tome premier : in-4to. 10 l.

In-8vo. 10 l.

*Berlin, & à Paris, chez la Ve. Duchesne, L. rue S. Jacques, où on en trouve quelques Exemplaires.*

*Nota* Le premier Tome fera suivi incessamment de cinq autres, qui contiendront le détail raisonné des événemens arrivés depuis Pepin le Bref jusqu'à l'année 1740.

**Les Cérémonies de la Messe Basse** suivant l'usage de Paris, pour donner aux Prêtres nouvellement Ordonnés la facilité de s'exercer eux-mêmes à la dire comme il faut : in-8vo. bro. 15 f.

*Paris, chez Simon, Impr.-L. rue des Mathurins.*

**Elémens de Minéralogie - Docismatistique**; par M. Sage, seconde édition, de l'Imprimerie Royale : 2 vol. in-8vo. le premier de 339 pages, le second de 400, non compris la Préface, deux Tables, &c. formant environ 1000 pages in-8vo. 9 liv.

*Paris, chez Delormel, Impri.-L. rue du Foin S. Jacques; & Didot jeune, L. quai des Augustins.*

**Fayel, Tragédie**, par M. d'Arnaud, nouvelle édition : in-8vo. br. 3 l. 12 f.

*Paris, chez Delalain, L. rue de la Comédie Française.*

## 416 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Instructions familiares sur l'Oraison mentale ;  
pour ceux qui commencent à pratiquer ce  
saint exercice , premiere Partie , où l'on  
enseigne en quoi consiste l'Oraison mentale ;  
quelle est la méthode de la faire & son utili-  
té : in-24. rel. 1 l. 4 f.

Paris , chez Lottin l'aîné , Impr.-L. Rue S.  
Jacques.

Manuel des femmes enceintes , de celles qui  
sont en couches , & des meres qui veulent  
nourrir ; par M. le Febure de Saint Ilde-  
phont , Docteur - Médecin , Médecin de  
MONSIEUR , Frere du Roi , Chef & Direc-  
teur de ses Infirmeries : in-12, br. 2 l.

Paris , chez Bastien , L. rue du Petit-Lion , F.  
S. G.

Suite des Epreuves du sentiment , par M.  
d'Arnaud , Tome IV , Makin ; Anecdote  
quatrieme : in-8vo. br. fig. 2 l. 8 f.

Paris , chez Delalain , L. rue de la Comédie  
Françoise.

Vues nouvelles sur le mouvement , premiere  
vue , par M. l'Abbé Roffignol : in-8vo. bro-  
ché. 12 f.

Embrun , chez P. F. Moïse , Imprimeur-Libraire ;  
& à Paris , chez Bastien , L. rue du Petit-Lion ,  
F. S. G.

Sur le Patriotisme considéré comme objet d'édu-  
cation dans les Etats monarchiques , Discours  
de Réception prononcé dans l'AcadémieRoya-  
le des Sciences & Belles-Lettres de Berlin ;  
par M. de Zedlitz , Ministre d'Etat du Roi ,  
avec la réponse du Secrétaire-Perpétuel de  
l'Académie : in-4<sup>o</sup>. 1776.

Berlin , chez Vofs , L.



La Payfanne pervertie , ou les malheurs des grandes Villes, Mémoires de Jeannette R\*\*\*, recueillis de fes Lettres & de celles des Perfonnes qui ont eu part aux principaux événemens de fa vie : 4 vol. in-12. broché. 7 l. 4 f.

*Londres, & à Paris, chez Bastien, L. rue du Petit-Lion, F. S. G.*

Collection des Gazettes de France depuis leur origine en 1632 jufqu'en 1745.

*Paris, chez Saugrain, L. quai des Auguftins, qui vient d'en acquérir le fonds.*

La fuite fe trouve au Bureau de la Gazette de France.

L'Egoïfte Comédie-Ballet , en quatre aâtes & & en vers ; par M. le Chevalier Ducou-dray : in-8vo.

Br. avec les airs gravés. 1 l. 10 f.

*Paris, chez Durand neveu, L. rue Galande, & Ruault, L. rue de la Harpe.*

Mélanges & Fragmens poétiques , en françois & en latin ; par M. de Marvielles , Chevalier de l'Ordre de Saint-Louis : petit-in-12. br.

1 l. 5 f.

*Paris, chez Berton, L. rue S. Victor.*

Nouvelles Efpagnoles de Michel de Cervantes , Traduction nouvelle , avec des Notes , ornées de figures en taille-douce. ( *Le Licenté de verre* , Nouvelle feptieme ) ; par M. le Febvre de Villebrune : in-8vo. br. 1 l. 16 f.

*Paris chez la Ve. Duchefne, L. rue S. Jacques.*

Œuvres du R. P. la Berthonye , Docteur en Théologie, de l'Ordre des Freres Prêcheurs ,

# 418 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

pour la défense de la Religion chrétienne  
contre les Incrédules & contre les Juifs : 3  
vol. in-12. rel. 9 l.

Paris, chez la Ve. Desaint, L. rue du Foin S.  
Jacques.

Prospectus novæ éditionis Græco-Latinæ Ope-  
rum S. Gregorii Theologici, vulgo Nazian-  
zeni, Episcopi Constantinopolitani, studio &  
operâ Monachorum Benedictornm Congre-  
gationis sancti Mauri : in-folio.

Cet Ouvrage contiendra trois volumes, deux  
grecs & latins, & le troisieme latin seule-  
ment. Chaque volume sera d'environ onze  
cents pages d'impression sur papier fin d'An-  
goulême.

Ceux qui auront souscrit au tems marqué, paye-  
ront pour les trois volumes, en feuilles,  
130 liv. savoir : en recevant le premier vo-  
lume au prem. Octobre 1777. 54 l.

Le second vol. 42 l.

Le troisieme. 34 l.

La Souscription ne sera ouverte que jusqu'au  
premier Mai 1778, passé lequel tems, ceux  
qui n'auront pas souscrit payeront l'Ouvrage  
160 liv. savoir en recevant le premier vo-  
lume. 60 l.

Le second. 60 l.

Le troisieme. 40 l.

On en tire quelques Exemplaires sur grand pa-  
pier d'Angoulême qui se vendront 190 liv.  
savoir : en retirant le premier vol. 78 l.

Le second. 63 l.

Le troisieme. 49 l.

On souscrit à Paris, chez la Ve. Desaint, L. rue  
du Foin S. Jacques.

Recueil des Pieces d'Eloquence & de Poésie

qui ont remporté les Prix de l'Académie  
Françoise, 1766—1771; avec les Discours  
& Pieces de Poésie prononcés ou lus dans  
l'Acad. Tomes XLII & XLIII: in-12. b. 4 l.  
*Paris, chez Demonville, Impr. L. rue S. Severin.*

Traduction de la Pædotrophie de Scevole de  
de Sainte Marthe, ou Poème sur l'éducation  
des enfans en bas âge: in-12. br. 1 l. 4 f.  
*Paris, chez Barrois aîné, L. quai Augustins.*

On trouve chez le même Libraire l'Ouvrage  
suivant.

*Beni Kennicotti Epistola ad celeb. Profess. Davidem Michaelis, de censurâ primi Tomi Bibliorum hebraïcorum nuper editi, in Bibliothecâ ejus orientali; Parte XI. Oxonii: in-8vo. broché.*  
1 l. 10 f.

Lettre de M. Defenfans à Madame Montai-  
gu, au sujet d'une Lettre de Chesterfield,  
où M. de Fénélon est calomnié; en Anglois  
& en François: in-8vo. 1 l. 10 f.  
*Londres, l'Anglois chez Griffith; & le François, chez Elmesley.*

Essai sur les Maladies des Artisans, traduit  
du latin de Ramazzini, avec des Notes &  
des Additions; par M. de Fourcroy; in-12.  
rel. 3 l. 12 f.  
*Paris, chez Moutard, Imp.-L. quai des Augustins.*

Histoire de l'homme considéré dans ses mœurs,  
dans ses usages, & dans sa vie privée; par  
Dom Fournier, Religieux Bénédictin de  
la Congrégation de S. Maur; Ouvrage pro-  
posé par voie de soumission.

Cet Ouvrage contiendra 4 volumes in-12. on n'exige aucun payement d'avance. On prie seulement les personnes qui voudront se le procurer, de donner leur soumission pour le nombre d'Exemplaires qu'elles desireront. Ces soumissions seront reçues jusqu'au premier Novembre prochain, savoir :

*Paris, chez le Clerc, L. quai des Augustins.  
Soissons, chez Waroquier, Impr.-L. rue S. Christophe.*

Les Personnes de Province qui voudront envoyer leurs soumissions, sont priées de les faire parvenir, franchises de port, à l'une des adresses ci-dessus.

L'Ouvrage se délivrera dans les six derniers mois de 1778, & se payera en feuilles à raison de 2 liv. le volume pour ceux qui auront donné leur soumission, & de 3 liv. pour ceux qui ne l'auront point donnée.

Histoire des Maréchaux de France, approuvée par le tribunal; par M. le Chevalier Ducoudray.

Cet Ouvrage formera 3 vol. in-8°. divisés en six Parties; il se vendra broché. 9 l.

*Paris, chez Durant neveu, L. rue Galande; & Ruault, L. rue de la Harpe.*

*Nota.* Le premier volume va être sous presse.

Histoire naturelle de la Province de Languedoc, Partie minéralogique & géoponique, publiée par ordre de Nosseigneurs des États de cette Province; Tome II, comprenant les Diocèses de Narbonne, S. Pons, Lodeve & le Gévaudan : le tout précédé d'un Discours sur l'Histoire du Regne Minéral; par M. de Genflane : in-8°. br. 3 l. 12 s.

*Montpellier, & à Paris, chez Moutard, Impr.-L. quai des Augustins.*

Lettre au Public sur la mort de Messieurs de Crébillon, Censeur Royal ; Gresset, de l'Académie Française ; Parfaict, Auteur de l'*Histoire du Théâtre François* ; par l'Auteur des *Anecdotes de l'empereur* : in-8°. br. 15 s. Paris, chez Durant neveu, L. rue Galande ; & Ruault, L. rue de la Harpe.

Lettre d'un intime Ami de M. de Voltaire, écrite à lui-même sur sa Réponse aux Lettres de quelques Juifs Portugais, Allemands & Polonois : in-12. br. 4 s. Meaux, chez Charles ; & à Paris chez Bastien, L. rue du petit-Lion, F. S. G.

Parallele des Eaux minérales d'Allemagne que l'on transporte en France, & de celles de la même nature, qui sourdent dans le Royaume, avec des remarques sur l'analyse des Eaux minérales en général, fait par ordre du Gouvernement, par M. Raullin, Docteur en Médecine, Pensionnaire & Conseiller, Médecin ordinaire du Roi, &c. in-12. 3 l. Paris, chez Didot jeune, L. quai des Augustins.

Supplément à l'Histoire de la Rivalité de la France & de l'Angleterre, & à l'Histoire de la querelle de Philippe-de-Valois & d'Edouard III, &c. 4 vol. in-12. rel. 12 l. Paris, chez Moutard, Impr.-L. quai des Augustins.

Essai sur les moyens de diminuer les dangers de la mer, par l'effusion de l'huile, du goudron, & de toute autre maniere flottante, avec des questions proposées sur ce sujet ;

## 422 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

par M. de Lelyveld, traduit du Hollandois :  
in-8°. br. 1 l. 6 f.

*Amsterdam, chez Marc-Michel Rey, & à Paris,  
chez le Clerc, L. quai des Augustins.*

Histoire de Majorque & Minorque, par M.  
d'Hermily : in-4°. en feuilles. 10 l.

*Maastricht, chez Dufour, & à Paris, chez la  
Ve. Tilliard & fils, L. rue de la Harpe, au  
coin de celle Fierre-Sarrazin.*

Histoire universelle, par une Société de Gens-  
de-Lettres d'Amsterdam, Tomes 37, 38 39;  
3 vol. in-4°. Chaque volume rel. 14 l.

*Amsterdam, chez la veuve Arcstée & Merckus;  
& à Paris, chez la Ve. Tilliard & fils, L. rue  
de la Harpe.*

Lettre à MM. de l'Académie Françoisse; sur la  
nouvelle Traduction de Shakespeare : in-8°,  
br. 12 f.

*Amsterdam, & à Paris, chez le Clerc, L. quai  
des Augustins.*

Mémoires Philosophiques du Baron de \* \* \*,  
Grand-Chambellan de Sa Majesté l'Impéra-  
trice Reine, avec quatre Figures en taille-  
douce : in-8°. br. 4 l. 10 f.

*Vienne, & à Paris, chez Berton, L. rue S.  
Victor.*

Abrégé de la Grammaire hébraïque, par M.  
Girardeau : in-12. br. 15 f.

*Paris, chez Saugrain, L. quai des Augustins.*

Correspondance Dramatique, ou Lettres cri-  
tiques & historiques sur les Spectacles : se-  
conde Partie : br. 2 l. 8 f.

— Les deux Parties brochées ensemble. 4 l.  
*Paris*, chez Ruault, L. rue de la Harpe; Du-  
 rand, L. rue Galande; au Palais-Royal,  
 & au quai de Gesvres.

Essai sur les machines hydrauliques, contenant  
 des recherches sur la maniere de les calculer  
 & de perfectionner en général leur cons-  
 truction; une Méthode nouvelle pour cons-  
 truire les Vaisseaux; la description de plu-  
 sieurs Machines propres à porter l'hydraulique  
 à un haut point de perfection, & le détail d'un  
 grand nombre d'Expériences très-intéressantes;  
 dédié à S. A. S. Monseig. le Duc d'Orléans,  
 premier Prince du Sang; par M. le Marquis du  
 Crest, Colonel en second du Régiment  
 d'Auvergne: in-8vo. 5 l.

*Paris*, chez Esprit, L. au Palais-Royal.

Etat de la Médecine, Chirurgie & Pharma-  
 cie en Europe, & principalement en Fran-  
 ce, pour l'année 1777, par une Société  
 de Médecins: in-12. br. 3 l.

*Paris*, chez la Ve. Thiboust, Impr. - L. place  
 Cambray.

Grammaire grecque pour la cinquieme classe;  
 pour la Seconde & pour la Réthorique;  
 par M. Girardeau: 3 vol. in-12. br. 4 l. 4 s.  
*Paris*, chez Saugrain, L. quai des Augustins.

Les Loix civiles, nouvelle édition, dans la-  
 quelle on a refondu le Supplément de M.  
 Jouy: in-fol. rel. 30 l.

*Paris*, chez Delalain, L. rue de la Comédie  
 Française.

Specimen Zoologiæ, geographicæ, quadru-

pedum domicilia & migrationes sistens. Dedit, tabulamque mundi zoographicam adjunxit Eberh. Aug Guilielm. Zimmerman: in-4to. fig. en feuilles. 15 l.

*Paris, chez Saugrain, L. quai des Augustins.*

Supplément au Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts & des Métiers : 5 vol. in-fol. dont un de Planches ; en feuilles. l. 144

*Paris, chez Stoupe, Impr.-L. rue de la Harpe ; & chez les principaux Libraires de France & des Pays étrangers.*

N. B. Au mois de Juillet 1776, on a publié les deux premiers volumes pour lesquels on a payé 48 liv. & 12 liv. à valoir sur le volume de Planches.

En Décembre suivant, on a publié le troisième volume, pour lequel on a payé 24 liv.

On délivre actuellement les quatrième & cinquième volumes, qui complètent l'Ouvrage, au prix de 60 liv.

Vues sur la Justice criminelle, Discours prononcé au Bailliage d'Orléans, par M. le Trosne, Avocat du Roi au Présidial d'Orléans, de l'Académie Royale des Belles-Lettres de Caën, Honoraire de la Société Economique de Berne, & Membre de la Société Royale d'Agriculture d'Orléans in-8vo. 1 l. 10 f.

*Paris, chez Debure, L. quai des Augustins.*

L'Ami des Arts, ou Justification de plusieurs grands Hommes : in-12. br. 2 l.

*Londres, & à Paris, rue S. Jacques, à l'enseigne du grand Corneille, près celle des Mathurins.*



S E P T E M B R E , 1777. 425

On trouve à la même adresse l'Ouvrage suivant : *Journée de l'Amour , ou Heures de Cythere* : in-8vo. br. fig. 3 l.

Essai sur la santé & sur l'éducation médicale des filles destinées au mariage ; par M. Venel , Docteur en Médecine : in-8vo. br. 1 l 16 f.

Yverdon , & à Paris , chez Didot jeune , L. quai des Augustins.

Histoire des Plantes vénéneuses de la Suisse ; contenant leur description & mauvais effets, avec leurs antidotes , rédigée sur-tout d'après les plantes helvétiques de Haller ; par M. Vicat , Docteur en Médecine : in-8vo. br. 3 l. 12 f.

--- rel. 4 l. 4 f.

Yverdon , & à Paris , chez Didot jeune , L. quai des Augustins.



# T A B L E

## D E S

### M A T I E R E S

Contenues dans ce Volume.

- L**A France illustre , ou le Plutarque François , contenant l'Histoire des Généraux , des Ministres & des Magistrats ; par M. Turpin.  
N<sup>os</sup>. VI, VII, VIII, IX, X. Pag. 3
- Voyage autour du monde ; sur le vaisseau de Sa Majesté Britannique , la Résolution , commandé par le Capitaine Jacq. Cook , durant les années 1772, 1773, 1774, & 1775 ; par M. George Forster. 56
- Voyage vers le Pole méridional & autour du monde ; fait dans les années 1772, 1773, 1774 & 1775 , sur les vaisseaux de Sa Majesté la Résolution & l'Aventure. Ecrit par James Cook , commandant la Résolution. 63
- Les trois Théâtres de Paris , ou Abrégé historique de l'Etablissement de la Comédie Française , de la Comédie Italienne & de l'Opéra , avec un Précis des Loix , Arrêts , Réglemens & Usages qui concernent chacun de ces Spectacles ; par M. des Essarts. 65

*Détail des succès de l'Etablissement que la Ville de Paris a fait en faveur des personnes noyées , & qui a été adopté en diverses Provinces de France, &c. &c. Par M. Pia.* 77

*Le Vervet de M. Gresset , & le Cippus du Pere Thomas Ceva , de la Société de Jesus ; traduit en Vers Sciolti ; par M. l'Abbé Martinnelli.* 83

*Histoire-Naturelle de Pline , traduite en François , avec le Texte Latin rétabli d'après les meilleures leçons manuscrites , accompagnée de Notes critiques pour l'éclaircissement du Texte , & d'observations sur les connoissances des Anciens , comparées avec les découvertes modernes. Tome IX.* 88

*La Course , ou les Jockeys , Comédie en un Acte & en prose , &c.* 106

*Traité de la Peste ; par M. Adam Chenot , Docteur en Médecine , traduit du Latin , par M. Joseph-Guillaume Schweigort.* 113

*Anecdotes Américaines , ou Histoire abrégée des principaux événemens arrivés dans le Nouveau-Monde , depuis sa découverte jusqu'à l'époque présente.* 118

*Les quatre parties du jour à la Ville , traduction libre de l'Italien de M. l'Abbé Parini , &c.* 131

*Histoire générale de la Science & de la pratique de la Musique ; par Sir John Hawkins.* 142

*Théorie des Traités de Commerce entre les Nations ; par M. Bouchaud.* 150

*Des Révérences & Inclinations des Anciens & Modernes ; Traité Théorique , Pratique , His-*

*rique, Politique, Physique & Morale, &c.* 172  
*Second Mémoire sur les avantages qu'il y auroit  
 de changer la nourriture des gens de mer ; par  
 M. Poissonnier Desperrieres.* 178

*Causes célèbres, curieuses & intéressantes de toutes  
 les Cours Souveraines du Royaume ; avec les  
 jugemens qui les ont décidées. Tome XXX.*

LXXVIIe. CAUSE. *Vieux Médecin accusé d'a-  
 voir fait un enfant à une jeune  
 Sage-Femme.* 183

LXXVIIIe. CAUSE. *Question d'état. Légitimité  
 contestée à des enfans par des pa-  
 rens collatéraux de leur pere.* 184

LXXIX. CAUSE. *Mort civile. Lorsqu'un  
 Curé est condamné par contumace  
 aux galeres perpétuelles, le Col-  
 lateur de ce Bénéfice a-t-il le  
 droit d'y nommer un autre Ti-  
 tulaire, ou doit-il attendre que  
 le tems de la contumace soit  
 expiré ?* 189

## M Ê L A N G E S.

*Reproches à notre Littérature, adressés par un  
 vieux Gentilhomme François à l'Auteur du  
 Journal des Dames.* 207

*Mort de M. Gresset ; Article de M. de la Harpe.* 219

*Lettre de M. de Mandre à M. Morand, Doc-  
 teur en Médecine, &c. Sur la Population de la  
 Ville de Paris, comparée à l'état où elle étoit  
 il y a un siècle.* 225

*Problème intéressant de Morale ; par M. Linguet.* 232

## DES MATIERES. 429

<i>Rapsodie sur le Génie &amp; les Ecrits de Shakespeare ; traduite de l'Anglois.</i>	234
<i>Notice d'un Testament singulier.</i>	240
<i>Ode à Epicure ; Imitation de l'Allemand, de M. Gleim.</i>	242
<i>Abrégé de la Vie de M. Falk , par M. George.</i>	244
<i>La Leçon.</i>	247

## POÉSIES FUGITIVES.

<i>La Nature sauvage &amp; la Nature cultivée. Ode ; par M. le Baron de Tschoudi.</i>	252
<i>A M. de Sartine , sur le rétablissement de la Marine ; par M. Lemierre.</i>	257
<i>Epigramme.</i>	260
<i>Autre à un Avocat ; par M. l'A. L. ....</i>	261
<i>Vers à Madame la Princesse de Monaco ; par M. Dreux.</i>	<i>Ibid.</i>
<i>La Femme Savante ; par M. P***.</i>	263
<i>Le Lion mourant. Fable ; par M. le Chevalier de la Loge , Officier d'Artillerie.</i>	<i>Ibid.</i>
<i>Les Vapeurs. Conte ; par M. Willemain d'Abancourt.</i>	264

## ACADÉMIES. SÉANCES DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I.	<i>Académie des Sciences , Belles - Lettres &amp; Arts de Marseille.</i>	266
II.	<i>Académies des Sciences , Arts &amp; Belles-Lettres de Dijon.</i>	267
III.	<i>Académie Royale des Sciences de Paris.</i>	269

IV.	<i>Académie Royale des Inscriptions &amp; Belles-Lettres de Paris.</i>	<i>Ibid.</i>
V.	<i>Société libre d'Emulation de Paris.</i>	270
VI.	<i>Académie des Sciences de Baviere.</i>	278
VII.	<i>Société des Sciences de Copenhague.</i>	280
VIII.	<i>Société des Arts d'Utrecht.</i>	281
IX.	<i>Académie Royale des Sciences &amp; Belles-Lettres de Berlin.</i>	282
X.	<i>Académie des Arcades de Rome.</i>	283
XI.	<i>Académie de la Crusca de Florence.</i>	284

## S P E C T A C L E S.

P A R I S.	<i>Opéra.</i>	286
	<i>Comédie Françoisé.</i>	289

## HISTOIRE-NATURELLE. PHYSIQUE.

## CHYMIE. BOTANIQUE.

I.	<i>Lettre de M. de la Lande, de l'Académie des Sciences, aux Auteurs du Journal de Paris, du 9 Juillit dernier.</i>	305
II.	<i>Premier Problème de Chymie à résoudre. Déterminer si tous les sels à base métallique sont décomposables par l'intermede de l'eau seule.</i>	308
III.	<i>Extrait d'une Lettre de Nantes sur un fait singulier.</i>	311
IV.	<i>Lettre aux Auteurs du Journal de Paris.</i>	312
V.	<i>Article d'Histoire-Naturelle.</i>	314
VI.	<i>Electricité. Extrait d'une Lettre de Sivrai-en-Poitou.</i>	315
VII.	<i>Observation sur la Lettre précédente.</i>	317
VIII.	<i>Allongement singulier d'un Cadavre après sa mort ; par M. l'Abbé Rozier.</i>	319

# DES MATIERES. 431

## IX. Botanique. 320

### MÉDECINE CHIRURGIE.

- I. *Des Causes qui accélèrent le dépérissement de l'Espece humaine. Extrait de la Gazette de Santé.* 323
- II. *Nouvelles Observations sur les Asphyxies.* 327
- III. *Copie d'une Lettre écrite par M. Grandchamp, Chirurgien, &c. à M. Faissoles, &c.* 330
- IV. *Sur les Vapeurs méphitiques.* 332
- V. *Chocolat blanc pour les poitrines délicates; par M. Martin, Apothicaire.* 333
- VI. *Article tiré des Annales Politiques, Civiles & Littéraires du dix-huitieme Siecle, Ouvrage périodique; par M. Linguet.* 334

### AGRICULTURE. ECONOMIE.

### INDUSTRIE. COMMERCE.

- I. *Découverte importante pour mettre les édifices à l'abri des incendies.* 338
- II. *Essai sur la culture du Pavot blanc & la préparation de l'opium dans la Province de Bahar; par J. Kerr.* 340
- III. *Description d'une nouvelle Lampe chronometre qui indique l'heure pendant la nuit.* 344
- IV. *Description d'un moulin à bras curieux, qui étant une fois mis en mouvement, travaille continuellement du matin au soir, sans l'intervention d'aucune force animale.* 346

432.                    T A B L E, &c.  
 TRAITS DE BIENFAISANCE;  
 DE JUSTICE, ET D'HUMANITÉ.

	348
ANECDOTES. SINGULARITÉS.	355
BIBLIOGRAPHIE DE L'EUROPE.	359
ITALIE.	ibid.
ANGLETERRE.	375
ALLEMAGNE.	388
PAYS-BAS.	397
FRANCE.	399
GRAVURES.	410
MUSIQUE.	413
CATALOGUE DE LIVRES NOUVEAUX.	414

---

Faute à corriger dans le Journal d'Août.

Page 250, ligne 5, *de Juillet & d'Août*;  
 lisez, *de Juin & Juillet.*





